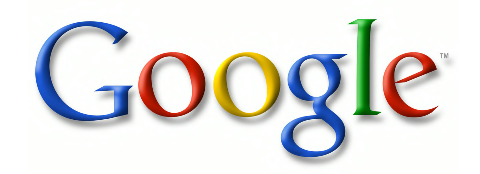
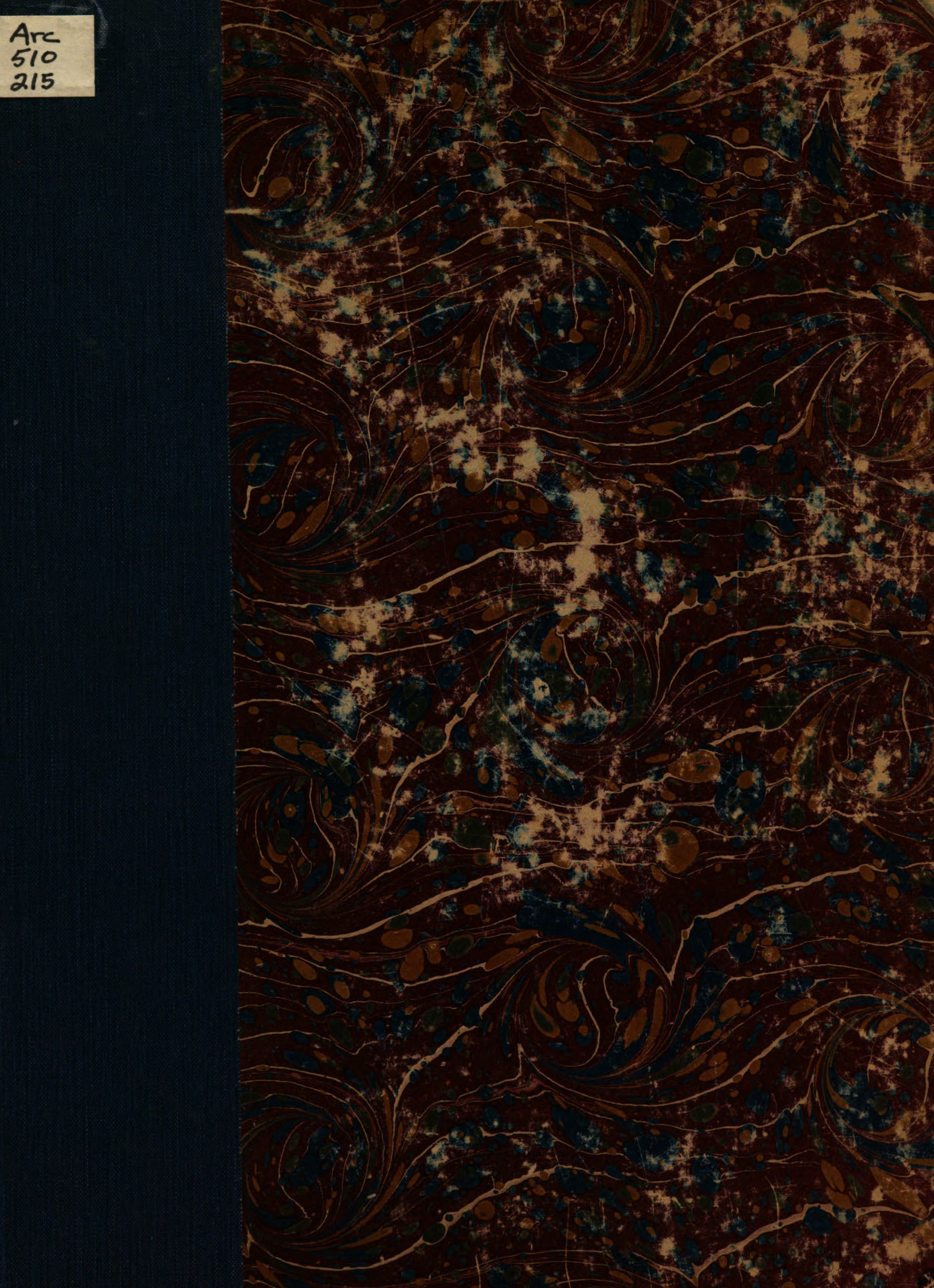
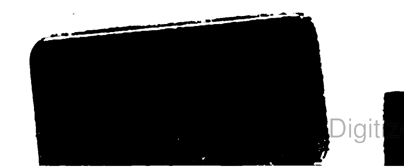



Arc
510
215


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



LES

RUINES D'ANI,

CAPITALE DE L'ARMÉNIE

SOUS LES ROIS BAGRATIDES, AUX Xe ET XIe S,

HISTOIRE ET DESCRIPTION,

PAR

M. BROSSET.

Ire PARTIE.

DESCRIPTION, AVEC UN ATLAS DE 24 PLANCHES LITHOGRAPHIÉES.

ST.-PÉTERSBOURG, 1860.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg MM. Eggers et Cie,
à Riga M. Samuel Schmidt,
à Leipzig M. Léopold Voss.

Prix: 8 Roubl. arg. = 3 Thlr. 10 Ngr.

Imprimé par ordre de l'Académie.

Septembre 1860. C. Vessélofski, Secrétaire perpétuel.

Imprimerie de l'Académie Impériale des sciences.

SOMMAIRE.

LES RUINES D'ANI.

Ire PARTIE.

DESCRIPTION.

J'ai à ma disposition quatre Plans topographiques d'Ani.

1° Celui levé par M. Abich, en 1844, communiqué alors par lui à l'Académie [1]), et que j'ai publié, avec l'autorisation de l'auteur, en 1849, sous le N. XXII de l'Atlas accompagnant mon Voyage archéologique dans la Transcaucasie.

Ce Plan, presque orienté N. et S., nous présente la ville arrosée au S. par le cours capricieux de l'Arpa-Tchaï, l'ancien Akhourian, qui reçoit du côté de l'E., mais par sa rive droite, un ruisseau insignifiant; du côté de l'O., également par sa rive droite, la très sinueuse rivière Aladja-Tchaï, le Rhah des anciens auteurs, descendant du N. E. Entre les deux rivières, dans une direction N. O. — S. E. se voit la double muraille défendant la ville du seul côté ouvert, quoique légèrement raviné, d'après le Plan.

Quant aux deux vallées dont la jonction forme la pointe du triangle où est construite la ville, elles sont tellement tourmentées et hérissées de rochers et de précipices, qu'à-peine en quelques endroits y a-t-on construit des fortifications. La vallée de l'Aladja est couronnée d'un simple mur, au bas duquel, de l'autre côté de la rivière, les roches molasses sont percées de demeures troglodytiques, formant un véritable faubourg. Au côté S. de la ville on remarque également, dans quelques endroits, un simple mur couronnant les pentes de l'Arpa-Tchaï et, cette fois dans l'intérieur du mur, d'autres habitations troglodytiques.

Ainsi disposé dans son triangle, Ani occupe une circonférence d'un peu plus de 5 verstes, où M. Abich a relevé la position de 19 églises et d'une mosquée, d'un palais et de deux ponts, sans compter les tours, les portes fortifiées. S'il y a loin de là à l'exagération orientale des 1001 églises [2]), dont parle la tradition, l'on peut cependant convenir,

1) Bull. Hist.-Philol. t. II, p. 378.

2) Le chiffre 1001 est un terme vague, pour un nombre inconnu. Abou-'l-Féda, dans sa Géographie, dit que «l'Itil ou Volga se jette dans la mer par 1001 embouchures;» Grigorief, De la position de Séraï (en russe).

en voyant les beaux dessins de MM. Texier et Kästner, qu'ici la qualité, vraiment admirable, l'emporte sur la quantité [1]).

Quant aux maisons et édifices particuliers, comme nul voyageur ni album n'en fait mention, on peut croire que, hormis les demeures troglodytiques, le reste se composait de ces misérables sakhlis, devenues aujourd'hui des trous dangereux, repaires de reptiles, dont parle le P. Loucas Indjidjan, dans son Arménie moderne, p. 122. V. Pl. XXX, le Plan de M. Abich, réduit au quart de l'original.

2° Un second Plan, orienté comme le précédent et dressé par M. Texier, en septembre 1839, est d'une dimension pareille au nôtre, mais sans échelle. Il forme la Pl. 14 de l'Atlas de son Voyage en Arménie, Paris, 1842, 3 vol. in-fo. Les simples murailles couronnant les ravins des deux rivières n'y sont pas relevées; mais le ruisseau qui, au S. E., se jette dans l'Arpa-Tchaï et protége l'accès de l'enceinte, est très bien marqué, ainsi que 31 tours du mur intérieur oriental et 11 tours du double mur. Ici le Plan de M. Abich n'arrive pas à la même précision. Les trois grandes portes de cette muraille, celles au bas de la butte du château, sur l'Aladja-Tchaï et sur l'Arpa-Tchaï, sont tracées comme chez M. Abich. Mais la rivière Aladja est nommée simplement Ani-Tchaï, par oubli, à ce que je crois; car à la manière dont l'auteur parle de l'Aladja, p. 118 de son Voyage, t. I, il m'a semblé que ces deux noms se rapportent au même cours d'eau. M. Khanykof croit que le nom vulgaire d'Alaza, donné à la rivière coulant à l'O. d'Ani, doit être l'abréviation de Al-Azar-Tchaï «rivière des fleurs,» qui répond à la dénomination arménienne Dzaghcotza-Tzor «Vallée du jardin de fleurs.» Quant a celui d'Aladja, M. Texier dit qu'il provient d'un village considérable, que l'on aperçoit dans la vallée.

M. Texier a placé sur son Plan 3 églises, 2 baptistères ou églises octogones, ainsi qu'il les appelle, 1 coupole, 2 monuments, qui sont aussi des églises, 1 mosquée et 1 minaret, outre un édifice, celui des Bains, N° 18 de M. Abich: il est donc moins riche en détails que son prédécesseur, mais il a ajouté au N. O. le village turk de Yéni-Ani «Anile-Neuf,» peut-être celui dont parle le P. Sargis, t. II, p. 5 de son Voyage dans la Grande-Arménie, et qu'il place au S. de la ville.

Au Plan de M. Texier se rattachent les Planches suivantes de son Atlas: N° 15, la porte principale et centrale du double mur; N° 16, les murs du côté de l'O. (sic), ou comme le dit plus exactement la légende des Planches, p. 148, l'angle N. O. de la muraille [2]),

1) Des voyageurs, témoins oculaires, ont raconté au P. Loucas Indjidjian qu'ils ont vu à Ani les ruines de 40 églises à coupole, construites en marbre, dont on trouve beaucoup sur les rives de l'Akhourian, et lui ont dit que les murs, en partie écroulés, sont percés de portes ayant leur cadre en marbre. De l'une des tours, ajoute-t-il, on descend par un chemin souterrain, allant par-dessous l'Akhourian, à l'autre côté de la rivière. Parmi les nombreuses inscriptions, notamment aux tombeaux des rois, on en trouve en caractères inconnus, indéchiffrables; Arm. Anc. p. 422. Or on verra en différents endroits de notre description ce qu'il faut entendre par le mot *marbre*, une espèce de tuf volcanique, tantôt jaune, tantôt noirâtre, tantôt tirant sur le rouge ou sur le vert: կճեայ lapideus, marmorinus; Grand dictionnaire des Mékhitharistes, Ven. 1836. Quant aux inscriptions en caractères inconnus, il n'en existe pas d'autres renseignements.

2) Sans cette explication, on pourrait bien croire que ce sont les fortifications qui se voient au bas de la

là où les bâtiments sont le mieux conservés; N° 17 — 20, la Cathédrale et ses détails; N° 21, 22, 24, l'Eglise près de la rivière; N° 23, une chapelle sépulcrale; N° 25 — 28, une église à Dighouri, à cinq heures de marche d'Ani, vers le S. L'auteur dit, *d'après une inscription*, que cet édifice est du VIIIe s.; p. 150, au contraire, il la dit terminée en 1242, et postérieure d'un siècle à la cathédrale. Le fait est que deux des quatre inscriptions relevées par le P. Sargis, t. II, p. 30, sont des années 971 et 989, par conséquent antérieures de 41 et 23 ans à l'achèvement de l'église principale d'Ani. Ce sont donc en tout dix grandes et belles Planches, consacrées par M. Texier aux édifices de la capitale des Bagratides arméniens.

Auprès de ces Plans, rédigés par des hommes du métier et riches en indications, ceux dont il me reste à parler paraîtront peu importants. C'est d'abord un Plan relevé et dessiné par le topographe Boutchougin, de moitié moindre que celui de M. Abich, à l'échelle, s'il fallait en croire le titre, d'une verste au pouce anglais, qui donnerait 32 verstes de circonférence à la ville. Mais je crois qu'il y a erreur, et qu'on doit lire: «échelle de 100 sajènes au pouce anglais;» ce qui ferait encore six verstes et demie pour l'enceinte entière. Faute de légende, je dois me restreindre à dire qu'on y voit 19 † indiquant des églises, que toute la double muraille y est omise, et que l'Arpa-Tchaï est seul nommé.

Enfin, parmi les Planches mises à la fin de l'ouvrage de M. Khoudabachef, Обозрѣніе Арменіи, on trouve un Plan de fantaisie de la ville d'Ani, levé sans doute par une main inexpérimentée. Les deux rivières y sont nommées Арпачай (Ахурсанъ) et Ручей Джала (Дзаггоцъ), cette dernière dénomination répondant à celle de Дзагкопацоръ Ծաղկոցաձոր donnée à l'Aladja-Tchaï par le P. Sargis Dchalaliants seul; car si M. Kästner, comme on le verra plus bas, nomme la vallée occidentale d'Ani «Blühendes Thal», traduction du mot arménien que je viens de citer, du moins il se garde bien d'appeler ainsi la rivière même. Les murailles de l'E. sont, en outre, tracées ici comme un ruban ondulé, continu, sans ouvertures; le Palais, N° 17 de M. Abich, est nommé За́мокъ; une Колокольня ou clocher est indiquée à la place de la Butte de M. Texier; la Cathédrale s'appelle, on ne sait pas pourquoi, Соборъ Кашеванъ, «Cathédrale de Kachévan;» enfin à la place du N° 29 de M. Abich, on trouve avec juste raison Церковъ съ подземнымъ ходомъ «Eglise avec un chemin souterrain:» ce sont, avec les deux minarets, les seules bonnes indications fournies par ce travail.

Maintenant ce n'est pas une petite difficulté que de découvrir les véritables nom et destination de chacun des édifices religieux ou civils disséminés sur les Plans ou mentionnés dans les descriptions. Dans un lieu abandonné, comme celui-ci, depuis des siècles, mais fréquemment visité par des voyageurs, chaque guide ou cicerone a sans doute son

forteresse, à droite et à gauche, sur le Plan de M. Abich, d'autant plus qu'on aperçoit à droite, dans le lointain, le grand minaret et une grosse ruine. Du reste, sur aucun des dessins de M. Kästner on ne reconnaît les tours représentées ici par M. Texier.

système d'appellations et d'explications, et toutes ces variantes ont dû se répéter dans les récits de chaque touriste. M. Texier n'a adopté que des dénominations vagues, pour la plupart, et d'ailleurs il ne donne que quatre Plans détaillés d'édifices, non toutefois tels qu'ils sont aujourd'hui, mais restitués: la Cathédrale, l'Eglise près de la rivière, les églises Grecque et Sépulcrale. M. Abich caractérise pour l'ordinaire les monuments par leur forme extérieure, reproduite sur les beaux dessins de M. Kästner; enfin le P. Sargis donne des noms propres, qui sont peut-être aussi de fantaisie, mais qui, dans leur entourage d'inscriptions et de détails topographiques, comparés avec le Plan, avec les inscriptions et les noms de M. Abich, d'une part, de l'autre avec les dessins, avec les inscriptions et les noms consignés par M. Kästner dans son Album, nous permettront probablement d'arriver dans la plupart des cas, à une nomenclature exacte. Les récits de M. Mouravief et ceux de M. Khanykof lèveront encore quelques doutes, et j'espère qu'à la fin la topographie d'Ani se trouvera notablement éclaircie. On peut voir, du reste, l'analyse des voyages exécutés jusqu'à ce jour à Ani à la suite de mon 3[e] Rapport, p. 121 — 152, notamment les excursions de MM. Mouravief et Khanykof, racontées en détail par le dernier, dans un travail du plus haut intérêt, rédigé à mon intention en 1849.

Afin de mettre quelque ordre au milieu de matériaux discordant au moins dans la nomenclature, je prendrai pour base, avec le Plan de M. Abich réduit ici au quart, Pl. XXX, et qui offre une excellente base, l'Album de M. Kästner, tout à la fois pittoresque, topographique et archéologique, et je tâcherai de les ramener aux déterminations du P. Sargis. Si mes appréciations sont exactes, les descriptions données par ces trois autorités devront coïncider, et le tout sera contrôlé par les itinéraires de MM. Mouravief et Khanykof. M. Texier fournira les explications et appréciations artistiques et techniques.

Un mot d'abord, sur l'Album pittoresque. En 1850 un officier russe, doué d'une merveilleuse habileté comme dessinateur, fut chargé par S. A. le prince Vorontsof, sur la proposition de M. Khanykof, de relever les monuments et les belles ruines d'Ani, et de copier avec tout le soin possible les nombreuses inscriptions dont, pour le profit de la science historique et pour l'éternel honneur de la nation arménienne, elles sont abondamment décorées. M. le lieutenant Julius Kästner passa 44 jours, du 6 août au 17 septembre, à explorer la cité déserte, revenant chaque soir au poste d'Ani, situé à peu de distance, sur le territoire russe. Le résultat de ses travaux, outre le bel Album dont je me propose de faire connaître le contenu, fut une collection d'une cinquantaine d'inscriptions, dont l'ensemble et les principaux faits ont déjà été communiqués par moi au public, dans le Journal Кавказъ de 1853, N° 18 — 21, dans l'ordre chronologique et sans distinction de localités. Depuis, j'en ai examiné spécialement quelques-unes, intéressantes pour la chronologie technique, dans le Bull. de l'Ac. des sciences, I, 399. J'ai reçu durant l'impression de cette Note de très utiles communications des PP. Nersès et Léon Alichan, de St.-Lazare, qui ont confirmé mes aperçus. Les copies de ces inscriptions, mises au net d'après le brouillon de l'artiste, et bientôt l'original lui-même, m'avaient été généreusement livrés grâce à

l'obligeance du savant promoteur de cette entreprise. Quant à l'Album lui-même, aujourd'hui entre mes mains, M. Khanykof en a fait hommage au Musée asiatique de l'Académie.

Simple philologue, n'ayant point visité moi-même les ruines d'Ani[1]), je n'ai ni le droit ni la prétention d'exprimer une opinion de quelque valeur sur la beauté et sur l'exactitude des dessins de M. Kästner. Toutefois je n'ai rien omis pour connaître à cet égard le jugement de personnes compétentes. L'Album de M. Kästner ayant été examiné avec soin par des juges sévères, je me suis assuré qu'à l'exception de quelques incorrections, échappées à la fougue du dessinateur et faciles à rectifier, le tout était digne d'être mis sous les yeux d'un public éclairé, et que le caractère de l'architecture locale avait été très bien rendu. D'après ces indications M. l'architecte Grimm, qui a lui-même vu Ani et dessiné beaucoup de ses monuments, presque à la même époque que M. Kästner, fit une révision rigoureuse de toutes les Planches et marqua celles qu'il serait utile de retoucher. Enfin le Secrétaire perpétuel de notre Académie, qui aime et cultive les arts du dessin et de la peinture, s'intéressa directement par ses conseils aux préliminaires de notre édition et découvrit un jeune artiste, M. I. I. Okerblom, élève de l'Académie des Beaux-arts, qui nous a prêté l'aide de son crayon pour les Planches I, VI, VII, IX, XI, XXVII de notre Atlas; le reste a été livré à la plume de l'excellent lithographe R. Mellin, qui a déjà si heureusement reproduit plusieurs édifices religieux du Caucase, dans les publications de l'Académie; v. église de Sawané, Bull. Hist.-Phil. t. XIV, p. 161; de Djouari-Patiosani et de Manglis, Lettres num. et archéol. du Gén. Bartholomaei, Pl. III, IV, et une foule d'inscriptions, disséminées dans nos recueils. M. Kästner avait trouvé bon, pour animer ses paysages, d'y placer soit des hommes, soit des animaux, soit même une cavalcade entière, N. LVII de son Album. Ces accessoires, inutiles pour notre but, ont été éliminés.

A l'égard des inscriptions arméniennes d'Ani, M. Eug. Boré en avait fait des copies, en 1838, qui se sont perdues; Corresp. et Mém. d'Eugène Boré, t. II, p. 2. Le P. Nersès Nersésian, de S.-Lazare, a visité Ani et copié les inscriptions, en 1847. Je dirai, dans le cours de cet écrit, le profit que j'ai tiré de ses communications. Il faut que ces inscriptions d'Ani soient, en général, bien dégradées; car ni les copies de M. Kästner, dessinées par une personne habile, mais qui ne connaissait pas la langue, ni celles du P. Sargis, qui ne peuvent avoir été transcrites que par des Arméniens, ne donnent des résultats entièrement satisfaisants. Le P. Sargis en a réuni jusqu'à cent cinquante dans le t. II de son Voyage dans la Grande-Arménie, p. 5—52, dont 42 nommément appartiennent à la ville d'Ani, et le reste aux couvents de Ghochavank, Horhomos et autres localités voisines. Quelques-unes sont complètement inintelligibles, sans qu'aucun soin ait été pris pour les expliquer; d'autres, par suite d'une confusion que l'on dit avoir eu lieu dans ses notes de voyage, ne se rapportent pas aux localités auxquelles elles sont attribuées. Je n'entrerai

1) En février 1848, me trouvant à Edchmiadzin, je reçus de M. von Voloutski, chef du canton de Sardar-Abad, la proposition de faire le voyage d'Ani; j'ai exposé dans mon IIIe Rapp., p. 48, les raisons qui, malheureusement, ne me permettaient pas alors un tel emploi de mon temps.



pas ici même dans les détails, qui trouveront place chacun en son lieu, mais on verra, par la discussion des textes, que ceux qui proviennent des deux dernières sources ne permettent pas, trop fréquemment, d'arriver à une intelligence complète. Ce n'est que par divination que l'on peut les restituer et les comprendre, métier souvent dangereux et toujours délicat. Les empreintes obtenues par le procédé de l'estampage, pour une vingtaine de textes, que nous devons à M. Abich, et que j'ai déjà publiés dans mon 3e Rapport, ont l'avantage incontestable de fournir d'excellents matériaux paléographiques, mais font voir que bon nombre de pierres à inscriptions, d'Ani, sont dans un état déplorable. Le procédé Millin est parfait quand les pierres sont bien polies et de petites surfaces, mais peu commode à employer à de grandes hauteurs, sur de vastes parois, comme celles des églises d'Ani; quand les pierres ont été très avariées par le temps, les empreintes deviennent facilement illisibles. Copier à l'oeil n'est pas moins chanceux. J'essaierai pourtant de reproduire quelques pièces d'après les dessins de M. Kästner, je donnerai aussi des calques fidèles des lettres de quelques-uns des estampages de M. Abich, et, pour le sens, je contrôlerai le tout par la comparaison avec les textes du P. Sargis, qui m'ont puissamment aidé dans le déchiffrement: dans beaucoup de cas, je m'abstiendrai et me contenterai de signaler les choses à l'attention des futurs archéologues.

Voici la marche que je me propose de suivre à cet égard: si je possède plusieurs copies d'une inscription qui ait été publiée par le P. Sargis, j'en donnerai un texte critiqué, avec la traduction. Si je n'ai que la copie de M. Kästner, sans empreinte de M. Abich, je ferai connaître le texte ou la partie du texte qui m'a paru intelligible; donner le reste, ce serait souvent mettre sous les yeux du lecteur des lettres impossibles, des débris sans aucune valeur quelconque. Enfin si j'ai déjà publié une inscription dans mon Voyage, et que je n'aie pas de renseignements nouveaux, pour la critique du texte et pour la traduction, je me contenterai de renvoyer le lecteur à mes Rapports, en indiquant sommairement les traits principaux du contenu.

Pour achever ce qui concerne l'Album Kästner, je dois dire qu'il se compose: 1° de 9 Planches pittoresques, à la mine de plomb, et de 4 grandes feuilles d'inscriptions, sous le titre: Environs d'Alexandrapol ou Goumri. En voici le détail.

Pl. I, 1853. Vue de la ville d'Alexandrapol, consistant en sakhlis à toit plat, pour la plupart; une grande croix dans le milieu.

Pl. II, 1852. Quartier arménien d'Alexandrapol; sakhlis[1]) en pierres, carrées et sans fenêtres, surmontées de darbaz ou coupoles et de guérites abritant l'escalier qui conduit à la terrasse, légèrement bombée. Dans le fond une église arménienne, de construction moderne.

1) Sakhli, en géorgien «maison,» est le mot qui désigne les habitations des Géorgiens, Arméniens et autres peuples de la Transcaucasie, construites d'après le système du pays; creusées, quand il se peut, dans la terre, avec des murs en cailloux roulés, sans fenêtre, avec une seule ouverture dans le toit, plat pour l'ordinaire. Si ce toit porte un dôme rond, on l'appelle «darbaz.»



Pl. III, 1852. Une belle croix, en pierre, à quatre verstes d'Alexandrapol, de caractère arménien.

Un autre dessin de la même croix, exécuté à l'intention de S. E. M. Gille, la nomme «pierre indiquant la route,» et est accompagnée de la notice suivante, en allemand:

«Ancien indicateur arménien de la route, ou pierre milliaire, comme il s'en trouve fréquemment dans les villages, dans les plaines et sur les chemins. On en rencontre souvent dans des lieux qui ne sont plus habités et sur les routes depuis longtemps abandonnées. Elles sont posées de façon qu'on les aperçoit de l'une à l'autre et garnies de grandes croix sculptées, avec inscription et date. En certains endroits on les a tirées de ruines considérables. C'est ainsi que la croix représentée ici (N. 1) n'est pas loin de l'ancienne ville déserte d'Ani; elle est sur la route entre le couvent de Ghanlidja et la plaine de Goumri, non loin d'Alexandrapol,» qui s'aperçoit dans le fond du dessin.

Là même, sur le dessin N. 2 de l'Album appartenant à M. Gille, on voit l'église de la forteresse et le poste d'ordonnance d'Alexandrapol. V. Pl. XXXI du présent Atlas.

Pl. IV, 1852. Cimetière abandonné, dont la situation n'est pas indiquée. «J'ai trouvé ici, dit le dessinateur, parmi beaucoup de pierres, les lettres ci-jointes (ce sont les lettres arméniennes ՉԺԴ formant la date 714 — 1265), que j'ai transcrites, pour plus de sûreté.»

Des tombes, les unes plates, les autres se dressant au milieu des rochers, ornées de croix, sont dispersées dans un lieu très âpre et sauvage.

Pl. V, 1852. Ruine d'église, à cinq verstes d'Alexandrapol.

Pl. VI, 1852. Grande ruine d'une église, au couvent de Ghanlidja. On voit à gauche, i. e. à l'O., dans le lointain, les trois églises du couvent de même nom. Suit l'inscription Շնորհիւն Այ... Chahkhathounof, Descript. d'Edchmiadzin, t. II, p. 272, au nom de Mariam, reine d'Aphkhazie, tout près d'une croix sculptée sur le mur occidental de l'église. V. l'inscription elle-même dans nos fac-similés, Pl. XLIII.

Pl. VII, 1852. Dessin représentant les trois églises de Ghanlidja ou Marmachen, suivi de l'inscription, en 21 très longues lignes, Ի ժամանակս .... պատրոնաց, Chahkhath. ib., 273 — 275, tracée auprès d'une autre croix sculptée; puis l'inscription Շնորհիւ Այ ես Վահրամ, Chahkhath. p. 271, en 18 très longues lignes.

Le même dessin, beaucoup plus achevé, se trouve dans l'Album de M. Gille, N° 4, et est suivi des pages 5 — 10, contenant un beau dessin de l'inscription Ի ժամանակս .... պատրոնաց, qui se termine par le mot Ի մարմին, déjà mentionnée. Je n'ai pas cru devoir reproduire ces inscriptions, qui sont très longues, et dont les lettres ne me paraissent pas avoir été facsimilées par le copiste. V. Pl. XXXII de notre Atlas.

Pl. VIII, 1852. Autre ruine d'église, à Ghanlidja.

Suivent les épitaphes «d'Apoughamr, fils de Magistros,» sans date; de .... Khatoun 791 — 1342, et une autre petite inscription: «En 670 — 1221, moi Matathé, j'ai dressé ....;» rien de plus.

Pl. IX. Ruine d'église, non loin de la ville abandonnée de Lori.

M. Gille ayant bien voulu me permettre de faire usage de l'Album dessiné pour lui j'en achève ici la description.

N° 3. Inscription arabe, tracée sur une pierre placée autrefois au-dessus de la porte de la citadelle de Cars. En 1855, lors de la prise de la ville, l'ingénieur en chef M. Paskant, l'a fait transporter à Alexandropol, où l'on peut la voir au 7e bastion, au-dessus de la porte de Kompania. M. Véliaminof, qui se propose d'en rendre compte, m'en a communiqué le sens général: «La citadelle de Cars a été restaurée sous le règne de Sultan-Sélim et sous le gouvernement d'un certain Mahmoud-Pacha. La date, en chronogramme, est l'an 1083 (?) de l'Hégyre, commençant le vendredi 29 avril 1672 de J.-C.»

N° 11. Monastère de Ghphtchakh, aujourd'hui Harhidjavank. V. la Pl. XXXIII de notre Atlas. «Le couvent de Ghphtchakh ou Harhidjavank est sur la pente du mont Alagez, à 25 verstes d'Alexandrapol. Abandonné depuis des centaines d'années, il s'est parfaitement conservé, à l'intérieur comme à l'extérieur, jusqu'en 1828. L'architecte qui l'a construit est enterré au voisinage, sur un rocher qui a été poussé par un tremblement à deux toises du couvent, et y reste isolé avec sa tombe.

«Le climat est très âpre, et les moines du lieu m'ont raconté qu'en hiver il arrive souvent de voir des ours sauvages descendre de la montagne pour s'abreuver ici. A un certain jour de l'année, ce lieu est visité par les habitants de diverses contrées, parce qu'il possède une image de la Mère de Dieu, qui doit avoir été peinte par l'apôtre S. Luc [1]). Dans l'église, sur une pierre au-dessus de la porte, on trouve l'inscription suivante.»

N° 12. Շնորհիւ Այ ես Զաքարե..... Chahkhath. II, 263.
կամաւն Այ մեք հառիճեցիք.... ibid.

N° 13. Une sculpture qui est censée représenter le généralissime Zakaré et son frère Ivané.

N° 14. Vue des murailles de Lori. V. Pl. XXXIV de notre Atlas.

«Ancienne citadelle, bâtie par le roi bagratide David Anhogh, en 1250 [2]), ainsi que je l'ai appris d'un digne prêtre. Elle est à 75 verstes d'Alexandrapol, sur la rivière Kamenka, l'ancienne Débéda ou Berdoudj; elle a une muraille en pierres, épaisse de 2 ou 3 toises, et des tours vers l'E. Au S. elle est encore défendue par un précipice à pic, rejoignant à l'O. la Kamenka, de sorte que dans son temps c'était une excellente défense contre les incursions subites.

«Devant la muraille on voit encore un fossé, comblé à moitié; il y a aussi dans le mur une porte, avec un battant dans son gond. En entrant à l'intérieur, on y voit des habitations arméniennes, une église en ruines et un bain du temps ancien, ainsi que la maison où résidait le maître du fort, consistant en une petite chambre carrée, ornée de 3 petites fenêtres. La vieille femme qui me montrait tout s'appelait Zaroun et remplit la place

1) Cette image, des sept plaies de la Vierge, sera mentionnée plusieurs fois dans la description du couvent de Harhidj, à la fin de cette Notice.

2) David-Sans-Terre ayant régné de 989 à 1046, cette indication doit être rectifiée.

d'un maire. Elle m'a raconté qu'en 1828 un paysan qui demeurait dans le bain, et qui travaillait à rendre son logement plus commode, trouva dans une brèche du mur, au-dessus de la porte, un vase en pierre, contenant de 5 à 6 pouds d'objets d'or et d'argent, de bijoux de femme, des bagues[1]). Ce qui m'a paru le plus important, c'est une pierre à inscription. Au milieu est une croix; sous la croix un fer à cheval, sculpté dans la pierre.»

N° 15. Inscription mentionnée à la fin du N° précédent; la pierre où elle se trouvait, autrefois au-dessus de la porte, a été renversée par un tremblement de terre. Elle forme les 15 courtes lignes suivantes:

1. ԻԹՎ ։ ՈԹ ։ ԵՍ ՍՄ-	7. ՆԳԵՐ	ici	ԳԻՌ
2. ԲԱՏ ԲԵՇՔԵՆ-	8. ԷՐ · Ա ։	un	ՋՈԿՆ
3. ԱՑՈՐԴԻՍ Ի ԼԱԻՌ-	9. ԱԵՍ ··	fleu-	Ն ։ Ա ։ Խ
4. Ի ԽԱԶԻՆԱՏԱՐ Ի	10. ԱՐ · ՋԱԿ	ron	Ա ։ ՆԱԼԱ
5. · ԱԿԿ · ԷՐ Ի ՀՆՈՑ Ի Վ-	11. ·ՍԻՄՄ ՎԱԻ ՍԻԱՍԷՐԻՍ Վ-		
6. ԵՐՋԻՆ · ՇՏԱՃԽ · ԹԵՌ	12. ԱՄՆ ՇԱՀՆՇԱՀԻ ՕԱՔ		

13. ԱՐԻԱՑ ԵՐԿԱՐ ԿԵՆԱՑ
14. ՈՎԼԽ † ԱՆԵՆ....ԱՑ
15. ՅԻԻԱ.... V. Pl. XLV.

«En 609 — 1160, moi Sembat, fils de Bechken, trésorier à Laurhi (Lori) .... anciennement, de nouveau .... pour la longévité de Zakaria Chahanchah....»

Or la date 1160 est de beaucoup antérieure à l'époque de Zakaria-Chahanchah, et ne peut être admise. Mais l'inscription nous livre au moins le nom d'un fonctionnaire, le khazinadar ou trésorier de Lori, au commencement du XIII[e] s. Le reste attend un Oedipe plus habile que moi. V. Sargis, Voy. dans la Gr.-Arménie, t. I, p. 121. En 680 — 1231.

N° 16. Pierre tumulaire trouvée dans une ruine, auprès de la citadelle de Lori, non loin d'un canal qui se voit près du mur, avec un bassin, représenté au N. 14; Pl. XXXIV de notre Atlas. — Un homme debout, tenant de la gauche un bouclier; derrière lui un cheval sellé, se dressant sur ses pieds de derrière; devant lui deux peignes, dont un plus petit et un grand, à manche; deux sabres. Entre les deux un objet indistinct, semblable à un ruban, ayant à chaque extrémité un objet méconnaissable.

N° 18. Tombeau de Noé à Nakhtchévan, non loin du fleuve Araxe, sur la frontière persane.

1) Le fait eut lieu en 1830; M. Fuss en a parlé dans ses Comptes-Rendus pour 1832, p. 13; pour 1833, p. 18. Je me rappelle très bien que M. Frähn me parlait souvent avec satisfaction des monnaies des *Timourides* trouvées dans ce dépôt. Quant aux géorgiennes, dont plusieurs sont entrées dans ma Revue de numismatique géorgienne, en 1846, M. Bartholomaeï les envisage aujourd'hui d'un autre oeil, et les croit de beaucoup postérieures à Rousoudan. Ce sera le sujet d'un examen sérieux, car l'opinion d'un numismate aussi habile que M. Bartholomaeï ne saurait être que fondée sur de graves considérations. V. Dorn, Das as. Museum, p. 62.

N° 19. Inscription arabe, provenant d'une ruine, trouvée dans une batterie de l'ancienne forteresse de Goumri, dont M. Véliaminof, qui se propose d'en rendre compte, m'a communiqué que c'est simplement l'épitaphe d'un certain Babadjan, fils de Bakir, † en 1219 (?) de l'Hégyre, comm. le jeudi 12 avril 1804. Avec la permission du possesseur j'ai fait reproduire seulement les couvents de Ghanlidja et de Kiphtchakh, ainsi que la vue et l'inscription de Lori, et j'ai fait usage des copies d'inscriptions pour l'intelligence des textes qui sont déjà publiés.

2° La seconde partie de l'Album de M. Kästner, entièrement consacrée à Ani, se compose de 36 feuilles pittoresques, des édifices de cette ville, et de 11 feuilles où sont dessinées les principales inscriptions, dans les langues arménienne, arabe, persane et géorgienne, pour l'ordinaire avec l'indication exacte de la place qu'elles occupent sur le monument. Ce sont donc en tout 80 dessins de M. Kästner, parmi lesquels nous avons choisi ceux formant l'objet de la présente publication, que nous accompagnons d'un Plan des ruines, réduction de celui de M. Abich.

Pl. I. Maison de garde, monnaies byzantines trouvées à Ani. — Cette maison n'est indiquée sur aucun Plan ni mentionnée chez aucun voyageur. Comme le dessinateur venait directement du poste d'Ani, situé sur la rive russe de l'Arpa-Tchaï, à une légère distance de la ville, N. 34 du Plan de M. Abich, il faut croire que cette ruine se trouve au voisinage du pont, ibid. N. 27. La niche, ornée de deux croix arméniennes, que présente le dessin, est dans un enfoncement dont l'arcade n'est pas à plein-cintre, mais légèrement aigüe, un peu plus qu'il n'est marqué sur notre Pl. I: il est remarquable que les piliers qui la supportent manquent de symétrie. Quant aux monnaies, ce sont: 1° une pièce en cuivre, de Michel et Théophile, portant au revers la lettre M avec la marque Θ, et les indications verticales encore inexpliquées ⁎ XX, NNN, de Saulcy, Monnaies Byz. Pl. XVII, N. 2; 2° une en cuivre, de celles attribuées à J. Zimiscès, contemporain d'Achot-le-Miséricordieux, avec la légende au revers IHSUS XPISTUS BASILEU BASILE; 3° une de Romain Diogène, avec Eudocie Dalassène; 4° une du temps d'Alexis Comnène, portant au revers une croix pattée, avec un besant à chaque extrémité, et la légende IC XC NI KA Enfin un objet indéfini, figuré sur notre Pl. XXXV, 5, qui a quelque analogie avec la soi-disant arbalête représentée sur certaines monnaies en cuivre de Thamar et de Dimitri II. Ainsi ce sont des échantillons du IXe s., 821 — 829; du Xe, 969 — 975; du XIe et du XIIe s. V. Pl. I.

Pl. II. Restes d'un pont sur l'Arpa-Tchaï, au S. d'Ani.

— Ce pont est au fond d'un ravin, d'une seule arche, qui paraît avoir été ogivale, très aigüe. Dans le fond on aperçoit une tour carrée, et sur la droite une petite église, dont il va être question. M. Texier admet la supposition que le pont à dû être brisé lors du siége de la ville par Timour, en 1386 ou 1387 (p. 95, 96). On verra plus bas que le nom impossible de Timour revient souvent dans les récits faits à ce voyageur par son guide. V. Pl. II.

Pl. III. Inscription tracée sur la porte, près du pont.

— Un pont qui donnait accès dans la ville devait avoir ses défenses; de là la maison de garde, Pl. I, et la porte voûtée N. 23 du Plan de M. Abich, à moitié ruinée, qui est au droit du pont. Cette porte semble bien être celle que le P. Sargis, t. II, p. 9, qualifie «Porte d'Erivan;» car elle est la première que l'on rencontre en venant par la route de cette ville. C'est par ici également qu'est entré M. Mouravief, dans l'hiver de 1846.

Ce voyageur dit, Грузія и Арменія, t. II, p. 275, avoir pénétré dans Ani par une arcade faisant partie de la porte conduisant au pont, et y avoir vu une inscription ainsi conçue: «Moi Bagrat, fils de Zoropaï Arcatzouni, j'ai construit cette porte, qui conduit au couvent de St.-Grégoire.» Tout auprès il a vu un couvent de femmes, dédié à ce saint et construit en pierres rouges, sur le modèle d'Edchmiadzin. L'inscription, telle qu'on l'a dictée au voyageur, paraît fabuleuse, car il n'existe aucun nom propre ni de famille, en arménien, semblable à ceux qu'il allègue. Quant au couvent, s'il était de femmes et dédié au saint Illuminateur, c'est ce que rien ne nous apprend d'ailleurs, mais la forme de l'église n'a certainement aucune ressemblance avec celle d'Edchmiadzin, si, comme tout porte à le croire, c'est la même qui est dessinée sur la Pl. suivante de l'Album Kästner.

Le P. Sargis, t. II, p. 9, a copié une inscription «sur le mur de la porte dite d'Erivan[1]), dans le rempart oriental,» ou plutôt sur la paroi orientale du mur de ladite porte. Je dirai une fois pour toutes que les inscriptions d'Ani sont toutes en lettres capitales, que je réserve dans mes transcriptions pour les initiales et pour les nombres.

ԹՎ ՉԿԹ.
Շնորհիւ և ողորմութ՟ն Ա՟Ծ ես Սարգիս Ծ֊
իլենց[2]) բաժբարս[3]) Թողի զարջուսգծո[4]) Ս՟Բ Գրի֊
գորո[5]) զբաժն մեծ և զփոքր վ՟ն հանգստ֊
եան պարոնին մերոյ Շահնշահի և ամ՟ե֊
տուր զավակաց Զաքարիայի և եղբարց
նորայ երկարկենդանութե. եթէ ոք զ֊
յիշատակս խափանէ նզով եղիցի
յամենակալէն Ա՟Ծ. հաստատուն
պահողք աւրհ֊
նին յԱ՟Ծ։ V. Pl. XXXVIII.

1) Je trouve très probable que c'est l'ancienne «porte de Dzaghcots,» dont parle Matth. d'Ed. § LVIII, la seule par laquelle on pût sortir en franchissant l'Akhourian, coulant au voisinage; car sur le ravin du Rhah ou de l'Aladja-Tchaï, Dzaghcotsa-Tzor, on ne connait pas de chemin de sortie, surtout pour une armée.

2) Sarg. Ծիմենց.

3) բաժրաս.

4) S. զարջուառծս; ni cette lecture ni celle que fournit la copie de M. Kästner ne sont satisfaisantes; d'ailleurs le mot manque dans les dictionnaires, et la chose qu'il exprime n'est pas connue. Comme il s'agit bien certainement d'un impôt, je voudrais lire quelque chose comme զարջառ վծիռ «le droit sur les bestiaux.»

5) S. Գրիգորի.

«En 769 — 1320, par la grâce et la miséricorde de Dieu, moi Sargis Dzilents, ou Dziments, préposé à la douane, j'ai abandonné à Sourb-Grigor *le droit sur les bestiaux*, la douane grande et la petite, pour le repos de mon maître Chahanchah, et pour la longévité de ses fils, donnés de Dieu, Zakaria et ses frères. Celui qui met obstacle à ce mien souvenir soit maudit du Dieu Toutpuissant; ceux qui l'observent fermement sont bénis de Dieu.»

La localité où se trouve l'inscription coïncide bien avec le nom de Sourb-Grigor, donné par M. Mouravief au petit monastère situé au voisinage. Quant à Chahanchah III, prince géorgien de l'illustre famille Mkhargrdzélidzé (Dolgorouki), à son fils Zakaria IV, l'aîné sans doute, et aux frères de celui-ci, v. la Généalogie de la famille, Addit. et éclairciss. à l'Hist. de Géorgie, p. 362, qui doit-être ici rectifiée.

Enfin la date 1320 est encore remarquable, comme étant celle de la mort de Chahanchah, infrà, Pl. LI, et comme immédiatement postérieure à l'année 1319, où arriva, dit-on, le fameux tremblement qui causa l'abandon d'Ani.

Pl. IV. Château de plaisance ou monastère sur l'Arpa-Tchaï, non loin du pont.[1])

— C'est le «Petit monastère,» N° 13 de M. Abich, «l'Eglise sépulcrale,» Pl. 23 de M. Texier, qui en donne le Plan, et qui en loue extrêmement l'architecture, p. 150 de son texte, où il dit que cet édifice réunit, par un tour de force, le cône, le cylindre et la sphère.

En effet le corps de l'église est formé, sur le Plan de ce voyageur, de six hémicycles, au lieu des quatre de M. Kästner, surmontés de petits toits coniques, qui se rattachent au corps de la coupole, ronde et terminée par un cône aigu. Il y a aussi un petit porche. En Géorgie, l'église de Bodchorma, dans le Cakheth, circulaire, mais formée de 12 hémicycles, et construite ou restaurée par Eréclé II, rappelle celle de notre Planche; v. mon 1[er] Rapp., p. 85.

Il me paraît bien que ce soi-disant château de plaisance est le monastère de femmes, sous le nom de S.-Grégoire, dont il est question au N. précédent, d'après M. Mouravief, et qui, suivant ce voyageur, avait, outre ses cellules creusées dans le roc, une galerie couverte, allant à la rivière (Груз. и Арм., II, 265, 275), cette dernière répondant au «large escalier voûté,» N. 29 du Plan de M. Abich. Le voyageur ajoute, sans doute d'après l'indication de son cicérone, que cette église fut construite en l'année 1000, par le roi Gagic 1[er], pour servir de sépulture à sa famille: je regrette de dire qu'aucun témoignage ancien ne confirme une telle opinion[2]). Un peu plus loin, à l'entrée d'une profonde caverne, que le peuple prétend être sans fonds, s'élève, toujours au dire de M. Mouravief, une église que nos Plans n'indiquent pas.

1) Cette notice, comme toutes celles placées par nous au commencement de chaque explication, est traduite de l'allemand, de M. Kästner.

2) Il sera question plus bas d'une église de Sourb-Grigor, qui fut en effet construite en l'an 1000, sur le modèle de l'une de celles de Vagarchabad, alors écroulée.

Je possède 7 petites inscriptions arméniennes, recueillies par M. Kästner, dont 3 sur les murs d'une maison au bord de l'eau, 3 sur la porte, au bas et sur l'escalier d'une tour, enfin une sur la pierre tumulaire d'un enfant: toutes sur différents édifices du monastère fortifié, au bord de l'Arpa-Tchaï, dont il est question ici. Ce sont de misérables *graffiti*, dont il est à-peine possible de tirer quelque chose. 1) On y lit le nom d'un Hovhannès, Serétsi, fils de Chad (Chadaordi), en 759 — 1310. 2) Dans une seconde, on lit le nom Hovann; 3, 4, 5), sur la tour, sont entièrement indéchiffrables; 6) celle-ci offre la date 705 — 1256, et une seule ligne, illisible. 7) «Ceci est le lieu de repos de..... dites un Miserere;» le reste est tellement fruste qu'on ne peut en tirer aucun parti. V. Pl. III.

Pl. VI. Église Grecque, sur la rive de l'Arpa-Tchaï, vers l'E.

— C'est évidemment «l'Eglise près de la rivière, ou église Grecque, à laquelle sont consacrées les Pl. 21, 22, 24, de M. Texier, qui la présente restaurée, et qui dans son texte, p. 98, 115, 149, dit qu'elle paraît avoir été consacrée au rit grec, parce qu'on remarque devant l'entrée le vestibule ou porche, qui ne manque jamais dans les églises de cette communion. P. 149, il ajoute qu'on n'y voit pas de symptôme d'art gothique, qu'au contraire tout s'y rapproche du style byzantin; que la coupole est sur pendentifs; qu'elle a deux stalles latérales ou scévophylacium (sacristie); que le porche est peut-être moderne, pour remplacer l'exonarthex, et que le plein-cintre y domine. V. Pl. IV [1]).

M. Texier la regarde comme l'édifice le mieux conservé d'Ani, et la croit antérieure d'un siècle à la cathédrale. Les peintures y sont nombreuses; on y voit traités divers sujets, comme l'entrée de J.-C. à Jérusalem, et les 12 apôtres, avec leurs noms en arménien. Une petite chapelle y est attenante.

La dernière circonstance me fait croire que c'est bien l'édifice N. 4 du Plan de M. Abich «Église de la Sainte-Vierge,» auprès duquel, au N. 31, est «l'entrée dans des galeries dites ville souterraine.»

Suivant la même direction que notre dessinateur, M. Mouravief, Груз. и Арм. II, 276, voit ici une magnifique église, sur la porte de laquelle on distingue la figure du Sauveur, la descente de croix, la Se-Vierge debout devant un homme endormi. Plus loin, sur une arcade extérieure, des figures de femmes nues, entrelacées de serpents. L'intérieur de l'église et les peintures sont conformes aux règles de l'église grecque. Outre N.-D. de Blaquernes et le Sauveur donnant la communion aux apôtres, on y voit les figures de S. Nicolas, des SS. Léonce et Aristakès, fils de S. Grégoire-l'Illuminateur, avec leurs noms en grec et en géorgien, pas un seul en langue arménienne: peut-être le guide qui a donné ce renseignement à M. Texier aura-t-il fait confusion. Une inscription arménienne, de l'an 700 — 1251, continue M. Mouravief, fait connaître le fondateur du monument, l'atabek-spasalar Chahinchah: il est donc de l'époque géorgienne.

1) Je dois ici relever une imperfection du dessin reproduit sur notre Planche: les quatrième et septième fausses arcades de la façade du S. sont en réalité des niches du genre de celles que l'on verra sur la façade de la Cathédrale, Pl. VIII, et du Palais des Pahlavides, Pl. XIX. Elles auraient donc dû être traitées dans ce sens.



Or, même en admettant avec M. Mouravief que l'église dont il s'agit a été construite par Ivané, converti à la religion grecque[1]), sous l'invocation de N.-D. et au nom de son neveu Chahanchah, fils de Zakaria, la date 1251 serait fausse; car Ivané † en 1227 ou 1229, et sa conversion date au moins de 25 ans avant cela; quant aux raisons artistiques qui font regarder l'église Grecque comme antérieure d'un siècle à la cathédrale, je n'ai pas à les apprécier ni discuter, je constate seulement la contradiction. Enfin la source où M. Mouravief a puisé sa date de 1251, ainsi que l'insription qui la contient, nous sont inconnues.

Voici, du reste, dans leur ordre chronologique, les seules inscriptions de cette église fournies, les deux premières par les seules copies de M. Kästner, et l'autre par le P. Sargis, p. 8..

1) Du côté S. de l'église Grecque, texte de 24 lignes, qui paraît, d'après la copie, être dans un triste état, car je ne puis assurer si la date placée au commencement, est 664 ou 670 = 1215 ou 1221., et je n'y puis saisir que ce membre de phrase caractéristique de l'époque: «... (longé) vité de nos familles, de Chahanchah et des fils...,» ainsi que le nom du «Couvent de S.-Grégoire.» En outre sont mentionnés par lambeaux les présents en or et en argent faits à l'église, les domaines, les reliques des saints et une parcelle de la S^e-croix, et à la fin les malédictions contre ceux qui voudraient spolier le saint lieu.

Si l'une des dates placées au commencement est vraie, l'inscription pourrait être d'Ivané, frère de Zakaria, au nom de son neveu et de ses fils.

2) Une autre inscription, du même côté, également en 25 lignes et dans le plus pitoyable état d'altération, ne porte pas l'ombre d'une date. A la troisième ligne je lis très bien le nom du «chef des adjudants Zakaria et le fils.....;» puis la mention de cadeaux faits à l'église, en utensiles, en vêtements sacerdotaux, en domaines....., et à la fin les formules ordinaires de malédictions et de bénédictions; mais tout cela est trop imparfait pour permettre de hazarder la moindre conjecture.

Là même M. Kästner a copié une inscription en quatre lignes, grecque d'abord, dont les 20 premières lettres m'échappent, mais la suite contient le verset du Psaume XXVI: Κε ηγαπησα ευπρεπηαν οιχου σου και τοπον σκηνωματος δοξης σου; puis cette courte phrase géorgienne: ႤႱႤ : ႠႰႱ : ႡႵႤ : ႭႪ : ႫႠ : ႫႠႰႧႪႠႬႬ : ႸႤႥႬႤႬ : ႠႫႠႱ : «Ceci est le portique du Seigneur, où entrent les justes.»

Tout ceci paraît confirmer les assertions de M. Mouravief sur l'origine géorgienne du monument, mais les dates offrent des difficultés, que la lecture complète des inscriptions aiderait probablement à résoudre.

Enfin, telle est la teneur de l'inscription du P. Sargis, tracée «sur le mur du couvent situé au bord de l'Akhourian» et également copié par M. Kästner «sur le mur oriental de l'église Grecque:»

---

1) Hist. de Gé. p. 450.

ԹՎ. ՉԾԹ [1])
Աթաբագի [2]) ամիրսպասալար
Շահնշահի մծիղնաւպարտ ու-
խուցէս [3]) Մաթէս և իմ կենակից Աթենի [4])
և իմ եղբէր [5]) Մարկոս յայս ժամս որ
պարոն ողորմեցաւ զվանքս մեզ երետ
նա զքարերաշտ [6]) Տիգրան ջուր ետ բերել
՚ի վանքս [7]) որ յանտերութենէ խաղտեալ էր
ու [8]) կորեալ մեք վ՛ն արևշատութեան պար-
ոն [9]) Շահնշահի և խուանդծին և իւրեանց [10])
որդուն Զաքարի և վ՛ն մեր հոգւոյ յիշ-
ատակ բերաք զջուրս և հաստատեցաք.
յիշեցէք ՚ի Քս. V. Pl. XXXIX.

«En 759 — 1310 [11]), moi Mathé, chef des secrétaires de l'atabek amir-spasalar Chahanchah, et ma compagne Athéni, ainsi que mon frère Marcos, lorsque notre maître eut la bonté de nous donner ce couvent et chargea le pieux Tigran d'y amener l'eau manquant dans les *canaux* ruinés par suite de l'anarchie, nous, pour la longévité de Chahanchah, de Khovandz (son épouse) et de leur fils Zakar, et en souvenir de notre âme, nous avons amené l'eau et en avons assuré la jouissance. Souvenez-vous de nous près du Christ.»

— Il s'agit donc ici, comme au N° III, sup., de Chahanchah III, de sa femme et de son fils, dont les noms ne nous sont connus que par ces inscriptions, ainsi que par une autre qu'on verra Pl. LI, du Palais aux croix (de l'église du St.-Apôtre, suivant l'indication, que je crois fautive, du P. Sargis, t. II, p. 10). Dans mon III[e] Rapp. p. 102, j'ai nommé Khovandzé femme de Chahanchah 1[er], parce que la date manque à la belle copie estampée par M. Abich. Mais cette erreur n'a pas été répétée dans les Add. et écl., p. 362. Toutefois je dois avouer que c'est principalement à cause de la date reculée de la mort de ce personnage, l'an 1320, que je le regarde comme le fils d'Aghbougha et non comme le fils

---

1) S. ՆԾԹ.
2) S. Աթաբէկ.
3) S. մծիղնոբար սալթխուցէս. «Le secrétaire et intendant.»
4) S. Թէնի.
5) S. եղբայր.
6) S. վակ քարերաշտ.
7) Ces deux mots sont indéchiffrables sur la copie de M. Kästner.
8) S. և.
9) S. omet ce mot.
10) S. իւրոյ.
11) Le P. Sargis lit: en 459 — 1010.

d'Ivané II. Zakaria III, fils de Chahanchah 1[er], † ainsi que son père en 1261, Hist. de Gé. p. 568; Chahanchah II, fils d'Ivané II, paraît dans l'histoire jusqu'en 1299, ibid. p. 414; mais son épouse, son fils et la date de sa mort ne sont jamais mentionnés; seulement au couvent de Kober se voit une inscription, au nom de Mkhargrdzel, fils de Chahanchah, moine sous le nom de Giorgi, en 1295, VI[e] Rapp. p. 139; or ce fils de Chahanchah II était marié à une princesse Wanané: ce n'était donc pas l'époux de Khovandzé et le père de Zakaria. Enfin on trouve un Chanché ou Chahanchah et Zakaria nommés en 1315, Hist. de Gé. p. 642, sans aucune qualification. La question à résoudre est celle-ci: sont-ce les fils et petit-fils d'Ivané II ou d'Aghbougha II? Je tiens pour la seconde solution.

M. Texier, Pl. 21, N. III, donne la figure d'une croix sculptée dans cette église, d'après une inscription en mauvais caractères cursifs, par un certain Hovhan, fils de.... Ivané. Il croit l'une et l'autre très anciennes, p. 149, et la pierre même sépulcrale. C'est tout simplement une croix de souvenir, d'un dessin assez original, qui n'a rien de classique, et les caractères, par leur peu de régularité, me paraissent bien plutôt déceler la main d'un artiste de la décadence d'Ani.

Pl. XIII. Deux tours à l'E. d'Ani, dont l'une porte la trace de l'inscription reproduite au N° suivant.

— Ce sont les deux tours les plus au S. E. de la muraille qui, en cet endroit, d'après le Plan de M. Texier, est protégée par le ravin d'une petite rivière. Cette partie de l'enceinte est bien reconnaissable, parce que la courtine entre les deux tours est ornée d'une croix formée de pierres noires artistement disposées, qui se retrouve dans la vue générale des murailles, notre Pl. XXVIII. D'ailleurs on aperçoit dans le coin au S. l'église en Icosagone N° 6 du Plan de M. Abich, qui sera décrite au N° XIX de l'Album; v. notre Pl. V.

Pl. XIV. Inscription très haut placée, près d'une croix noire, sur la tour N° 2; — manque chez le P. Sargis.

Ի ՈԾԵ ԹՎ շնորհիւն
Քի ես ման(դա)տոր թախ-
ուցէս ամիր սպասալար
Շահնշահ Զաքարիա շ-
ինեցի զաշտարակս և զպ-
արիսպս վն յիշատ-
ակ իմ և ծնողաց մերոց.

V. la Pl. XL.

«En 655 — 1206, moi le chef des adjudants et amir-spasalar Chahanchah-Zakaria, j'ai construit cette tour et muraille, en souvenir de moi et de mes parents.»

— Cette inscription montre exactement l'endroit de la muraille d'Ani construit ou *reconstruit* par le généralissime Zakaré, au temps de la reine Thamar, lorsqu'il eut pris possession de la ville; serait-ce celle dont on voit le cadre et les traces sur l'une des deux tours de la Pl. V. de notre Atlas?

Si nous avions des détails positifs, nous saurions également où se trouvait la pierre aujourd'hui déposée au Musée asiatique, où le même personnage nous apprend qu'en cette même année 1206 il a fait construire par l'architecte Djoundic «la porte des Tours-Noires[1]).» Comme M. Kästner ne signale rien de semblable, j'en suis réduit à supposer que cette porte est celle du double mur, destinée à masquer la vraie porte du mur intérieur immédiatement après les deux tours du N° précédent; car les tours formant cette double porte sont représentées sur la Pl. LXVII de M. Kästner, la XXVIII[e] de notre Atlas, comme composées d'assises alternativement blanches et noires.

Pl. XVI. Porte de la ville, au N. (des tours précédentes), par où l'on aperçoit l'église de St.-Pierre, dans l'intérieur d'Ani.

— Cette porte est au N. des tours de notre Pl. V. mais en réalité c'est la plus méridionale du mur intérieur. La grosse tour à gauche est ornée de deux croix sculptées au-dessus d'une inscription, que je crois être celle, extrêmement maltraitée et fruste, copiée par M. Kästner, sur la tour N° 3, en 7 courtes lignes, dont on ne peut reconnaître que la date 653 — 1204, sans aucun nom propre, si ce n'est «moi Sar (gis),» à la 9[e] ligne. V. Pl. VI.

Pl. XVII. Sur la tour de la porte, au N., on lit cette inscription, tracée à gauche d'une croix cantonnée par en bas de 4 petites croix, placées 2 et 2, en hauteur; cf. Sargis, p. 15.

Թուին ՈԿԴ կամաւք ողորմածին[2]) Քի̃ ՚ի պե-
տութեան մանդատոր Թախուցէս[3]) ամիր սպա-
սալար Շահնշահ Զաքարիաի որդոյն Շահ-
նշահ Սարգիսի ես Սարգիսս որդի Սամուէլի[4])
ծառայ Քի̃ յհալալ վաստակաց իմոց[5]) շինեցա զ-
արձանս այս[6]) յիշատակ ինձ և ծնողաց և զաւակ-
աց մերոց. որք կարդայք յիշեցէք զմեզ ՚ի Քն
զՍարգիս յիշեցէք. V. Pl. XLI.

«En 664 — 1215, par la volonté du Christ miséricordieux, sous le commandement du chef des adjudants et amir-spasalar Zakaré-Chahanchah, fils de Sargis-Chahanchah, moi Sargis, fils de Samouel et serviteur du Christ, j'ai construit cette tour *du fruit* de mes travaux légitimes, en souvenir de moi, de mes parents et fils. Vous qui lisez ceci, souvenez-vous de moi auprès du Christ. Souvenez-vous de Sargis.»

1) V. 1[er] Rapp. p. 93; 3[e] Rapp. p. 96, E.
2) S. և ողորմածութ͞ն.
3) S. մանդատուրուխուցէս.
4) S. իսմաէլի.
5) S. հալալ վաստակաւք իմօք.
6) S. omis; ՚ի.

— C'est cette inscription, datée de même dans nos deux copies, combinée avec plusieurs autres et coïncidant avec une de celles de l'église Grecque, sup. N. VI, qui fait douter si le généralissime Zakaré mourut réellement en 1212 et même en 1214[1]); les témoignages à sujet sont si divers que je n'ose point résoudre la question, d'où dépend intimement celle de la mort de la reine Thamar, après son généralissime.

Je remarquerai ici: 1° la singulière orthographe du titre d'emploi de Zakaré, en géorgien მანდატორთ უხუცესი «le chef des mandators ou adjudants royaux,» que les Arméniens transcrivent, comme s'ils pouvaient en ignorer le sens, *Mandator-Thakhoutzès*, au lieu de Mandatortha khoutzési, ou oukhoutzési. 2° Quant au père de Zakaré, nulle autre part, que je sache, il ne lui est donné le titre de Chahanchah, conquis par son fils, au prix de grands exploits. Au reste, j'ai déjà eu bien des fois l'occasion de signaler de telles inexactitudes, rétroactives ou anticipées, dans les inscriptions de cette époque: c'était toujours une flatterie, s'adressant aux vivants ou aux morts.

Le P. Sargis donne, p. 14, une inscription tracée, suivant lui, sur l'arcade de la porte principale d'Ani, malheureusement sans date, et dont nous n'avons pas d'autre copie. Probablement elle occupe le centre du cadre qui se voit au-dessus de la porte, sur notre Pl. XXVII. En voici la traduction, qu'il ne reste aucun moyen de contrôler:

«Par la miséricorde du Verbe divin, immortel et aimant les hommes, et pour la longévité du roi des rois, Padichah-Edats[2]), désigné de Dieu, intelligent prince des princes, faisant prospérer le pays; sous la royauté en Géorgie de celui qui fut Khasindchou (?) de la métropole d'Ani; sous l'autorité des pieux seigneurs Grigor-Agha et Hohannès-Agha; sous l'évêque Ter Hohannès;

«Le Dieu miséricordieux nous délivre des calamités de cette ville! Elles ont fait naître dans le coeur de nos seigneurs....[3]), la bonne pensée de rebâtir et restaurer notre ville, et de supprimer tous les impôts d'araba, de mulet, de fardeau, de ...., de ...[4]), de ghaphtchioun et d'akhar-thamar.

Le titre Edats serait-il en quelque rapport avec celui de Edout ou Idiqout, que portait le roi des Oïgours, d'après Rachid-eddin? v. Hist. de Gé. p. 489. Si au contraire Edats signifie «des Ed,» au génitif pluriel, ce serait donc un nom des Mongols; sur quoi je remarque que généralement les auteurs arméniens nomment les mongols *Thathars*; pourtant dans une des inscriptions d'Ani on trouve le mot *մուղալութեն*, qui paraît bien signifier *Mongol*, et sur des monnaies d'Alouch-Bek, publiées par M. Bartholomaeï, dans les Изв. археол. обш. t. II, p. 237, on lit les mots الغ منغل, qui semblent avoir le sens de «Grand-Mongol.»

---

1) V. Bull. de l'Acad. t. I, p. 408; Add. et éclairciss. p. 275 et 276.

2) Եդաց.

3) La lacune est indiquée par le P. Sargis.

4) Թաղիս ... Հեծել... d'enterrement, de lamentation?

Je n'ai pas la prétention de tout expliquer ici, mais je conjecture que cette restauration de la ville par les deux seigneurs ici nommés pourrait bien faire allusion aux calamités causées par le tremblement de terre de 1319, sous Abou-Saïd Béhadour-Khan, au temps de Giorgi V, le Brillant, roi de Géorgie. Trois autres inscriptions, du palais des Pahlavides (Sargis, t. II, p. 10 et 11), et qui seront traduites ici plus tard, me paraissent se rapporter aux mêmes évènements, notamment celle qui est de l'an 769 — 1320.

A droite de la précédente inscription, le P. Sargis en mentionne une autre, commençant ainsi: «En 669 — 1220, par la grâce du Christ et sous le commandement du chef des adjudants....» Rien de plus. Ce texte paraît être absolument le même, que celui que j'ai donné plus haut, mais complet, sous la date 664 — 1215, p. 17.

Pl. XIX. Église de S.-Pierre ou église Ronde, N. 6 de M. Abich «Église en Icosagone,» nommée dans les inscriptions et chez le P. Sargis «Sourb-Arhakial, le Saint-Apôtre.» Les fausses arcades à gauche de la porte d'entrée sont couvertes d'inscriptions. — L'église est extérieurement à deux étages et paraît de loin circulaire; mais en réalité l'étage inférieur présente huit fausses arcades et autant d'angles et se réunit par une demi-voûte au supérieur, offrant dix arcades, ce qui fait voir que cette partie est en effet icosagone, comme la qualifie M. Abich. Quant au nom de S.-Pierre, il correspond à celui de Sourb-Arhakial «le Saint-Apôtre,» que lui donne le P. Sargis, qui croit en rapporter les inscriptions, t. II, p. 9 — 12, au nombre de 9. V. notre Pl. VII.

C'est par suite d'une confusion qui sera expliquée plus bas, que le P. Sargis attribue ces 9 inscriptions à Sourb-Arhakial, tandis qu'elles sont tracées sur les murs du Palais aux croix. Celles qui appartiennent réellement à Sourb-Arhakial sont désignées justement dans les copies de M. Kästner comme se trouvant sur l'église de S.-Pierre ou tour ronde (eine Peters-Kirche oder die runden Thürme), v. mon 3ᵉ Rapp. p. 141; cette église, suivant le témoignage de M. Khanykof, est située au voisinage de la grande muraille, ainsi que le fait voir suffisamment notre Pl. V.

Les inscriptions que M. Kästner a recueillies sur l'église Ronde sont les suivantes:

Sur le mur du N.

> Ի ՙՆՁԻ 1) Թուականիս, ես Ապլղարիբ մարզպանս ըստ 2)
> Հրովարտակ ի Սմբատա Շահնշահէ առ կայսերն
> Յունաց ի գալ 3) ի Կոստանդինուպոլիս շատ ջանիւ և
> մեծածախ գանձիւ բերի մասն ի սրբո խաչէս 4) և եկե_

---

1) S. ՙՆԽԴ.

2) մարզպան և; le mot qui finit cette première ligne est très douteux; la phrase réclame un verbe actif, comme «j'ai reçu.»

3) S. միխայլ; cette leçon est juste historiquement, mais non conforme à notre copie. D'autre part ի գալ n'est pas tout-à-fait régulier.

4) S. սրբոյ խաչէն.

ալ կատարեցի զտաճարս զայս և զնշանն լուսո կա-
նգնեցի 'ի պսակ հարսին Քի և եդի լուծ սպասաւորաց եկեղ-
եցւոյս զկիւրակէն [1]) աւուրն զիշերապաշտաւն առնել մինչև
'ի գալուստ Քի. և քահանայ որ մեռանի 'ի սբ Փրկչիս խ մի կալ-
ցեն յեկեղեցիքդ [2]). և եթէ ոք 'ի քահանայից եկեղեցւոյս և
յիմ ընծայուց կամ 'ի գրենոց [3]) ափշտակէ կամ ծախելով
կամ զինչ և իցէ պատճառանաւ [4]) և կամ զագահութեան
զհետ երթայ և զեկեղեցւոյս մուտք խորեն և սբ Փրկչէս 'ի պետս ոչ ա-
նցուցանէ, ՅԺԸ հայրապետաց նզովեալ եղիցի [5]). և որ զԳրիգոր երի-
ցու որդիքս յեկեղեցպանութենէ հանէ կրկին անիծից պարտական լիցի
իսկ կատարիչք գրիս [6]) աւրհնեալ լիցի. զԳէորգ գրիչս յիշեսջիք 'ի Տր ամէն.

«En 483 — 1034, moi le marzpan Apelgharip, étant allé à C.-P. suivant rescrit de Sembat-Chahanchah pour l'empereur des Grecs, avec beaucoup d'efforts et de grandes dépenses, j'ai obtenu une parcelle de la sainte croix. A mon retour, j'ai achevé cette église et dressé le signe de lumière, comme la couronne de la fiancée du Christ. J'ai aussi imposé aux clercs l'obligation de faire le service de nuit, le dimanche, jusqu'à la venue du Christ. Si un prêtre de Sourb-Phrkitch (l'église du Sauveur) vient à mourir, on fera pour lui une quarantaine *de prières* dans l'église.

«Si quelqu'un des prêtres enlève les vases ou livres *de ma donation*, s'il dépense ou, pour quelque raison que ce soit, ou se laissant aller à l'avarice, diminue les revenus de l'église ou les détourne au préjudice de Sourb-Phrkitch, qu'il soit maudit par les 318 pontifes. Celui qui privera les fils du prêtre Grigor de la garde de l'église, qu'il soit doublement anathématisé; mais ceux qui accomplissent cet écrit soient bénis! Souvenez vous auprès de Dieu de l'écrivain de ceci, Géorg. Amen.»

Je dois remarquer ici 1° que la date 414 — 965, donnée par le P. Sargis, II, 7, est impossible, d'abord parce qu'elle ne concorde pas avec le nom de l'empereur grec Mikhaïl, qu'il a inséré à la 3° ligne, par suite d'une lecture fausse dans ce cas, et tout au moins douteuse après rectification de la date; ensuite parce que la famille Pahlavide, à laquelle appartenait Apelgharib marzpan, ne fournit pas de personnage de ce nom en 965, mais bien dans les années de la date rectifiée; v. le Tableau général des Pahlavides, et les preuves à l'appui. Enfin en 965 il n'y avait pas de roi Sembat à Ani. Tout cela prouve que la date 414 — 965 est le résultat d'une confusion typographique des lettres numérales Ժ 10,

1) S. *զկիւրակէին.*
2) S. *զեկեղեցիքդ.*
3) S. *գրենոյս.*
4) S. . . . *նօք.*
5) S. *լիցի.*
S. *գրի.*

à 80, qui est très fréquente dans l'ouvrage du P. Sargis, ainsi que le prouvent les pièces justificatives de la Généalogie des Pahlavides.

2° Le P. Sargis donne la présente inscription comme appartenant à l'église de Sourb-Phrkhitch, ou du «Saint-Sauveur,» N° 2 du Plan de M. Abich, et la mention deux fois répétée de ce nom, dans notre texte, peut en effet faire craindre que l'indication de M. Kästner «sur le mur de l'église Ronde ou de St.-Pierre,» ne soit inexacte. Je n'ai aucun moyen de trancher cette question; je puis seulement dire que pareille mention d'une certaine église, dans les inscriptions tracées sur le mur d'une autre, se retrouvera plusieurs fois dans le cours de notre travail, notamment à Sourb-Grigor, Pl. XVIII, et dans le «Palais aux croix,» Pl. XIX — XXI. On comprend bien qu'un personnage prenant une disposition quelconque, dans un lieu, sur sa propriété, puisse y faire mention, si bon lui semble, d'un autre monument.

3° Quant aux règlements relatifs au clergé du St.-Sauveur, la suite nous fournira plusieurs exemples analogues à celui-ci.

Sur le mur méridional de la même église, M. Kästner a copié ce commencement d'inscription, qui manque chez le P. Sargis:

† ՆՂԹ ի հայրապետութեան տն Պետրոսի Հայոց կաթողի-
կոսի և ի թագաւորութեան Սմբատա որդւո Գագկա Շահ-
նշահի ես Քրիստափոր ծառայ Նյ ապաւինեալ յօգնութի-
ւն Սբ Փրկչի ետու զիմ գանձագին զ(հայրենիս)․․․․ rien de plus.

«En 499 — 1050, sous le pontificat de Ter Pétros, cathalicos[1]) d'Arménie, et sous le règne de Gagic-Chahanchah, fils de Sembat, moi Christaphor, serviteur de Dieu, m'étant réfugié dans l'assistance de Sourb-Phrkitch, j'ai donné mon patrimoine, acheté de mes deniers ....»

— Les trois lettres numérales de la date ne laissant aucune doute sur l'exactitude de la copie, cette inscription est très remarquable, en ce qu'elle mentionne, comme la précédente, une autre église que celle où elle a été recueillie, et le règne de Gagic, alors prisonnier à C.-P., ce qui prouve que l'autorité grecque n'était pas encore bien affermie dans Ani. Je dois ajouter qu'il serait possible, sans que cela eût toutefois une grande influence sur le sens, de lire ՆՂ թվ ..; «En 490 — 1041 ....» seulement cette variante sauverait l'étrangeté de l'induction tirée de la mention du règne de Gagic. Du reste, aucun détail sur l'état de la pierre.

Enfin, sur le mur occidental de l'église Ronde, M. Kästner a encore copié une inscription, extrêmement fruste, en 6 longues lignes, qui paraît commencer ainsi: ի Թու ՉԽ ես Մխիթար որդի Շիր.... «En 740 — 1291, moi Mkhithar, fils de Chir ......»

1) Cette orthographe, au lieu de *catholicos*, se retrouvera deux fois dans une inscription de la Cathédrale; c'est aussi la forme donnée à ce titre dans tous les anciens documents géorgiens.

Je dis *paraît*, car le copiste a écrit en réalité Ձխ, qui ne peut rien signifier comme nombre. Mkhithar donc offre une clochette et obtient une messe pour son âme. V. Pl. VII.

Pl. XXIII. La Cathédrale, vue par les faces méridionale et occidentale. A droite on aperçoit une petite ruine, que M. Texier, p. 98, croit être celle d'un baptistère [1]), et entre les deux l'église de la Ste.-Vierge, Plan de M. Abich, N° 1, 3. Le savant professeur, dans une lettre insérée au Bull. Hist.-Philol. t. II, p. 371, dit que la parfaite régularité de la distribution intérieure du vaisseau de la Cathédrale l'engage à la nommer «Eglise de la croix ou plutôt «en croix,» et que l'on trouve dans son portail, orné de mosaïque, le pleincintre byzantin, qu'on y voit aussi des traces du goût arabe et des colonnes gothiques, le tout formant un ensemble harmonieux.

M. Texier, Pl. 17, donne une vue restaurée, prise du chevet et embrassant les façades E. et S. Les Pl. 18—20 de son 1er vol. sont consacrées aux détails. Dans l'explication des Planches, p. 148, il ajoute que le style byzantin, par la coupole et par la disposition de l'abside, avec ses deux sacristies latérales, et le gothique, par les colonnettes et les ogives, s'y réunissent comme dans une époque de transition. Si l'on prend la peine de comparer le Plan donné par M. Texier, Pl. 17, avec ceux des églises géorgiennes disséminées dans l'Atlas de mon Voyage, on verra qu'ils ont la plus grande analogie réciproque, notamment en ce qui concerne les deux petites sacristies, auprès du sanctuaire, qui ne sont pas nécessaires pour le rite arménien, et les colonnes accouplées. Au reste, la plupart de ces églises géorgiennes sont contemporaines de celle d'Ani, et datent du XIe s.

Encore d'après M. Texier, la longueur de la Cathédrale est de 32 mètres et la largeur de 20, soit 97 pieds anglais sur 65½, à-peine les dimensions d'une église de village en France: ce qui ne l'empêche pas d'en admirer l'élégance, la solidité et les belles proportions; v. le texte, p. 111—115. A la p. 114, il dit que l'édifice fut construit en 469 de l'ère arménienne: c'est une légère erreur, pour 459—1010 de J.-C. Les inscriptions nous fourniront des renseignements plus précis.

A l'égard du vocable sous lequel cette église était consacrée, je n'ai pas trouvé d'autre indication que celle donnée par M. Khanykof, qu'elle était dédiée à la Sainte-Vierge, et que pour cette raison, suivant l'auteur du Nigaristan, Ahmed ben-Mohammed el-Gassari, le nom d'Ani était «Résidence de Marie, Qalah-Miriam;» v. IIIe Rapp. p. 149. Il est étonnant de ne rien rencontrer à ce sujet chez les auteurs arméniens. V. Pl. VIII.

Pl. XXIV. Intérieur de la cathédrale, sanctuaire. V. notre Pl. IX.

Pl. XXV. A gauche d'un cadran solaire, tracé sur le mur méridional de la cathédrale, où se lisent les nombres Ա—ԺԲ ou 1—12, se trouve l'inscription que le P. Sargis a publiée p. 5, et que j'ai déjà traduite et discutée dans le Bulletin de l'Académie, t.

1) Le peu qui reste de cet édifice, qui paraît pourtant avoir eu de grandes proportions, ne laisse guère deviner quelle en était la destination. Toutefois, ne serait-ce pas un clocher, du genre de celui que l'on voit auprès de l'église géorgienne de Zarzma, IIe Rapp. p. 132, et en avant de la jolie église byzantine de Zougdid, VIIe Rapp. p. 24? C'est l'opinion de M. Texier, p. 148, et il croit que ce clocher a été détruit par les Turks.

I, p. 400. J'en ai une bonne copie, faite par M. Kästner, en 21 grandes lignes, et de plus, ici même les 8 premières lignes de cette inscription, mises au net en très beaux caractères. En outre, après l'impression de ma note sur quelques inscriptions d'Ani, le R. P. Alichan, de Saint-Lazare, Venise, a bien voulu me communiquer une excellente copie et ses réflexions sur le contenu de ce texte.

Ի ՆԾԹ [1]) հայոց † ՄԺԹ Թ Հոռոմոց Ղ [2]) ամի ԳՐ [3])
† ի ժամանակս Ածապատիւ և հոգևոր տն Սարգ-
սի Հայոց կաթողիկոսի [4]) և մեծափառ Թգա-
ւորութեան Գագկա Հայոց և Վրաց շահնշահի
ես Կատրանիդէ Հայոց թագուհի դուստր Վասակա
Սիւնեաց թագաւորի յողորմութիւն Այ ապաւ-
ինեցա և հրամանաւ տան իմո Գագկա Շահնշահի
շինեցի զսբ կաթողիկէս զոր էր հիմնարկեալ
մեծին Սմբատա և կանգնեցաք տուն Այ նորոգ
և կենդանի ծնունդ հոգևոր և արձան մշտ-
նջենաւոր զարդարեցի [5]) զարգիւք պատուակ-
անաւք նուէրք ինձ ի Քս և զարմից իմ և որդոց
Սմբատա Աբասա և Աշոտո : Հրամայեալ եմ ես տր Սարգիս
օպասաւորաց եկեղեցւոյս յետ ելից բա-
րեպաշտ թագուհոյս զվարդավառին յիս-
նեակ [6]) միոջ քառասնիւ կատարել անխափան
մինչև գալուստն Քի. եթե ոք զարձանագր-
եալք անփոյթ առնէ դատապարտեալ եղիցի ի Քէ
ի վեց ՈՀԼ և Գ ամաց Աղամա ի Ո և ՐԺ ամի մար-
մնաւոր Ածն բանի - ՉՐԺ [7]) ամի հաւատալ ի Քն
Հայոց գրեցաւ յիշատակարանս ի ձեռն իմ բնէկ [8])   V. Pl. XLII.

«En 459 des Arméniens (en 450, suivant le P. Sargis), † en 219 du comput des Grecs, en l'an 92 du cycle,

---

1) S. ի թվին Հայոց ՆԾ.
2) S. շրջանի?
3) S. omet ces 3 groupes.
4) S. կաթուղ . . . et plus bas, de même.
5) S. aj. և.
6) յիսնակին. Je n'ai pu déchiffrer ce passage qu'à l'aide du texte du P. Sargis.
7) S. omet cette date, dont la lettre médiale n'est pas nette sur la copie de M. Kästner.
8) S. բնիկ.

«† Au temps du seigneur spirituel, honoré de Dieu, Sargis, cathalicos d'Arménie, sous le glorieux règne de Gagic, Chahanchah[1]) d'Arménie et de Géorgie, moi Catranidé, reine d'Arménie et fille de Vasac, roi de Siounie, je me suis réfugiée dans la miséricorde divine et, par l'ordre de mon époux Gagic-Chahanchah, j'ai construit cette cathédrale, fondée précédemment par le grand Sembat; nous avons érigé la maison de Dieu, nouvelle et vivante, en signe de naissance spirituelle et de colonne perpétuelle, et je l'ai embellie d'ornements précieux[2]), offrande faite au Christ par moi et par ma race, à savoir par mes fils Sembat, Abas et Achot.

«J'ai ordonné, moi Ter Sargis, aux serviteurs de l'église de célébrer, sans opposition, jusqu'à la venue du Christ, après le trépas de la pieuse reine, une quarantaine *de messes*, lors de la cinquantaine (du jeûne) de la Transfiguration. Si quelqu'un néglige ce qui est écrit ici, qu'il soit condamné par le Christ.

«Ce souvenir a été écrit en 6433 depuis Adam, en 1012 de l'Incarnation du Verbe divin, en 718 depuis la conversion des Arméniens au Christ, par moi Béné.»

— Disons d'abord que tous les personnages mentionnés ici sont réellement contemporains; le catholicos arménien Sargis I[er] a siégé 992—1019 de notre ère; Gagic-Chahanchah a regné en Arménie en 989—1020, et la reine Catranidé, fille de Vasac, prince ou roi de Siounie, était son épouse. Enfin la cathédrale avait été commencée par le roi Sembat-Tiéziéracal, père et prédécesseur de Gagic. Quant au prince Abas, fils de ce dernier, il n'est pas connu d'ailleurs.

Maintenant, au lieu de répéter ce que j'ai dit dans l'article du Bulletin cité plus haut, je vais donner la traduction d'une lettre du P. Léon Alichan, de Venise, que j'ai reçue après l'impression de ma notice, par l'entremise obligeante du P. Barnaba d'Isaïa; elle explique en peu de mots les difficultés du texte dont il s'agit.

19 Janvier 1860.

«Des deux lectures proposées de la date arménienne, ՆԾԹ 459 et ՆԾ 450, la première, 459—1009, 1010 de l'ère chrétienne, me semble préférable, et j'ai pour cela des arguments presque irréfragables. 1° la date 459 répond à 1012 de l'ère chrétienne[3]), qui se lit plus bas, et dont il convient de retrancher 3 ans, à cause de l'anticipation bien connue, que plusieurs admettent. 2° Si l'année de la construction était 450—1001, l'historien Asolic en aurait fait mention, comme il le fait à l'égard de l'église de Sourb-Grigor; mais comme il a terminé son récit en 1003 de J.-C., il ne pouvait mentionner ce qui re-

1) Les sept mots précédents ont malheureusement échappé au compositeur et à moi lors de l'impression de mon travail dans le Bulletin de l'Académie, t. I, p. 400.

2) Les plus beaux ornements de la Cathédrale étaient, au dire de Matth. d'Edesse, p. 124 de la trad. franç. une croix d'argent massif, de la hauteur d'un homme, placée au faîte de la coupole conique, et une lampe en crystal, de roche, sans doute, que le roi Sembat, père de Gagic I[er], suivant M. Dulaurier, avait fait apporter de l'Inde, Arm. anc. du P. Indjidj. p. 421. La croix fut enlevée par un des Turks d'Alparslan, et la lampe brisée en tombant, précipitée d'en haut par le même barbare.

3) I. e. la naissance de J.-C. 2 ans avant le commencement de l'ère chrétienne, suivant le système d'Eusèbe.

garde la Cathédrale. 3° Samouel d'Ani place là construction de cette église, c.-à-d. la fin du travail, en 1009 ou 1010 de J.-C. 4° 450 ne concorde pas, mais 459 concorde avec l'année 6433 d'Adam, donnée plus bas, ère dont l'initiale est l'an 5424 ou 5420 avant l'incarnation de J.-C.

«Quant aux deux autres nombres, ils ne concordent pas, à savoir la date de la conversion des Arméniens en 718, car l'initiale de ce calcul serait l'an 292 ou 291 de l'ère chrétienne: ce qui est inexact, au lieu de 302. Il faudrait retrancher 10, ce qui serait juste (j'en demande pardon au P. N. Nersès[1]); car le vartabied Carapiet, qui a copié l'inscription et l'a publiée dans le journal Haïastan, à Constantinople, en 1848, lit seulement ՉԸ 708, qui s'accorde avec 459 et 1012.

«Il reste maintenant la date de l'ère des Horhoms, dont les nôtres font peu d'usage dans leurs mémentos. Je pense que ce comput est celui de Rome, après l'accomplissement du premier millénaire, qui recommença en 248 de J.-C., mais en étant coupé par des périodes de 532 ans; de telle sorte qu'en 780 a commencé une telle période. Les mémentos où est mentionné le comput des Horhoms sont d'accord sur ce point; mais notre inscription donnant 219 (si le chiffre est certain), ne concorde pas et diffère de 10 ans (248 + 532 + 219 = 999). Quant aux caractères énigmatiques, à la fin de la 1re ligne, je renonce à les expliquer[2]).»

Pour me résumer, la Cathédrale a été achevée en 459 de l'ère arménienne, 1010 de l'ère chrétienne vulgaire, 1012 de l'ère de la naissance de J. C. Les années 219 du comput romain, 92 du cycle, 718 de la conversion des Arméniens, 6433 depuis Adam, suivant le calcul de Jean Cozierhn, vivant au XIe s. (naissance de J. C. en 5420), ou ne coïncident pas avec les dates principales ou offrent de petites différences, qui ne satisfont pas entièrement la critique.

On remarquera, du reste, comme singularités, l'emploi de l'ère de l'incarnation dans un texte arménien authentique, dès les premières années du XIe s., et l'audace du titre «roi des rois d'Arménie et de Géorgie,» que prend le roi Gagic 1er. Enfin on sera également frappé de la coïncidence de l'an 780, le 533e du second millénaire de Rome, avec l'initiale du 13e cycle pascal géorgien, le 1er employé dans la chronologie de ce pays, où il est le fondement du Koroniconi, ainsi que de la date mondaine géorgienne de la naissance de J.-C. 5604, adoptée sur les monuments, dans les mémentos et dans les Annales. Toutes ces choses font de notre inscription un texte curieux au plus haut degré.

Je crois utile de mentionner ici quelques autres faits, se rapportant à la chronologie technique et à certains emplois qu'en ont faits les Grecs et les Arméniens.

On voit dans le bel ouvrage de M. Muralt: Essai de chronographie byzantine, p. 218,

---

1) La copie du P. Nersès, qui m'a été communiquée également, commence en effet par la date ՆԾ 450; quant à la publication du Vart. Carapiet, je n'en ai pas connaissance.

2) Je n'ai pas, moi-même, réussi à m'en rendre suffisamment compte, bien que je suppose qu'il s'agisse d'une de ces périodes de 95 ans, inventées par Théoph. d'Alexandrie, au IVe s.; Dannou, Et. hist. t. III, p. 357.

qu'en 562, 35e année de Justinien, tomba la fin du premier cycle pascal, *depuis la mort de J.-C.*, d'après le *Chronicon pascale*, et qu'un second cycle commença. Ainsi les chrétiens orientaux, en admettant l'exactitude du comput de 532 ans, inventé, rectifié et promulgué par des membres du clergé romain, l'appliquèrent, à leur manière, à un calcul commençant à la mort de J.-C. et plaçant la naissance du Sauveur deux ans avant l'ère chrétienne vulgaire. Ce système, abandonné plus tard, ne reparaît plus que dans la petite ère arménienne de Jean-Sarcavag, en 1084.

Un autre système se fait jour ensuite. Dans le même ouvrage, de M. Muralt, on voit p. 427 et 732, qu'en 6384, 24e année depuis l'avènement de l'empereur Michel, d'après Nestor, conséquemment en 876 de J.-C., arriva la fin d'un 12e cycle *depuis la création du monde*. Les éléments de ce nombre 6384 sont, d'après M. Muralt: 5500, naissance de J.-C.; 318, jusqu'à Constantin; 350 (lis 530), jusqu'à Théophile; 12 ans, de Théophile à Michel, et 24 du règne de ce dernier. Je crois, au contraire, que les éléments en sont: 5508, naiss. de J.-C., et 876 depuis lors, ce qui suppose un 11e cycle ayant commencé en 344, juste 96 ans après le premier millénaire de Rome; un 13e, terminé en 1408 et un 14e, celui qui se continue aujourd'hui dans le comput ecclésiastique russe, devant finir en 1940. C'est ainsi que les Grecs avaient fondé un cycle pascal, se rattachant à leur ère mondaine. Tandis qu'en sens inverse les Géorgiens, ayant fondé, 96 ans avant la fin du 12e cycle grec, leur 1er ou 13e cycle en 780, année combinée avec les 5508 de l'ère mondaine grecque, se sont vus forcés d'ajouter au cycle initial 96 ans, qui reculent la naissance de J.-C. en 5604 du monde. Nestor s'est appuyé sur la date reconnue pour vraie de la création du monde, et les Géorgiens en ont fait une artificielle, comme, du reste, Jules-Africain, Eusèbe, Panodore, St.-Maxime et d'autres, sans parler des Arméniens, l'avaient pratiqué avant eux. Le calcul de M. Muralt retarderait de 8 ans le commencement du cycle pascal russe courant aujourd'hui, et serait en opposition, non avec une théorie, mais avec un fait positif.

Une autre inscription, en 5 lignes, sur une arcade de la façade orientale (Sargis, ibid.), et dont M. Kästner a fait une copie, est ainsi conçue:

Ի Թվին ՈՁԴ [1]) Շնորհիւն Այ ես Զուհալս կար . . . ցի [2]) որդի Գորիգկան միաբ-
անեցա մեծափառ սբ̃ կաթուղիկէիս և ետու Աւետարան Եսայի մարգարէ շրջառ և բուրվ-
առ և սպասաւորք որքոյ հաստատեցին մեզ 'ի տարին աւր մին պատարագ
'ի տօնի սբ̃ Ածածնին որչափ ես կենդանի եմ իմ եղբաւր Վահրամայ և յ-
ետ մահուան իմոյ ինձ առնեն և կենակցին իմո տիկնոջն. կատարողն աւրհնեսցի.

«En 684 — 1225 par la grâce de Dieu, moi Zouhal, de Cars, fils de Gorig, m'étant affilié à la glorieuse et sainte cathédrale, je lui ai donné, un Evangile, un prophète Isaïe,

1) S. ՈԼԴ.
2) S. կարըցի.

une chappe et un encensoir, et les serviteurs des saints (les moines) m'ont assuré une messe annuelle, à la fête de la Mère de Dieu, pour mon frère Vahram tant que je serai vivant, pour moi et pour Tikin ma femme, après ma mort. Celui qui l'accomplit soit béni de Dieu!»

— Que la date soit juste, ou celle de 614 — 1165 d'après la copie du P. Sargis, le fait n'a que peu d'importance, puisqu'il s'agit de personnages obscurs. Quant à *l'affiliation*, elle se comprend de soi-même, et reviendra souvent dans nos inscriptions.

Suivant M. Kästner celle-ci se trouve à l'intérieur de l'église, sur le mur méridional.

Une troisième inscription, donnée par le P. Sargis, p. 5, a été copiée sur la muraille du côté de la porte du S. Il en existe aussi une copie de M. Kästner, en 7 lignes.

Ի Թվին ՈԿԲ կամաւք Այ ես Տիգրան ծառայ Քի շինեցի հալալ ըն-
չիւք իմով զաստիճաններս մեծափառ սրբոյ կաթուղիկէիս
զոր բազում ամաց [1]) *հետէ խարխալեալ էր և ետու նուէրք ՚ի սբ*
կաթուղիկէս զիմ գանձագին կուղպակն որ ՚ի կատտնոց-
ին [2]) *է ետու* [3]) *երկու տաւնական և սբ Գրիգոր մին* [4]) *և երկու*
սկի արծաթիք աւագ խորանին և եդի լուծ ՚ի վերա սպասա-
ւորացս որ [5]) *մի տարին պատարագել յանուն իմ մինչև ՚ի գալուստն Քի։*

«En 662 — 1213, moi Tigran, serviteur du Christ, j'ai construit de mes deniers légitimes l'escalier de la glorieuse et sainte cathédrale, s'écroulant depuis nombre d'années: je lui ai offert en présent une boutique achetée à mes frais, à Cattnots; j'ai donné deux Livres de fêtes, dont l'un à Sourb-Grigor, et deux calices d'argent à la chapelle principale, en imposant aux clercs l'obligation de dire une messe annuelle en mon nom, jusqu'à la venue du Christ.»

— Tigran, personnage inconnu. Cattnots, localité inconnue d'ailleurs.

Sur une arcade de la face du N. le P. Sargis seul a copié et donne p. 6 une inscription datée 935 — 1486, où un certain Rhouben, fils de David et petit-fils de Hovan, s'étant affilié à la S[e] et glorieuse cathédrale, lui fait présent d'un moulin à huile, acheté à ses frais ......, situé près de la villa (*ապարանք*) de Tigran, et arrangé de ses deniers. Le diacre, maître du couvent, et les serviteurs lui assurent, en récompense, cinq jours de messes annuelles. L'inscription se termine par l'imprécation et la bénédiction ordinaire.

— Le texte est trop corrompu pour que j'entreprenne de le restituer; mais je re-

---

1) S. *բազմամաց.*
2) Omis.
3) S. *կանգնեցին.*
4) S. *մինմին.*
5) Ne faut-il pas lire *աւր մի,* un jour?

marque la date, bien étrange, si elle est exacte, pour une ville soi-disant détruite au XIVe s.; et encore le titre de «diacre,» possesseur, maître du couvent իշխեցող սորա սարկաւագ. Faut-il lire: «Sarcavag» au lieu de *diacre?*

Pl. XXIX. Sur la face de l'O. à droite et à gauche de la porte, on lit deux inscriptions, formant chacune six longues lignes, et déjà publiées textuellement, celle de gauche dans l'Histoire d'Ani, par le P. Minas Bjechkian, p. 73, § 115, et dans mon III[e] Rapp., p. 93, l'autre dans mon III[e] Rapp., p. 94, et encore la première chez le P. Sargis, t. II, p. 7, le commencement de la seconde, ibid. p. 8. L'Académie en possède des empreintes obtenues par le procédé Millin. Elles sont séparées l'une de l'autre, d'après la copie de M. Kästner, dont il s'agit ici, par une lance, la pointe en bas, surmontée d'une tête de veau et portant deux serpents enroulés, dont les têtes s'en vont dans deux directions différentes, en forme de caducée.

Dans la première, Aron magistros, envoyé à Ani par l'empereur, à la fleur de sa jeunesse, dit qu'il en construisit les murs en gros blocs de pierre et y amena de l'eau, avec de grands efforts, pour l'usage de la garnison de la citadelle, et que par une bulle d'or de l'impératrice (Zoé, vers 1045), l'impôt dit thastakin, de huit litras, ainsi qu'un autre, de deux litras, payés par un fonctionnaire nommé mouthaïb (?), et celui sur les maisons, furent supprimés.

L'inscription de droite expose, qu'au temps de l'empereur Constantin Ducas (1059 — 1067), un certain Bagrat magistros, katapan d'orient, et d'autres fontionnaires arméniens, nommés par le gouvernement grec, obtinrent la suppression de plusieurs impôts là désignés.

On ne répète point ici ces deux pièces, parce qu'il n'a pu être recueilli de nouveaux renseignements, à l'égard du contenu, qui permettent de mieux les traduire et expliquer. V. Pl. VIII.

Au N. de la Cathédrale, N. 2, le Plan de M. Abich signale une église du Sauveur, avec porche, bâtie sur une butte, en forme de parallélogramme, par-dehors, mais disposée, à l'intérieur, en croix, formée par quatre demi-cercles. Le P. Sargis, p. 7, la nomme Sourb-Phrkitch «Saint-Sauveur,» et rapporte sous cette rubrique deux inscriptions, dont la première manque aux copies de M. Kästner, mais la seconde s'y trouve, comme étant tracée «sur le mur septentrional de l'église Ronde,» bien que l'église Sourb-Phrkitch y soit seule mentionnée. Suivant le P. Sargis, elle est en effet «sur la muraille du côté du S: de Sourb-Phrkitch.» En présence de ces indications contradictoires, je ne puis que constater le fait et mettre les textes sous les yeux des lecteurs.

Voici d'abord le premier, manquant à M. Kästner; il est tracé sur l'église de Sourb-Phrkitch, située tout au voisinage de la grande (Հուպ 'ի) i. e. de la Cathédrale. En effet on voit sur le Plan que la butte ne peut être à une grande distance de la Cathédrale, vers le N.

«Dans les années du seigneur spirituel Ter Pétros, sous le règne de Sembat, fils de Gagic-Chahanchah, en 415 (ՆԺԵ lis. ՆՁԵ 485) — 1036, moi le marzpan Apelkharib,

fils du prince Grigor, petit-fils d'Apoughamr et frère de Vahram et de Vasac, j'ai construit, avec de grands travaux et des dépenses considérables, ce Sourb-Phrkitch, dans la métropole d'Ani; de mes deniers légitimes et à grands frais j'ai également construit trois boutiques, un moulin à huile et ma vigne d'Holtar. J'ai donné le tout à Sourb-Phrkitch, que j'ai embelli d'or, d'argent et de pierres précieuses; j'y ai ajouté un Evangile, un Livre de fêtes, je l'ai muni d'un nombre indéfini [1]) d'Anciens et de Nouveaux-Testaments, et j'ai dressé tout cela pour moi devant le Sauveur.

«Maintenant si quelqu'un, grand ou petit, fait opposition aux choses susdites, ou autres de mes offrandes, ou en opère la soustraction, qu'ils soient maudits par les 318 pontifes! [Après ma sortie de ce monde, j'ai obligé] les serviteurs de l'église à célébrer pour moi, sans opposition, *la messe* lors de la fête de la Transfiguration.»

— Avec la correction que je fais dans la date, car le P. Sargis a très souvent imprimé Ժ 10 pour Ձ 80, les personnages nommés ici, pour le synchronisme, ne laissent aucun doute. Quant à Apelkharib, à ses père et grand-père et à ses frères, ils sont bien connus; mais lui n'est mentionné que dans les inscriptions, ainsi que le fait voir le Tableau généalogique, avec ses pièces justificatives.

Le P. Minas, dans son Histoire d'Ani, § 114, décrit ainsi l'église de Sourb-Phrkitch, d'après les indications des PP. Khatchatour et Hovhan, qui avaient visité les ruines d'Ani en 1803, 27 ans avant l'impression de son livre: «En nous promenant dans la ville d'Ani, nous vîmes une église qui, par-dehors, était grande comme une cathédrale, bâtie sur un soubassement de 4 degrés, portant des inscriptions diverses sur chacune de ses 4 chapelles, dont nous rapportons une ici. A l'intérieur, elle avait 12 fenêtres et autant de chapelles, harmonieusement disposées.»

L'inscription rapportée par les deux Pères est justement celle que nous venons de traduire, avec la date ՙՆՁԵ 485, telle que je l'ai rectifiée; avec les variantes Հողեար *Hoghiar*, du nom de la vigne, *նորոգեցի* pour *անորոշելի* «J'en ai renouvelé les Anciens et Nouveaux-Testaments;» enfin avec omission des malédictions finales.

L'autre inscription, donnée par le P. Sargis, p. 7, je l'ai reportée à l'église Ronde, sup. Pl. XIX, de l'Album.

Pl. XXX. La mosquée, avec son minaret, Abich, N. 14, au bord d'un ravin. On aperçoit à droite quelques ruines, et entre celles-ci et le minaret un édifice, qui paraît être l'église Pl. XXXV de l'Album, dont il sera bientôt question. J'en possède un autre dessin réduit, fort joli, présentant le côté NO., qui précisément n'est pas visible ici, et sur lequel sont tracées les inscriptions en plusieurs langues, d'après M. Khanykof; cf. Bull. hist.-philol. t. X, p. 84. V. notre Pl. X.

Pl. XXXI, vue intérieure de la mosquée, avec colonnes romanes, arcs plein-cintre, trois nefs, d'un effet très harmonieux, qui rappelle l'intérieur de la mosquée de Cordoue; v.

---

1) *անորոշեցի* ne signifie rien, *անորոշելի* *indéfini* donne un sens peu satisfaisant.

aussi un petit dessin de la mosquée, sur la Pl. XXIV de l'Atlas de mon voyage. V. notre Pl. XI.

Pl. XXXII. Les cinq inscriptions de la mosquée du N° précédent, tracées du côté de l'O. C'est M. Khanykof qui, le premier, les a fait connaître, à la suite du III[e] Rapp. sur mon voyage, p. 137. Celle qui occupe la place la plus haute, le yarlikh d'Abou-Saïd, y a été publiée d'abord, d'après une copie incomplète, puis mentionnée de nouveau et analysée, en 1849, dans le Bull. Hist.-Philol. t. VI, p. 195, enfin le texte complet et la traduction, ibid. t. X, p. 83. Maintenant notre savant correspondant m'annonce qu'ayant eu l'occasion, en 1856, de se trouver à Ani en compagnie d'Osman-Agha, Turk lettré, membre de la commission de délimitation entre la Russie et la Turquie, ce personnage lui a communiqué quelques variantes, plus correctes, mais qui, hors une seule, ne modifient pas gravement le sens. Ceux qui ont copié et déchiffré de pareilles pièces applaudiront à la persévérance apportée par M. Khanykof au perfectionnement de son travail. [1])

«Dieu, qui embrasse dans son immensité ses esclaves!
Abou-Saïd Béhadour-Khan,

«Dans ce temps, où est l'ornement de la capitale de la souveraineté de la surface terrestre, le Sultan *de l'univers* [2])..., la grandeur du monde et de la religion; que son règne soit éternel!

«Yarligh.

«Comme depuis l'orient jusqu'à l'occident des mondes tout se trouve à l'ombre de sa clémence et de sa justice, que le Dieu tout-puissant exalte son pouvoir et ses commandements! Son autre ordre à nous est: les peuples qui se trouvent sous ses ordres ou se groupent autour du tribunal de son nom victorieux, ne peuvent faire ni peu ni beaucoup à aucun des êtres créés; ne peuvent percevoir aucun droit, en sus des tamghas et des impôts de douane; ne peuvent exiger d'aucun des êtres créés aucune autre chose, sous forme de qalân ou de pot-de-vin. Comme jadis, dans cette ville d'Ani et dans d'autres provinces du Gourdjistan, sous prétexte de qalân, de pots-de-vin et d'autres perceptions illoyales, on commettait de grandes violences, elle commença à se ruiner, et les habitants se dispersèrent; de même *les commandants* [3]) de la ville et de la province, à cause du qalân et du ....lig, abandonnèrent leurs biens meubles et immeubles et leurs maisons, et m'écrivirent tous: que le Dieu tout-puissant n'ôte pas l'ombre élevée de dessus nos têtes....»

Cette pièce, postérieure à l'année 1319, puisque Abou-Saïd y prend le titre de *Béhadour* «héros,» fait voir que la ville s'était dépeuplée précédemment, par suite des vexations de la part des chefs mongols, et est destinée à réparer les effets d'une mauvaise ad-

1) Trad. du yarligh. Bull. Hist.-Philol. t. IX, p. 83 avec les variantes.

2) Ici un léger changement.

3) Khetkhoudas. Il y a ici une correction essentielle à la sixième ligne, au lieu de *les congrégations*, mot qui avait été mal lu. Je laisse à mon collègue, M. Véliaminof-Zernof, qui s'est chargé du travail complet de la révision de ce texte, le soin d'en rendre un compte plus détaillé.

ministration. Quoiqu'elle occupe 10 lignes, elle n'est pas complète, l'espace ayant manqué pour l'entier développement de la pensée souveraine.

Au-dessous est tracé un fragment d'inscription coufique, plus ancienne, v. III[e] Rapp. p. 138, qui faisait autrefois le tour de la mosquée, et où se lit le nom de Manoutchar, fils de Chaour, premier émir d'Ani, en 1072; on ignore quel en était le contenu.

Enfin, plus bas et près de l'entrée, se voit une inscription persane, en relief, géorgienne et arménienne. La première, fruste: «En l'année 635 Hég. (comm. 23 août 1237), le pécheur Zikéria, fils du défunt...» La seconde, en géorgien, à droite, sur deux lignes: «En l'année pascale 458, moi l'atabek Zakaria, j'ai confirmé ceci; v. III[e] Rapp. p. 139; Bull. Hist.-Philol. t. VI, p. 197, et la lecture définitive du texte géorgien, d'après une meilleure copie, Bull. Hist.-Philol. t. X, p. 82. Suivant mon opinion, comme l'année ecclésiastique géorgienne commence au 1[er] septembre, l'inscription trilingue pourrait être de la fin de l'an 1237. Quant à l'atabek Zakaria, c'est évidemment Zakaria III, petit-fils du grand Zakaria Mkhargrdzel, mais je dois dire qu'aucun passage des Annales ne lui attribue le titre d'atabek. La dernière, en arménien: «Ceux qui observent ceci fidèlement sont bénis de Dieu.»

Pl. XXXIII. Minaret octogone, isolé, au NE. de la mosquée précédente et, à ce qu'il semble, à une très faible distance; Abich, N. 15. Entre les deux minarets on a la vue du Burg ou Château et des édifices qui couronnent le sommet de la colline où il est construit, ainsi que de l'église située au bas, et dont la Pl. XXXV de l'Album offrira le dessin. M. Mouravief, Груз. и Арм. II, 280, pense que ce minaret a été construit sur l'emplacement d'un palais du roi Gagic 1[er], le fondateur de la Cathédrale, et explique ainsi la position solitaire de ce monument: lors de la première occupation de la ville par les musulmans et par l'émir Manoutché ou Manoutchar, la croix avait disparu de la coupole de la Cathédrale, changée elle-même en mosquée. Quand David II, roi de Géorgie, prit Ani, en 1124, il rétablit l'église en son premier état et fit replacer la croix au pic de la coupole. Mais à l'époque de la seconde rentrée des musulmans, en 1126, sous Phadloun, fils de Chaour et petit-fils de Manoutché, il fut convenu que l'église resterait désormais au culte chrétien. Le minaret ne fut pas détruit, et l'autre partie de la convention fut respectée. Cette supposition n'a rien d'invraisemblable.

Sur une des faces du minaret, à une faible élévation au-dessus du sol, se lit l'inscription persane, signalée par M. Khanykof, à la suite de mon III[e] Rapp. p. 136, et mentionnée de nouveau dans le Bull. Hist.-Phil., t. VI p. 193. Elle est intéressante, et par le contenu, et par cette circonstance, qu'elle ajoute à la généalogie des Beni-Cheddad, possesseurs d'Ani, un nouveau personnage, Keï-Soultan, fils de Mahmoud, fils de Chaour, fils de Manoutchar. Elle défend de tenir marché de bestiaux devant ladite mosquée d'Abou-'l-Maamran[1]), en 595 de l'Hég. — 1188, 9 de J.-C. Plus bas, une inscription arménienne

1) Est-ce la Cathédrale qui avait été ainsi nommée par les musulmans? Cela contredirait l'assertion, qu'a-



promet la bénédiction divine à ceux qui observeront la défense. Cette pièce nous fait donc connaître, qu'à la fin du XII[e] s. Ani subissait encore l'autorité d'un prince musulman, du moins en ce qui concernait les questions religieuses, et, comme plus tard l'inscription trilingue de 1237, déjà signalée, montre que le possesseur chrétien de la ville s'associait, par une bonne politique, à la mesure prescrite. V. Pl. XII.

Pl. XXXV. Eglise près du Château. Cette ruine est composée de deux parties, dont la première, sorte de narthex, est surmontée d'une coupole hémisphérique; l'autre, l'arrière, se termine par la coupole conique ordinaire des églises arméniennes, et est décorée à gauche, sans doute au N., d'une sorte de porche, qui doit avoir son répondant de l'autre côté, pour former la croix. Elle semblerait, par la position que lui assigne la légende du dessinateur, et par la direction où il s'avance, vers l'O., devoir être le N. 8 du Plan de M. Abich «Eglise magnifique, n'offrant qu'une masse de ruines.» En effet le dessin présente une belle ruine auprès de l'édifice même.

Je ne sais donc si c'est à ce monument que se rapportent ces paroles de M. Texier, p. 94, 95; «Au pied de la citadelle, sur une avance formée par des rochers, et dans une situation presque inabordable, s'élève un élégant édifice, d'une conservation parfaite, d'une forme originale et légère, et qui ressemble, par sa construction, en laves fines et d'un jaune doré, à ces poteries antiques, conservées dans les grottes, à l'abri des injures du temps.» V. Pl. XIII.

Pl. XXXVI. Salle dans le Château, avec vue du côté de l'O.

— Ici encore règne le plein-cintre byzantin, pour toutes les arcades de la porte et des niches; les pilastres sont formés d'une boule, supportant une colonne fine, engagée [1]). Deux belles colonnes torses se voient à droite et à gauche; deux des colonnes, à gauche de la salle, sont surmontées de têtes de diables [2]), à longues oreilles, les autres portent de simples rosaces.

La butte ornée de cette ruine est celle qui se voit à l'O. de la ville, sans nom particulier, sur le plan de M. Abich. M. Texier place ici le Château et, dans son texte, p. X, 95, le palais de Nouchirwan, suivant la tradition; c'est le Burg de M. Kästner. D'après M. Mouravief, t. II, p. 261, 281, il y avait sur ce plateau un palais des rois et des émirs, dont il ne reste que trois arcades, l'une desquelles est à deux étages. M. Khanykof partage la même opinion sur les ruines dont il s'agit.

M. Texier discute sérieusement, p. 100, la possibilité du fait que Nouchirwan, qui vivait au VI[e] s., ait résidé à Ani, et conclut avec justesse en disant que cette ville n'a

---

près 1126 cet édifice resta chrétien. Ne serait-ce pas plutôt l'autre mosquée, construite tout au voisinage, déjà sous le premier émir d'Ani?

1) Ce genre de colonnes se rencontre fréquemment dans les églises de l'ancien Samtzkhé, dessinées dans l'Atlas de mon voyage.

2) Le cloître de S.-Trophime, à Arles, ouvrage du XII[e] s., présente des piliers formés de figures humaines, et sans doute cet usage architectonique s'était propagé en occident comme en orient. V. E. Charton, Hist. de France .... d'après les documents et les monuments, 1859, t. 1[er], p. 296.

commencé à être florissante qu'au IXe s., après la destruction des Sassanides, qu'ainsi Nouchirwan n'est pour rien dans ce palais.

Il faut, du reste, qu'il y ait eu une forte méprise dans les renseignements qui lui ont été fournis, lors qu'il dit, p. IX, X et 95, qu'Ani a été pris et saccagé au XIVe s., et précisément en 1386 ou 1387, par Timour. C'est en 1236 que la ville a été prise par les Mongols de Dcharmaghan; à la fin du XIVe et à plus forte raison au XVe s., Ani ne subsistait plus comme ville qui pût être assiégée et prise, et par conséquent la population n'en a pu être exterminée par le farouche Tartare, comme il est dit là, p. 86. Le même auteur, p. 108, place la mort d'Houlagou en 1274, on sait cependant que ce prince régna 1256 — 1265.

La citadelle, dit M. Mouravief, s'élève sur une colline, au pied de laquelle l'Alaza et l'Arpa-Tchaï confondent leurs eaux et en défendent l'accès, protégé d'ailleurs par de doubles murailles. Bien que cette expression soit un peu poétique, cependant le Plan de M. Abich montre en effet, et le ravin de l'Aladja-Tchaï, garni d'une muraille solide, avec portes et bastions, se prolongeant jusqu'au Palais des Pahlavides, et au S. et à l'E. des rangées de murs embrassant les contours du ravin; enfin, au bas de la butte, entre l'Aladja et le mur d'enceinte, une porte fortifiée, N° 21 et 25. V. Pl. XIV.

Pl. XXXVII. Bas-relief sculpté sur une pierre rouge, dans une petite chambre, voisine de la salle précédente. V. notre Pl. XXXVII.

— Au milieu, une espèce d'arbre, en pierre, étendant ses rameaux dans deux directions. A droite, un cavalier coiffé d'une calotte, allant à gauche et perçant de sa lance un serpent à vigoureux replis. A gauche, un cavalier coiffé de même et allant à droite, frappe de sa lance un objet indistinct. Evidemment c'est une représentation de St. George et peut-être aussi de St. Théodore ou de St.-Démétrius. St. Démétrius, de Thessalonique, occupa le poste de proconsul en Grèce au temps de l'empereur Maximien, et convertit beaucoup de païens au christianisme. L'empereur étant venu célébrer des jeux publics à Thessalonique, un lutteur célèbre, qu'il avait amené avec lui, fut battu et tué par Nestor, un des auditeurs assidus de St.-Démétrius, après s'être entendu avec lui sur ce sujet, et Maximien, pour se venger, fit mettre le saint à mort, en 290 de J.-C. V. Universal lexicon (éd. 1734), t. VII, p. 497. Là le lutteur est nommé *Libeus*; mais dans la vie de St.-Nestor, ibid., t. XXIII, p. 1968, il est nommé *Lyaeus*, d'après le Ménologe grec, 26 octobre; cf. Миней четыхъ, à cette date. Suivant une autre respectable autorité St. Démétrius souffrit le martyre en 305, dans la persécution et par les ordres de Maximien-Galère; Чтенія въ И. общ. древн. росс. годъ III-ій 1840, N° 6. p. 4, 5, suiv. art. signé Philarète.

De là il résulte que l'objet indistinct, frappé par le saint cavalier, doit être le géant Libée ou plutôt Lyée. Mon savant collègue M. Kunik m'assure que c'est toujours St. Démétrius que la légende grecque associe à St. George; j'en puis donner une nouvelle preuve, la réunion de ces deux saints sur un ouvrage d'origine géorgienne, décrit par moi dans le

5

VI[e] Rapp. sur mon Voyage, p. 73, dont on verra l'esquisse sur une des Pl. du présent Atlas. Cf. un bas-relief semblable, Mém. de l'Acad. VI[e] sér. t. IV, Pl. IV, N. 12.

Nous n'essaierons pas de fixer plus exactement que le dessinateur l'emplacement où se trouve ce bas-relief, si intéressant pour l'archéologie byzantine; quant à l'époque où il a pu être tracé, rien non plus ne nous aide à la préciser. On sait seulement que les représentations de St. George à cheval se rapportent toutes à des temps postérieurs, probablement à ceux voisins des croisades[1]). Il me semble que celle-ci doit avoir été exécutée sous les Bagratides et ne peut guère dépasser la limite qui a précédé la domination musulmane, i. e. l'année 1072.

Pl. XXXIX. La ville d'Ani, vue du château, en regardant vers le N. E. V. Pl. XV.

— Tout au bas, un ravin, contenant des habitations particulières et des demeures troglodytiques; au bord du ravin, une église ronde, — il me semble, celle en dodécagone N° 5 du Plan de M. Abich; sur la droite, la mosquée et les deux minarets. Plus loin la Cathédrale et Sourb-Arhakial, ou le St.-Pierre, l'église Ronde de M. Kästner. Dans le fond à l'E., une église; plus au N., celle dite du Berger. Entre ces deux églises et la ville, la ceinture des doubles murailles, se terminant au N. O. par le Palais des Pahlavides.

Pl. XL. Monastère, vu du fort.

— S'élevant sur un rocher solitaire, qui se détache vigoureusement sur les flancs de la profonde vallée où il est encaissé et baigné par un cours d'eau, l'Arpa-Tchaï, cet édifice est désigné sur le Plan de M. Abich, N° 9, comme «Eglise à moitié ruinée.» L'accès en était rendu difficile par quatre terrasses de roc vif et, à ce qu'il semble, par de grosses tours carrées et par un mur bastionné, fermant la gorge du sentier qui conduit au sommet; un bel escalier, taillé dans le roc, descendait jusqu'à la rivière.

Sur la porte du Monastère, situé près du château, M. Kästner a copié l'inscription, très fruste, en 15 courtes lignes, d'une croix, datée 673 — 1224, et qui fait foi que la croix a été érigée, ou plutôt sculptée sur les tombes d'un certain Kalakh .... et de sa femme Tikin[2]), tous deux complètement inconnus. V. Pl. XVI.

Pl. XLII. Porte fortifiée vers l'O., non loin de la «Vallée-Fleurie.»

— C'est, je crois, la porte et la fortification dont j'ai parlé plus haut, N° XXXVI de l'Album, au bas du château. «Vallée-Fleurie» est la traduction de l'arménien Dzaghcotsatzor, remplacé sur le Plan de M. Abich, ainsi que dans le texte de MM. Mouravief et Khanykof, par l'Alaza et l'Aladja-Tchaï. M. Kästner dit tenir d'un prêtre, venu pour visiter les antiquités d'Ani, que ce nom a été donné à la vallée par les habitants, depuis un temps immémorial. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le nom de la Porte de Dzaghcots

1) V. Kunik, О Русско-Византъ. монетахъ Ярослава I.... Спб. 1860, p. 122, n. 8; 126, 127, n. 20, 21.

2) Je sais bien que Tikin, en arménien, signifie seulement «la dame;» mais nous avons vu déjà précédemment, p. 26, un certain Zouhal parler de sa «compagne Tikin.» Là, évidemment ce mot est devenu nom propre: il peut en être de même ici.

ou du jardin fleuriste, à Ani, est en effet mentionné chez Math. d'Edesse, p. 69 de la traduction de M. Dulaurier, mais au voisinage de l'Akhourian. V. Pl. XVII.

Pl. XLIII. Inscription de la porte du fort, ou, comme s'exprime le P. Sargis, p. 13, «sur la porte du mur de la ville,» du côté de l'O., à gauche d'une belle croix sculptée. Une troisième indication porte: «Inscription de la porte occidentale du château d'Ani.» C'est, je pense, sur la fortification mentionnée au N. précédent, que se trouve cette courte et insignifiante inscription.

ՈՀԱ.[1]
Կամաւ ԱՅ ես Սարգի-
ս Գերանցիս շինեցի
զբուրջս ի հալալ վ-
աստակոց իմոց որ
քարդէք[2]) զիս յաղ-
աւթս յիշեցէք։

«En 671 — 1222, par la volonté de Dieu, moi Sargis Gérantsi, j'ai construit cette tour, du fruit de mes travaux légitimes. Vous qui lisez *ceci*, souvenez-vous de moi dans vos prières.»

— Il est bien entendu que la construction a été faite aux frais de notre Sargis, dont le surnom ethnique provient d'une racine inconnue.

Pl. XLIV. Ruine de chapelle, non loin de la Vallée-Fleurie, sur le bord de la rivière. M. Mouravief compte jusqu'à trois églises dans les environs de la citadelle, et d'ailleurs les N. 10 et 11 du Plan de M. Abich indiquent ici plusieurs ruines et substructions de petites chapelles. Celle-ci pourrait bien être au voisinage du Monastère, N. XL; en tout cas la position en est très pittoresque, et montre sur le bord de la rivière un édifice à coupole conique, d'un bel effet.

Pl. XLVI. Autre ruine d'église, plus considérable, avec vue de la rivière. On y voit une colonne surmontée d'un beau chapiteau, orné d'élégants enroulements; à droite, la Mosquée, avec son minaret; à gauche plusieurs édifices, qui me semblent être le Palais des Pahlavides et l'église de Sourb-Grigor.

Pl. XLVII. Saint guerrier à cheval, tourné à droite et décochant une flèche. Le dessinateur a trouvé cette peinture dans la Vallée-Fleurie, dans un creux de muraille couvert de plâtre poli. Elle a 3 archines de long et autant de large, et est accompagnée de l'inscription:

---

1) S. ՈԿԱ. 661 — 1212.
2) S. Քարդայք.

Ք ՍԾ ողորմեա Շո-
ւշան աղախնո
քո ։

«Christ divin, aie pitié de Chouchan, ta servante.»

— Je conjecture que c'est un saint, parce que sa tête est ornée de l'auréole. Quant à Chouchan, ce pourrait être la princesse épouse de Grigor le Pahlavide, mentionnée dans plusieurs des inscriptions d'Ani; v. IIIe Rapp. p. 91. Précisément on va voir plus bas, église de Sourb-Grigor, une courte inscription où Grigor, époux de Chouchan, est mentionné avec la même simplicité. V. Pl. XXXV, N. 6.

Pl. XLVIII. Eglise sur la place où devait être le marché. On aperçoit à gauche, dans le lointain, le village turk d'Ani, celui qui est signalé au NO. du Plan de M. Texier, sous le nom d'Ani-le-Nouveau.» V. la Pl. XVIII.

— Par la place qu'occupe cette église, au bord d'un ravin, par les dix arcades visibles de la coupole, terminée en cône, on reconnaît «l'Eglise en Dodécagone, N. 5 du Plan de M. Abich; quant à la partie inférieure, sans angles indiqués, elle se réunit à la coupole par un toît à pente plate.

C'est-ici l'église de Sourb-Grigor, du P. Sargis, p. 12 et 13, signalée comme «Eglise du bazar,» dans les copies de M. Kästner, annotées de la main de M. Khanykof. C'est à cet édifice, achevé en l'an 1000 [1]), que s'applique un beau passage de l'historien Asolic qui sera cité en entier dans l'Histoire d'Ani, sous le roi Gagic 1er, qui en fut le fondateur; v. aussi L. Indjidj., Arm. anc. p. 422.

Quant aux inscriptions, le P. Sargis donne d'abord une partie de celle qui est double, et que j'ai signalée dans mon IIIe Rapp. p. 91, d'après un estampage obtenu par M. Abich, où les traces des deux textes sont faciles à suivre. Elle est gravée sur la porte occidentale. *a*) La dame des dames Chouchan, épouse de Grigor Pahlavide, y fait don à Sourb-Grigor de la boutique de Mrovan. Elle a payé 80 dram ou pièces d'or à Sédaï et 50 à Mrovan. On lui doit 16 jours de messes. *b*) Même donation, sans les détails relatifs au prix payé.

Dans une autre inscription, dont le texte ne se prête pas à une restitution hazardée, Sargis ibid., le prince des princes Vahram donne à Sourb-Grigor, pour le rachat, mot-à-mot «pour la douane» de l'âme de son fils Apoughamr, deux boutiques qu'il a achetées, et obtient trois quarantaines *de messes* annuelles, à son intention [2]).

Quoique cette pièce ne soit pas datée, le Tableau généalogique des Pahlavides nous fait voir que Vahram est l'illustre général, l'adversaire du traître Sargis-Vest, qui mourut

1) V. plus bas l'Histoire d'Ani, § 26.

2) J'ai déjà publié cè texte dans mon IIIe Rapp. p. 91, d'après un estampage imparfait, que je désespère de mieux déchiffrer aujourd'hui.

en 1047; son fils Apoughamr, dont les historiens ne parlent pas, est le même dont le nom reparaît dans une inscription de l'an 480 — 1031, Sargis, p. 10, bien que la localité ne soit pas indiquée exactement. Au-dessus d'une fenêtre, de côté de l'E., un fragment d'inscription, copié par M. Kästner, contient simplement le nom de «Grigor, serviteur du christ.» Celle-ci a été copiée sur le mur:

Քն Ած յորժամ | գաս փառօք Հաւր |
ի նորոգել զերկիր | ողորմեա Գրիգորո կա․ |
Թուղ(իկոսի) ։

«Christ divin, quand tu viendras dans la gloire de ton Père, pour renouveler la terre, aie pitié de Grigor cathoughicos.»

Le P. Sargis, p. 8, mentionne encore une inscription assez longue, sur la face méridionale de Sourb-Arhakial, mais qui appartient à Sourb-Grigor. Elle est sans date et en très mauvais état, et serait très intéressante par les détails techniques qu'elle contient, mais, faute d'un texte plus correct, il est tout au plus permis d'essager de l'analyser. Un certain Sembat paraît faire présent de plusieurs domaines, entre autres la moitié de Caghghouts, la vallée de Dzrvigli-Tzor et la vigne d'Ochacan, à l'intention de la famille de Chahanchah, et prononce des imprécations contre le supérieur du couvent de Sourb-Grigor qui annullerait ses donations.

Je termine ce qui concerne Sourb-Grigor, par une belle inscription tracée sur le mur du N., et publiée par le P. Sargis, p. 13. M. Kästner n'a pu en copier que les quatre premières lignes, le reste étant caché par des décombres.

Ք Ի ՆՁԹ Թուականիս ես Ապլղարիպ Հայոց մարզպան որդի Գրիգորո
Թոռն Ապուղամրի Հայոց իշխանաց Թէպէտ և անտես էի ի հաւրէ
իմէ յաղագս [1]) կրտսերութեան այլ հարկեցա ի ծնողական սիրոյն և
զ... Որիմոսեդայի [2]) և շինեցի սենեակ Բ զսբ Ստեփաննոսի և զսբ....

«En 489 — 1040, Moi Apelgharib, marzpan d'Arménie, fils de Grigor et petit-fils d'Apoughamr, princes d'Arménie, quoique négligé par mon père, comme fils cadet, cependant, mû par la piété filiale, j'ai construit ce lieu de repos pour mon père Grigor, pour mon frère Hamzé et pour Hrhimosédaï, et deux cellules, de S. Etienne et de S. Grégoire .... (lacune).

«Les prêtres sont obligés, en entrant chaque vendredi dans le saint des saints, de célébrer une messe pour ma mère Chouchan, le samedi pour mon frère Grigor; chaque vendredi, lors de la Saint-Christophe, pour mon oncle maternel Sadoï, le samedi pour mon

1) Ce mot, lu par le P. Sargis, est remplacé dans la copie par neuf lettres qui font supposer tout autre chose, mais que je n'ai pas déchiffrées.

2) S. եղբաւր իմո Համզէի և Որիմաւսեդայի.

frère Hamzé; mais au lieu du vendredi, du jeûne préliminaire[1]) ou du carême, on célèbrera la messe, jour pour jour, à des jours libres.

«Maintenant, si quelque prêtre s'oppose à cette messe, ou, par négligence, laisse passer les jours, qu'il soit maudit du Père, du Fils et du S.-Esprit et des 318 pontifes; que sa part soit avec Judas et Satan; celui qui accomplira cet écrit soit béni de Dieu!»

Ce texte important me suggère les remarques suivantes. D'abord, quant aux personnages, le Pahlavide Apelgharib, fils de Grigor et de Chouchan, son oncle maternel Sagoï ou Sadoï, ses frères Hamzé et Hrhimosédaï (?) ne sont connus que par les inscriptions d'Ani et de Marmachen. Apelgharib reparaîtra encore, plus bas, dans une inscription de Sourb-Phrkitch, en 486 — 1036. Cf. *suprà*, p. 20.

C'est aussi le cas d'expliquer la multiplicité des petites églises, en Arménie comme en Géorgie, construites ou entretenues par des particuliers; elle provient en grande partie du désir des personnes riches, de s'assurer, et à leurs familles, une sépulture convenable, en toute propriété[2]). J'ai retrouvé ce sentiment exposé devant moi, dans une pauvre bourgade de l'Aphkhazie, par de très modestes propriétaires de terres. Chacun a horreur du cimetière commun, exposé aux inclémences de l'air. L'église, aujourd'hui détruite, des SS.-Archanges, touchant au S. la cathédrale de Mtzkhétha, avait été construite par le roi Alexandré, pour sa sépulture, et chaque grande famille géorgienne recevait du monarque ou élevait à ses frais une église sépulcrale, signe visible de sa position sociale: comme, à Rouïs, les princes Davydof-Bagration; à Chio-Mghwimé, les Amilakhors; à Samthawis, une autre branche de la même famille. V. Pl. XVIII.

Enfin il n'est pas possible de passer sous silence un monument épigraphique des plus singuliers, une figure contenant, en huit groupes, 24 lettres, d'une écriture secrète, tracée avec beaucoup d'art sur une des fenêtres de l'église de Sourb-Grigor, et qui a été trouvée en 1847 par le vartabied Carapiet, chef spirituel de la ville de Cars. Celui-ci l'a publiée et expliquée, à grand renfort de divination, dans le N° 146 du journal Haïastan «l'Arménie» à Constantinople; un autre Arménien, Nicolas Hovovian-Agha, l'a retravaillée en 1849, et fait imprimer, avec une dissertation de neuf pages, dans le t. VIII du Bazmavep ou «Polyhistor,» périodique pittoresque des PP. Mékhitharistes de Venise, en 1850, p. 21 — 28. Comme c'est le travail d'hommes sérieux, qui doivent avoir sur les choses de leur patrie des notions qui nous manquent, l'étrangeté des faits qui s'y révèlent ne saurait empêcher d'accorder quelque confiance aux mystères de l'alphabet secret arménien.

Voici d'abord la figure, j'en abrégerai l'explication autant que faire se pourra sans nuire au sens.

---

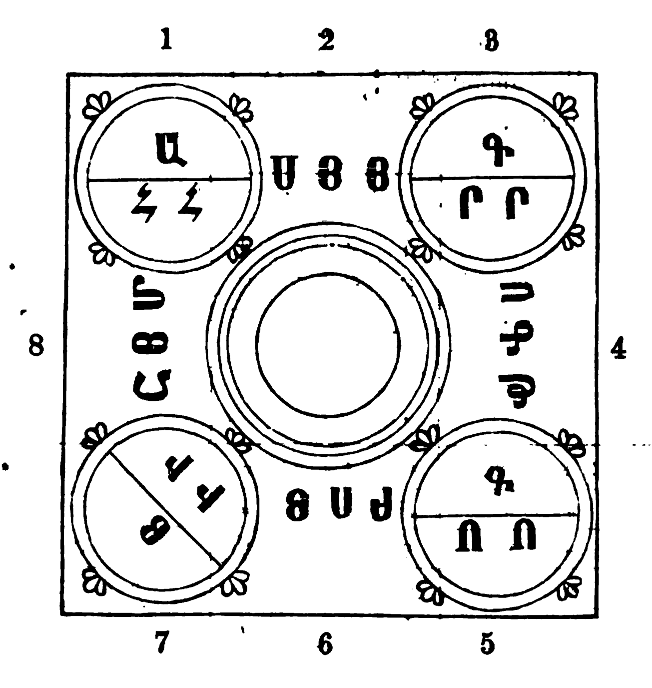
1) Ce sont cinq jours de jeûne, précédant le grand carême, sur la fondation desquels v. Dulaurier, Hist. de l'égl. arm. or. 1855, p. 84, avec indication de sources.

2) Une ou plusieurs forteresses, une église sépulcrale et des terres plus ou moins considérables, tels étaient en Géorgie, comme en Arménie, les objets dont la possession désignait et classait les princes et les nobles.





Fig. 1.



Ici les dix lettres Ա, Գ, Բ, Թ, Հ, Յ, Յ, Ս, Հ, ... Յ, pour être comprises, sont des initiales, dont sept forment le nom ԳՐԻԳՈՐԻ Grigori; trois, Շ, Յ, Մ, le millénaire de l'ère chrétienne (Շ 500, Յ 300, Մ 200 = 1000); ՅՈՈՈ sont une addition.

1re EXPLICATION.

Ա. Գագիկ Բագրատունի Թագաւոր Հայոց Յօրինեաց Յանուն Սրբոյ Հայրապետի Գրիգորի Յամի 1000.

«Gagic 1er, Bagratide, roi d'Arménie, a exécuté *ceci* au nom du saint pontife Grigor, en l'an 1000.»

Ici l'interprète cite textuellement les passages d'Asolic, l. III, ch. 47, de Samouel d'Ani et du P. Tchamitch, Hist. d'Arm. t. II, p. 872, relatifs à la construction de Sourb-Grigor, en l'an 1000; cf. Arm. anc. p. 421, 422.

Reste maintenant l'addition, formée des lettres ՅՈՈՈ[1]. Pour y arriver, il faut savoir que dans l'écriture secrète il y a deux manières de former un sens: d'abord en employant des initiales, ainsi qu'il vient d'être dit, puis en changeant les lettres en chiffres. Or on sait que nos lettres arméniennes ont une valeur numérale, que nos ancêtres faisaient servir de deux manières: comme nous le faisons aujourd'hui, du haut en bas de l'alphabet, de Ա à Թ unités, de Ժ à Ղ dizaines, de Ճ à Ջ centaines, de Ռ à Ք mille; puis, horizontalement, de gauche à droite, on compte Ա, Ժ, Ճ, Ռ, comme *un*, Բ, Ի, Մ, Ս,

1) Les 7 lettres du nom propre, les 3 du millénaire et les 4 de l'addition, donnent seulement l'emploi de 14 lettres sur 24.

comme *deux*; Ⴁ, Ⴉ, Ⴑ, Ⴚ, comme *trois*; Ⴂ, Ⴊ, Ⴒ, Ⴛ, comme *quatre*; Ⴃ, Ⴋ, Ⴓ, Ⴜ, comme *cinq*; Ⴄ, Ⴌ, Ⴔ, Ⴝ, comme *six*; Ⴅ, Ⴢ, Ⴕ, Ⴞ, comme *sept*; Ⴆ, Ⴍ, Ⴖ, Ⴤ, comme *huit*; Ⴡ, Ⴎ, Ⴗ, Ⴟ, comme *neuf*; Ⴇ, Ⴏ, Ⴘ, Ⴠ, ainsi que le montre le Tableau ci-joint:

Fig. 2.

	Rangées.				
	1 unités.	2 dixaines.	3 centaines.	4 mille.	
1er rang: 4 lettres	ⴀ	ⴈ	ⴐ	ⴙ	valent un.
2e » » »	ⴁ	ⴉ	ⴑ	ⴚ	» deux.
3e » » »	ⴂ	ⴊ	ⴒ	ⴛ	» trois.
4e » » »	ⴃ	ⴋ	ⴓ	ⴜ	» quatre.
5e » » »	ⴄ	ⴌ	ⴔ	ⴝ	» cinq.
6e » » »	ⴅ	ⴢ	ⴕ	ⴞ	» six.
7e » » »	ⴆ	ⴍ	ⴖ	ⴤ	» sept.
8e » » »	ⴡ	ⴎ	ⴗ	ⴟ	» huit.
9e » » »	ⴇ	ⴏ	ⴘ	ⴠ	» neuf.
	» » » unité » »	» » » dixaine » »	» » » une centaine à chacune.	on ajoute un mille à chacune.	

Maintenant, en additionnant les quatre lettres mentionnées, on trouve 21, en cette sorte:

ႢႥႥႥ
3 6 6 6 = 21

et en réunissant les 24 lettres employées dans la figure 1, on trouve 97:

ႠႆႆႦ · ႡႡႡ · ႢႤႤ · ႥႡႇ · ႢႥႥ · ႡႥႡ · ႢႡႡ · ႤႢႡ ·
1 7 7 . 2 8 8 . 3 5 5 . 6 8 9 : 3 6 6 . 2 6 8 . 3 2 2 . 5 3 2 = 97.

Or il y a des traces du nombre 21, dont les mots sont formés de 21 lettres; en les remplaçant par des lettres numérales donnant le sens dont il s'agit, on trouve le nombre 97, égal à celui des lettres de la figure 1, ce qui se voit dans la

2e EXPLICATION.

ԱՒԳՆԵԱՑ ԻՆՁ ՏԷՐ ՓՐԿԻՉ ՄԵՐ 21 lettres.
1 7 3 4 5 1 6 2 4 8 4 7 5 8 5 6 2 7 2 5 5 = 97.

«Dieu, notre Sauveur, nous a secourus.»

En effet Gagic-Chahanchah a construit l'église de Sourb-Grigor en mémoire d'une grande victoire remportée sous son règne, en 999, contre Mamloun, maître de l'Aderbidjan. En ce jour les Arméniens et les Géorgiens, avec 20000 hommes, triomphèrent de la redoutable armée ennemie, composée de 100000 combattants, en criant: «Dieu Sauveur, secours-nous.» L'histoire en fait foi.[1])

Par suite du mode d'écriture renfermé dans les explications précédentes, les circonstances principales de la construction de Sourb-Grigor n'ont pas été mises de côté, à savoir: les noms du pontife, contemporain de la construction; du père, de l'épouse et des enfants du roi qui l'a ordonnée; de l'architecte qui y a présidé; de nos illustres princes contribuant alors à la prospérité du pays; des laborieux vartabieds, et d'autres encore.

3e EXPLICATION.

Or, en prenant les lettres ԱՃՃ, du N° 1 de la figure 1re, et en en faisant le compte, on trouve 15, et en faisant le compte des lettres du nom de Sargis, alors catholicos, on obtient juste la même somme.

ԱՃՃ ՍԱՐԳԻՍ
1 7 7 = 15 2 1 5 3 2 2 = 15.

4e EXPLICATION.

En prenant aussi les trois lettres ԳՈՈ, du N° 5 de la fig. 1re, qui donnent également 15, on trouve la date arménienne de l'avènement de Gagic-Chahanchah, alors roi d'Arménie, qui est ՆԼԸ 438 — 989, et donne par l'addition le nombre 15.

ԳՈՈ ՆԼԸ
3 6 6 = 15 4 3 8 = 15.

L'exactitude des 3e et 4e explications peut se voir chez les historiens.

5e EXPLICATION.

Pour les 3e et 4e explications nous avons pris séparément les deux totaux formés par

1) V. Tchamitch, t. II, p. 880.

les N° 1, 5 de la fig. 1re; pour la 5e il faut réunir les totaux formés par les six lettres des N° 8 et 7 de la fig. 1re, et qui donnent 20. Par ce nombre 20 sont fournies les lettres initiales des noms des illustres vartabieds assistant à la cérémonie du jour de la fondation de l'église, dont le total est aussi 20.

N° 3.	Գ	3	Ս	2	Sargis le gracieux, vartabied.		
	Ր	5	Տ	4	Tiran ôn Tiranoun le philosophe, vartabied.		
	Ր	5	Յ	3	Hénok,	vartabied.	
N° 7.	Յ	3	Ս	2	Samouel	»	le musicien.
	Ի	2	Յ	3	Hovseph	»	supérieur du couvent de Hounts.
	Ի	2	Յ	3	Hovhannès	»	Cozierhn, connaissant les coeurs.
		20	Գ	3	Grigor	»	(S. Narékatsi) l'apôtre incarné.
				20			

A ce propos l'interprète cite le passage suivant d'Aristakès de Lastiverd, contemporain: [1])

«Au temps de Gagic 1er Chahanchah, le siége du catholicos était occupé par Sargis, nourri dans la sainteté, au sein de l'église, et exercé dans les austérités au monastère de l'île de Sévan, que, par la grâce divine, on appela, à cause de son mérite, et que l'on fit asseoir sur le siége de notre Illuminateur: il termina ses jours, ayant passé dans les mêmes pratiques le temps de sa vie charnelle.

«Au même temps vivaient les vartabieds Sargis, Tiran et Hénok, attachés au catholicat; Samouel, qui, comme supérieur, paissait le troupeau de Camrdchadzor; Hovseph, surveillant spirituel de Hentzouts-Vank (l'auteur ajoute ici le nom de l'historien Stéphanos Asoghic, qui sera plus loin le sujet d'une écriture secrète); Hovhannès, de la même province de Taron, désigné par le surnom de Cozierhn «le petit chameau,» et qui a écrit outre des traités théologiques, un livre sur le calendrier; Grigor, personnage fort savant, et beaucoup d'autres, au temps desquels la corne de l'orthodoxie s'éleva fort. Quant à ceux qui nous regardaient de travers, s'éloignant des cérémonies présidées par ces vartabieds, ils se cachaient comme les rats dans des trous de murs.»

6e EXPLICATION.

Pour les lecteurs attentifs il est clair que jusqu'ici on a procédé par des lettres initiales, puis en prenant pour chiffres les lettres de quatre totaux seulement. Maintenant, soit que l'on totalise les lettres trois par trois, indifféremment, soit qu'on les réunisse, il faut les lire en regardant chaque groupe comme des chiffres, et il en résulte un groupe de 37 [2]), car le nombre 27 ne s'y trouve pas; après quoi on ajoutera successivement, jusqu'à ce

1) Ch. II, p. 6.

2) Il y a ici procédé arbitraire et lacune dans les idées: 7 et 17 ne se sont pas présentés encore, ni aucun autre nombre pris au hazard et progressant.

qu'on arrive à 97. Donc, en prenant les lettres des N° 1, 5, 7, de la fig. 1ee, ԱՀՀ ԳՈՈ ՅԻԻ nous trouvons 37 et «Chahanchah, VII,» donnant le même nombre.

ՍԱՀՀ ԳՈՈ ՅԻԻ — ՇԱՀԱՆՇԱՀ Է
1 7 7 3 6 6 3 2 2 = 37 — 5 1 7 4 5 1 7 7 = 37.

Le roi Bagratide Gagic 1er est en effet le VIIe dans le canon royal et porte le surnom de Chahanchah II.

7e EXPLICATION.

En ajoutant 10, on obtient 47. En prenant donc les 12 lettres des N° 1, 5, 7, 8. ԱՀՀ ԳՈՈ ՅԻԻ ՇՅՄ, et les additionnant, on obtient 47 et ՎԱՍԱԿ ՍՊԱՐԱՊԵՏ «le général Vasac,» donnant le même nombre.

ԱՀՀ ԳՈՈ ՅԻԻ ՇՅՄ — ՎԱՍԱԿ ՍՊԱՐԱՊԵՏ
1 7 7 3 6 6 3 2 2 5 3 2 = 47. — 3 1 2 1 6 2 8 1 5 1 8 5 4 = 47.

Le général Vasac fut père du très sage et très pieux prince Grigor magistros, et le frère aîné de Vahram le Pahlavide [1]), et tous deux étaient contemporains de Gagic 1er Chahanchah. Par leur bravoure et par leurs vertus ils ont mérité une gloire immortelle et l'affection de la nation; tous deux ont sacrifié leur vie pour la sainte foi chrétienne et sont sortis de ce monde par un trépas bienheureux. Après avoir écrit longuement à leur sujet, le P. Tchamitch termine ainsi, t. II, p. 943: «Je pense que cela est suffisant, en ce qui concerne le glorieux martyr Vahram, fidèle imitateur de son frère germain Vasac le martyr, père de Grigor magistros.» [2])

8e EXPLICATION.

En ajoutant 10 on obtient 57; en prenant donc et additionnant les lettres des N° 2, 3, 4, 6, 7, ՍՅՅ ԳՐՐ ՈԳԹ ԲՈԸ ՅԻԻ on a le nombre 57 et ՊԷՀՐԱՄ ՊԱՀԼԱՒ «Pehram le Pahlavide,» donnant le même nombre.

ՍՅՅ ԳՐՐ ՈԳԹ ԲՈԸ ՅԻԻ — ՊԷՀՐԱՄ ՊԱՀԼԱՒ
2 3 3 3 5 5 6 3 9 2 6 8 3 2 2 = 57. — 8 7 7 5 1 2 8 1 7 3 1 7 = 57.

Il faut savoir que Pehram est un nom parthe qui, chez nous, s'écrit Vahram; mais notre formule s'accorde avec *Pehram Pahlav*.

Ce héros était le fils cadet de Vasac le Pahlavide, et devint lui-même général après la mort de son frère aîné. Par ordre de Gagic-Chahanchah il assista à la sanglante bataille livrée au maître de l'Aderbidjan, avec 6000 hommes de troupes. La preuve de sa magnificence se lit dans les inscriptions de Marmachen, encore debout dans la province de Chirac.

Sur ce prince, v. la Table généalogique et les preuves à l'appui.

---

1) Vahram † en 1047, Vasac en 1029, tous deux en combattant contre les musulmans.

2) Le père de ce prince est nommé chez les historiens Vasac ou Hol-Vasac; c'est je crois par une confusion de lettres qu'on a lu *Hasan*, dans une inscription du couvent de Kétcharhous; IIIe Rapp. p. 114.

9e EXPLICATION.

En ajoutant 10, on a 67; en prenant donc et additionnant les lettres des N° 2, 3, 4, 6, 7, 8, ՍՅՅ ԳՐՐ ՈԳԹ ԲՈՅ ՅԻԻ ՇՅՄ, qui donnent 67, on trouve ԿԱՏՐԱՄԻՏ ՅՈՎԱՆԷՍ ԱՇՈՏ, «Catramit, Hovanès, Achot,» fournissant le même total.

ՍՅՅ	ԳՐՐ	ՈԳԹ	ԲՈՅ	ՅԻԻ	ՇՅՄ		ԿԱՏՐԱՄԻՏ	ՅՈՎԱՆԷՍ	ԱՇՈՏ	
2 3 3	3 5 5	6 3 9	2 6 3	3 2 2	5 3 2	= 67	6 1 4 5 1 2 2 4	3 6 3 1 4 7 2	1 5 6 4	= 67.

L'histoire fait foi que Gagic-Chahanchah avait pris pour femme Catramit, fille de Vasac Sisacan, prince de Siounie, dont il eut deux fils, l'aîné Sembat-Hovhanès, le cadet Achot. — Oui sans doute Gagic avait pour femme une princesse de Siounie, mais son nom s'écrit, non comme ici, mais bien Cadramit ou Catranidé, comme dans l'inscription de la Cathédrale, sup. p. 23. Une inscription de l'an 1008, Sargis, t. II, p. 51, à Dicorh, écrit ce nom comme celle de la Cathédrale. Ainsi, pour Catranidé, comme pour Vahram, l'interprète a altéré l'orthographe. Il en est de même ici du nom *Hovhanès*, écrit sans Հ dans la figure, et avec cette lettre dans l'explication. Enfin, Gagic et Catranidé eurent un troisième fils, Abas, ainsi que je l'ai fait voir plus haut p. 24.

10e EXPLICATION.

En ajoutant 10, on a 77; prenant donc les 18 lettres des N° 1, 2, 4, 5, 6, 8, ԱՀՀ ՍՅՅ ՈԳԹ ԳՈՈ ԲՈՅ ՇՅՄ, et les additionnant, on obtient 77, et Ա. ԳԱԳԻԿ ԲԱԳՐԱՏՈՒՆԻ ԱՇՈՏԵԱՆ «Gagic 1er, Bagratide, fils d'Achot,» donne le même total.

ԱՀՀ	ՍՅՅ	ՈԳԹ	ԳՈՈ	ԲՈՅ	ՇՅՄ	
1 7 7	2 3 3	6 3 9	3 6 6	2 6 3	5 3 2	= 77.

Ա	ԳԱԳԻԿ	ԲԱԳՐԱՏՈՒՆԻ	ԱՇՈՏԵԱՆ	
1	3 1 3 2 6	2 1 3 5 1 4 6 7 4 2	1 5 6 4 5 1 4	= 77.

Ici se voit le nom de Gagic-Chahanchah, avec son N° d'ordre. La raison pour laquelle son nom est répété, c'est afin de rappeler celui de son père.

11e EXPLICATION.

En ajoutant 10, on a 87; donc en prenant les 21 lettres des N° 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, ԱՀՀ ՍՅՅ ԳՐՐ ՈԳԹ ԳՈՈ ԲՈՅ ՅԻԻ et en les additionnant, on a 87 et la phrase ՏՐԴԱՏ ՃԱՐՏԱՐԱՊԵՏ ՅԱՒՐԻՆԵԱՑ «L'architecte Trdat l'a érigée,» faisant le même total.

ԱՀՀ	ՍՅՅ	ԳՐՐ	ՈԳԹ	ԳՈՈ	ԲՈՅ	ՅԻԻ	
1 7 7	2 3 3	3 5 5	6 3 9	3 6 6	2 6 3	3 2 2	= 87.

ՏՐԴԱՏ	ՃԱՐՏԱՐԱՊԵՏ	ՅԱՒՐԻՆԵԱՑ	
4 5 4 1 4	1 1 5 4 1 5 1 8 5 4	3 1 7 5 2 4 5 1 6	= 87.

L'architecte Trdat est célèbre dans notre histoire nationale, et fut contemporain de

Gagic-Chahanchah: il n'y a donc rien d'étrange à ce qu'il ait été l'architecte de cette église. Quant à ses succès dans son art, voici ce que disent nos historiens:

D'habiles artistes avaient employé beaucoup d'efforts pour restaurer en dernier lieu Sainte-Sophie; or il se trouvait à Constantinople un artiste arménien travaillant la pierre, nommé Trdat, qui donna un plan ingénieusement combiné de construction, prépara des modèles d'ornements et commença même la bâtisse, en sorte que l'église fut rétablie plus brillante qu'auparavant. [1])

12e EXPLICATION.

En ajoutant 10, on a 97; prenant donc une à une les 24 lettres de la figure 1re et les additionnant, comme nous l'avons fait pour la 2e explication, où l'on a obtenu 97, on a la phrase ՍՏԵՓԱՆՆՈՍ ՎԱՐԴԱՊԵՏ ԱՍՈՂՆԻԿ, «le vartabied Stéphannos Asoghnic [2]),» et le même total.

ՍՏԵՓԱՆՆՈՍ ՎԱՐԴԱՊԵՏ ԱՍՈՂՆԻԿ
2 4 5 8 1 4 4 6 2 8 1 5 4 1 8 5 4 1 2 6 9 4 2 6 = 97.

«Et, ajoute Aristakès, ch. II [3]), Stéphannos de Taron, qui a rédigé des livres d'histoire universelle, en une manière admirable. Il commence au premier homme et conduit l'ensemble de son récit jusqu'à la mort de Gagic, de qui traite notre histoire.»

«Au temps du catholicos Sargis, dit Tchamitch, II, 877, florissait le vartabied Stéphannos Taronetsi, dit Asoghic ou Asoghnic, qui par son ordre écrivit une Histoire d'Arménie, depuis l'origine de la nation, en trois livres, en l'année 1000 ou 1004 de N.-S. Il paraît aussi avoir rédigé un Commentaire du prophète Jérémie, dont parle Grigor magistros, qui lui est postérieur, mais qui l'avait vu dans sa jeunesse. Il s'exprime ainsi dans une lettre au vartabied Géorg: «Je vous prierai donc de me prêter le Commentaire du prophète Jérémie, écrit par le bienheureux Asolic, dans une extrême vieillesse.»

13e EXPLICATION.

Le mot Asoghnic est un surnom; en faisant le compte des lettres, on y trouve 30; le mot պատմող, historien, donne le même total. Ainsi quand nous disons que cet éloquent auteur a imaginé pour lui-même ce surnom, cela est assez probable, puisque son plus bel ouvrage est notre histoire nationale.

ՊԱՏՄՈՂ ԱՍՈՂՆԻԿ
8 1 4 2 6 9 = 30 1 2 6 9 4 2 6 = 30.

1) Tchamitch, II, 875; Asolic, l. III, ch. 27; Antiq. de l'Arm. en arm., t. III, p. 140; Hist. du B.-Emp., t. XIV, p. 170, en 986, tandis que, suivant l'auteur arménien, le fait eut lieu en 438 — 989, suivant le calcul de M. Dulaurier, le dimanche 18 août, fête de l'Assomption; Rech. sur la chronol. arm. p. 280. Cet auteur n'a point cherché à concilier la date grecque, octobre 6494 — 986, avec l'arménienne, et se contente de citer les faits et les autorités, ce que nous-même croyons devoir imiter, pour cause de brièveté.

2) C'est la forme savante d'Asoghic ou Asolic, vulgairement employée, et signifiant «disert.»

3) V. sup. p 42. Ce passage avait été omis là, à dessein.

Nicolas Hovovian conclut en disant, qu'il ne peut venir à l'idée de personne que la figure en écriture secrète dont il a donné l'interprétation ait été tracée sans but; car si l'on prend sur une table à écrire 20 lettres, et qu'on les dispose au hazard, elles ne formeront pas de sens.

Ayant ainsi achevé son travail, il compose ces deux lignes, d'après le même système:

ԶՈՐ Ի ԳԵՂԱՂՆ ԱՆԻ ՇՆԱՐԵԱՑ ԱՍ ՈՂ ՆԻԿ
ԶԱՅՆ ՑԱՆԿՈԻՔՆ ԱՆԻ ՈՂՐԱՑ ՆԻԿ ՈՂ ՈՍ

«Ce qu'AS OGH NIC a fait pour le bel Ani,
NIC OGH OS le déplore dans Ani privé de sa beauté.»

Les lettres initiales des mots dont se compose la première ligne donnent 17, et la date où a été construite l'église de Karoudacht (Sourb-Grigor), ՆԽԹ 449, donne aussi par l'addition des trois lettres juste le même total.

ԶԻԱՇԱ	ՆԽԹ
6 2 1 7 1 = 17	4 4 9 = 17.

La seconde ligne se compose de cinq mots, dont les initiales donnent 20, comme aussi les chiffres de la présente année ՌՄՂԸ 1298, si on les additionne.

ԶՑԱՈՆ	ՌՄՂԸ
6 8 1 6 4 = 20	1 2 9 8 = 20.

La première ligne se compose de 27 lettres, donnant le nombre 119, juste comme les 27 de la seconde.

ԱՍ	ՈՂ	ՆԻԿ,	ՆԻԿ	ՈՂ	ՈՍ
ա	բ	գ	գ	բ	ա

Cette disposition indique que les 3 syllabes du mot Nic-ogh-os, sont, à peu de chose près, le mot As-ogh-nic, renversé.

— J'ajoute, pour ma part, que depuis le célèbre commentaire du Chef-d'oeuvre d'un inconnu, par le fameux docteur Mathanasius, immortalisé par Cordonnier S.-Hyacinthe, jamais telle bouffonnerie n'a fourni le thème sérieux d'une pareille débauche d'esprit divinatoire et d'érudition. Je n'ai pas fait d'études sur les alphabets secrets, mais j'ai remarqué dans le t. VII, p. 108, de la Revue germanique, dans un article signé Nefftzer, que les chrétiens de la primitive église ont essayé des combinaisons de lettres, pour expliquer quelques-unes des visions de l'Apocalypse. On a donc cherché le nombre de la bête à 7 têtes, et l'on a trouvé que «Néron César,» donne en lettres hébraïques

N	50	K	100
R	200	S	60
O	6	R	200
N	50		360
	306		

en tout, 666. A la manière latine,

N	50	K	100
R	200	S	60
O	6	R	200
	256		360

en tout, 616; César de Rome donnerait 606; en outre Néron avait 50 à la corne, parce que la lettre N vaut 50 en hébreu, comme en grec. Qu'est-ce que tout cela peut prouver?

Je dois ajouter que, d'après une lettre d'un père Mékhitariste, que j'ai reçue tout récemment, «l'article du Bazmavep n'est *qu'une pure fantaisie*; dont il est impossible de tirer aucune conséquence sérieuse.» D'accord, mais c'est très piquant.

Pl. LI. Ruine de l'édifice avec l'aigle à deux têtes. V. la Pl. XIX.

— Le dessinateur est arrivé aux ruines des édifices qui occupent le sommet N. du triangle d'Ani, là où, sous le N. 17, M. Abich place le «Palais royal.» Mais d'abord M. Mouravief, t. II, p. 285, n'admet pas une telle dénomination. Il trouve que ce monument, le mieux conservé de ceux d'Ani (M. Texier dit la même chose de l'église *grecque*, «près de la rivière»), ne peut avoir été la résidence des rois. Par son isolement, au bord du précipice de l'Alaza, et adossé au mur d'enceinte, il aurait été dans une situation peu convenable et trop exposé aux atteintes de l'ennemi. Il croit donc que c'était le palais et la résidence des Pahlavides, ces puissants vassaux des rois Bagratides de l'Arménie. M. Khanykof semble admettre cette opinion, sans doutefois la discuter, car elle n'est pas discutable preuves en mains; mais dans la nomenclature des localités auxquelles se rapportent les inscriptions de M. Kästner, il se sert toujours, en parlant de ces ruines, du terme «Palais inférieur.»

Quoi qu'il en soit de l'appropriation de l'édifice dont il s'agit, l'aigle à deux têtes, qui s'aperçoit sous une croix tracée dans l'une des salles, à droite de l'inscription qui sera mentionnée, Pl. LIV de l'Album, lui a fait donner le nom imaginé par M. Kästner. M. Abich, au contraire, frappé de l'ornementation, consistant en croix noires, en pierre, régulièrement disposées en très grand nombre, sur la façade entière, ici représentée, et sur la muraille de la porte principale du palais, Pl. LVII, appelle ces ruines Kreuzhalle «Palais aux croix.» Par suite d'un malentendu, en l'absence de M. Abich, sur la destination de l'édifice, j'ai malheureusement toujours traduit ce nom par «Eglise de la croix *ou* du Sauveur, Salle en forme de croix,» dans mon IIIe Rapport et sur la Pl. XXIV, B, C, de mon Atlas[1]). J'ai déjà reproduit cette façade sur la Planche indiquée, mais elle est plus complète sur le dessin de M. Kästner, surtout du côté droit, où l'on voit deux ouvertures en arcades, permettant au regard de pénétrer dans l'intérieur, et une jolie niche, avec une inscription incomplète, qui sera retracée plus bas.

---

1) Ma bévue, toutefois, n'est pas aussi énorme qu'elle peut le paraître; car bien que les notes de M. Abich désignent plus habituellement le monument dont il s'agit par le nom de Kreuzhalle, cependant au N. 9 de ses estampages il a écrit: Kreuzkirche von Ani, Nische 2, N. 12; ibid. der Kirchthür gegenüber, im Bogen; et l'ignorance de l'appropriation de l'édifice m'a fait étendre cette dénomination aux autres copies faites au même lieu.

Ici le dessinateur paraît ne pas avoir rendu comme il convient les croix si nettement tracées sur toute la paroi du mur, par M. Abich; toutefois, sur la Pl. LVII, s'il n'atteint pas toute la précision des formes rendues par le savant académicien, il fait très bien ressortir les croix.

Ainsi, Palais royal, Palais des Pahlavides, Palais inférieur, Palais aux croix, édifice à l'aigle à deux têtes, telle est la synonymie du monument. Le P. Sargis, par une erreur évidente, à rangé sous le titre de Sourb-Arhakial les inscriptions que notre dessinateur a copiées, et que M. Abich a relevées ici par le procédé Millin: ce sont 9 pièces, imprimées p. 9 — 12 de son second volume. A ce propos j'ai appris d'une personne digne de foi que cette confusion de localités, chez le P. Sargis est un fait connu à Tiflis et provient d'un désordre survenu dans les feuillets contenant les notes du voyageur, désordre qu'il a d'autant moins pu débrouiller qu'en effet, dans plusieurs des textes dont il s'agit, est mentionnée l'église de Sourb-Arhakial ou de S.-Pierre.

Quant aux inscriptions que je dois attribuer au monument qui nous occupe, il restera de grandes incertitudes sur la détermination de l'édifice, de la place occupée par les textes, de plusieurs dates, et surtout sur la critique des mots et sur l'intelligence des faits et des choses. Pour constater l'édifice et la localité précise, je prendrai comme base les renseignements consignés par MM. Abich, Khanykof et Kästner, sur les copies, malheureusement peu réussies, de ces textes, mais je citerai immédiatement les notes de localités données par le P. Sargis. Les dates et les textes eux-mêmes seront fournis par les copies de MM. Abich et Kästner et critiqués par la comparaison avec ceux du Voyage dans la Grande-Arménie.

Je commence par la façade. On y voit les niches, disposées deux par deux, aux côtés d'une porte encombrée de ruines et de végétation, que nos notes appellent «la porte Grecque» Les copies estampées de M. Abich portent:

Niche I: Au nom de l'Elghan, en 718 — 1269; plusieurs taghmadji ou douaniers d'Ani, élevés au rang d'iristanots, confirment les dispositions relatives à un allégement d'impôt non désigné.

Niche II: Au nom de l'Elghan, en 725 — 1276, sous le chef spirituel Sargis, des personnages non qualifiés suppriment le commerce du dimanche dans les rues d'Ani, par suite d'un tremblement de terre.

Ces deux textes se voient déjà dans mon III[e] Rapp. p. 104, 105, le second sans la date, que j'ai trouvée seulement dans les copies de M. Kästner: ils manquent chez le P. Sargis.

Plus loin, à droite, dans une fausse arcade, se voit tracé sur le dessin de M. Kästner la fin de l'inscription que j'ai publiée III[e] Rapp. p. 110, O 4, et que M. Abich note comme placée à droite de la porte Grecque, M. Kästner, comme se trouvant sur le mur d'une chambre du Palais inférieur, à droite de l'entrée. La date inscrite par le dessinateur ne peut se lire que ՉԶ 706 — 1257 ou ՋԶ 906 1497; la seconde lecture me paraît impossible. Le contenu ne vaut pas la peine d'être repris, en l'absence de nouveaux ren-

seignements. C'est un certain Chapadin, qui fait un présent aux Apôtres (à l'église des Apôtres?) et obtient 12 messes annuelles. Pour compléter ce sujet, je dois renvoyer le lecteur à un texte publié par le P. Sargis, p. 12, et copié, selon son indication, sur un arceau de Sourb-Arhakial, côté du S. «En 797 — 1348, le même Chapadin fait quelques cadeaux et restitutions de propriétés enlevées aux Apôtres, et obtient 12 messes, en récompense. Le texte est dans une telle confusion et si défectueux, que je n'ose y toucher. Pour la date, je me contente de la signaler en passant, ne sachant si elle est meilleure ou pire que celle de la copie de M. Kästner, je dois dire seulement qu'elle pourrait bien appartenir à une autre inscription, que je donnerai plus bas.

Au-dessous de la précédente, est tracé le commencement d'une inscription, dont voici le texte d'après M. Kästner:

Ելղան ✠ Թվին ՉԲ
Յուսով որ առ
Ա͞Ծ և սէր նորին ես պա-
րոն Աղբուղա որդի ամիր
սպասալար Շահնշահի Թոռ-
ն մեծի Զաքարիայի և ես
պարոն Թամարս դուստր Ծխա-
նոյկ Շխար. — . պարոն Բուզմա-
յին տեսաք զԱնի Աթոռ-
ն... զիրիցանիս որ հարկ
զերիվերեն... զոր... rien de plus.

«Au nom de l'Elghan, en 702 — 1253, avec confiance en Dieu et amour pour lui, moi le baron Aghbough, fils de l'amir-spasalar Chahanchah et petit-fils du grand Zakaria, et moi la baronne Thamar, fille de .... du baron Bouzmaï, ayant vu le siége d'Ani où les iritsanis[1]) bouleversaient les impôts ...» Rien de plus.

— Je doute beaucoup que la date 1253, antérieure à l'arrivée d'Houlagou, le premier des Ilkhans connus, soit exacte, mais j'ai dû la donner telle qu'elle est écrite; car on a des monnaies frappées à Tiflis et à Gandjah, en 642 de l'Hégyre, — 1244, par Ouloug Menkal Alouch-Bek: ainsi, lors de l'arrivée d'Houlagou, l'autorité des Mongols était déjà fortement établie au N. de la Perse et en Géorgie.

Pour fixer la parenté d'Aghbough, jusqu'ici inconnu, dans ces conditions, je n'ai pas d'autres matériaux.

De l'extérieur du Palais aux croix, passons à l'intérieur.

D'après le P. Sargis, p. 9, «Sur la porte N. de Sourb-Arhakial,» on lit une inscrip-

---

1) Fonctionnaires, dont le titre a déjà paru plus haut, p. 48, sous la forme iritsanots, au gén. pl.

tion sans date, où un certain Khatchatour donne à Sourb-Arhakial 9 jours (neuf journels de terre?), qu'il a achetés à Théodosi, et obtient .... jours de messe: cf. donation par un certain Khatchatour, aussi à Sourb-Arhakial, III[e] Rapp. p. 109.

Comme cette inscription, peu intéressante et fruste, est attribuée par le P. Sargis au même édifice que celle que je donnerai plus bas dans la description de la Pl. LII, qui appartient au «Palais aux croix,» je suppose que l'indication de la localité doit être aussi rectifiée. [1])

Tout auprès de là, se trouve l'inscription publiée dans mon III[e] R. p. 86, et par le P. Sargis p. 10:

«En 480 — 1031, par la grâce de Dieu, moi Apoughamr, fils de Vahram, prince des princes, j'ai donné le champ de Carnout[2]) à mon Sourb-Arhakialk, pour la santé et prolongation des jours de mon frère Grigor.»[3])

Apoughamr était fils de l'illustre général Vahram, et son nom a déjà plusieurs fois paru dans les textes précédents.

Sur une arcade de l'église de Sourb-Arhakial, côté de l'E. suivant le P. Sargis, p. 10, se lit une grande inscription, dont nous avons une copie estampée par M. Abich, mais où la date manque, et qui est si pâle qu'à grand'peine peut-on la déchiffrer. Je l'ai publiée telle quelle, en deux parties, qui doivent être réunies, III[e] Rapp. p. 100, 101. M. Abich la désigne comme se trouvant à gauche de la porte Grecque dans le Palais aux croix: à-peine peut-on, même avec le texte du P. Sargis, en tirer autre chose que des lambeaux.

«En 769 — 1320, par la miséricorde de Dieu, moi Khovandzé, compagne de l'atabek Chahanchah, qui est passé vers Dieu en cette année, au grand effroi et affliction de notre pays d'orient;» suit l'énumération de plusieurs personnages, agissant aussi en leur nom, mais que l'état de l'empreinte ne permet pas de qualifier convenablement; puis: «Nous avons renoncé à exiger dans notre ville patrimoniale d'Ani le covérots, l'ichanoun et le drhnagir, grand et petit. Quiconque s'efforce de mettre obstacle à nos dispositions, qu'il soit Géorgien, Turk ou Arménien, sera jugé et condamné de Dieu, et participera à la géhenne ....; Géorgien, il est lié[4]) et écarté *du paradis;* musulman, il sera couvert de honte par les huit prophètes ....»

— Tout incomplète qu'elle est, du moins, cette inscription nous fait connaître Khovandzé, femme de Chahanchah III ..., la date précise de la mort de ce dernier, qu'aucun

1) La notice de M. Abich porte: II. Griechische Thüre, Kreuzhalle in Ani. Über der Thüre in der Kreuzhalle, Ani. Die Thüre mit dem griechischen Karnis: ainsi nul doute sur la localité. Or ce texte est précisément au-dessus de celui que je vais donner immédiatement, et que le P. Sargis attribue à Sourb-Arhakial: donc il y a confusion de localités chez ce dernier.

2) S. **Կարնուպի** *արտս* «les champs *ou* mon champ de Carnoup;» la copie estampée n'admet pas cette variante.

3) S. «Pour mon frère Grigor. Dieu lui donne santé et longévité!» ceci ne se trouve pas sur notre copie, estampée par M. Abich.

4) **Կրուլ** კრული, i. e. excommunié.

historien ne raconte, et plusieurs personnes de la famille Mkhargrdzel: un Zakaria, fils de Khovandzé, et un prince Avak; elle mentionne Chamchadin Sahib-Divan, ce mari de Khochak fille d'Avag 1[er], célèbre à la fin du XIII[e] s., v. l'Histoire de Géorgie, p. 602; Add. et écl. p. 335. En ce qui concerne Khovandzé, v. ci-dessus Pl. VI de l'Album, une inscription de l'an 1310, qui prouve l'exactitude de la date que nous assignons à celle-ci; dans une autre, aussi de 1320, sup. Pl. III de l'Album, il est encore question de son fils Zakaria et des frères de ce dernier, mais sans mention de leurs noms.

Sur l'arceau du pilier de droite, côté oriental, dans l'église de Sourb-Arhakial, suivant le P. Sargis, p. 11, est tracée une inscription, trop fruste pour pouvoir être traduite ici en entier: Par ordre du baron Aghbougha, Mkhithar, fils de Grigor, personnage entièrement inconnu, fait remise à la ville d'Ani de droits désignés par les mots de ջաղաց տասմին, դաղմն, et dahic, dont le premier paraît relatif aux moulins, et le second au tamgha ou marque de la douane; le tout pour le profit de l'âme de son maître Djatchi.

Sur l'arcade du pilier gauche, occidental, est une inscription, que j'ai publiée dans mon III[e] Rapp., p. 106, avec une date manquant chez le P. Sargis:

En 797 — 1348, Oldcha (Dicha chez Sargis), fils de Papic, douanier d'Ani, par la volonté de ses maîtres et pour la longévité du baron Aghbougha, ainsi que pour le salut de l'âme du baron Zaza, renonce aux droits de kasankin et de tamgha.

D'après l'indication de M. Abich, cette pièce se trouve sur le cintre de la porte du Palais aux croix. Quant à Aghbougha et à Zaza, nommés dans ces deux dernières inscriptions et dans celle de l'an 1320, suprà, p. 50, rien ici ne précise leur généalogie; v. le Tableau des Mkhargrdzels, Add. et écl. p. 362: ceux-ci appartenaient aux dernières générations connues de la famille. Aghbougha II était fils d'Ivané II; Zaza était petit-fils d'Ivané, son père n'est pas nommé dans nos sources.

Enfin, chez le P. Sargis, p. 12, on trouve que sur une croix du premier pilier sont tracés ces trois vers: «Ceci est le lieu du repos du jeune Sargis, qui était beau et aimable.»

— Pour quelle raison ces inscriptions et deux que l'on va voir sont tracées sur les murs du Palais aux croix, pourquoi l'église de Sourb-Arhakial y est mentionnée à plusieurs reprises, c'est ce que je ne me charge pas de commenter. En tout cas on voit que cet édifice, après avoir appartenu aux Pahlavides, était devenu la propriété des Mkhargrdzels, leurs successeurs à Ani.

Pl. LII. Inscription que l'on trouve à gauche, en entrant dans le Palais aux croix, représenté sur la Pl. précédente. Elle est gravée à gauche d'une belle croix arménienne, sous laquelle se voit l'aigle à deux têtes, les ailes déployées. A droite est sculptée une petite croix grecque, au-dessous deux croix arméniennes, dans un même cadre. A gauche, en bas de la grande croix, se lisent ces lettres ՑԷՐ ԴՊԻՐ, qui peuvent signifier «Tser l'écrivain.» Le P. Sargis, p. 9, donne cette inscription sous la rubrique de Sourb-Arhakial, comme se trouvant, «Sur le pilier occidental, près de l'église (ou chapelle?) principale;» tandis que M. Kästner dit l'avoir copiée «sur le mur d'une chambre du Palais inférieur, à gauche

de l'entrée,» et écrit en tête ԻԼԽԱՆ ԹՎ ՉԾԳ ou ՉԾԲ. «Sous l'Ilkhan,» en 753 ou 752 = 1303 ou 1304, car la lettre des unités est douteuse. C'est peut-être pour cela que le P. Sargis l'a omise et écrit:

*Ի ԹՎ ՉԾ շնորհիւն ԱՅ ես Աղբուղէս որդի Իւ-
անէի Թոռն մեծացն Զաքարիայի եկի յԱՆԻ
հրամանաւ Շահնշահի տեսայ զքաղաքս աղքա-
տացեալ և խիստ աւէր մնացեալ զի շատ հարկ էր ՚ի վերա
դրած որ ՚ի սկզբանէ չէր եղեալ՟ հարկ ՚ի վեր կալա վս
յերկարակենդանութե ✠ և արևշատութե եղբարցս
իմոց Շահնշահի և իմ և վս իմ նախնեաց գերեզմանի-
ն համար. Թողի զինն հազար զկովին համբրելէն [1])
զոչխար և աղլհակն [2]). եթէ ոք յիմ ազգէ լինի և եթէ այլ
յուստեք յիշատակս մեր հաստատուն պահէ աւրհնի
յամենակալէն ԱՅ ։ [3])*

«Au nom de l'Ilkhan, en 752, 3 — 1303, 4, par la grâce de Dieu, moi Aghboughé, fils d'Ivané et petit-fils[4]) du grand Zakaria, étant venu dans la ville d'Ani, par l'ordre de Chahanchah, je vis que la ville était devenue pauvre et restait dans la désolation, car on l'avait chargée d'impôts, comme jamais cela n'avait eu lieu depuis le commencement. J'ai supprimé trois impôts, pour la longévité et la prospérité de mon frère[5]) Chahanchah et pour la mienne, et en vue du tombeau de mes ancêtres. J'ai abandonné un compte de 9000 vaches[6]) .....; si quelqu'un de ma race ou tout autre observe fidèlement ceci, il sera béni du Dieu tout-puissant.»

— Aghbougha II et son frère Chahanchah II sont connus par d'autres monuments v. Add. et écl. p. 362. Quant au personnage qui a envoyé Aghboughé à Ani, en 1303, c'est son propre frère, qui avait le titre de généralissime.

Quelle que soit la localité où se trouve l'inscription, elle ne perd rien de son intérêt historique.

Pl. LIV. A gauche d'une croix arménienne très riche, on voit l'inscription suivante dans la salle du milieu, du même monument.

C'est celle que le P. Sargis, p. 19, donne comme étant tracée sur une croix de pierre, d'une fenêtre de Sourb-Arhakial, du côté de l'orient, tandis que, d'après la notice de M. Kästner, elle est «à droite, en entrant dans une chambre du Palais inférieur.» La voici intégralement, bien qu'elle offre peu d'intérêt.

---

1) S. *կով համբրէթէն.*

2) Mot inconnu.

3) Vu l'imperfection de la copie de M. Kästner, je me suis beaucoup aidé du déchiffrement du P. Sargis.

4) A la rigueur il faudrait «arrière-petit-fils.»

5) «De mes frères, Chahanchah;» il faut sousentendre les autres, qui sont aussi indiqués dans l'inscription, ci-dessus, p. 50.

6) Pour mémoire, je prie de comparer la donation de 950 poulets *հաւք*, et celle de 2 vaches, III[e] Rapp. 110, 111.

Ա՜յ հաճոյ և ընտրեալ սբ՟ միայնակեացն Գանձակեցի որ զծե՟
ամ յանապատ կեցեալ խոտաճարակ և անտես 'ի մարդկային տե-
սութենէ եկն 'ի քաղաքս 'ի տեսչութենէ Ա՜յ առժամայն հրամ-
ան 'ի Տեառնէ հասեալ փոխեցաւ 'ի մշտնջենաւոր կեանս և թաղեցաւ պա-
նդխտաւոր 'ի գերեզմանս աշխարհականաց և դիրք սբ՟ ոսկերաց
նորա բժշկութի՟ առնէ յամենայն ախտաց. և ես տր՟ Գրիգորս սահ-
մանեցի զԱ՜ծածնին կիւրակէն աւրն յանուն նորա պատարագել զ-
ժն. ով զնմա մուտքն յաթոռէս հանէ կամ ուզել իշխէ կայենի և Յո-
ւդայի չափ նզովեալ եղիցի։

«Un élu de Dieu, un saint ermite de Gantzac, après avoir vécu 55 ans dans le désert, se nourrissant d'herbe et sans être vu des hommes, vint dans cette ville, par l'inspiration divine. Tout-à-coup il reçut l'ordre d'en haut et, étant passé dans la vie éternelle, fut enterré comme étranger dans la sépulture commune, où l'emplacement de ses saintes reliques guérit de toutes les maladies. Moi Ter Grigor j'ai fixé le dimanche de N.-D. pour que la messe soit célébrée en son nom. Celui qui en enlève le revenu à notre siége, ou qui ose y prétendre, soit maudit de Dieu à la manière de Caïn et de Judas.»

— En l'absence de dates et de faits caractéristiques, la chronologie du fait ne pourrait être fixée que par le nom de Ter Grigor, sans doute un haut dignitaire du clergé, peut être même le catholicos. Or il y a eu cinq catholicos du nom de Grigor, entre les années 1065 et 1202: le choix est donc libre.

Ainsi, des 9 inscriptions du Palais inférieur, la plus ancienne, en 1031, est du Pahlavide Apoughamr; quatre, en 1253, 1269, 1276, 1300, sont au nom de l'Ilkhan et touchent l'administration d'Ani; trois, en 1253, 1303 et 1320, sont intéressantes pour l'histoire des Mkhargrdzels. Les autres n'offrent qu'un intérêt de détail. Je ne puis malheureusement rien ajouter à ce que j'ai dit des impôts pesant sur la ville d'Ani, dans mon III[e] Rapp. p. 111; cela se reduit à une nomenclature, dont l'explication ne se trouve nulle part.

Ayant maintenant terminé ma récolte d'inscriptions du Palais attribué aux Pahlavides par mes devanciers, je crois utile de joindre ici le Tableau généalogique de cette famille, avec toutes les pièces à l'appui: ce sera le résumé de tous les faits particuliers et la justification des résultats que j'ai cru pouvoir présenter comme certains au lecteur.

Le premier Tableau représente la généalogie des Pahlavides, depuis le X[e] s. jusqu'aux premières années du XIII[e], seulement d'après les renseignements fournis par les historiens, avec la critique de celui tracé par M. Ed. Dulaurier, à la fin de sa traduction française de Matthieu d'Edesse. Le second ne renferme que les indications fournies par les inscriptions arméniennes, surtout d'Ani et de ses dépendances, et présente plusieurs noms de personnages dont ne parlent pas les historiens: je l'appuierai des propres paroles des textes, comparés entre eux et critiqués l'un par l'autre. La famille qui, durant 300 ans, a fourni à l'Arménie tant d'hommes distingués, de grands capitaines et huit catholicos, mérite bien d'être le sujet d'un pareil travail.

TABLEAU A, GÉNÉALOGIE DES PAHLAVIDES, D'APRES TCHAMITCH.

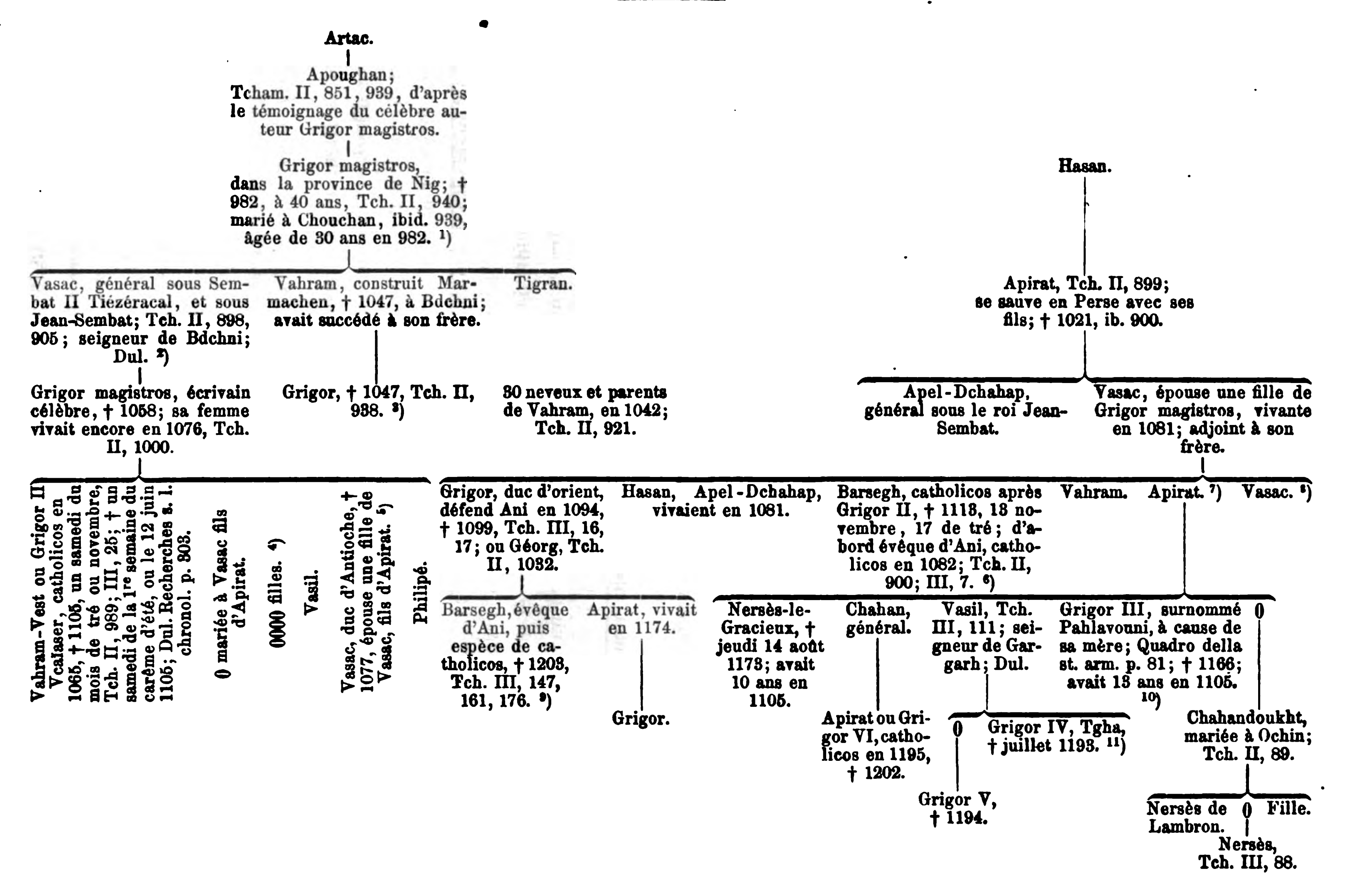


TABLEAU B, GÉNÉALOGIE DES PAHLAVIDES D'APRÈS LES INSCRIPTIONS.

Pour raison de brièveté, j'ai numéroté 1—150 les inscriptions d'Ani et des environs publiées par le P. Sargis, au commencement du II[e] vol. de son Voyage dans la Grande-Arménie. S indique l'ouvrage du P. Sargis; B, mon III[e] Rapport.

---

1) Vahram; S. 109.

2) Magistros; ibid. L'inscription est du couvent de Bagnaïr, fondé en 976; Tch. II, 847.

3) Apoughamr, vivait en 411—962; S. 109, à Sourb-Astovadzadzin; cf. S. 7.

4) Grigor, était déjà mort en 1040; S. 24, à Sourb-Grigor d'Ani; marié à Chouchan ou Chouchic, vivante en 1029; B, 87, 91; S. 21; enterré à Sanahin, S. t. I, p. 13.

Sagoï ou Sadoï, frère de Chouchan, vivait en 1040; S. 24.

5) Hrimoséda, † en 1040; S. 24.

6) Vasac, était mort en 1029; B. 87, 90; S. 7.

7) Apelkharib, fils de Grigor et petit-fils d'Apoughamr, vivait en 415—966 (lis. en 485—1036); S. 7, Sourb-Phrkitch, à Ani. — Marzpan d'Arménie; B. 87; S. 8, en 414 — 965 (lis. 484 — 1035); fils *cadet* de Grigor, S. 24, en 489 — 1040.

8) Vahram, anthypate-patrice, vivait en 437 — 988; B. 86, à Marmachen; en 478 — 1029, ibid.; S. 22, Sourb-Grigor, à Ani; † 1047, à 80 ans; marié à Sophio, fille de Tigran, enterré avec elle à Marmachen; S. t. I, p. 225.

9) Hamzé; B. 87; S. 24; était mort en 1040.

10) Grigor magistros, fils de Hasan (?) ou de Hol-Vasac; vivait en 482—1033; B. 114; en 1051 (et non 1151, comme il est imprimé), à Kétcharhous, dont il est fondateur.

11) Sembat magistros; B. 87; vivait en 998. *a)*

12) Apoughamr, vivait en 480 — 1031; B. 86; Sourb-Arhakial, à Ani, S. 14, 22; B. 92; S. 114, à Bagnaïr, en 682 — 1033. *b)*

13) Grigor, vivait en 1031; B. 86; S. 14; † 1047, B. 87. *c)*

Vahram; B. 88; son père n'est pas positivement connu.

18) Vahram ou Grigor II Vcaïaser.

19) 0 mariée à Vasac.

20) 0 mariée à Apirat.

21) Achot Pahlavide?

22) Vahram, marié à Séda, fille de Vasac-le-Grand; S. 96, à Bagnaïr, église de S. Grégoire l'Illuminateur?

Barsegh, fils d'un frère de Grigor; S. t. I, p. 220.

14) Apoughamr magistros, vivait en 1215, S. 106; en 1225, B. 88, 89; S. 57; S. 114, en 1233; marié à Mahmélic (?) S. t. I, p. 220; enterré à Khanlidja.

16) Khariph ou Kharib magistros, petit-fils de Vahram, était mort en 1225.

15) Grigor, archevêque d'Ani, S. 57, à Gochavank; S. 106, en 1215; vivait en 1225, B. 88, 89; fils d'Apoughamr, S. 114, en 682—1233. — Ou Grigor magistros, à Bagnaïr (?).

(Notes au Tableau A.)

1) † en 434 — 985. Dul.

2) † en 420—971; Dul. d'après Matth. d'Ed. ch. XI, sans discussion de la date de Tchamitch.

3) V. ses frères Sembat et Apoughamr, *a)* *b)* du Tableau B.

4) Autre fille, mariée à..., mère d'Apirat, père de Nersès-le-Gracieux. Dul. — Ceci est inexact, v. Tch. II, 1032; III, 25. Apirat était fils de Vasac, gendre de Grigor magistros; car Grigor III était fils d'Apirat, fils d'une soeur de Grigor II, et Nersès était frère de Grigor III; S.-Martin, I, 442; Tcham. III, Tables, p. 110.

5) Pas de date de la mort, chez. Dul.

6) Basile, évêque d'Ani, puis catholicos 1082 — 1085, chez Dul. *sic*.

7) La généalogie de cet Apirat est inexacte chez Dul. V. note 4.

8) La généalogie de ce Vasac est inexacte chez Dul. V. note 4.

9) Basile II; catholicos 1180 — 1193 *sic*, chez Dul. — Basile II, d'Ani; Tch. III, 110 des Tables, dit: «Barsegh Grigorian, d'Ani, fils d'un frère du catholicos Barsegh.» Or Barsegh II ne pouvait être fils de Grigor, duc d'orient, † en 1099, puisque lui-même ne mourut qu'en 1203. M. S.-Martin dit mieux: «Fils de Grégoire, fils d'un

frère de Basile 1er; il faut que ce Grégoire, père de Basile II et d'Apirat, ait été fils de Vasac, ou de quelque autre frère de Grigor, duc d'orient. — M. Dulaurier, dans sa Table généalogique, représente Basile II, † 1193 (lis. 1203) comme fils de Grégoire couropalate d'orient, fils de Vasac et de la soeur de Vcaïaser, et Grégoire III comme fils d'Apirat, conséquemment aussi ***petit-fils*** de la soeur de Vcaïaser.

10) Grigor III, fils d'Apirat, n'était pas ***fils***, mais petit-fils de la soenr de Grigor II Vcaïaser. Tch. III, 110 des Tables, dit avec raison qu'il était: Գրիգորիս որդի Ապիրատայ, քեռորդոյ Վկայասիրին «Grigoris, fils d'Apirat, fils de la soeur de Vcaïaser;» mais t. II, p. 1032, il cite le Hisous Vordi de Nersès, disant: «Vcaïaser plaça sur le S. siége զատ ի քեռէն որդի ծնեալ (յքեռորդի իւր) զԳրիգորիոս համանուանեալ, զհօրն մերոյ եղբայր եղեալ «Le fils de sa soeur, nommé comme lui Grigorios, frère de mon père.» Or Grigoris ou Grigor III n'était que le petit-fils de la soeur de Vcaïaser, et en outre le propre frère de Nersès-le-Gracieux. Tchamitch, là même: «Ce Grigoris avait pour frères Vahram, Vasac et ***Apirat, père de Nersès;»*** or cet Apirat fut père de Grigor III et de Nersès-le-Gracieux, comme il est dit dans les Tables.

Suivant M. S.-Martin: Grégoire III, ***fils d'Apirat***, (lequel était) fils d'une soeur de Grégoire II. Chahkhath. I, 203; fils d'Apirat, petit-fils de Grigor magistros, était ***fils*** d'une soeur de Vcaïaser, i. e. ***petit-fils*** d'une soeur et fils d'Apirat, neveu de Vcaïaser.
Grégoire IV, fils de Vasil, frère de Nersès-le-Gracieux.
Grégoire V, neveu de Grégoire IV.
Grégoire VI, fils de Chahan, frère de Nersès-le-Gracieux; Chahkhath, I, 205; cet auteur ne parle pas de Barsegh ou Basile II.

(Notes au Tableau B.)

1) 2) Si la fondation du couvent de Baguaïr, en 976, d'après Tchamitch, laisse quelques doutes sur ces deux personnages, rien n'empêche de croire que l'église ne soit antérieure au couvent.

5) Ce frère d'Apelkharib, porte un nom hétéroclyte, qui n'est connu que par le seul témoignage cité.

7) L'église de Sourb-Phrkitch fut construite par cet Apelkharib, marzpan, fils du prince Grigor; il était petit-fils d'Apoughamr et frère de Vasac; cela eut lieu sous le catholicos Pétros et sous le roi Sembat, fils de Gagic-Chahanchah; or Pétros siégea 1019 — 1053; Jean-Sembat régna 1020 — 1040: la double correction que je propose dans les textes du P. Sargis est donc justifiée. Il en est de même de celle de l'inscription S. 8, en 413 — 964 (lis. 483 — 1034, comme dans la copie de M. Kästner), où il est dit que ce personnage alla à C. P. sous l'empereur Michel; car Michel IV, le Paphlagonien, régna 1034 — 1041.

Vasac, prince des princes, était déjà mort en 478 — 1029, mais il avait concouru à la construction de Marmachen avec ses frères Vahram, Apelkharib et Hamzé, dont l'oeuvre fut terminée en cette même année; B, 87; S. 24. Pour Apelkharib, fils cadet de Grigor et de Chouchan et petit-fils d'Apoughamr, il avait bâti à Ani la sépulture de son père, de ses frères Hamzé et Hhrimoséda, et de son oncle maternel Sagoï; S. ibid. Si l'inscription de Marmachen ne dit pas positivement qu'Apelkharib et le jeune Hamzé fussent frères de Vasac, la 24e de Sargis, à Sourb-Grigor d'Ani, ne laisse aucun doute à cet égard. Bien que ce personnage ne soit pas mentionné chez le P. Tchamitch, son existence et ses actes sont constatés par nos inscriptions, pendant 58 ans après la mort de son père.

11) Asolic, l. III, ch. 41, dit non pas qu'il fût fils de Vahram ***Pahlavide***, mais de Vahram; seulement il nomme immédiatement avant Sembat «Vahram Pahlavide.» Au même endroit il mentionne le marzpan Achot, N. 21 de ce Tableau: c'est là ce qui m'a fait conclure la descendance de ces princes.

Or l'inscription S. 96, à Sourb-Grigor de Bagnaïr, nomme Vahram N. 22), prince des princes, qui épousa Séda, fille de Vasac-le-Grand; sur cela je remarque que les noms d'Achot et de Sembat sont plutôt Bagratides que Pahlavides. En outre il ne se peut guère que Sembat fût fils de Vahram, marié à une Pahlavide, Séda; mais Achot, père de Vahram, peut avoir été contemporain de Vasac-le-Grand; car Vasac † en 1021, et Sembat, fils de Vahram, vivait en 998 et 1029.

14) Le père de cet Apoughamr n'est pas connu par un témoignage positif, mais les dates qui concernent ce dernier prouvent qu'il appartient au XIIIe s., au temps de Zakaria et d'Ivané Mkhargrdzels; v. Chahkhath., t. I, p. 273.

15) Ce Grigor fait une donation à S.-Jean de Gochavank, sous le supérieur Andréas, S. 57; il était père spirituel du couvent de Bagnaïr, Ter Sargis étant maître du lieu et supérieur d'Ani, S. 106, en 1215; — qualifié de magistros, dans une inscription de Sourb-Astovadzadzin, à Bagnaïr, S. 114, en 682 — 1233, sous le supérieur Siméon; or ce supérieur est mentionné S. 106, sous Sargis, supérieur d'Ani, et sous Zakaria Chahanchah, S. 90; S. 108, sans date; 117, sans date; 118, 119, id.; 116, en 692 — 1243; cf. une inscription de Sourb-Stéphanos, à Lmbat, S. t. I, p. 220, 221.

Pl. LV. Ruine d'église, non loin de la muraille de la ville.

— Au S. E. du N. 17 de M. Abich, on voit en effet un édifice portant le N. 11, qui signifie «substruction de petites églises;» si ce n'est pas ici une substruction, en tout cas c'est une ruine, que rien ne caractérise, si ce n'est une fausse arcade plein-cintre, ressortant en relief sur une muraille. V. Pl. XX.

Pl. LVII. Porte principale du Palais N° 17 de M. Abich, Pl. XXIV *B* de l'Atlas de mon Voyage archéologique. Les croix, dont cette belle façade est parsemée, justifient de nouveau le titre de Kreuzhalle, imaginé par M. Abich. Il doit exister une brèche ou une ouverture quelconque au voisinage, car M. Kästner avait figuré ici une cavalcade passant le long de la muraille. V. Pl. XXI.

Pl. LVII. Le Palais aux croix, vu de la vallée, c'est-à-dire en-dehors des murs. V. Pl. XXII.

Pl. LIX. Bains royaux, dont rien ne fait connaître la situation. V. Pl. XXIII.

— M. Mouravief, t. II, p. 284, dit qu'en venant de l'église Ronde, qu'il avait aperçue de la Cathédrale, il arriva près de vastes ruines, qu'on appelle «Ruines des bains,» bien qu'elles aient plus l'apparence d'un palais et d'une église réunis jadis en un corps de logis, et que peut-être c'est la chapelle en marbre érigée par le catholicos Sargis, en l'honneur de S^e^ Rhipsime, lorsqu'il établit à Ani le siége du patriarcat, après l'an 992. Si le monument figuré sur notre Planche est l'édifice dont parle le voyageur, ce serait aussi le N. 18 du Plan de M. Abich.

Quant à l'église de S^e^-Rhipsime, l'historien Vardan, le seul qui en parle, dit que le catholicos Sargis, installé en 992, fit construire tout près de la cathédrale une église, où il déposa les reliques des saintes compagnes de Rhipsime; v. Vardan, manuscrit du Musée Roumiantzof, p. 93, et Minas Bjechkian, Hist. d'Ani, en armén. § 27. Les mots «auprès de la Cathédrale» *առ ընթեր*, ne laissent pas croire que S^e^-Rhipsime fût du côté des Bains, du Plan de M. Abich; on ignore quel édifice jouxtait la cathédrale, et si la ruine qui se trouve tout auprès, vers l'E., était une église, une chapelle ou un simple clocher, comme le suppose M. Texier, dont j'ai cité l'opinion à ce sujet p. 22; ç'aurait bien pu être un oratoire *ժամատուն*, ou même un clocher, sous l'invocation de sainte Rhipsime. Le clocher de la grande église d'Edchmiadzin renferme, si je ne me trompe, une chapelle dédiée aux SS.-Anges. Quant aux Bains, le même ajoute, p. 99, qu'ils sont ruinés à fleur de sol, et ne diffèrent en rien des autres édifices de ce genre, en Asie: ainsi il adopte la nomenclature qui a prévalu au sujet de ces débris.

Pl. LX. Eglise creusée dans le rocher, N. 12 du Plan de M. Abich. V. Pl. XXIV.

Pl. LXI. Habitations troglodytiques, en dehors de la ville.

— Si je ne me suis pas trompé plus haut, à l'occasion de la Pl. XIII de l'Album, la croix que l'on voit ici sur le mur, et la trace d'inscription carrée, sur la tour du premier plan, à gauche, indiquent que les grottes dont parle le dessinateur sont de ce côté, bien que rien, sur le Plan de M. Abich, ne porte à le croire. Seulement, comme le Plan

de M. Texier fait voir bien nettement le ravin d'une petite rivière, à l'angle S. E. de la ville, je crois ma détermination exacte. D'ailleurs, la direction que suit maintenant le dessinateur nous ramène également à cette localité. On aperçoit dans le lointain, au N., l'église du Berger. V. Pl. XXV.

Pl. LXIII. La muraille au Lion. V. Pl. XXVI.

— C'est la courtine s'étendant entre deux tours, à droite de la porte principale ou du Milieu, de la Pl. 15 de M. Texier.

Pl. LXIV. Double copie de l'inscription coufique qui se voit sur une tour jouxtant la courtine au Lion, dont l'une relevée un jour de soleil, et plus belle que l'autre; v. III[e] Rapp. p. 143. M. Khanykof la traduit ainsi:

«Au nom du dieu clément et miséricordieux, a ordonné la construction de cette tour ronde le grand, le victorieux, l'habile administrateur, le père des braves, Manoutchar, fils de Chaour;» ce Manoutchar était émir d'Ani en 1072. C'est donc la plus ancienne inscription musulmane d'Ani. Celle, également coufique, portant le nom du même émir, sup. N. XXXII, est la seconde; celle de Keï-Sultan, sur le Minaret, N. XXXIII, est la 3[e], en 595 Hég. — 1198; La 4[e] est celle vidimée par Zakaria, en 1238, persane, géorgienne et arménienne; la dernière, enfin, est celle d'Abou-Saïd, postérieure à l'an 1319; v. p. 31.

Pl. LXV. Tour où l'on renfermait les criminels, ainsi que s'exprime M. Kästner, sans doute d'après son cicérone. V. Pl. XXVII.

— On y remarque 3 croix de souvenir; à travers la porte, on découvre l'intérieur et les principaux monuments de la ville, et sur le tableau, le cadre d'une longue inscription, déjà reproduite Pl. XL, au nom de Zakaré-Chahanchah, s'attribuant la construction d'une portion de la muraille.

Cette porte, très fortifiée et ogivale, est la principale, sous le N° 15 des Pl. de M. Texier. Sur la tour de gauche, à quelques assises au-dessus des 3 croix, il y a aussi un cadre d'inscription.

Parmi les copies de M. Kästner je trouve les inscriptions suivantes de la muraille d'Ani, dont le lieu n'est pas toujours précisément connu.

a) Sur une des tours de la porte septentrionale, celle-ci même:

Ս̅Ի Սարգիս ա | ւգնէ Սարգիս | Գորգ . . . . . ամէն.

«S. Sargis, assiste Sargis Gorg . . . . . amen!»

b) Sur la tour N° 1 *sic*, non loin de la porte septentrionale; cette inscription, composée de 6 courtes lignes, est fruste:

Ա̅Ծ պա | հեա զԶաքարի | այ մեծ . . . . Շ | ահնշահ
զԳրիգոր և Վահրամ պատրիկ Յ | ոհաննէս
Մխիթար.

«O Dieu, protége Zakaria, le grand . . . . Chahanchah, Grigor, Vahram, Patric, Hohannès, Mkhithar.» A gauche il y a 4 lignes, de deux et trois lettres, indéchiffrables.



c) Tour N. 2; v. sup. Pl. XIV, p. 16.

d) Sur la tour N° 3 il y a une date, 653 — 1204, et une inscription de sept lignes, fruste et incomplète, d'où je ne puis rien tirer.

e) Tour N° 4, avec l'inscription coufique ci-dessus, Pl. LXIV.

f) N° 5, la grande inscription Pl. XVII, p. 17.

g) N° 6 on lit cette pièce, non entièrement déchiffrable:

Ք Ի ՈԹ Թ Ի թագաւորութեան
....փատլը, ի հայրապետութեան
տ̄ Բարսղէ (?) ես Աբրահամ շինեցի
զբուրջս եզման(?) հալալ վաստակոց իմո-
ց յիշատակ ինձ և ծնողաց իմոց.
որ քարդայք զԱ̄Ծ ողորմեա
և զառաքեալ ..... յաղօթս ....

«En 609—1160, sous la royauté de ... Phatl, sous le pontificat de Ter Barsegh, moi Abraham, j'ai construit cette tour du fruit de mes travaux légitimes, en souvenir de moi et de mes parents. Vous qui lisez *ceci*, *dites:* «Seigneur, aie pitié *de lui*,» et .... l'apôtre dans vos prières à J.-C.»

— Barsegh, neveu du catholicos Barsegh Pahlavide, fut d'abord évêque d'Ani, puis, en 1182 exerça à Ani les fonctions patriarcales, sans être catholicos en titre.

h) Une autre inscription, dont la place est seulement indiquée «sur une des tours,» à l'E., est en grande partie indéchiffrable.

Ի ՈԿԸ, Թի̄ շնորհիւ Քի̄ ես Մամախաթունս դուստր խաչ-
երեսի.....ի Բ̄ն գնացի յամուրն. ի.........
......ինձ.....եթերան......յ..շարակէի շինեցի զբուաշ-
նս յիշատակ — աղաչեմ որք մեզ թող-
ութիւն խնդրեցէք ի տէ̄

«En 668 — 1219, par la grâce du Christ, moi Mamakhathoun, fille de Khatchérès, ... étant venue dans cette forteresse ...... j'ai construit cette tour de .... en souvenir de moi: je vous en supplie, vous qui lisez ceci, demandez au Seigneur le pardon de mes péchés.»

— Un Khatchérès, fils de Vard, est mentionné comme déjà mort, dans les inscriptions de Ghochavank, vers le milieu du XIII[e] s. Sargis, t. II, p. 42. Il est inconnu d'ailleurs,

Pl. LXVII. Ani, vu du côté turk. V. Pl. XXVIII.

— C'est la vue générale des murailles, courant du S. E. au N. O. A gauche, les 2 tours de notre Pl. V, puis la porte Pl. VI, derrière laquelle se voit l'église en Icosagone, église Ronde ou de S.-Pierre, Sourb-Arhakial; en avant, la double porte, que je crois être celle dite des Tours-Noires, sup. p. 17; dans l'intervalle se montre la Cathédrale, qui semble

placée sur une éminence, tant elle domine le paysage; plus loin, la porte principale ou centrale, notre Pl. XXVII; puis la courtine au Lion, et la double porte, masquant la précédente et terminant le double mur. Celui-ci, pourtant, d'après les Plans de MM. Abich et Texier, s'avance beaucoup au-delà, sans ouverture indiquée, tandis qu'une 3[e] porte interrompt la muraille intérieure, d'après les deux Plans. Le mur simple remonte jusqu'au nord, en suivant les anfractuosités du terrain, et doit, comme je l'ai dit Pl. LVII, offrir ou une porte ou une brèche tout auprès du Palais des Pahlavides: le tout occupant un développement de plus d'une verste. Les murailles, dit M. Texier, p. 94, sont construites en un tuf volcanique jaunâtre, tout-à-fait semblable à celui de la campagne de Rome, que les Romains ont si souvent employé dans leurs constructions. Il ajoute, en parlant des monuments d'Ani, en général: tout cela est petit de proportions, mais appareillé avec tant de soin et couvert d'ornements si sagement mesurés et d'un style si original, qu'on peut à-peine reconnaître dans ces monuments, tenant du goût et de la délicatesse des Grecs, les conceptions d'un peuple ayant perdu de nos jours tout sentiment de l'art.

Suivant M. Mouravief, t. II, p. 265, 285, un fossé profond, creusé par le roi Sembat II, 977 — 989, devant les murs, réunissait les eaux de l'Akhourian et du Rhah. Ce renseignement, tiré du reste des auteurs arméniens, trouve sa confirmation dans un passage du Nigaristan, où il est dit que lors du siége de la ville aux deux rivières, par Mélik-Chah, neveu d'Alp-Arslan, «on construisit des radeaux, sur lesquels l'infanterie et les braves passèrent le fossé;» III[e] Rapp. p. 150. Un autre manuscrit du même ouvrage dit seulement que «la ville était entourée d'une grande eau.» D'ailleurs M. Texier et d'autres voyageurs ont vu les restes de la muraille de soutènement et de l'appareil entier du fossé.

Pour les personnes qui aiment à comparer, je rappelle qu'il existe en Europe des villes célèbres par leurs murailles fortifiées, telles que Nuremberg, qui, sur un développement de 7 kilomètres, passe pour avoir 365 tours, mais qui en possède réellement plus; Avignon, la ville des papes, et Aigues-Mortes, v. Revue Britannique, 1860, t. I, p. 96, et Hist. de France .... d'après les monuments .... 1859, t. I, p. 365.

Pl. LXVIII. Ruine de l'église dite du Berger.

— Chapelle de petites proportions, construite sur le modèle de l'Icosagone et de la Dodécagone d'Ani, par un homme de grande famille, dit-on, qui s'était réduit à l'humble condition de pasteur. Minas Bjechkian, Hist. d'Ani, p. 111 et Mouravief, II, 287, rapportent une autre tradition, qui dit simplement qu'un riche berger la fit construire, pour la prospérité de ses troupeaux. Le P. Indjidj, enfin, dit que le berger qui la construisit à ses frais y fut poussé par le chagrin de n'avoir pas été admis dans une église d'Ani; Arm. anc. p. 423. Ce serait donc la contrepartie de Djigrachen, à Tiflis «bâtie par la colère» d'un Arménien, dans les mêmes circonstances.

A en juger par le dessin, cet édicule a pu être joli, mais on n'y découvre rien de caractéristique, et pas une inscription: il est dans un état complet de délabrement.

Pl. LXIX. Arc de triomphe, isolé ou du moins sans aucune indication qui en fasse connaître les entours.

C'est, je crois, cette porte de sortie dont parle M. Mouravief, II, p. 287, formée de deux colonnes semblables à des minarets, jointes par une légère arcade, dont l'une est couronnée d'une coupole conique, comme une église; l'autre coupole s'est écroulée. Si je ne me trompe, cette porte doit se trouver tout auprès du Palais des Pahlavides, v. notre Pl. XXIX.

Pl. LXX. La tombe royale, dont on ignore complètement la situation. Pourtant il y avait à Ani un lieu consacré à la sépulture des rois, car Matth. d'Edesse, p. 68 de la trad. fr., dit positivement «que le roi Jean-Sembat fut déposé, à Ani, dans la tombe des rois ses prédecesseurs,» et l'on pourrait recueillir encore d'autres témoignages de ce genre. L'inscription qui y est tracée porte:

ՄԵԾՆ ԱՇՈՏ ԹԱԳԱՒՈՐ ՀԱՅՈՑ

«Le grand Achot, roi d'Arménie;» non pas Achot-le-Grand, qui a régné 859—890, mais Achot III, le Miséricordieux, qui transporta à Ani sa résidence et en fit la capitale de ses états, 952—977; cf. Mouravief, t. II, p. 266. M. Texier, p. 102, dit avec raison que l'on ne retrouve pas à Ani les sépultures des monarques qui y ont régné durant *cinq siècles*; — cette dernière expression est quatre fois trop forte. Plus loin il suppose que ces princes ont dû être enterrés dans des champs éloignés de la ville, et notamment au monastère de Karavink (lis. Ghochavank), dans la vallée de l'Arpa-Tchaï. Ce qui peut donner une certaine probabilité à cette assertion, c'est que précisément dans une inscription rapportée par P. Sargis t. II, p. 31, le roi Sembat, en 481 arm. — 1032, parle en effet du couvent d'Horhomos comme étant la sépulture de sa famille. M. Mouravief, II, 260, dit aussi que plusieurs des rois Bagratides ont été enterrés à Ghochavank.

J'ai reçu tout récemment, par l'obligeante entremise du P. Barnaba d'Isaïa, bibliothécaire du couvent de S.-Lazare, à Venise, un précieux renseignement, relatif à cette inscription. J'en donnerai d'abord le texte, tel qu'il a été publié par le P. Sargis, du moins les premières lignes.

«Sur la muraille au-dessus de la fenêtre orientale du couvent de S.-Géorg, à l'E. de Ghochavank, on lit:

կդր ոՉդ թուականութեան ջ լինելութեան արարածոց փրկչին և հայոց։

Ի ճողդըմ պէտքի լինելութեան արարածոց, մդր· պէտքի ոյ մարմնանալոյն, և ի նշա թուականին հայոց, ես սմբատ շահնշահ որդի գագկի շահնշահի ետու զիմ գեղս զաւհառունիս ի մեր հանգստարան թագաւորաց ի տեգերահաչակ վանաց հոռոմոսի .....

«Relativement à l'inscription que vous me soumettez, m'écrit le P. Barnaba, je vous avoue qu'il m'est impossible de trouver le moindre sens à la première ligne. Il faut qu'elle ait été mal copiée, car l'ordre des alphabets arméniens n'est pas exact, et je ne puis rien y déchiffrer. De plus, cette première ligne de ladite inscription ne se trouve pas dans l'Itinéraire d'Arménie écrit par notre R. P. Nersès, ce qui est étonnant; car il m'a assuré qu'il a recueilli avec un soin scrupuleux toutes les inscriptions de cette contrée. La lec-

ture de la même inscription, que je vous transmets ci-après, vous fera voir comment il a corrigé les autres erreurs.

Ի ճակատ եկեղեցոյն

✠ Ի ՌՈԺԶ ոլմպիադի լինելութեան արարածոց ՄԿ ըլմպիադի ՐՃ մարմնանալոյ և ի ՆՁԵ թվին (en 485 de l'ère d'Arménie) ես Սմբատ Շահնշահ որդի Գագիկ Շահնշահի ետու զիմ զեղս զՍահառունին ի մեր հանգստարան թագաւորաց ի տեղերահռչակ վանսն հոռոմոսի . . . . Je traduis:

«Sur la façade de l'église:

† En la 1616ᵉ olympiade de la création du monde, en la 260ᵒ olympiade de l'incarnation divine, et en 485 de l'ère arménienne, moi Sembat-Chahanchah, fils de Gagic-Chahanchah, j'ai donné mon village de Saharhounik à notre sépulture royale du couvent d'Horhomos, la merveille du monde, pour la rémission de mes péchés, et j'ai imposé par écrit à Sourb-Géorg quatre quarantaines pour Gagic, dont deux pour moi, après ma mort, et deux pour lui, jusqu'à la venue du Seigneur.

«Etant témoin Ter Pétros, catholicos d'Arménie, sous le P. Sargis et Géorg, supérieurs de ce saint couvent.

«Si donc l'un des supérieurs ou serviteurs de la sainte église met obstacle à ce notre souvenir, il est chargé de nos péchés devant le Christ; si quelqu'un, grand ou petit, des nôtres ou des étrangers, s'y oppose ou enlève notre village ou les champs, qu'il soit privé, lui et sa race, de la vue du Christ, comme Judas le déicide; qu'il soit séparé de la Sainte-Trinité et du signe du Christ; qu'il soit lié à la vie, à la mort; que tous les péchés et malédictions depuis Adam, jusqu'à la venue du Christ, retombent sur lui infailliblement, si Dieu le veut. † Thomas (l'écrivain?).»

— Après avoir remercié le P. Barnaba de son obligeante communication, j'ajoute: avec une telle copie, peut-être corrigée, le texte devient clair: les 1616 olympiades donnent un total de 5424 ans pour l'ère mondaine, celle de Jean Cozierhn, déjà employée, avec une variante de 4 ans, dans la grande inscription de la cathédrale, sup. p. 24; les 260 olympiades de l'incarnation donnent, à leur tour, 1040, pour la date de l'ère chrétienne; mais l'an 485 arménien demande 1036 de J.-C. (485 + 551 = 1036). D'où vient ce désaccord, précisément dans le chiffre du comput que des Arméniens devaient le mieux connaître? Le roi Jean-Sembat doit avoir fait sa donation à une époque où il prévoyait peut-être sa mort prochaine, mais l'année précise de sa mort n'est point indiquée clairement, même par Aristakès de Lastiverd, contemporain; d'autres, tels que Matthieu d'Edesse et Vardan, la fixent en 1041 et 1045. Pour la justification de l'année 485 — 1036, ce peu de mots suffisent, puisqu'avec ce chiffre il reste encore assez de marge pour arriver à la date, quelle qu'elle soit, de la mort de Jean-Sembat; cependant on ne peut nier que l'ère mondaine de Jean Cozierhn ne donne au moins quatre ans de trop relativement à l'année arménienne, et qu'il aurait fallu écrire «en la 1615ᵉ olympiade,» pour avoir la date correspondant à 1036 de J.-C., correction que la copie du P. Nersès n'autorise nullement.

Le fait saillant de cette inscription, c'est une nouvelle preuve de l'emploi, sur les monuments, de la supputation de Jean Cozierhn, à 24 ans d'intervalle de la construction de la cathédrale d'Ani.

Pl. LXXI. Le lieu où devait être enterrée la famille royale, dont la position n'est pas mieux définie. En tout cas le dessinateur représente ici un monument funéraire, décoré de six fausses arcades, où l'on lit ces groupes de lettres:

ԵՂԲ | ԱՅՐ | ԻԿՆ | ԿԱՐՈ | ՋԽՍ | ՋԽՍ

«Ieghbaïric.......» ce nom propre, tout-à-fait inconnu, n'appartient pas à la famille des Bagratides arméniens, et le reste n'a aucun sens. Pour l'acquit de ma conscience je dois ajouter qu'un Vahram, fils d'Ieghbaïric, et sa femme Thaïc, sont mentionnés dans une inscription de l'an 665 — 1216, au couvent d'Hohanavank, à Carbi. Mais la famille de ce personnage, qui devait être opulente, n'est pas connue historiquement; v. Minas Bjeċhkian, Hist. d'Ani, p. 71. Une *reine* ou dame Thaïc, fille de Charatchâh ou Charaph-Chah, paraît aussi dans une inscription de Ghochavank, en 718 — 1269, et dans une autre, sans date, du couvent de Bagnaïr; Sargis, II, 23, 39, 40.

Profitant de l'heureuse circonstance qui a fait tomber entre mes mains les beaux dessins de M. Kästner et de l'obligeance avec laquelle S. E. M. Gille a mis son Album à la disposition de l'Académie, j'ai fait retracer les deux célèbres couvents de Marmachen, aujourd'hui Ghanlidja, et de Khiphtchakh, aujourd'hui Harhidja-Vank; v. Pl. XXXII, XXXIII. Dans les notices suivantes, je fondrai ensemble celles données par le savant vartabied Hovhannès Chahkhathounof, Descript. d'Edchmiadzin, t. II, p. 270 — 276, et par le P. Sargis Dchalaliants, Voyage, t. I, p. 223 — 229, en faisant connaître les opinions particulières de l'un et de l'autre sur certaines questions, quand il y aura désaccord.

Marchachen v. Pl. XXXII.

L'église ou monastère de Marmachen, qui renferme les tombes des ancêtres du prince des princes Vahram, Pahlavide, frère du père du célèbre Grigor magistros, est situé dans la province de Chirac, non sur le bord de la rivière de Cars, comme il est dit dans le Voyage en Pologne, du P. Minas Bjechkian, p. 116, mais bien réellement sur la rive oriental d'un autre affluent de l'Akhourian ou Arpa-Tchaï, dans un endroit plat, au milieu d'une vallée. Le village qui y tient était autrefois fort peuplé, à en juger par les ruines. Il est aujourd'hui nommé par les musulmans Ghanlidja ou Khanlidja «le Sanglant,» et habité par des émigrés, venus de Cars après la guerre de Turquie, en 1829; il est à environ une heure et demie, six ou sept verstes au NO. d'Alexandrapol.

Tels sont les renseignements du P. Chahkhathounof, dans sa Description d'Echmiadzin, t. II, p. 270. Le P. Sargis, un peu plus précis, dans son Voyage, t. I, p. 223, nous apprend que Ghanlidja forme deux villages, dont la séparation n'est que nominale, situés sur le bord du Rah, l'Aladja-Tchaï, dans une vallée entourée de rochers; au voisinage se voient les ruines d'un beau pont, jeté sur la rivière.

La grande église, longue et large de 22 coudées arméniennes, était solidement construite, en pierres de taille, d'une hauteur moyenne et bien proportionnée, sans piliers à l'intérieur. Elle possédait une élégante coupole centrale, composée de dalles de pierre formant des espèces de sillons, un autel, deux sacristies et une seule porte, à l'O. Elle est en bon état, sauf la coupole, à moitié effondrée, et sert aux prières des habitants. Auprès de la porte il reste des traces d'un grand porche et d'un beau clocher, démolis par le musulman Dchara-Beg, qui, avec les pierres, construisit une tour de l'autre côté du Rhah.

Tout auprès, au N. et au S., sont deux petites églises à coupole conique, toutes deux en pierres de taille et ayant en grande partie perdu leur revêtement. Celle du N. était longue et large de 16 coudées et avait à droite et à gauche des chapelles pour dire la messe; celle du S., avait 12 coudées en longueur, sur 10 en largeur; enfin une quatrième église se dressait au milieu du cimetière.

L'église principale est la mieux conservée, et la façade occidentale en est, au dire de M. Kästner, toute couverte d'inscriptions, de haut en bas, dont trois seulement ont été copiées et publiées[1]). Notamment M. Kästner les a transcrites toutes les trois, en caractères qui ne représentent pas la forme archaïque des lettres, et la seconde a été redessinée par lui, dans l'Album de M. Gille, en lettres de plus beau style, mais qui pourtant ne satisfont pas un paléographe. Ses copies ne peuvent servir que comme renseignement et comme vérification des textes imprimés, elles paraissent fort exactes.

Comme j'ai déjà donné des traductions des inscriptions de Marmachen, dans mon III[e] Rapp. p. 86, 88, et dans divers mémoires, et que je n'ai aucun changement à y faire, je me contenterai de les analyser ici. La première en date, que j'ai traduite d'après le très excellent texte du P. Chahkathounof[2]), se trouve sur la muraille du S. et renferme la date précise de la fondation. Le prince des princes Vahram Pahlavide, anthypate-patrice, y raconte avoir commencé les travaux de construction en 437—988, sous le roi Sembat, fils d'Achot, et les avoir terminés en 478—1029[3]), sous le roi Jean-Sembat et sous le supérieur Erémia, puis sous son succeseur Sosthénès. Cette inscription est précieuse, surtout parce qu'elle nomme, outre Vahram, avec sa mère Chouchic et son père Vasac, deux autres frères du même prince, Apelkharib et Hamzé, non mentionnés dans l'histoire, et dont l'existence n'est constatée que par les monuments épigraphiques.

1) V. Chahkhathounof, Descr. d'Edchm. t. II, p. 271, 272, 273; Sargis, Voyage, t. I, p. 225, 227; Minas Bjechk. Hist. d'Ani, p. 74, 75. Il en existe une traduction françaisė dans les Mém. rel. à l'Asie, par Klaproth, t. I, p. 277, et une russe dans le N. 46 du journal Кавказъ, pour 1846.

2) La copie de M. Kästner ne fournit que l'insignifiante variante *ապատաջամանեն* pour *ապատա-ղամանեն*, nom d'un village.

3) Ces dates sont très nettes sur la copie de M. Kästner, ont été lues de même par les deux vartabieds arméniens, et font voir que la construction dura 43 ans. Ainsi il ne reste plus de doute à cet égard. Le P. Loucas Indjidj, au contraire, fait commencer les travaux en 435 de l'ère arménienne, différence de chiffre très aisée à expliquer, mais, par une interprétation à lui particulière d'un texte de Samuel d'Ani, il en fixe la fin en 443 de l'ère arménienne — 994 de J.-C. Nos copies n'admettent pas cette solution, bien que la durée de la construction puisse paraître extraordinaire par sa longueur.

La 2[e] inscription, sur le coin occidental de la même muraille, est au nom de Mariam, reine des Aphkhaz et d'Arménie, fille de Sénékérim et petite-fille de Gagic et de Cata[1]); cette princesse offre son village de Tarouk, sous le supérieur Sosthénès, moyennant une messe à dire, toute l'année, dans l'église de la Colonne, Sourb-Pétros, pour sa grand'mère Cata. Pl. XLIV.

Le texte est formel: «J'ai reçu des saints *religieux* une bonne part, l'église de la Colonne, Sourb-Pétros...;» est-ce l'église principale, est-ce une des deux petites églises, que le P. Chahkhathounof, p. 276, dit positivement être en forme de colonne ou de pilier, սիւնաձև? le premier est rendu vraisemblable par le lieu même où est tracée l'inscription. Quant à l'époque où fut rédigée celle-ci, il faut croire que la reine Mariam, femme de Giorgi 1[er], roi Bagratide de Géorgie, se donna le titre de «reine d'Arménie,» lorsque les habitants d'Ani se livrèrent à elle, soit immédiatement après la mort du roi d'Ani, Jean-Sembat, en 1039, qui fut suivie d'un interrègne, soit, moins probablement, après la prise de possession de la ville par les Grecs, en 1045, Gagic ayant été attiré à Constantinople; v. Hist. de Géorgie, p. 319. Quoique les histoires byzantine et arménienne n'en disent rien, il faut bien que le désir des habitants d'Ani se soit réalisé d'une certain façon, pour que Mariam ait pu, sur un monument voisin de leur ville, prendre le titre de «reine d'Arménie.»

La 3[e] inscription, tracée sur la paroi du mur septentrional, rapporte que l'église de Marmachen a été restaurée au temps et par l'ordre de l'atabek Ivané et de Chachanchah[2]), chef des adjudants (du roi de Géorgie), par l'archevêque Grigor, fils d'Apoughamr magistros, et par son frère germain Khariph magistros, petits-fils du prince des princes Vahram Pahlavide, le fondateur du monument. L'église, depuis longtemps changée en une sorte de citadelle; les bâtiments du couvent, occupés par des paysans, qui y tenaient leurs troupeaux, furent purgés de toute immondice et rendus au culte et aux religieux; le couvent Supérieur fut réuni à l'autre, où se trouve l'église, et tous les deux placés sous la main d'un même chef. Entre autres donations par les princes est mentionnée une église de Sourb-Stéphanos, dans la ville même d'Ani, à ce qu'il semble, avec toute sa paroisse, dont il n'est parlé nulle part ailleurs[3]). Tous les personnages énumérés ici vivaient en 674—1225, date que porte l'inscription, mais Khariph ou Gharib magistros fut tué peu de temps après par les infidèles, et enterré ici, près de son aïeul Հաւու Vahram.

---

1) Sénékérim Ardzrounien, roi du Vaspouracan, qui mourut en 1021, était petit-fils de Gagic, Bagratide par sa mère et fondateur de sa dynastie, au X[e] s. Gagic aurait donc été marié à la princesse Cata. A la rigueur, la reine Mariam serait l'arrière-petite-fille de Gagic.

2) Dans ma traduction, III[e] Rapp. p. 88, j'ai mis par inadvertance «Zakaré-Chahanchah,» tandis qu'il faut lire «Chahanchah, fils de Zakaré.» Il est à-peine besoin de dire que ce prince et Ivané étaient de la famille Mkhargrdzel, si influente à cette époque en Géorgie et maîtresse d'Ani, comme ayant remplacé là les Pahlavides.

3) Pour l'acquit de ma conscience je dois dire cependant qu'au 1[er] volume du P. Sargis, p. 218, est décrit le couvent de Lmbat, où se trouve une admirable église de Sourb-Stéphanos. Comme le village de Lmbat est dans le canton de Chirac, non loin des localités dont je m'occupe, il se pourrait bien, si les termes de notre inscription n'étaient si formels, que ce fût là la paroisse donnée par Ivané et Chahanchah au couvent de Marmachen. Mais d'abord nous ne sachions pas que Lmbat ait appartenu aux Mkhargrdzel, et ensuite notre inscription dit: «Nous lui avons donné (à Marmachen) tout ce que nous possédons de domaines héréditaires dans la ville d'Ani, venant de notre aïeul, et d'abord l'église de Sourb-Stéphanos, avec toute sa communauté.»

Comme les donateurs parlent aussi d'une inscription contenant la liste des domaines du couvent, cela nous rappelle les deux grandes inscriptions de l'église Grecque d'Ani, dont une datée 664—1215, où précisément se lit le nom de Chahanchah, chef des adjudants, et qui renferme une énumération de ce genre; v. sup. p. 14.

En outre le P. Chahkhathounof relève ici, avec raison, certains détails qui ont de l'importance: «d'abord la mention de constructions en marbre,» existant autrefois dans l'église principale ou dans les deux petites chapelles «en forme de piliers,» dont elle est flanquée; constructions dont, ajoute-t-il, il ne reste aucune trace. Or ces «constructions en marbre» n'existent que dans la copie du P. Chahkhathounof; celles du P. Sargis et de M. Kästner ont fait justice d'une telle allégation. Néanmoins le P. Sargis, dans son texte, se sert toujours de la leçon *Marmarachen.* Pour moi j'ai peine à croire que le nom de Marmachen, le seul qui se lise dans les inscriptions tracées au XIe s. et presque contemporaines de la fondation de l'édifice, dérive par abréviation de Marmarachen, quoique, à vrai dire, on n'en connaisse pas de plus plausible étymologie. Ensuite ce couvent Supérieur, plus ancien que Marmachen, suivant le P. Sargis, dont il existe encore la muraille occidentale de l'église, est situé sur une hauteur dominant le couvent, à la distance d'une course de cheval, vers le NE. Ce sont sans doute ces ruines dessinées par M. Kästner, Pl. V et VI de la première Partie de l'Album d'Ani. Ce couvent était indépendant et plus ancien que Marmachen, bien qu'on ne connaisse ni l'époque de la fondation, ni le nom du fondateur.

L'importante correction que nécessite la copie de M. Kästner, appuyée sur le texte publié par le P. Sargis, dans la généalogie des personnages ici mentionnés, n'échappera pas au lecteur. La copie de Chahkhathounof, d'après laquelle j'ai fait ma traduction dans le IIIe Rapp. p. 88, donnait à penser qu'Apoughamr, l'archevêque Grigor et Khariph magistros étaient trois frères, petits-fils de Vahram; la nouvelle copie, au contraire, dit positivement que Grigor et Khariph étaient fils d'Apoughamr, et conséquemment celui-ci fils de Vahram. Voici cette partie du texte; Marmachen, 3e inscr.; Kästner, album de M. Gille, p. 5; Sargis, t. I, p. 227.

Ի ժամանակս բարեբաշտից և Ածասիրաց պատրոնաց մերոց աթաբակ Իւանէի և մանդատորթախուցէս Շահնշահի հրամանաւ սոցին վերստին նորոգումն եղև հրաշափառ տաճարի ԱԾ մաւր լուսոյ [1]) *սբոյ կաթուղիկէիս Մարմաշինոյ* [2]) *ի ձեռն որդւոց* [3]) *Ապուղամրի մագիստրոսի տր Գրիգորոյ արհեպիսկոպոսի և հարազատ իմոյ Խարիբին Թոռանց Վահրամայ իշխանաց իշխանին զարմից և շարաւիղի սբոյ Գրիգորի շինողի ի հիմանց մեծաւ տենչմամբն և յուսով զսայ վն բազմագումար Քհնայից և պարգևաւ արդիւնս յոլովս........*

1) Chahkh., p. 373 t. I. *Ածանիստ.*

2) — *մարմարոնեայ շինուածովք.*

3) — omet ce mot très essentiel: «Ter Grigor archevêque, *fils* d'Apoughamr ...... petits-fils de

En 1822 un certain prêtre Phrkitch, ayant découvert ici une construction souterraine en pierres et chaux, pensa que c'était un trésor et y exécuta des fouilles, dans l'espoir d'y trouver de l'argent. Au lieu de ce qu'il désirait, il ne mit au jour qu'une pierre tumulaire, qu'il pria de placer sur ses restes, après sa mort, en guise de consolation de ses pénibles travaux. Sur cette pierre on lisait:

«Ceci est le lieu de repos de Sophia[1]), servante du Christ, épouse de Vahram Pahlavide, prince des princes, et fille de Tigran, marzpan d'Arménie, seigneur d'Antzévatsik, dans le grand Vaspouracan. Je suis trépassée à la moitié de mes jours, laissant mes fils affligés, et vous prie de vous souvenir de moi, afin que Dieu ait aussi pitié de vous. En 464 — 1015.» Par-là il est aisé de prouver que Vahram[2]), mari de la princesse, ainsi que ses fils et petit-fils, étaient enterrés ici, et non dans l'enceinte de Sanahin, dit le P. Sargis. Les tombes tirées de terre ont été employées à d'autres usages et ont disparu. Au-dessus du village, sur un plateau, se voyait autrefois le fort de Vahramachen, maintenant démoli: les matériaux en ont été dispersés.

Il n'existe non plus aucun vestige des habitations des moines. Le Cartulaire de Hovhanavank, à Carbi[3]), nous apprend que le supérieur Erémia, qui avait succédé à un autre dont le nom est inconnu, se démit de ses fonctions en faveur de Sosthénès et mourut à Carbi en 482 — 1033. Sosthénès, qui lui succéda, fut en relations avec Grigor magistros, Pahlavide, dont deux lettres lui sont adressées. Il reçut aussi de ce prince un beau rubis, qu'il tenait de la munificence de Constantin Monomaque.

Pour notre Pl. XXXII nous avons profité d'un dessin de l'Album de M. Gille, de beaucoup préférable à celui qui fait partie de notre Album d'Ani. Seulement nous ferons remarquer que, sur l'exemplaire de l'Académie, M. Kästner a fortement ombré les deux fausses arcades accompagnant la fenêtre de l'E. de la grande église, ainsi que de l'église qui est à droite, et celles auprès de la fenêtre N. de cette dernière, comme si c'étaient des niches, du genre de celles pratiquées dans les massifs des églises de S^e-Rhipsime, à Edchmiadzin, de Harhidj, de Zéda-Thmogwi, d'Icortha, ici même sur la Pl. VIII, qui représente la façade S. de la Cathédrale d'Ani, et sur celle de l'église Grecque, Pl. IV. Au lieu que, sur le dessin qui a été reproduit, ces mêmes arcades étaient aussi éclairées que les autres et ne donnaient pas l'idée d'un renfoncement particulier. Je suis bien convaincu que sur le dessin reproduit par nous il devait y avoir une omission, que j'ai indi-

---

Vahram;» plus bas il est bien dit que Khariph magistros «fut enterré à la porte de la cathédrale, près de notre *aïeul* Vahram.» Dans la copie de M. Kästner, le mot *aïeul* manque, dans une lacune; le P. Chahkhathounof a lu *առն մերոյ*, qui n'a pas de sens «de notre homme;» mais le P. Sargis lit: *առ նշխարս Հաւուն* .... près des restes de *notre aïeul*,» qui répond très bien au mot Թոռանց du commencement. Ces généalogies sont discutées ci-dessus, p. 55, 6.

1) Cette inscription est le seul témoignage que l'on possède au sujet de la princesse Sophia.

2) Le P. Tchamitch, t. I, p. 938, assure que Vahram fut enterré à Sanahin, ce qui est contraire et au texte de l'inscription de l'an 1225 et aux conjectures, ici fort probables, du P. Sargis, Voy. t. I, p. 224.

3) V. IIIe Rapp. p. 71, la partie de ce curieux cartulaire qui se rapporte à la Géorgie.

quée au lithographe, et qui a été réparée. Je regrette que cela n'ait pas été suffisamment caractérisé sur la facade méridionale de l'église Grecque.

Harhidjo- Harhidja- ou Ghphtchakha-Vank.[1]) V. Pl. XXXIII.

Il existe plusieurs notices sur le couvent dont le nom figure en tête de cet article. Le P. Loucas Indjidjian lui a consacré quelques lignes, p. 330 de l'Arménie ancienne, imprimée en 1822; le P. Chahkhathounof en parle plus longuement, dans sa description d'Edchmiadzin, t. II, p. 262 — 270, et, avec son exactitude ordinaire, donne des détails clairs et précis, ainsi que le texte de 14 inscriptions; on trouve également une bonne description et 14 textes épipraphiques chez le P. Djalaliants, Voyage dans la Grande-Arm. t. I, p. 211 — 217, ici le texte des inscriptions est loin d'être correct; enfin en 1856 le vartabied Abel Mkhithar ou Mkhithariants[2]), moine d'Edchmiadzin, a imprimé à Tiflis une excellente petite brochure in-32, de 90 pages, contenant une histoire et une description complète, ainsi que 20 inscriptions. Une petite notice de M. Kästner lui-même nous renseigne assez bien sur la situation et sur l'état actuel du monument, dont nous publions le dessin d'après l'album de M. Gille.

Malgré la longueur du travail du P. Abel, c'est celui auquel je me suis attaché, sauf à y faire entrer ce que les autres contiendraient de nouveau et d'intéressant.

I. ORIGINES DU COUVENT DE HARHIDJ.

9 Le commencement des monastères de Chirac remonte au temps de la dynastie Bagra-

1) Sous le nom de «monastère de Harhidj» on n'entend pas la cathédrale construite par le spasalar Zakaria en 650—1201, ni l'admirable clocher du prince Hidchoub Vahram, mais l'ancienne église, dite Sourb-Grigor, avec son clocher, aujourd'hui en ruines, sise au N. de la précédente et bâtie au X[e] s. par Sargis Djon. En effet Zakaria, dans l'inscription relative à sa fondation, dit: «J'ai acheté le magnifique monastère de Harhidj .... et j'y ai construit cette cathédrale. Quant au nom de Harhidj, on n'a pas réussi à l'expliquer.

2) Les noms de famille arméniens se terminaient autrefois en *ouni*, *ian*, *ունի*, *եան*, au nominatif singulier, terminaison dont la dernière est l'analogue du latin *ianus*, comme Justinianus, qui indique un dérivé, et forme des ethniques, de pays et de famille: de là Archacounian, Mamiconian, ... Arsacide, Mamiconien .... Les Arméniens cependant, déjà dans l'antiquité, ont employé, au lieu du nominatif singulier, le génitif pluriel *iants* ou *ents* *եանց* ou *ենց*, comme Khoupasarents, Dzilents, analogue à la terminaison russe овъ, Lvof, Dolgoroukof, etc.; car les deux lettres *եա* forment aussi bien le son dur *է* *è*, que celui plus mou *iéa*, *ia;* la terminaison *ian* est maintenant exclusivement consacrée à signifier *fils de*, *vitch*, à la manière russe: Hacob Pétrosian Amatouniants signifie Jacques Pétrovitch Amatouni. Ainsi Mkhitharéants *(ian, iants)*, est identique à Mkhitharéan (ian), Patcanents, à Patcanian. Quant à la manière dont les savants de l'occident abrégent les noms de famille arméniens, Tchamitch pour Tchamtchian, Zohrab pour Zohrabiants, Indjidj, Avger pour Indjidjian, Avgérian, cet usage a été introduit par les Mékhitharistes de Venise, qui ne se désignent pas autrement sur le titre de leurs publications en langues européennes. Il est impossible de se rendre compte du motif qui a porté M. E. Dulaurier a écrire, dans ses diverses publications, Orbêli pour Orbélian, Indjidji pour Indjidj ou Indjidjian, Sourmêli pour Sourmel ou Sourmélian. En tout cas les Arméniens du crû n'ont pas le droit de se plaindre d'un procédé imaginé par leurs compatriotes aux-mêmes. B.

tide, sous le roi Abas, au X[e] s., ainsi que nous l'avons dit en parlant de l'établissement de la Cathédrale d'Edchmiadzin [1]), entre 930 et 936. A cette époque l'Arménie respira des guerres sanglantes des osticans persans, grâce à la bienfaisance du roi Abas. Alors donc les émigrés arméniens qui s'étaient dispersés rentrèrent dans leur patrie (v. à ce sujet l'Hist. d'Ani, § 16), et les religieux arméniens chassés par Romain, empereur de Grèce, affluant vers l'Arménie d'où ils s'étaient enfuis, passèrent dans le Chirac. Il y en eut parmi eux qui restaurèrent les couvents abandonnés autrefois par eux, et qui avaient été ravagés par les maraudeurs, d'autres qui construisirent à nouveau de grands monas- 11
tères dans l'Aïrarat, ainsi que l'atteste Kiracos: «On établit, dit-il, pour les religieux expulsés par l'empereur Romain, les couvents d'Horhomos et de Dprévank, dans le district de Chirac;» le nom seul du premier prouve qu'il provient de personnes arrivées de Grèce, car il signifie: «le couvent du Grec.»

Les paroles des historiens démontrent encore que le monastère de Harhidj fut établi dans le Chirac pour les besoins des religieux, ou, ce que je crois plutôt, que ceux-ci ayant été obligés par les guerres des osticans persans, de se retirer, il fut restauré à leur retour. Bien que cela ne soit pas dit formellement, nos géographes attestent qu'il était situé avec les autres couvents ci-dessus mentionnés dans le district de Chirac, où, dit 12
Vardan, se trouvent les saints asyles d'Horhomos, de Marmachen, de Dpravank, de Camrdchadzor et de Harhidj.»

Voici maintenant ce qui prouve l'existence du couvent de Harhidj à l'époque de la venue des religieux et bien longtemps avant celle où, aux jours d'Abas, furent bâtis et restaurés les monastères de Chirac.

1° Certaines anciennes inscriptions de Harhidj, dont les dates sont antérieures au X[e] s., avant l'époque d'Abas, avant l'établissement de monastères pour les besoins des religieux expulsés. Telle est la date d'une croix de pierre de l'ancien cimetière des moines, sur une hauteur à l'E., dans une chapelle de la Résurrection; cette croix, placée sur la tombe d'un moine, porte la date arménienne 21 — 572 [2]), et prouve de reste qu'au VI[e] 13
s. existait le couvent de Harhidj. Quand revinrent les religieux, et que les couvents de Chirac se relevèrent, celui-ci, qui avait été ravagé par les maraudeurs, fut restauré au X[e] s., ainsi que le dit le P. Tchamitch.

2° Quand Sargis Djon bâtit l'église de Sourb-Grigor à Harhidj, ce qui est regardé comme le commencement de ce monastère et de sa dignité de supérieur, le supérieur était Hamazasp, car Djon est mentionné dans l'inscription de fondation: «Moi Sargis Djon j'ai bâti

1) Ce travail du P. Abel ne m'est pas connu. B.

2) Suivant le P. Sargis, Voyage, t. I, p. 211, on lit sur une tombe: «En 17 — 568, ceci est le lieu du repos et la demeure d'Erémia le musicien;» c'est donc une autre inscription que celle mentionnée par le P. Abel. L'une et l'autre sont passées sous silence par le P. Chahkhathounof, et il me semble que cette circonstance est très digne de remarque; car après ces deux dates de l'ère arménienne, la plus ancienne que l'on connaisse est celle de 83—634, tracée sur le mur du couvent de Sourb-Hohannès, près de Diadin; v. Bull. Hist.-Phil. t. XIV, p. 221. B.

22 Les inscriptions de Harhidj que l'on verra plus bas, ainsi que la liste des supérieurs, font voir que ce Pétros en fut supérieur durant 35 ans. De son temps le territoire d'Aïrarat, où se trouve le district de Chirac, passa à l'amir-spasalar Zakaré et à son frère l'atabek Ivané, fils du grand prince Sargis, qui l'avaient arraché aux Persans[1]). A cette époque les deux frères reconstruisirent dans l'Aïrarat de nombreux couvents, détruits de longue date par les incursions des Ismaélites, ils en restaurèrent beaucoup d'autres, notamment dans le Chirac, qui formait leur domaine. Le même spasalar «acheta de ses propriétaires» l'admirable couvent de Harhidj, où se trouvait l'église de Sourb-Grigor, relevée de ses ruines quelques années auparavant, par le supérieur Grigor, dont nous avons parlé; il acheta, au nom de la reine Thamar, sous le supérieur Pétros vartabied, le couvent avec les limites de
23 son territoire, avec les propriétés dont il avait été jusqu'alors possesseur, et y ajouta, des siennes, le village de Mocoris[2]), voisin du couvent. Il lui donna encore d'autres propriétés, des terres, des eaux, des rivières et des emplacements de villages, mentionnés dans l'inscription; il y construisit un fort et la cathédrale de la Vierge, d'une structure merveilleuse, en pierres de taille; l'orna d'une quantité d'ustensiles, servant à de saints usages. «Enfin j'ai, dit-il, confirmé les anciennes limites du couvent,» dont l'avaient sans doute dépouillé des
24 étrangers. De tout cela et de la construction de l'église de la Vierge il est fait mention tout au long, dans l'inscription sur la paroi de la muraille du N., que l'on verra plus bas, et d'où il ressort que la construction fut achevée en 650—1201.

On voit la figure en pied des deux frères sur un gros bloc de pierre noire, encastré en haut, dans le mur de la façade orientale; nous en parlerons dans la description de l'eglise de la Mère de Dieu.

Les dates ou souvenirs offerts au couvent, sous et avant Zakaré, sont retracés sur les murs des églises ancienne et nouvelle, et seront rapportés plus bas dans leur ordre chronologique.

Désireux de prendre part à cette oeuvre de leurs immortels souvenirs et vertus, le
25 seigneur Vahram Hidchoub[3]), fidèle aux habitudes de la nation arménienne, a construit

---

1) En 1191, 96 et 99, Zakaré et son frère conquirent le Chirac, Anberd et Ani, suivant le témoignage de l'historien Vardan, et Thamar leur fit présent de ces cantons comme d'un apanage de leur famille; mais on ne connait pas à Ani de monuments de ces princes antérieurs à l'an 1201. B.

2) C'est aujourd'hui Parni- (plus bas Paroni-) Giough; car les Géorgiens nomment en général Baron, leurs princes, possesseurs héréditaires de villages, y compris les habitants. De là, par la suite du temps, paraît s'être formé le nom de Parni-Giough, donné à l'ancien Mocoris. — Baron, պարոն, est un titre arménien, que les Géorgiens remplacent par celui de პატრონი patroni, d'origine latine. Mais comme les princes dont il s'agit ici étaient arméniens, au service de la Géorgie, il se peut que leur titre de Baron ait laissé une trace dans le nom du village dont il s'agit. B.

3) Ce Vahram Hidchoub est autre que Vahram le Pahlavide, fils du grand prince des princes Grigor et fondateur de Marmachen, dont l'histoire raconte les hauts faits guerriers; lui-même succomba au siége d'Ani (lis. dans un combat près de Dovin), contre Apousvar, émir de Dovin, en 496 — 1047. Son corps fut déposé à la porte de l'église de Marmachen, ainsi que le dit l'inscription, et non à Sanahin, comme l'avance le P. Tchamitch, t. II, p. 938 de son Histoire. — J'ajoute que Hidchoub pourrait bien être le titre arabe hédjib, حجب, chambellan; celui de *patron*, seigneur, que lui donne le P. Abel, est tout-à-fait géorgien, comme je l'ai fait remarquer plus haut. B.

tout auprès de la cathédrale de la Mère de Dieu un splendide clocher, ayant au milieu une porte égale en largeur à la porte occidentale: le tout en souvenir de son âme, de celle de ses enfants et de sa femme Thamar, sous le supérieur Ter Hamazasp. L'inscription y relative se voit sur la muraille orientale, au milieu dudit clocher.

C'est ce Vahram Hidchoub qui a fait venir dans l'intérieur du couvent l'eau d'une 26
petite vallée située à l'E., nommée *Mious-Dchour* «l'autre eau,» dans l'inscription; elle vient d'une petite vallée voisine et sort de rochers abruptes au milieu d'une gorge de la montagne. [1])

La somme des années de la durée du monastère depuis la restauration par le vartabied Grigor, premier supérieur, après une ruine séculaire, se monte à 60, indiquées par les 27
inscriptions: c'est à savoir depuis 626—1177 (Grigor étant mort en 634—1185), jusqu'à 684—1235, en soustrayant les 10 ans antérieurs à sa mort, car on n'a pas la date de la restauration.

Depuis lors on ne trouve, chez les historiens contemporains, aucun témoignage de l'existence du couvent; depuis l'époque indiquée, il n'y a plus aucun souvenir consigné sur les murs, pour les années subséquentes. Ainsi les noms des supérieurs mentionnés dans les inscriptions, à l'exception de Sargis Djon et d'Hamazasp, dont la série a été interrompue à l'époque de la ruine du couvent, sont fournis par des inscriptions sans dates, qui parlent d'eux comme abbés, durant 60 ans, à partir de la restauration par Grigor. 28

Toutefois, combien de temps ont gardé l'autorité à Harhidj les supérieurs en fonctions depuis la construction du couvent par Sargis Djon, jusqu'à sa ruine, 100 ans avant la restauration par Grigor; combien aussi il y a eu de supérieurs, et quels, il n'en existe aucun souvenir: notamment l'inscription de Sargis Djon, ainsi que je l'ai dit, ne porte point de date.

Nécessairement après Hamazasp, contemporain de Sargis Djon et de la fondation de Sourb-Grigor, il y eut une série de supérieurs jusqu'à la ruine ou dévastation du couvent; car si, comme on l'a dit plus haut, il se trouvait ici des moines au VI[e] s., avant la fondation de Sourb-Grigor, et conséquemment des supérieurs, il a dû aussi s'en trouver après 29
cette époque, et il doit y avoir des souvenirs et une série de ces abbés.

Il est même impossible historiquement qu'après la date mentionnée, 684—1235, le couvent ait cessé d'exister jusqu'au temps de Chah-Abas, roi de Perse, en 1053—1604. En effet, lors du siége d'Erivan, ce prince ordonna à ses généraux de dévaster les contrées de l'Arménie soumises aux Osmanlis, comme le Basen et Khnous, ou, suivant Arhakel, du Chirac à Lorhi, de Nakhtchévan au fleuve Kour, de Vagharchabat à l'Artaz. Les habitants furent tellement effrayés, que les uns descendirent dans les profondeurs de vallées inacces-

1) La source amenée par Hidchoub Vahram ayant été arrêtée après la ruine du couvent, jusqu'à notre époque, en 1851, le canal a été rétabli et l'eau ramenée par le pieux Khatchatour Aslanian, de Balazet, habitant d'Alexandrapol, à ses frais et avec une sainte libéralité, pour l'avantage du lieu et en souvenir de l'âme du donateur. C'est ainsi qu'agissent les hommes bienfaisants et vertueux, dont la mémoire est immortalisée dans les inscriptions des couvents.

sibles, d'autres s'élevèrent sur les hauts plateaux des montagnes, et avec eux les moines des
80 couvents. «En ce moment de dispersion, dit le P. Tchamitch, à-peine resta-t-il un habitant sur dix dans les villes et bourgades de l'Ararat, de la Siounie ...;» Hist. d'Arm. t. II, p. 546.

Or il n'est pas douteux que Harhidjo-Vank subsista jusqu'à l'époque de dévastation et de captivité, sous Chah-Abas; car les districts de l'Ararat, voisins des frontières de Perse, tels que l'Aragadzotn, le Cotaïk et autres, étaient alors florissants, de même aussi leurs couvents, tels que Hohanavank, Havouts-Thar, Aïrivank, sur lesquels se déchargea principalement la fureur des Persans avant d'atteindre les districts éloignés. Ainsi ce fut le Chirac, avec ses monastères construits pour Dieu qui échappèrent aux ravages des Per-
81 sans jusqu'au temps de Chah-Abas; mais que plus tard celui de Harhidj soit tombé avec son territoire sous la main des dévastateurs, c'est ce que prouvent les circonstances relevées plus haut, d'après les dires des historiens.

Quelques-uns des vieillards appartenant précédemment à la population propre de Harhidj, et maintenant à celle du village de Paroni-Giough, l'ancien Mocoris, racontent que de leur temps, vers l'époque d'Héracl, roi de Géorgie, ils ne remarquaient pas à Harhidjo-Vank de communauté, comme il s'en trouve dans un lieu habité; que des vartabieds y venaient par hazard, y demeuraient un an, plus ou moins, puis se retiraient, laissant le lieu désert.

Mais sous le règne d'Héracl, maître d'une grande partie du Chirac, endeçà de l'Akhourian, pour ainsi-dire depuis l'époque du spasalar Zakaré[1]), un certain sultan persan Ghariman, ayant remporté un avantage sur les ennemis du roi, reçut de lui en présent et comme
82 domaine héréditaire une partie du Chirac. Il fixa sa résidence au bourg d'Ardic, et charmé de la majestueuse église de Harhidj, se mit à construire, outre des maisons d'habitation, des tours, sur le haut de l'église, ainsi qu'au couvent d'Ardic, afin de se défendre contre les ennemis, et pour, en cas d'attaque, y réunir ses trésors et ses vassaux, comme en lieu sûr.

Après la prise d'Erivan par les Persans[2]), Mahmad-Khan, commandant alors dans le pays, entendit parler de la force du lieu, de la forteresse et des tours de Harhidj, dans le Chirac, comme d'un repaire de rebelles et d'ennemis, et envoya sur le champ Kialb-Ali, un de ses généraux, pour démanteler la forteresse et l'église du couvent portant les tours.
83 Celui-ci partit, se posta en embuscade, d'où il fondit à propos sur l'ennemi, et ayant occupé les *dernières* tours, ordonna de démolir à l'instant l'église de la Résurrection, dont il sera parlé plus bas, construite sur un plateau, à la limite S. de l'ancien cimetière, dont la merveilleuse architecture arracha des larmes aux spectateurs. Il envoya alors des gens d'arme

1) Cette phrase serait un non-sens, si elle ne signifiait que la partie orientale du Chirac appartenait aux rois de Géorgie presque depuis le XIIIe s. B.

2) Erivan et les contrées voisines furent tributaires de la Géorgie depuis le milieu du XIXe s., et ne firent retour à la Perse qu'après l'annexion. Mahmad-Khan était gouverneur du pays en 1805, lors du siége par Tritzianof. B.

contre la forteresse, démolie jusqu'à la porte orientale. Ghariman, blessé au coeur et ne pouvant tenir contre l'impitoyable rigueur du général, qui avait décidé de ne pas laisser pierre sur pierre du lieu saint, se jeta à ses pieds et le conjura instamment de respecter seulement l'église où «disait-il, il n'y avait pas une position assez forte pour servir d'asyle à l'ennemi;» sa demande lui fut accordée. 34

Quelques années après, un certain prêtre Sargis de Chirac, voulant se retirer du monde après la mort de sa femme, vint habiter avec sa famille au couvent de Harhidj et en fit sa résidence: il reçut même des supérieurs d'alors le capuce de vartabied. On lui attribue un calvaire en pierre, non élégant, de l'autel de l'église de la Vierge, dont il ne reste plus vestige. Cet homme ignorant, sans conscience et vaniteux, cédant à de mauvaises pensées, dégrada de sa main impure, mutila quelques inscriptions des murs du temple de la Vierge, en fit aplanir certains endroits et voulait, l'impie, en effaçant le souvenir des travaux de ses prédécesseurs, dénaturer et mettre sous son nom leurs dons et offrandes. Alors son nom *glorieux*[1]), homophone de celui de Vest-Sargis, et ses actes impies passant de génération en génération, auraient été proclamés avec ceux des bienfaiteurs du saint couvent bâti de Dieu. Mais Dieu, vengeur de la gloire de son église, et qui ne donne pas 35
la sienne à d'autres, ne permit pas que ses projets réussissent. Après ses tentatives pour faire disparaître les souvenirs du temple et les inscriptions qui les consacrent, Sargis fut mandé incontinent par l'autorité spirituelle d'Edchmiadzin, pour quelques autres méfaits, et détenu là pour ne plus revenir à Harhidj. Ce fut l'oeuvre de la divine Providence.

Depuis lors et jusqu'à l'occupation de ces contrées par les Russes, en 1827, le monastère était resté inoccupé; mais alors les émigrés arméniens de Cars et de Carin ayant passé de la domination des Osmanlis dans les frontières russes, Harhidj se rétablit, les ruines des villages, des villes et des couvents, se remplirent d'habitants. Ceux-ci s'étant en grande partie fixés dans le Chirac, endeçà de l'Akhourian qui fait la limite entre les Rus- 36
ses et les Osmanlis, en 1830, l'évêque Stéphanos Khajaknian, d'Erzroum[2]), chef spirituel de Cars, prit toute la communanté d'Horhomosi-Vank et la transféra, avec tous ses effets, au couvent de Harhidj. Il orna magnifiquemment l'église de la Mère de Dieu, couvrit ces ruines d'habitations réjouissant le regard et devint supérieur du couvent et de la population émigrée, formant son troupeau; l'Empereur de Russie lui en conféra à perpétuité la direction, comme à l'auteur de leur immigration en Russie.

Au même temps le vieux Poghos vartabied Dchalaldian[3]), d'Erzroum, chef spirituel du Basen, avec une communanté d'émigrants, apportant les effets du couvent de N.-D. d'Hasan-Qalé et l'image miraculeuse des 7 plaies de la S^e-Vierge, passa dans les terres russes,

---

1) L'auteur joue sur le son de l'adjectif *վէստ* «noble, distingué,» pris ironiquement, et sur le nom de ce Sargis-Vest ou *Vestiarius*, célèbre traître arménien dans l'histoire du XIe s. B.

2) Le P. Sargis, Voyage, t. I, p. 212, le nomme «l'archevêque Stéphannos Tchakhalian.» B.

3) Chez le P. Sargis, «Djelléthian, chef spirituel du Basen, et du couvent d'Hasan-Qaleh, près de Carin.» B.

87 en Talk. N'ayant pas trouvé là un asyle sûr, il vint en 1831 dans le Chirac, au couvent de Marmachen, vide depuis longtemps, et désira s'y fixer.

A cette nouvelle le catholicos Hovhannès de Carbi, craignant que deux couvents établis dans le même district, sans population indigène, n'y devinssent une charge, transféra le vartabied Poghos et son image à Harhidjo-Vank. Celui-ci y consentit, et quand l'évêque Stéphanos fut, par ordre suprême, nommé à un autre diocèse, lui-même devint et reste jusqu'à ce jour supérieur du couvent, comme on le verra dans la liste. A cause du séjour en ce lieu de l'image miraculeuse, Harhidj est pour tout le Chirac un but de pélerinage fécond en prodiges et comblé toute l'année des offrandes de nombreux et fervents visiteurs.

88 Quant à la chapelle de Sourb-Harouthioun, mentionnée ci-dessus, construite sur une éminence à l'E. de Sourb-Grigor de Harhidj, plus haut que le village actuel de Ghphtchakh, elle était environnée des tombes des anciens religieux, et maintenant en ruines. Les pierres de taille en ont été employées à d'autres constructions, après la démolition de l'édifice par Kialb-Ali-Khan, général de Mahmad-Khan. Il n'en reste que des monceaux informes de pierres et de chaux, des fondations.

La seconde chapelle, où il était réglé de célébrer une messe annuelle, à la fête du Tabernacle, pour Grigor, restaurateur du couvent après 100 ans d'abandon, suivant l'inscription de 641—1192, est située sur un rocher [1]) se dressant isolé au milieu d'une vallée latérale, au S. du couvent. Ce rocher semble séparé du haut plateau rocailleux où est con-
89 struit Harhidj, ce qui le rend inaccessible aux hommes. C'est une petite église en pierre, sans coupole (*սապաշէն*), n'ayant qu'une porte, au N.; mais nous ne savons rien de ce qui y est inscrit, parce qu'il n'y a pas moyen d'y *descendre* (sic), vu qu'elle a été arrachée de la plaine, du haut en bas, peut-être par un tremblement de terre, à une époque inconnue. Seulement on assure qu'il y a des lettres tracées sur la façade, qui deviennent, dit-on, imperceptibles à mesure qu'on approche, parce qu'on ne sait où poser le pied. Faute de meilleurs renseignements nous n'en donnons pas plus ample description.

II. SUPEPIEURS DE HARHIDJO-VANK, DEPUIS LA CONSTRUCTION DE SOURB-GRIGOR JUSQU'À NOS JOURS.

Le P. Hamazasp, à l'époque de la construction de Sourb-Grigor, fondé par Sargis Djon en 429—(lis. 424—)975.

40 Le P. Grigor, supérieur lors de la restauration, après une ruine séculaire, opérée par lui. Il mourut en 1185. Sa tombe est jusqu'à présent dans l'ancien cimetière, à l'E. du couvent, avec cette épitaphe sur la pierre tumulaire:

«Ceci est le repos du bienheureux vieillard le S. Père Grigor, premier supérieur du

1) Le P. Chahkhathounof, p. 267, dit que ce rocher est au S. O. du couvent et, d'accord avec la notice donnée par M. Kästner, rapporte la tradition, qui en fait le tombeau de l'architecte. Le P. Sargis parle aussi de ce rocher isolé, sans donner d'autres détails. B.

S., couvent, docteur et modèle de tout bien. Nous vous prions, vous qui vous agenouillez devant la Sᵉ-Croix, de dire: Que Dieu se souvienne du P. Grigor dans sa miséricorde; et vous-même le Christ se souviendra de vous. En 634—1185.»

Le P. Pétros, 7 ans après la mort du même Grigor, devint supérieur et siégea 35 ans,
car les inscriptions prouvent qu'il exerça l'autorité depuis 641—1192, jusqu'en 669— 41
1220, ce qui montre qu'il siégea après Grigor. Dans sa 9ᵉ année Zakaria spasalar bâtit la cathédrale de la Vierge, en 650—1201.

Le vartabied Grigor, supérieur en 670 — 1221, au temps du prince Vatché, allié de Zakaré.

Un certain Ter Hovhannès, supérieur après Grigor ci-dessus, en 673 — 1224. De son temps est mentionné un certain Ter Hamazasp, peut-être un moine du couvent.

Le P. Hamazasp II devient supérieur après Hovhannès ci-dessus, d'après deux inscriptions de l'an 684 — 1235.

Ter Hamazasp et Ter Hovhannès sont mentionnés dans l'inscription du clocher, par
Hidchoub Vahram, mais si ce sont les mêmes ou d'autres que ceux ci-dessus, faute de date 42
sur le clocher, on n'a pu le vérifier.

III. SUPÉRIEURS DU COUVENT, AU XIXᵉ S. 1)

L'évêque Stéphanos Khajaknian, d'Erzroum, premier supérieur depuis la 3ᵉ restau-
ration du couvent, après environ 595 ans d'abandon, en 1830, au temps de l'émigration 43
venue des contrées osmanlies. Il se donna beaucoup de peine pour le nettoyer des ruines accumulées par les siècles, en fit une résidence convenable pour des ecclésiastiques et le rétablit sur le pied de son ancien état.

Plus tard il quitta ses fonctions de supérieur du couvent et de l'émigration et devint chef spirituel de la province de Chirwan, l'un des six siéges arméniens en Russie, par ordre du synode d'Edchmiadzin. Etant ensuite revenu dans son ancien diocèse de Goumri, dans le Chirac, il mourut en 1841.

Le vartabied Poghos Dchalaldian succéda à Stéphanos. De son temps il arriva des
émigrés de la juridiction du Basen, de Hntzouts-Vank, à Hasan-Qal ou Hasan-Qala, qui 44
se réunirent à Harhidj, apportant avec eux l'image miraculeuse des sept plaies de la Vierge, peinte, dit-on, par saint Luc. Cette image est encore l'objet du respect des fidèles et de leurs voeux fervents. Les offrandes qu'elle reçoit suffisent pour entretenir le couvent. Poghos vit encore, dans une vieillesse très avancée.

Le vartabied Grigor Jamcotchian, l'un des émigrés, fut choisi pour supérieur après le P. Poghos, au temps de l'évêque Nicolaïos; il succéda à celui-ci dans la juridiction de Chirac, puis il fut enlevé à ses fonctions de supérieur, par ordre de l'administration

1) Au commencement de ce siècle siégait le supérieur intrus de Harhidj, Sargis de Chirac, que nous avons exclu de la liste, à cause de son indigne conduite.



du siége d'Edchmiadzin, vécut là, fut soumis à une enquête et mourut au village d'Ochacan, en 1850.

45 Le vartabied Poghos Djalaldian, ci-dessus, reprend le siége après Grigor et continue à-présent d'être supérieur, mais il est privé de tous les biens du couvent, dont l'administration et les revenus sont confiés par l'autorité ecclésiastique à des séculiers.

IV. PRPORIÉTÉS DU COUVENT DE HARHIDJ, DÉSIGNÉES DANS LES INSCRIPTIONS PAR LES DONATEURS, EN DIVERS TEMPS.

2 vignes à Aroudj-Supérieur, aujourd'hui Thalich, dans le quartier de Khatchcants, et

46 Leur pressoir, offert à Sourb-Grigor de Harhidj, par un certain Khatchatour, sous le supérieur Pétros, en 645 — 1196.

Le village de Mocoris, près du même village, aujourd'hui Parni-Giough, avec ses terres, eaux et collines, propriété particulière du spasalar Zakaré, ainsi que les NN. suivants.

Un moulin à Gétic, dit Givaghats.

Un moulin à Ani, dans Gli-Tzor.

Un jardin dans Dzaghcotsatzor (à Ani).

Une vigne à Erivan.

Une vigne à Thalin: tous ces immeubles, en souvenir de l'âme de Zakaré spasalar, offerts au S. couvent, pour l'entretien des moines et de l'administration, au temps du P. Pétros, mentionné ci-dessus, en 650 — 1201.

Une vigne à Pharbi et

Une autre à Tadjatagegh, que l'on croit être l'Agarac d'aujourd'hui, offerte par le

47 prince Vatché et par sa femme Mama-Khathoun, fondateurs de Tézérou-Vank, dans l'Aragadz-Otn, sous le supérieur Grigor vartabied, en 670 — 1221.

La vigne du fils d'Evagre, achetée à Erivan par un certain Mkhithar et appliquée au couvent, sous Ter Hovhannès, en 673 — 1224.

Une vigne, à Norachinic, offerte par Sanasar et Baghtasar, fils d'un certain Khoupasar, au temps d'Hamazasp II, en 684—1235.

La vigne de Khoubasarents, l'une des quatre achetées par un certain Tiratour et donnée en souvenir à Harhidj, sous Hamazasp ci-dessus; sans date.

Un moulin à huile, bâti pour le profit du couvent par un homme pieux, un certain Khouthlou, en 783—1334.

48 V. DESCRIPTION DES ÉGLISES DE HARHIDJ.

Le monastère de Harhidj, Ghphtchagha-Vank suivant d'autres, à cause d'un village ainsi nommé, au voisinage, et situé dans le Chirac méridional, dans les gorges du versant N. de l'Aragadz, sur le flanc de longues vallées, se prolongeant par en bas jusqu'à la plaine.

A l'O.[1]), deux petites vallées, hérissées de rochers, descendent le long des gorges et se réu-
nissent devant le plateau où est le monastère. Il en sort des ruisseaux à l'eau diamantine,
murmurant toute l'année, qui embellissent la localité pour le plaisir des yeux, y répandent
l'air pur des montagnes, égaient les sites des riches campagnes qui s'étendent au pied du
monastère et sont disséminées jusqu'aux limites septentrionales des caps les plus avancés. 49

A cette hauteur des gorges de la montagne est situé le couvent de Harhidj, dans une position harmonieuse, un peu plus bas que le village, enceint d'une muraille qui coupe la vallée, avec ses églises, oeuvres merveilleuses et présentant le coup-d'oeil que j'ai dit.

L'église cathédrale, sous le vocable de la Mère de Dieu, a été bâtie par le spasalar
Zakaré[2]), en pierres de taille, de 24 pas[3]) dans les deux sens, avec une belle coupole sans 50
colonnes, portant sur quatre contreforts qui, de la muraille, s'avancent vers le centre de
l'édifice. Les deux contreforts de l'avant touchent au sanctuaire, au N. et au S.; les deux
de l'O. se rattachant aux voutes occidentales supérieures, sont ornés de deux petits piliers 51
d'une seule pierre, avec arcade aux cintres sculptés, formant comme un avant-corps, dont
la partie antérieure va vers le centre, des deux côtés de la porte occidentale.

Deux petites fenêtres circulaires y sont ouvertes, comme pour éclairer le lieu où 52
priaient les dames arméniennes, où l'on aborde par des degrés de pierre, tenant au mur et
assemblés en spirale[4]). D'après cette disposition, l'espace central, entre les piliers, est très
considérable. Sur le haut des quatre piliers reposent quatre arcades à angles, en trois sec-
tions, au-dessus desquelles s'élèvent les arceaux ronds des voûtes latérales de la coupole. 53
Les chapiteaux et bases des piliers forment cinq retraits, de grosses et de fines arêtes.

---

1) Au S. et à l'O.; Chahkh. p, 262.

2) Il semble que le P. Chahkhathounian n'ait pas lu l'inscription de la fondation du clocher de l'église de la Vierge, par le prince Hidchoub Vahram, postérieure à celle de la cathédrale par Zakaré; car dans la courte description du couvent, t. II de son ouvrage, p. 262, il trace cet aperçu superficiel: «L'église bâtie plus tard, par l'amir-spasalar Zakaré, est double, intérieure et extérieure, ou porche,» attribuant ainsi à Zakaré le clocher. On sait pourtant qu'il a lu l'inscription, car il la donne, avec les autres, p. 269; or celle-ci prouve clairement que l'église et le clocher sont l'oeuvre de différentes personnes; la cathédrale, bâtie par Zakaré en 650 — 1201, sous le supérieur Pétros; le clocher, par Hidchoub Vahram, sans date inscrite, sous Ter Hamazasp et le P. Hovhannès, bien postérieur au P. Pétros. L'inscription de la fondation de la cathédrale confirme positivement ce qui est tracé sur le fronton de la porte, en ces termes: «Par la grâce de Dieu, moi Zakaré amir-spasalar, j'ai bâti cette cathédrale.» Il paraît donc que c'est par oubli que le P. Chahkhathounian dit: «La double église, bâtie par Zakaré,» puisqu'il a allégué à part, ainsi que nous l'avons exposé, l'inscription de la fondation du clocher par Vahram.

Mais le vartabied Sargis Djalalian, dans sa collection d'inscriptions des églises de Chirac et dans la description qu'il en fait, semble dans sa courte notice ne rien savoir de la cathédrale de la Vierge; car non-seulement il ne mentionne pas l'inscription de la fondation du clocher par Vahram, mais encore il passe entièrement sous silence celle de la fondation de la cathédrale. On verra en leur lieu les autres variantes dans la description et dans les inscriptions du dit couvent.

— Comme les PP. Chahkhathounof et Abel ne distinguent pas l'église de son clocher, qu'ils nomment porche գաւիթ, il résulte naturellement de là de grandes variantes dans l'indication de la situation des inscriptions, variantes insignifiantes au fond, et qui ne méritent pas d'être relevées. B.

3) Քայլ, pas; le P. Sargis emploie le le mot կանգուն coudée, et donne les mêmes nombres. B.

4) De chaque côté de la porte il y a des plates-formes avec degrés conduisant en haut, au lieu où, dit-on, se tenaient les princes et leurs épouses; Sargis, p. 212.

L'église n'a que quatre fenêtres, longues et étroites, une de chaque côté, et sur les faces N. et S. deux autres ouvertures rondes, étroites, mais s'élargissant à l'intérieur; deux chapelles, à droite et à gauche du sanctuaire; deux en avant de celles-ci, dont les portes donnent sur le sanctuaire, et encore deux aux côtés de la porte occidentale, en dedans des voutes supérieures mentionnées ci-dessus, avec une fenêtre circulaire. Sur la paroi de la chapelle du N. se lit une inscription, que l'on verra en son lieu.

54 Il n'y a ici qu'un autel, pour l'offrande du saint mystère de la messe[1]) mais on n'y voit pas de fonts antiques, comme dans toutes les églises construites sous les Bagratides dans le Chirac; mais dans la section du N.[2]) il existe une baie cintrée en forme de bassin, où l'on expose maintenant l'image des sept plaies de la Vierge, ci-dessus mentionnée.

Au temps de l'abandon du monastère il n'y avait pas de calvaire sur l'autel, mais celui en bois, érigé par l'évêque Stéphanos Khajaknian, qui présida à la dernière restauration de Harhidj, est maintenant fixé sur l'autel de Sourb-Grigor; il en est parlé dans la
55 description. Mais à une époque récente il en a été dressé un beau, de la forme ordinaire, par des personnes pieuses, désireuses de la prospérité et du bon ordre du saint couvent, dont nous rappellerons les noms et les bonnes oeuvres.

La paroi du sanctuaire est en assises de pierres sculptées, représentant des fleurs ciselées finement, en carrés séparés l'un de l'autre, comme des cadres.

Il n'y a qu'une porte, à l'O., dont la paroi est ornée d'arcades de bonne apparence, avec des colonnes; au milieu de la première arcade sémicirculaire se voit cette courte inscription sans date, relative à la fondation: «Par la grâce de Dieu, moi l'amir-spasalar
56 Zakaré j'ai bâti cette cathédrale.» Plus bas, sur une pierre sémicirculaire, il y en a une autre, qui sera rapportée en son lieu.

Sur cette même muraille occidentale, dans l'intérieur du clocher, on voit diverses inscriptions au nom des donateurs, sur trois rangs, à droite et à gauche de la porte, et sur la muraille septentrionale une longue inscription datée, également relative à la fondation.

IV. EXTÉRIEUR DE L'ÉGLISE.

La coupole paraît du dehors très élevée, conique et anguleuse, et porte au sommet une croix argentée au four; dans l'intervalle des quatre fenêtres de la circonférence, il y a quatre petites ouvertures rondes,[3]) aux contours sculptés, et, dans les intervalles, des colonnes portant des arcades aigües; la largeur[4]) de la coupole est de 50 pas.

57 Sur la face orientale, où sont les fenêtres du sanctuaire et des chapelles, on voit s'ar-

1) Au lieu de cela, le P. Djalaliants compte neuf autels à célébrer la messe, et il prend pour tels les chapelles latérales ou sacristies.

2) A gauche de cette section, suivant l'usage, il a été construit tout nouvellement un bassin baptismal, aux frais de la pieuse dame épouse de Ter Minas, prêtre du lieu, qui prend à coeur la prospérité du monastère.

3) Notre Pl. XXXIII ne donne ni les fenêtres ni les oeils-de-boeuf; c'est sans doute un oubli de M. Kästner, que je n'ai su comment réparer. B.

4) I. e. la circonférence, ce qui donne le diamètre très respectable de 16 à 17 pas, environ 50 pieds. B.

rondir de magnifiques arcades sémicirculaires; les contours des fenêtres sont sculptés de grecques, qui s'élèvent en forme de croix dans les deux sens, en hauteur et en largeur, jusqu'au cintre du comble; à l'intérieur sont figurées les arcades, une croix à épanouissements, sur laquelle pose une colombe, puis deux serpents s'écartant de l'arcade sémicirculaire, passant à gauche et à droite, par-dessus les sommets des fenêtres des chapelles, sur les murailles du N. et du S., dont il sera reparlé.[1])

Sur la paroi du mur oriental, sous l'arcade du comble, terminée en ogive, un bloc
écarri de pierre noire, haut placé, offre les figures sculptées du brave spasalar Zakaré,
constructeur de l'église, et de son père Ivané, d'un aspect imposant et gracieux, dans toute 58
la majesté de leurs barbes, séparées en deux pointes, le bonnet militaire sur la tête. Leurs
visages redoutables, tournés l'un vers l'autre, expriment encore aujourd'hui la sublimité
de leurs pensées pour la prospérité d'une partie de l'Arménie.[2])

En outre les hautes proportions de leur corps, leur belle chevelure frisée, des épaules au cou, leur vêtement militaire à bordure, nous révèlent les richesses de leur taille héroïque. Tous deux, l'un au N., l'autre au S., ont une main placée sur la poitrine; l'autre, touchant au mur et tendue en avant, portait encore, il y a quelques années, la figure de la Vierge Mère de Dieu, au nom de laquelle est consacrée l'église; comme celle-ci est tombée, on l'a remplacée plus tard par une gouttière pour les eaux pluviales.

Derrière l'image placée au S. se voit un lionceau, accroupi dans la direction de la 59
figure, portant sur la tête une couronne royale et sur les flancs des ailes déployées. Ce
doit être un symbole de Zakaré, défenseur de Thamar, reine de Géorgie, ou, ce qui revient
au même, leur sceau royal, ce qui prouve que la figure au S. est celle de Zakaré, qui,
dans la grande inscription de la construction de l'église, dit: «Pour la vie de ma souveraine,
la pieuse reine Thamar.» En outre le personnage du S. est plus imposant que celui du N.,
il a le regard plus fier, des Asiatiques, d'où l'on conclut qu'il se montre ici, tel qu'au retour
d'une expédition en Perse, où il avait reconquis l'Ararat, dans l'éclat du triomphe et de ses
rudes travaux.

Les grecques que nous avons dites, passant à droite et à gauche de l'édifice, où elles 60
figurent des chapelles[3]), sont parfaitement semblables au N. et au S., et forment la même
ornementation et les mêmes croix, en s'arrondissant au-dessus des fenêtres; au milieu, sous

1) Je ne suis pas sûr d'avoir bien rendu ces détails architectoniques. B.

2) Le P. Chahkh. p. 266, décrit ainsi ces statues: «Il y a deux figures d'hommes, sculptées sur une pierre de la façade orientale, aux deux côtés de la fenêtre, sous le comble de l'église;» description qui établit clairement que les deux personnages sont séparés par la fenêtre. Mais le P. Sargis, p. 212, s'exprime ainsi: «Sur la muraille de l'E., sur un bloc monolithe, sont sculptées les figures en pied des braves spasalars Zakaré et Ivané, supportant une petite église.» Il est convenable d'ajouter que le P. Chahkhathounof a décrit les deux couvents de Marmachen, de Harhidj et quelques autres, non *de visu*, mais sur des notes qui lui ont été communiquées: ces descriptions occupent la fin de son second volume.

3) *խորանաձև*, analogue au russe теремчатый, indique un genre d'ornementation en forme d'édifice, employé sur les anciens bonnets des Tsars et sur la thiare des papes. B.

l'ogive du comble s'élève également une croix, mais celle du S. est plus basse que sur les deux autres côtés et trop petite pour atteindre l'arcade. Cela se voit aussi à Hovhanna-vank, dans l'Aragadsotn, si bien que l'on croit que la même main d'architecte a tracé les sculptures sur la pierre, tant les décorations des deux églisses ont d'analogie.[1])

Sur ces trois faces de l'église il y a dans la muraille une couple de niches, avec des sculptures sémicirculaires au sommet, qui répondent aux quatre piliers intérieurs de la cathédrale. Ces niches ont été pratiquées au droit des piliers, pour ne pas surcharger la
61 maçonnerie, et se trouvent à droite et à gauche des grandes fenêtres.

Dans l'aile intérieure du contour oriental, environnant le bord des combles de l'église, derrière le lion dont on a parlé, on a gravé dans un cercle de fleurs, en lettres de fleurs, ces mots: «Dieu *Kéghoïs*[2]) ait pitié des ouvriers. Amen!»

Toute la maçonnerie de l'église, couverte de sculptures et ornée de croix, comme on l'a dit, est en pierres d'un rouge-foncé ou noir-bleuâtre, merveilleusement appareillées, si bien polies et dressées, que les spectateurs croient ne voir qu'un seul bloc.

VII. INSCRIPTIONS DE LA CATHÉDRALE DE LA MÈRE DE DIEU, A HARHIDJ.[3])

62 1) Sur la paroi extérieure du mur septentrional de l'église, du côté de l'O.[4])

«Par la grâce et la miséricorde du Dieu aimant les hommes, moi Zakaré chef des adjudants et amir-spasalar d'Arménie et de Géorgie, fils du grand Sargis, j'ai acheté le merveilleux et saint couvent de Harhidj de ses propriétaires héréditaires, pour la santé de ma souveraine la pieuse reine Thamar et pour mon salut, pour celui de mon frère germain
63 Ivané et de nos enfants; j'y ai bâti à grands frais une citadelle[5]) et une cathédrale, je l'ai orné de toute sorte d'ustensiles servant au culte, et j'ai offert à Sourb-Astovadzadzin mon village de Mokoris[6]), voisin du S. couvent, avec tous ses lots de terre avec les collines, et les

---

1) De son côté le P. Chahkhathounof, p. 267, compare l'église de Harhidj à celle d'Airivank ou Géghard et insinue que les deux édifices pourraient bien être l'ouvrage du même architecte. Je possède un joli dessin de l'église à moitié troglodytique de Géghard, et M. Dubois en a donné un dans l'Atlas de son Voyage. La plus ancienne inscription y est en effet de l'année 1214. B.

2) Malgré toutes nos recherches, ce mot est resté pour nous inexpliqué, dit le P. Abel. — Serait-ce un secret du genre de celui révélé plus haut, p. 88 sqq., à Sourb-Grigor d'Ani? B.

3) Ma traduction est faite d'après le texte, généralement exact et correct du P. Abel, mais j'indiquerai les variantes importantes, fournies par les deux autres éditeurs. Quant à la place occupée par les inscriptions, je ne crois pas devoir rapporter les notices que donnent ceux-ci, parce que pour la plupart les différences ne sont que dans les mots. B.

4) Cette inscription manque chez le P. Djalalian; v. Chahkh. t. II, p. 265. B.

5) Le P. Chahkh. p. 270, dit quil n'y a ici aucune trace de citadelle, et que par ce mot il faut entendre ou le mur d'enceinte, que possèdent tous les couvents arméniens, et dont il reste des traces, ou encore ces prolongements de la muraille de l'église et du porche, au-dessus du comble, sur les quatre façades, à la hauteur d'une brasse, exhaussements détruits aujourd'hui, excepté celui de l'E., où il y a une fenêtre, plus haut que le comble de l'édifice. B.

6) Dans la description du P. Chakhathounian, ce nom se lit Moghoris, que nous avons comparé avec l'inscription, et avons trouvé qu'il faut lire Mocoris.

eaux formant son domaine; j'ai donné un moulin sis à Gétic[1]), nommé Divaghats, un moulin à Ani, dans Gli-Tzor, un jardin dans Dzaghcotsatzor, une vigne à Erivan, une autre à Thalin; j'ai confirmé les limites lui appartenant anciennement, de Samanakhatch[2]) à la rivière de Harhidj, avec les . . . . . .[3]) prairies, flaques, ...[4]) et l'ancien Harhidja. 64
J'ai ensuite imposé l'obligation de célébrer le sacrifice du Christ en mon nom, à perpétuité.

«Maintenant ceux qui observent ce mien souvenir, sont bénis de Dieu et de tous les saints; mais celui qui s'y oppose ou tente de l'annuler, grand ou petit, il héritera de la malédiction de Caïn et de Judas et sera maudit de Dieu au double. Si quelqu'un enlève *mes dons* par violence, qu'il soit maudit des 318 pontifes et de tous les saints . . . . Ce testament authentique a été écrit en 650—1201.»

2) Sur la face de la porte de la chapelle de droite, au N. de l'église.[5]) 65

Artévan, Serviteur du Christ, et sa femme Nourath, ont fait cadeau d'un voile[6]) moyennant quatre jours de messes, dont deux pour lui, 2 pour Nourath.[7])

3) Sur la face extérieure de la porte occidentale, répondant au centre du clocher, sur un bloc monolithe, sémicirculaire.[8])

«En 663—1214. Par la volonté de Dieu, nous le P. Pétros et les autres moines, de Harhidj, avons fait une disposition à perpétuité, jusqu'à la venue du Christ, et avons dé- 66
cidé comme invariable, que quand un supérieur *du couvent* passe vers le Christ, on fera le service de nuit et trois quarantaines; pour un prêtre ou un religieux[9]), trois quarantaines; pour un pénitent, deux; par personne, pour un frère et pour chaque père, un jour de messes. Ceux qui l'observent exactement sont bénis de Dieu, ceux qui s'y opposent sont condamés par lui.»[10])

4) Tout auprès, à droite, sur le même mur.[11])

Toutic s'étant affilié à N.-D. et ayant fait une offrande suivant ses moyens, le P. Ho-

1) ibid. Gétouc. B.
2) I. e. la croix de limite. B.
3) կոռ ou կուռ chez le P. Chahkhathounian, reste inexpliqué dans le grand dictionnaire des Mékhitharistes. B.
4) Il y a ici plusieurs indications de localités, que je prends pour noms propres: Tsamak-Tzor, Djinarin-Har, Arian-Aghber i. e.: la vallée sèche, la coupe du platane, la source de sang. B.
5) Manque à Chahkh.; v. Sargis, t. II, p. 216 «dans l'intérieur du porche,» i. e. du clocher, sur la muraille de l'est. B.
6) Le rideau qui sépare le sanctuaire de l'église. B.
7) Noulath, chez S.
8) Chahkh. p. 268; S. p. 218.
9) կուսակրօն աբեղայ, le second mot manque chez Chahkh. B.
10) N'oublions pas que c'est au-dessus de cette inscription que se trouvent ces deux lignes: «Par la grâce de Dieu, moi Zakaré, amir-spasalar, j'ai construit cette cathédrale.» Ignorant jusqu'ici ce détail de localité, j'ai été induit à dire, Add. et écl. p. 274, que l'église a été bâtie en 1214, bien que là même, p. 297, j'aie allégué le texte de la grande inscription, qui dit que le fait eut lieu en 1201. B.
11) Chahkh. p. 264; il écrit *Poutic*. B.

67 vhannès et les moines lui ont assuré, de l'assentiment de Ter Hamazasp, une messe annuelle dans toutes les églises, le jour de la Transfiguration.

5) Au dessous (en arménien vulgaire).

Sous le règne de l'Ilkhan Ghazan, Eolkhouthlou[1]), fils de Tchaghan, avec son fils Apaché et sa femme Khodlou[2]), s'étant affilié à N.-D., et ayant donné pour le rachat de leur âme un moulin à huile construit à ses frais, sur lequel ni fils, ni père, ni personne n'a rien à prétendre, celui qui élèvera quelque prétention est maudit[3]) de Dieu et des prophètes[4]). En 783 — 1334.

— La date est impossible, avec le nom de Ghazan figurant dans l'inscription, car Ghazan-Khan mourut en mai 1304. De quelque manière que cette difficulté soit levée, je dois faire remarquer que nos trois autorités donnent le même chiffre. Quant au nom du prince mongol, le P. Chahkhathounof écrit: *Եվղանեայ ղան ղազանին*; le P. Sargis *Եղղանեայ* .....; le P. Abel, *Եղղանեայ ղանղազաննեան*, variantes notables, sans compter les autres, purement philologiques, dans le cours de l'inscription, qui montrent que les textes dont il s'agit dont loin d'être corrects.

68 6) Loin de là, dans un angle.[5])

En 670—1221, Vatché[6]), fils de Sargis, avec sa mère Mama-Khathoun, donne à N.-D. deux vignes, à Pharbi et à Tadjatagegh, et se charge d'autres dépenses, à la prière de Grigor et des autres moines, moyennant quoi il fixe la fête des Rameaux pour lui Vatché et celle du Lazare pour[7]) Mama-Khathoun, afin qu'il soit dit une messe dans toutes les églises, à leur intention.

7) Plus bas.

Aslan s'affilie à N.-D. et construit un fenil[8]) en mémoire de lui et de ses parents.

69 VIII. CLOCHER DE LA CATHÉDRALE, DÛ A HIDCHOUB VAHRAM.

Joignant la cathédrale de la Mère de Dieu, devant la porte occidentale est un magnifique clocher[9]), construit postérieurement, par le seigneur Hidchoub Vahram, presque deux fois

---

1) Chahkh. p. 264, *Evolkhoutlou*. B.

2) S. p. 214, *Ichkhoutlou*, ... *Khouthlou*. B.

3) *Նալաթ*, *nalath*.

4) *փեղամպար*, *phégambar*.

5) Chahkh, ibid.; S. p. 215. B.

6) Vatché Vatchoutants était le représentant de l'autorité des Mkhargrdzel dans leurs domaines au S. de la Géorgie; v. III[e] Rapp. p. 100, sa généalogie et sa descendance. B.

7) S. pour Arghoutin Mama-Khathoun; addition qui, si elle est exacte (elle manque à Chahkh.), ferait supposer que la princesse était de la famille Mkhargrdzel. Le P. Abel a dit en effet, p. que Vatché était parent de Zakaré. B.

8) *մարաք* lis. *մարագ*. — Cette inscription manque à Ch. et à S. B.

9) Contre l'usage des historiens, qui emploient ordinairement le nom de clocher, le P. Chakhathounian appelle celui-ci un porche, Sargis également. B.

aussi grand que l'église, carré, de 24 pas en longeur et en largeur[1]), portant sur quatre colonnes monolithes, rondes. Les deux à l'E. sont de pierre noire, avec chapiteau carré; mais les piédestaux sont séparés et de pierre rouge. Les deux autres, à l'O., sont de pierre rouge, ainsi que les chapiteaux, et les bases noires, par opposition.

Les quatre voûtes angulaires, portant sur les piliers, sont ou carrées ou à renflement et chargées de sculptures, et se terminent en ogive ou en rond; la fenêtre en demi-coupole posant à l'intérieur sur les voûtes, s'élève, à partir de là, au-dessus des combles de l'édifice dans l'espace vide entre les quatre piliers. La sculpture est également sans régularité. Du N. et du S. des piliers partent d'autres voûtes allant aux murailles; la naissance en est sur les chapiteaux, et la retombée sur les piliers engagés dans les murs, mais faisant saillie dans
l'église. D'autres voûtes se dirigent deux par deux à l'E. et reposent aussi sur les piliers 71
engagés.

Il n'y a qu'une fenêtre au N. comme au S., celle-ci condamnée, parce qu'elle touche par dehors à Sourb-Grigor, l'ancienne église de Harhidj, bâtie par Sargis Djou, bien des années avant la cathédrale, ainsi qu'on l'a dit.

Il n'y a également qu'une porte, à l'O., et une chapelle, au côté S. de l'église; à l'E. de celle-ci se trouve dans le mur un escalier étroit, par où l'on monte au comble.

Le toit ou plafond du clocher, entre les voûtes ci-dessus mentionnées, est partout plain et d'égale hauteur; mais ici les pierres sont carrées comme des cadres et sculptées là en forme de croix, et si bien appareillées entre elles que chacun les prend pour mono-
lithes: c'est une grande difficulté, et le fait d'un art très distingué, que de dresser égale- 72
ment et ajuster l'une à l'autre les pierres d'un lambris. Pour ce faire, porte la tradition, l'on a inséré entre les pierres des morceaux de verre de différente couleur, et de la grandeur voulue.

La vue extérieure du clocher ne répond en aucune manière à la beauté de l'intérieur, étant sans ornements ni enroulements de sculptures comme ceux de l'église; mais les pierres en sont tout-à-fait semblables et paraissent dans les deux édifices provenir de la même carrière.[2])

IX. INSCRIPTIONS DU CLOCHER DE L'ÉGLISE DE LA MÈRE DE DIEU.[3]) 73

8) Inscription de la fondation du clocher, sur le mur de l'E., à l'intérieur, — à gauche de la porte de l'église.[4])

«Le pieux et généreux prince[5]) Hidchoub Vahram a construit cet élégant clocher et

1) Les dimensions de l'église sont juste les mêmes; v. p. 79 sup. B.

2) Sur le dessin de M. Kästner la corniche du mur occidental du clocher portait quelques lettres, ... ՄԱՐԻ ԱԾ ՄՐՄ ..... «de Marie, la Mère de Dieu,» comme s'il y avait en cet endroit une inscription; je les ai supprimées, parce que la notice du P. Abel ne dit rien à ce sujet. B.

3) Ce texte manque chez le P. Sargis; Chahkh. p. 269. B.

4) Peut-il y avoir un mur oriental, le clocher étant appliqué à la façade de l'O.? B.

5) ազնաւուրն, mot d'origine géorgienne, au lieu de l'arménien ազատն, B.

amené un autre conduit d'eau, en souvenir de son âme, de ses enfants et de sa femme Thamar. A la prière de sa fille Khathoun, Ter Hovhannès[1]) et les moines ont décidé d'offrir le sacrifice du Christ, à la fête de l'empereur Théodose, sans opposition, dans cette seule église, au nom de Thamar. Ceux qui s'y conforment sont bénis de Dieu; en....» La date manque.

74 9) Sur le mur méridional du clocher.[2])

Mkhithar a acheté de ses deniers la vigne des fils d'Evagre, à Erivan, et l'a donnée à Harhidj. Ter Hovhannès et les moines lui accordent trois jours de messes,..... au nom (lacune), et deux jours pour lui. La messe sera célébrée le samedi de l'Invention de la croix.

10) Plus bas.[3])

Grigor, élevé par Nrdchis, fille du grand Sargis, a donné à l'église un Evangile; on lui accorde trois jours de messes, deux pour lui, un pour Banouhach; en 683 — 1234.

— Grigor n'est pas connu, mais Nerdchis ou Nerdchaumin, soeur des deux princes Zakaré et Ivané, est souvent mentionnée dans les inscriptions du temps.

Au lieu de Nerdchis, le P. Sargis, p. 214, écrit ici *Nana*, qui est le nom d'une autre fille de Sargis; au lieu de Banouhach, *Banoucha*, enfin la date 684 — 1235, variante sans valeur et facile à expliquer.

75 11) Plus bas.[4])

Arsen, élevé par la princesse Nrdchis, ayant fait des frais pour le couvent, on lui accorde deux jours de messe pour lui, un pour Khouchouch.

— Chez le P. Sargis, p. 214, il n'y a que «un jour de messe» pour le donateur.

12) Sur la muraille du N.[5])

«Par la volonté de Dieu, moi Sanasar avec Baghdasar, tous deux fils de Khoupasar, nous avons offert au saint couvent, sous le supérieur Hamazasp, notre vigne patrimoniale de Norachinic,....[6]) achetée de nos deniers. Celui qui y met opposition,....[7]) soit des miens, soit des étrangers, sera maudit de Jésus. Le Père et les moines m'ont assuré dix jours de messes après la fête de la Mère de Dieu: 2 pour Khoupasar, 2 pour Kimaïth, 2 pour Hovhannès, 4 pour Sanasar. Celui qui fait opposition à mon souvenir sera jugé par

---

1) Chahkh. «Ter Hamazasp et le P. Hovhannès (supérieur).» B.

2) P. 265 chez le P. Chahkh.; chez S. t. I, p. 214; le texte n'en est pas bon, mais il se termine par la date 663 — 1214. B.

3) Manque à Chahkh.; S. p. 214. B.

4) Manque à Chahkh.; S. p. 214. B.

5) Chahkh. p. 265; S. p. 215. B.

6) Il y a ici un mot, սրտով, dont le P. Sargis, p. 215, a fait, avec le précédent, ce nom propre «une vigne à Norachen, à Carth;» le P. Chahkh, p. 245, dit tout simplement «à Norachen.» B.

7) խրամի, mot non arménien, que nos trois auteurs transcrivent, avec variantes, mais qui reste inexpliqué. B.

le Christ. Amen! Ce mien testament a été confirmé par la volonté de Dieu[1]), en 684 — 1235.»

— Le nom de Khoupasar n'étant pas commun dans l'histoire, je suis bien porté à admettre qu'il s'agit ici du Khiptchakh, devenu généralissime géorgien[2]), prédécesseur de Sargis, père de Zakaré et d'Ivané, lequel fut destitué en 1191; en outre, il me paraît que Kimaïth doit être sa femme. Quant à Hovhannès, serait-ce le nom chrétien de 76
Baghdasar, frère de Sanasar?

13) Plus bas.

Tritour, serviteur de Dieu, ayant acheté l'une des quatre vignes des Khoupasarians[3]), l'a offerte au couvent; le P. Hamazasp lui a assuré trois jours de messes, à la fête de l'apôtre S. André.

14) Plus bas.[4])

Siméon ayant fait des dépenses pour l'église, le P. Hovhannès et les moines s'engagent à deux jours de messes, à la fête de S. Antoine, 2 pour lui, deux pour Grigor.

X. ANCIENNE ÉGLISE DE SOURB-GRIGOR, A HARHIDJ. 77

L'ancienne église de Harhidj, nommée dans les inscriptions «le couvent de Harhidja[5]),» a été construite antérieurement à la cathédrale de la Mère de Dieu, de Zakaré, sous le vocable de Sourb-Grigor, par Sargis Djon, supérieur du couvent d'Horhomos, au X[e] s., environ l'an 429 (lis. 424) — 975, ainsi qu'il a été longuement démontré. Cette église de Sourb-Grigor jouxte le clocher au SO.; elle n'a qu'une porte, à l'O., fermée de nos jours, parce qu'on a construit au-devant une cellule[6]), et l'on a ouvert au coin SO. du clocher 78
un passage pour communiquer avec Sourb-Grigor.

Cette église a la forme d'une croix, avec des bras en forme de .....[7]); elle est sans colonnes, arrondie et très petite; le bras du N., se projetant par son extrémité arrondie dans

---

1) Ici les PP. Abel et Sargis mettent des mots impossibles. B.

2) V. Hist. de Gé. p. 402, 407; Add. et écl. p. 260. B.

3) S. p. 215 «des Elaparar.» B.

4) Manque à Chahkh. et à S.

5) Le lecteur aura déjà remarqué cette variante. Du mot arménien Հառիճ, Harhidj, peut se former le génitif Հառիճոյ, que le P. Abel emploie, toujours ou Հառիճայ, qui n'est guère moins usité; on trouve encore Հառիճու: delà le nom entier Harhidjo-Vank, Harhidja-Vank, ou par négligence, Haridja-Vank, couvent de Harhidj, d'où l'adjectif, seul usité, Harhidjetsi, de Harhidj. Mais lorsque, comme ici, le génitif est Հառիճայի, il faut supposer le cas direct Harhidja, d'où devrait se former l'adjectif, jamais employé, Harhidjaïétsi. Il se pourrait bien que l'étymologie du nom fût dans le mot *Hrdjovank* Հրճուանք, joie, faisant allusion à la grasse plaine de Chirac, où est situé le couvent; v. Sargis, t. II, p. 211; cet auteur écrit toujours Հարիճ et non Հառիճ. B.

6) C'est le vartabied Poghos Djallathian, qui a construit, pour s'y retirer, cette petite cellule, au long de Sourb-Grigor, et qui en a obstrué la porte. — V. la Pl. XXXIII. B.

7) բրդաձև «en forme de laine.» Ce mot ne se trouvant pas dans les dictionnaires, j'en suis réduit à me demander si cela ne signifie pas que les extrémités de la croix sont ornées de lignes circulaires comme des pelotes de laine, ce qui est assez fréquent dans les croix arméniennes sculptées. B.

l'angle SO. du clocher neuf, montre au spectateur que ce clocher a été construit bien après Sourb-Grigor, ainsi que le prouvent les dates. Il y a une fenêtre à chacun des quatre bras, dont celles du S. et du N. sont condamnées d'ancienne date, comme nous le dirons plus bas.

Il y a un seul autel pour la messe et deux chapelles, dans les première et seconde
79 section du S.[1]), malgré les petites dimensions de l'édifice. Mais comme l'ambon à été détruit à l'époque de l'abandon du couvent, le dernier supérieur, Poghos Djallathian, y a transféré de nos jours le calvaire en bois de l'église de N.-D. Par dedans l'église est en bon état, mais à l'extérieur la coupole s'est à moitié écroulée, et, comme nous l'avons dit dans notre récit, une tour ronde, en pierres cimentées, d'un travail grossier, a été construite par Ghariman-Soultan, pour se défendre contre les ennemis.

XI. INSCRIPTIONS DE L'ANCIENNE ÉGLISE DE SOURB-GRIGOR, A HARHIDJ.

16) Inscription relative à la construction de Sourb-Grigor, sur la face de l'O., sans date.[2])

«Moi Sargis Djon, j'ai construit cette église et fait à ce saint couvent des offrandes,
80 au prix de mes sueurs. Le P. Hamazasp m'a fixé la fête de Sargis et Bagos pour deux jours de messes à célébrer en mon nom (tout ceci est gravé en anciennes lettres capitales, comme les autres inscriptions; à la fin on lit, en petites capitales); celui qui s'y oppose sera jugé de Dieu.»

17) Sur le mur oriental, côté du S., sans date.[3])

«Moi Chataghec m'étant affilié au S. couvent, le P. Hamazasp et les autres frères ont décidé qu'à l'époque de ma mort, quoi qu'il arrive, on m'affiliera.»

— Il semble résulter de là que l'affiliation pouvait en certains cas n'être que conditionnelle, et c'est peut-être là ce qui explique le mot «les pénitents,» dans l'inscription 3).

18) Inscription de la restauration de Sourb-Grigor, voisine de la précédente et sans date.[4])

«Moi Grigor[5]), supérieur du S. couvent de Harhidja[6]), j'ai relevé de sa ruine sécu-
81 laire le lieu où j'ai été nourri; j'y ai établi des hommes de choix, pénétrés de la loi divine, et j'ai réglé, du consentement des frères, que quiconque des supérieurs touche aux offrandes faites à l'église et s'approprie le fruit des travaux de tous, les dons spirituels[7]), est maudit autant qu'est béni Dieu. Celui qui a égard aux présents est doublement maudit.»

---

1) Chahkh. p. 267: «L'une dans le coin S. E., l'autre dans le coin de l'O.» Il n'y a qu'un autel, et une porte à l'O. en dehors du porche. B.

2) Chahkh. p. 267, manque S. B.

3) Manque à Chahkh. et à S. B.

4) Chahkh. p. 267; S. p. 216. B.

5) Chez Chahkh. «Sargis.» B.

6) Ch. S. de Haridj. B.

7) I. e. les offrandes pieuses. B.

19) Plus bas.[1])

«Par la volonté de Dieu, moi le P. Pétros et les autres frères de Harhidj, nous avons fixé la fête du Tabernacle pour célébrer le sacrifice du Christ, dans la chapelle, au nom de Grigor, pour prix de ses dépenses. Ceux qui l'observent soient bénis; ceux qui s'y refusent hériteront de la malédiction du Christ. En 641 — 1192.»

20) Plus bas.[2]) 82

«En 645—1196, sous le P. Pétros, Astovadzatour a donné à S.-Grigor[3]) et à Notre-Dame de Harhidja sa vigne patrimoniale, sise au quartier[4]) de Khatchcants, à Aroudj-Supérieur. Les supérieurs[5]) lui ont promis deux jours de messe annuelle, un pour son père Chic et l'autre pour sa mère Vardiné[6]).

21) Tout auprès.[7]) 83

«En 645 — 1196, moi le vartabied Grigor, fils de Touta, j'ai donné à la S^e^ N.-D. de Harhidja, le saint signe lumineux (la sainte croix), avec son double reliquaire et trois parcelles, comme gage pour mon âme. La communauté me doit trois quarantaines et un officiant la veille de Pâques, tant que subsistera le couvent; celui qui l'enlève au couvent recevra la malédiction de Dieu[8]). *La croix* a été remise aux mains du P. Pétros. Vous qui demeurez dans ce saint lieu et lisez l'écrit de Pétros[9]), demandez au Christ, nous vous en supplions, la rémission des péchés de ses pères spirituel et charnel et de ses frères.»

XII. CLOCHER DE L'ANCIENNE ÉGLISE DE SOURB-GRIGOR. 84

Le clocher de l'ancienne église, au S. de celle-ci, est en pierres de taille, le côté S. posé immédiatement sur un rocher; aujourd'hui il est en grande partie effondré. La muraille N., qui touche *au clocher*[10]), est parfaitement saine d'un bout à l'autre, jusqu'aux deux piliers mitoyens latéraux, ainsi que les deux arcades du N., reposant sur les chapiteaux des piliers, et les plafonds. Mais de l'intervalle entre les piliers, que n'aurait pas ménagé la main impitoyable de la destruction, en établissant une séparation en pierres se prolongeant de l'E. à l'O., on a fait une chambre pour la conservation des effets du couvent. Par-là, ainsi qu'on l'a dit, les deux voûtes latérales, partant du mur du N. et posant sur les chapiteaux des piliers, sont assolidées ainsi que le plafond en pierres de taille. 85

1) Chahkh. p. 268; S. p. 216. B.
2) Chahkh. et S. ibid. B.
3) Ch. S. Sourb-Grigoris. B.
4) Թաղ, omis chez Ch. et S. B.
5) Ch. S. «Le P. supérieur.» B.
6) Ch. Nchikin ....Nvart; S. Nchik. B.
7) Chahkh. ibid., S. 217. B.
8) S. aj. et de tous les saints ....(lacune); Ch. aj. encore amen! B.
9) l'Inscription a été gravée par l'ordre du supérieur Pétros. B.
10) Il faut lire, je crois, *à l'église*. B.

Ces deux piliers, qui ne sont pas moindres que ceux du nouveau clocher, sont des monolithes ronds, ayant des chapiteaux carrés et anguleux, mais les bases sont rondes, comme les colonnes mêmes.

Deux autres piliers monolithes, avec leurs chapiteaux carrés, sont tombés et gisent dans la masse des pierres du clocher, dont les unes sont endommagées, les autres saines encore.

Mais ici et peut-être dans d'autres couvents, restaurés par les modernes, on a tiré parti des pierres des saints lieux; car les débris de la sainte maison, les croix de pierre, les tombes à inscriptions de l'ancien cimetière, dont nous avons parlé en son lieu, les
86 restes des souvenirs du VIe s. et autres, ont été mis en oeuvre dans la construction des chambres de l'ignorant vartabied Grigor Jamcotchian, bâties aux frais de la communauté.

C'est une grande perte pour notre nation et un sujet de reproche pour l'avenir, que les saints édifices de nos aïeux aient été délaissés, et ce qui est pire, les inscriptions commémoratives des grandes actions de notre peuple, qui, si elles existaient encore, pourraient certainement répandre la lumière sur les points obscurs de nos antiquités, sur la construction des saints temples, sur les événements de l'histoire nationale.

Peut-être le bienheureux vieillard Grigor a-t-il aussi relevé ce clocher de ses ruines séculaires, pour prix de l'éducation reçue ici, comme on l'a dit plus haut.

87 A l'O. et tout auprès des demi-restes du clocher, jusqu'à l'extrémité du roc, on a établi des chambres pour les besoins de la communauté, du côté du S., au milieu du porche, et l'on y a englobé la face occidentale de l'église et du clocher. Par suite, comme on l'a dit, a été fermée la porte occidentale du temple, au moyen des assises du nouveau mur, et par ce travail inintelligent, l'édifice est devenu inutile.

L'ancienne muraille ou forteresse, mentionnée dans l'inscription de Zakaré, est tombée, dit-on, ayant été démolie lors de l'invasion de Kialb-Ali, khan persan, que nous avons racontée; il n'en reste qu'une partie, au NE., sur laquelle les artisans, de la communauté d'Alexandrapol, ont construit de nos jours leurs murailles en pierre cimentée, en laissant subsister les portes de l'E. et du N.; car l'enceinte n'est pas compléte, et n'embrasse que
88 ces deux côtés; dans les deux autres directions il y a des vallées, dont on parlera plus bas.

On a retrouvé seulement dans les ruines de la muraille, dispersées çà et là, dans le porche, une pierre sémicirculaire du tympan de la porte du mur ancien, avec une inscription du temps, tellement dégradée qu'il a été impossible de la lire.

Comme les côtés O. et S. du couvent reposent sur un rocher, confinant à deux vallées, ils sont dépourvus de murs; mais il a été construit des chambres au point de partage de ces vallées, aux frais des mêmes artisans, pour les besoins des pélerins, qui y affluent toute l'année, de la partie du Chirac soumise aux Russes. Ainsi l'enceinte se trouve continuée jusqu'au
89 N.; à partir de là vient la muraille de nouvelle construction.

Toutes ces bâtisses ont eu lieu en 1830, comme on l'a dit dans le cours du récit; car à cette époque le Chirac s'étant rempli d'émigrés, l'évêque Stéphanos Khajaknian, de Carin,

chef spirituel de Cars, emmena la communauté d'Horhomosi-Vank sur les deux rives de l'Akhourian, et la conduisit avec tous ses biens à Harhidj; il nettoya l'église de tous débris, monta un autel à dire la messe, dans la cathédrale de la Mère de Dieu, ainsi qu'un calvaire sculpté, en bois, aux frais d'une dame pieuse, Vardichagh Matakiants, et avec l'aide des émigrés il bâtit à l'intérieur de l'enceinte, du côté du N., près de la grande porte, deux écuries pour les bêtes, un économat et six cellules en sus des dernières construites.

En 1839 et depuis on a bâti le mur et les chambres de l'O. et du S., dont il a été parlé sous les supérieurs Poghos et Grigor vartabieds, aux frais des artisans de la ville. Grâce aux legs spirituels et aux offrandes des paroissiens fervents, du diocèse de Chirac, les constructions se succèdent, tantôt par suite d'exhortations, tantôt par les dons dûs à la dévotion des seigneurs Aghabek Tigraniants, Ter Hovseph Pétrosian, Sahac Siméonovnian, Ter David Siméonovniants, Harouthioun Harouthiounian, et le médecin Grigor Hacobian, nobles habitants d'Alexandrapol. Animés d'un même esprit de religion et d'amour pour la splendeur de la maison de Dieu et du temple de N.-D., par eux-mêmes et par le concours de personnes pieuses, il pourvoient à ce qui manque aux bâtiments du merveilleux monastère de Harhidj, dans l'espoir de la rétribution que Dieu leur réserve pour récompense.

A ces renseignements si intéressants, on peut ajouter, d'après le P. Chahkhathounof, p. 269, qu'au S. de l'église de Harhidj, il existe des ruines d'un grand édifice à piliers, dont les parties O. et N. sont encore debout, et qu'il croit avoir été ou la résidence du supérieur, ou une école. A ce propos il dit que les écoles du Chirac, autrefois florissantes, ont produit le vartabied Stéphanos surnommé Krhthénavor[1]), de qui le catholicos Hovhannès Otzounetsi, du Tachir, avait pris les leçons, et dont l'historien Vardan a écrit l'éloge.

1) Je crains qu'ici la mémoire n'ait fait défaut au savant P. Chahkhathounof; car le vartabied portant le surnom de Khrthénavor, et qui vivait au VII[e] s., s'appelait de son nom *Théodoros* et non Stéphannos; v. Quadro della st. lett. di Arm. p. 38,42; Bullet. de l'Acad. Imp. des Sc. t. II, p. 61. B.



2/

LES

RUINES D'ANI,

CAPITALE DE L'ARMÉNIE

SOUS LES ROIS BAGRATIDES, AUX Xe ET XIe S,

HISTOIRE ET DESCRIPTION,

PAR

M. BROSSET.

IIe PARTIE.

HISTOIRE, AVEC UN ATLAS DE 21 PLANCHES LITHOGRAPHIÉES.

St.-PÉTERSBOURG, 1861.
Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg MM. Eggers et Cie, à Riga M. Samuel Schmidt, à Leipzig M. Léopold Voss.

Prix: 2 Roubl. 85 Kop. arg. = 3 Thlr. 5 Ngr.

Imprimé par ordre de l'Académie.

Juin 1861. C. Vessélofski, Secrétaire perpétuel.

Imprimerie de l'Académie Impériale des sciences.

INTRODUCTION.

L'ouvrage que je présente aujourd'hui au public ne manque peut-être pas d'un certain à-propos, à une époque où la littérature arménienne attire de nouveau l'attention des savants par de nombreuses publications, parmi lesquelles je souhaite que celle-ci soit accueillie favorablement.

Les travaux grammaticaux et étymologiques de MM. Pétermann, Gosche et Böthlicher (Paul de Lagarde), sur la langue arménienne, ont mis pour la première fois en circulation quelques idées neuves et originales sur les affinités de cet important rejeton de la famille indo-européenne; 24 historiens, jusqu'alors inédits en texte ou en traduction, ont vu le jour sous l'une on l'autre forme: 1° Jean-catholicos, IX° s., en deux éditions, dont l'une à Jérusalem, en 1843, par les soins de l'archevêque Zakaria, patriarche arménien de la ville sainte; l'autre à Moscou, en 1853, sous la direction de M. J.-B. Emin, complétant, avec la traduction posthume de S.-Martin, malheureusement trop imparfaite et publiée en 1841, par M. Lajard, les moyens de faire usage de cet historien. 2° La vie d'Alexandre-le-Grand, traduite du grec, à ce que l'on croit, par Moïse de Khoren, Venise, 1842; M. Paul de Lagarde en a également publié une en syriaque, voir Journal asiatique, Janvier 1859, p. 96; 3° Une traduction française de l'Histoire d'Arménie, de Moïse de Khoren, par M. Levaillant de Florival, 2 vol. 8°[1]); une traduction italienne du même ouvrage, par les PP. Mékhitharistes de Venise, revue pour le style par M. Tommaseo, Venise, 1841—50[2]), et en outre, dans les oeuvres complètes de l'historien, Venise, 1843, une réimpression du texte adopté par le traducteur français, qui a été critiqué et comparé à deux manuscrits, dans un grand travail du professeur Hacob Caréniants, Tiflis, 1858; enfin une nouvelle et

1) Puisque je fais une revue bibliographique, je dois dire que la traduction de M. Levaillant, éditée avec le texte, porte pour date et lieu d'impression, Venise, 1841, mais que le cahier considérable des Notes, publiées à-part, à Paris, contient une petite carte d'Arménie, datée 1841. Or je trouve dans la Préface de M. Emin, p. 19, que la traduction dont il s'agit a été publiée en 1836, seule; en 1844, avec le texte; dans le Journ. as. janvier 1859 (art. Dulaurier), p. 9, en 1841, Venise; la même année, Paris, d'après le Catalogue de M. Patcanian, Bullet. de l'Ac. t. II, p. 55; enfin, dans le Catalogue de l'Imprimerie arm. de Venise, la trad. fr. de M. Levaillant, avec le texte arm. en regard, in-16, en 1842.

2) Autre difficulté: M. Dulaurier, l'exactitude en personne, nous apprend, dans l'article déjà cité, que la traduction italienne dont il s'agit est due à M. Geronimo Fanti, et M. Patcanian, dans son Catalogue, qu'une autre traduction arménienne, par Cappelletti, a vu le jour en 1841; les journaux de ces derniers temps en annoncent prochainement une seconde édition.

excellente traduction russe, critiquée et annotée, par M. J.-B. Emin, Moscou, 1858. 4° Une traduction italienne, par Cappelletti, Venise 1841, de l'ouvrage du vartabied Elisée, sur les guerres de la Perse contre l'Arménie, au Ve s.; une traduction française du même, par le P. Garabed Kabaragy, imprimée à Paris en 1844; puis une traduction russe, par P. Chanchief, Tiflis, 1853, *complètent* la version anglaise du Dr Neuman, imprimée à Londres, il y a plus de 30 ans, aux frais du feu comité de traductions orientales. 5° Une traduction italienne d'Agathange, revue par Tommaseo, Venise, 1843. 6° L'ouvrage d'Elisée, sur les sectes religieuses, a été publié en français par M. Levaillant de Florival, Paris, 1853. 7° Edition princeps d'une lettre dogmatique, de Lazare de Pharbe, Moscou, 1850, par les soins de M. Emin, ainsi que 8° les chants historiques de l'Arménie, dissertation en arm. qui a suscité une polémique intéressante entre l'auteur et éditeur et M. Dulaurier, Journ. as. 1852, et Revue des deux mondes, avril, même année. 9° Ghévond, historien de la fin du VIIIe s., presque inconnu jusqu'à-présent, qui a retracé l'histoire des khalifes, dans ses rapports avec l'Arménie, a paru en arm. [1]), avec une traduction libre en français, grâce au P. Garabed Chahnazariants, Paris, 1857. Notre Académie en a préparé une traduction russe, due à M. K. Patcanian, qui sera incessamment livrée à la presse. On y remarquera surtout une lettre dogmatique très importante, de l'empereur Léon III, en réponse au khalife ommiade Omar II. 10° L'historien d'Héraclius et des derniers Sassanides, Sébéos, découvert dans la bibliothèque d'Edchmiadzin, par feu le regrettable évêque Jean Chahkhathounof, a vu le jour à C. P. en 1851; une traduction russe en a été également préparée par M. Patcanian. Le texte, copié sur un manuscrit unique, offre malheureusement de très grandes difficultés, et la traduction ne pourra, en bien des cas, être qu'un timide essai, à l'instar des éditions *princeps* de la renaissance, avec critique conjecturale. 11° Sur la même ligne que Sébéos mentionnons Mosé Caghancatovatsi, auteur, au Xe s., d'une histoire des Aghovans [2]), anciens habitants de l'Albanie caucasienne, dont le texte a été publié en

1) L'éd. du texte porte la date, fautive de l'une ou de l'autre part, 1857—1307.

2) Un mot sur la prononciation et l'exacte orthographe de ce nom propre. En arménien il doit s'écrire Աղովանք ou Աղուանք, mais on le rencontre sous aussi la forme Աղվանք. La 2e lettre est ce son grasseyé qui, chez les Arméniens, remplace dans beaucoup de mots, comme Աղէքսանդր, Պօղոս, le *L* liquide des langues européennes; la diphtongue *ու*, qui le suit, se prononce de diverses manières quand elle précède, comme ici, une voyelle: les uns disent *ou*, d'autres *ov*; d'autres, élidant le *o*, disent *v*, et conséquemment on transcrit: Aghouank, Aghovank, Aghvank, en russe Ахуанк, chez M. Emin; M. Patcanian préfère Агванк, et le P. Chahnazariants, qui préfère Աղվանք, transcrit aussi Aghvank. Le nom grec Αλβανια Albania ou Alvania, semble militer pour la suppression de l'*o* après *l*; mais il est évident pour moi que le *ւ*, dans la diphthongue *ու*, doit se rendre dans la prononciation, comme lorsqu'il suit un *ա*, dans Պարտաւ, գաւառ; un *ե*, dans Ղեւոնդ; un *ի*, dans պատիւ, դիւան; ainsi l'on dira: Partav, gavarh, Ghévond, Antzévatsik, pativ, divan. M. S.-Martin écrit toujours Aghovank, Tovin, que d'autres écrivent Tevin, Dĕvin, Touïn; en grec Δουβιος, Τεβιον; en arabe, Devin ou Douin, Debil. Quant au nom ethnique de notre Mosé, il provient du village de Caghankaïtouk, dont cet auteur était natif, et s'écrit Կաղանկատուացի, que l'on doit prononcer Caghancatovatsiou Galgandovatsi, suivant l'habitude des Arméniens de Constantinople, d'où les Mékhitharistes et M. E. Boré ont formé Galganduni, Galgandouni; le P. Chahnazariants

1860, à Paris, par le P. G. Chahnazariants, et à Moscou par M. Emin. Une traduction russe, due à M. Patcanian, vient d'être mise en vente par l'Académie. Pour l'histoire politique et religieuse des Albains du Caucase, pour celle des Khazars et pour les rapports des khalifes avec cette contrée septentrionale, c'est une source unique. Malheureusement l'administration d'Edchmiadzin n'a pas trouvé possible de mettre à la disposition de l'Académie, pour la publication du texte, son manuscrit presque de première main et autographe. 12° Asolic, l'élégant et véridique auteur d'une Histoire allant jusqu'en 1004; Aristakès, son élégiaque continuateur, jusqu'en 1071, tous deux inédits, ont vu le jour, l'un à Paris, en 1859, édité par le P. Chahnazariants, l'autre à Venise, en 1844. 13° L'épitomiste Mkhithar, d'Aïrivank, fin du XIII[e] s., ne tardera pas à voir le jour, grâce à M. Emin, Moscou 1861. 14° Un autre ouvrage de la dernière année du XIII[e] s., l'Histoire de Siounie, par Stéfanos Orbélian, a été publié pour la 1[re] fois à Paris, en 1859 [1]), et une autre édition se prépare à Moscou; au reste, l'Hist. des Orbélians, que j'ai le premier signalée comme formant le 66[e] ch. de l'ouvrage précité, a été réimprimée à Moscou, en 1858, par Ter Hovhanésian. 16—18° J'ai encore à mentionner, du même éditeur, l'importante première mise au jour de l'historien Kiracos de Gantzac, XIII[e] s., Moscou, 1858, et celle de l'historien Sembat, frère du roi Héthoum 1[er], de Cilicie, Moscou, 1856; ce dernier ouvrage, avec une réimpression de la chronique de Cilicie, par Vahram, a paru également à Paris, en 1859 [2]), dans la typographie du P. Chahnazariants. Le laborieux vartabied a terminé, je le dis à regret, la série de ses travaux, par l'édition princeps de Thomas de Medzob [2]), auteur de cette histoire des invasions de Tamerlan, qui a fourni le sujet de deux intéressantes publications à M. Félix Nève, de Louvain, Journ. as. 1855, Bruxelles 1860 (brochure à-part), qui en prépare une traduction complète. 19—21° Et encore l'édition princeps de Thomas Ardzrouni, X[e] s., historien des rois de Vaspouracan, Constantin. 1853; puis la traduction française annotée, de Matthieu d'Edesse et de Grigor, son continuateur, XII[e] s., Paris 1858, due à M. Ed. Dulaurier. 22° Il ne faut pas non plus omettre l'importante publication de la Bibliothèque d'auteurs arméniens, d'étendue peu considérable, qui se poursuit à Venise et est parvenue maintenant au XX[e] vol.; car elle a fourni de nombreux et excellents matériaux à un ouvrage chronologique dont je parlerai tout-à-l'heure. 23° et 24°. Traduction française de l'abrégé de l'Histoire de Géorgie, en arm., composé au XII[e] s. et très important pour la critique du texte original, S.-Pét. 1851, dans les Addit. et éclairciss., et de l'histoire des invasions des Mongols, par Malakia Abégha, dans le même volume.

---

l'appelle improprement Moïse de Calancaïtouts: je dis *improprement*, parce que de cette manière le nom du village est décliné et mis au génitif pluriel, comme si l'on disait Démosthène d'Athénon. Toutes ces variantes proviennent donc ou d'habitudes locales ou de caprices, systématiques chez les uns, plus ou moins arbitraires chez les autres.

1) La couverture du texte porte les dates 1859 — 1307, dont l'une est fautive, la seconde probablement; car à l'intérieur on lit 1859—1308.

2) Sur la couverture on lit les dates 1859—1307, et à l'intérieur 1859—1028. Ces remarques minucieuses sont faites non certes dans un esprit de dénigrement, mais dans l'intérêt de la bibliographie.

Cette longue série de publications de livres arméniens originaux, inédits, et de traductions nouvelles, dans l'intervalle des derniers 24 ans, indique le réveil d'une littérature puissante et a mis en circulation une masse de faits, facilement accessibles désormais aux méditations et à la critique, mais elle n'a pas épuisé les désidérata de la science; car il reste encore à mettre en lumière plusieurs ouvrages considérables, tels que les mémoires d'Oukhthanès, évêque d'Ourha ou Edesse, Xe s., relatifs à la séparation religieuse des Géorgiens et des Arméniens, en 596. Je dis *mémoires*, ce livre étant composé en grande partie de documents réunis par de simples transitions; 2°. l'abrégé d'histoire universelle, par Vardan-le-Grand, XIIIe s., dont s'occupe maintenant un laborieux Arménien, et 3° le texte et la traduction latine, préparés depuis longtemps par M. Nazariants, professeur à l'institut Lazaref, à Moscou, de l'histoire universelle de Michel le Syrien: des circonstances inconnues en ont suspendu jusqu'à-présent l'impression; 4°. enfin le texte de Matthieu d'Edesse. Tout cela entrait sans doute dans le nombre des huit historiens que le P. Chahnazariants se proposait de publier.

On aura vu dans l'exposé précédent que ce ne sont pas seulement des textes et des traductions de livres arméniens qui ont vu le jour, ce sont aussi des recherches érudites, comme celles de M. Emin sur les chants nationaux de l'Arménie, les notes dont sont munies les éditions du P. Chahnazariants, une Esquisse de l'histoire d'Arménie, par le même, Paris, 1856, et plusieurs petits traités, de la même main, imprimés à Edchmiadzin, puis les nombreuses notes et additions, et la Préface critique de la traduction russe de Mosé Caghancatovatsi; ce sont encore: l'Histoire d'Arménie, par le P. Takédjan, Vienne, 1852, et l'Histoire universelle du P. Katerdjan, Vienne, 1847—1852; des traductions en vers d'ouvrages classiques, tels que les Géorgiques, l'Enéide, le Paradis perdu; quelques romans, poésies et voyages, édités à Tiflis, dans l'Inde et ailleurs; des masses de journaux, imprimés à Moscou, à Paris, à S.-P., à Venise, à Tiflis, à Smyrne, à Théodosie, et trois superbes collections, entreprises simultanément à S.-Pétersbourg et à Paris.

En 1840 j'avais proposé à notre Académie d'autoriser et de prendre sous son patronage une collection d'historiens arméniens, où devaient figurer, suivant mon plan, seulement les auteurs inédits: Jean-Catholicos, Asolic, Aristakès, Ghévond, Kiracos, Oukhthanès, Matthieu d'Edesse, Mosé Caghancatovatsi, Vardan-le-Grand, Etienne de Siounie, Thomas de Medzob, Malakia Abégha, — Sébéos ne fut connu que plus tard — en tout 14 historiens, dont je puis me féliciter d'avoir été le premier à faire usage, pour la vérification des annales géorgiennes. Naturellement une pareille oeuvre demandait des collaborateurs et la coopération de certaines influences. L'un et l'autre m'ayant fait défaut alors, je me réservai pour un meilleur temps. En 1855, quand l'Académie confia les traductions de Ghévond, de Mosé Caghancatovatsi et de Sébéos, à M. Patcanian, élève de l'Institut pédagogique, un projet semblable au mien était formé à Paris par M. Ed. Dulaurier, professeur de langue malaie, connu par de précédents travaux sur les hiéroglyphes égyptiens, et qui alors, avec l'assistance du P. Gabriel Aïvazofski, se livrait à de fortes études sur la langue arménienne.

Son Plan de Bibliothèque historique arménienne parut en 1856; S. M. l'Empereur, sur le Rapport de l'Académie, approuvé par S. E. M. Norof; daigna permettre que Son nom parût sur le frontispice. L'avenir d'une telle entreprise, inexécutable par un seul homme, se fondait sur les travaux antérieurs du promoteur de l'affaire, et que le public savant avait bien accueillis, à savoir: un extrait, savamment commenté, de Michel le Syrien; un autre, de Matth. d'Edesse, relatif à la première croisade (des recherches sur l'histoire des Mongols, au moyen des sources arméniennes, ont paru depuis, en 1858 et 1861), et enfin l'Histoire de l'église arménienne orientale, qui a eu deux éditions, l'une anonyme, Paris 1855, l'autre avec le nom de l'auteur, Paris 1857, mais qui ne comporte pas le degré d'exactitude auquel les autres ouvrages du même savant nous ont habitués.

De la collection projetée à S.-Pétersbourg un seul ouvrage, l'Histoire des Aghovans, a paru, et le public de ce pays peut déjà l'apprécier. Le traducteur, maintenant présenté pour la chaire d'Arménien à l'Université de S.-Pétersbourg, y trouvera l'occasion de prouver son aptitude aux travaux de l'érudition. Celle de Paris a produit: 1° la traduction mentionnée de Matth. d'Edesse; 2° la Numismatique générale de l'Arménie, par M. V. Langlois, Paris 1859: qu'il me soit permis de saisir cette occasion pour parler des travaux de ce savant. La numismatique arménienne a été élaborée, dans l'intervalle de temps dont j'ai parlé, d'abord par moi, en 1839, dans le t. VI du Bulletin scientifique, puis par M. Kraft, en 1843, p. 103 du Wiener Jahrbücher der Litter.; par le P. Cl. Sibillian, en 1852, dans le t. VII des Sitzungsberichte der Ak. der Wissensch., à Vienne, et par le même, en 1860, dans le cahier de 7bre de la Revue de l'orient. Mais la personne qui s'est vouée à ce sujet de prédilection, c'est M. Langlois, dont la Revue archéologique a imprimé plusieurs articles depuis 1850, et a publié à diverses reprises des ouvrages à part: la numismatique de l'Arménie au moyen-âge, la même, dans l'antiquité, et enfin l'ouvrage mentionné au commencement de ce §, tous accompagnés de très belles Planches. Outre plusieurs autres travaux considérables du même genre sur les numismatiques de l'Arabie, de l'Egypte, des grands-maîtres de Rhodes, de la Géorgie, M. Langlois a encore enrichi le Journal asiatique et la Revue d'archéologie et de numismatique de recherches consciencieuses et variées sur la Cilicie arménienne, visitée par lui en 1852, et vient de les réunir dans un beau volume intitulé: Voyage dans la Cilicie, Paris 1861; enfin notre Académie a publié, à la fin de 1860, un excellent Mémoire de M. Langlois sur l'état social des Arméniens en Cilicie, et imprimé dans le présent t. III de son Bulletin un Examen critique des sources de Moïse de Khoren: ces travaux érudits assurent à l'auteur une place très honorable parmi les arménistes.

Ecrivain distingué et d'une vaste lecture, M. Dulaurier, je me plais à le dire, s'est fait également remarquer dans la même phalange. Ses articles sur les chants nationaux de l'Arménie, Journ. as. J^er 1852, et Revue des deux mondes, avril de la même année; sur la société arménienne au XIXe s., Revue de deux mondes, avril 1854, et traduction en russe dans le journal Кавказъ de la même année, p. 209; sur la Russie dans le Caucase, Revue des deux m., juin 1860, trad. du russe de Daragan; — ces articles ne sont point

des produits sans consistance de la presse périodique ordinaire, mais bien des indices de travaux sérieux et suivis dans le cabinet. C'est en effet dans le silence et dans le recueillement que notre auteur a préparé, pendant de longues années, et refait à plusieurs reprises l'ouvrage le plus considérable parmi les publications relatives à l'Arménie, depuis les Mémoires de S.-Martin, à savoir, ses Recherches sur la chronologie technique et historique de l'Arménie, Paris, 1859, livre qui témoigne d'une patience de fourmi, mais malheureusement trop souvent acerbe et tranchant dans la forme, et singulier par le résultat final; car il ne change point essentiellement les données connues jusqu'à-présent pour l'usage de l'ère arménienne, telles que Daunou les a exposées dans le t. III de ses Etudes historiques, mais auquel on ne peut refuser de sincères applaudissements pour la clarté et exactitude des détails. Le public ne sera pas surpris d'apprendre que les travaux de M. Dulaurier lui ont valu plusieurs distinctions honorifiques de la part du gouvernement russe, et l'honneur d'être choisi par l'Institut de France pour surveiller l'édition des textes arméniens des historiens relatifs aux croisades; toutefois il est à craindre que la Bibliothèque historique arménienne ne souffre de la division des forces de celui qui l'a fondée.

Au même temps que les précédentes collections marchaient d'un pas plus ou moins lent, un prêtre arménien d'Edchmiadzin, le P. Chahnazariants, ci-dessus nommé, publiait coup sur coup à Paris, entre 1857 et 1860, sept historiens, la plupart inédits, soutenu seulement par les souscriptions de ses nationaux, dont trois portraits figurent: Abraham Abro, au frontispice de Ghévond; Grigor Constant, sur celui de Stéf. Orbélian, et le *comte* Christ. Lazaref sur celui d'Asolic. Il s'est arrêté là, faute de fonds pour des publications ultérieures.

Je crois n'avoir omis, dans cette esquisse rapide, aucun des ouvrages importants ayant enrichi dans ces derniers temps la littérature arménienne, à laquelle j'apporte aujourd'hui ma modeste contribution.

Royaume autrefois puissant, trois fois anéanti, aux Ve, XIe et XIVe s., deux fois relevé, par les Bagratides et par les Rhoubéniens, l'Arménie a légué à la postérité sa langue, aujourd'hui presque tombée en désuétude comme celle d'Homère, ses monuments littéraires, dépôt de la pensée nationale, et ses monuments artistiques, qui en sont la manifestation sensible. Mais d'une part, engendrée à la vie civilisée par la religion, qui l'a dotée d'un alphabet, d'une bibliothèque complète de traductions d'ouvrages en grande partie théologiques, d'histoires, écrites en majorité par des moines, du point de vue providentiel, la littérature arménienne n'attirait guère, jusqu'à ce jour, que les esprits s'intéressant aux études religieuses. De l'autre part, l'influence cléricale avait tellement dominé la pensée nationale que des ruines d'églises, des couvents et des cimetières, sont les seuls débris qui attestent ici un sentiment esthétique. Pas un palais, pas un élégant édifice civil, n'a survécu entier jusqu'à nous aux magnificences de la monarchie Arsacide; à-peine les ruines d'Ani offrent-elles à notre admiration quelque reste du luxe des arts sous les Bagratides. Les quelques millions d'Arméniens dispersés pour leurs affaires dans l'ancien monde, et

surtout en Asie, ne se reconnaissent plus qu'à leur langue, à leurs dogmes et à leurs rites religieux, ainsi qu'à la hiérarchie objet de leurs respects traditionnels.

L'Arménie occupait sur la carte environ six degrés en latitude, de la rivière Khram aux plaines de l'Assyrie et de la Mésopotamie, et neuf en longitude, de l'Euphrate à la limite du Gilan et du Mazandéran. Elle était divisée, sous la dynastie Arsacide, en 15 provinces et 193 cantons, dont 64 ou environ un tiers portent des noms pluriels, ceux des familles ou tribus maîtresses du sol. A l'exception peut-être de l'Aghovanie[1]), elle a de toute antiquité parlé une seule langue, celle fixée par les livres que nous connaissons, et qui est un rameau de la souche indo-européenne, langue qui, par sa flexibilité, se prête à l'expression de toutes les idées nouvelles ou abstraites, et, par la régularité de ses formes, peut fournir au linguiste ou de nouvelles lois ou la confirmation de celles connues, en tout cas un riche fonds d'observations. Ses affinités immédiates sont: par en haut, la branche iranienne antique, le zend et le pehlevi; par en bas, le grec, le latin et le géorgien. Politiquement l'Arménie, et toujours par contre-coup la Géorgie fut dépendante ou vassale des dynasties qui se sont succédé en Perse, et a subi le sort de ce dernier pays.

Au point de vue des arts, et par-là je suis forcé d'entendre seulement l'architecture et la sculpture religieuse, car nous n'avons aucun spécimen des temps antérieurs au christianisme, les églises arméniennes ont, comme cela doit être, une apparence fortement byzantine, tant pour la structure et l'ornementation extérieure, que pour la distribution intérieure des édifices: ici je dois réclamer l'indulgence du lecteur, pour les détails que je vais exposer. Le vaisseau est un quadrangle, ordinairement un peu plus long que large, de dimensions peu considérables, où rien ne rappelle, ni au-dedans, ni au-dehors, la forme de la croix, terminé à l'E. par un autel et par deux sacristies latérales, avec ou sans saillie extérieure. Au-dehors, s'il y a coupole, des niches aigües, aux contours plus ou moins ornés, s'enfoncent, en les rendant moins massifs, dans les murs qui en soutiennent les piliers et dans ceux, sémicirculaires à l'intérieur, formant la façade orientale, celle de l'autel. Les parois extérieures sont divisées en fausses arcades, légèrement saillantes et surmontées d'une corniche élégamment fouillée. Les fenêtres sont souvent bordées de fines ciselures, à entrelacs mille fois variés, d'un effet saisissant, ne pouvant être bien compris par ceux qui n'en ont vu que les dessins. Il est rare que les architectes aient ainsi décoré les églises sans coupoles, dites, je crois, sagachen սագաշէն: j'exprime un doute, parce que le grand dictionnaire n'explique pas suffisamment ce mot, tandis que le P. S. Dchalaliants l'emploie toujours par opposition aux églises à coupole կաթուղիկէիւ. Les coupoles sont toujours un cône, plus ou moins aigu ou aplati, à facettes ou côtes, reposant sur un cylindre. Des dômes hémisphériques ne se rencontrent jamais, que je sache.

1) Je dis peut-être, parce que l'on croit trouver les restes de la langue des Aghovans dans un idiome particulier, encore usité par la faible population des deux villages de Vardachen, district de Khatchmaz, et Nich ou Nidj, district de Kabala, gouvernement de Chamakhi; ces Outiens, ainsi qu'on les appelle, sans raison solide, passent pour les descendants des Aghovans: leur idiome est aujourd'hui à l'étude.



Si l'on veut se faire une idée des beaux spécimens des églises arméniennes, il faut consulter les Памятники византійской архитектуры, de M. D. Grimm, dont 7 livraisons ont paru, sous la date uniforme 1859; les 11 Planches consacrées à Ani par M. Texier, mentionnées p. 2 de notre Description, et, pour le surplus, lire entre autres la description des églises du canton de Vaïots-Tzor, t. II du Voyage du P. Dchalaliants, p. 130 sqq., enfin les Plans d'églises contenus dans l'Atlas de M. Dubois de Montpéreux et dans celui de mon Voyage archéologique. Les artistes y trouveront, j'en suis sûr, un vrai plaisir.

L'église chrétienne primitive, ainsi que le font voir les Plans nombreux réunis dans l'Antiquité expliquée, de Montfaucon, t. III, Pl. XX et suiv., et dans le bel ouvrage de M. Schultz dont il sera question ailleurs, dérive, soit du temple païen, soit de la basilique romaine; l'autel occupe la place du trône ou tribunal, et forme saillie sur la façade orientale; suivant Montfaucon, ad Pl. XX, la statue du Dieu était ordinairement placée à l'E. et la porte d'entrée à l'O. On y ajouta bientôt deux autres saillies latérales, à l'exemple de certains temples et basiliques, ou tout au moins deux retraits, qui aujourd'hui, dans les églises grecques, fidèles à l'ancien plan, forment deux sacristies, communiquant ordinairement avec l'apside par des portes ou passages. Pourtant, dans plusieurs églises géorgiennes et arméniennes, ces sacristies ne communiquent qu'avec les latéraux, sans que l'on puisse se rendre compte de cette fantaisie, qui leur enlève toute leur utilité pour le clergé. A S^{e}-Rhipsime et à Aïrivank, deux retraits parallèles à ceux-là se voient même aux côtés de la porte occidentale; Grimm, 7e livr., Pl. XXI; l'église de Dranda, dans mon Atlas, Pl. XXXI, offre une disposition semblable.

Plus tard le transsept ou la partie mitoyenne de l'église chrétienne forma, d'abord à l'intérieur seulement, une croix à bras égaux, avec la nef et l'apside; puis la tête se sépara, en conservant souvent la saillie ou même les trois saillies sémicirculaires; les bras s'allongèrent au-dehors; la nef, précédée du porche, devint le corps d'une croix longue, tandis que la croix à bras égaux, seulement à l'intérieur, restait celle du rit grec oriental. C'est cette forme, avec une très légère modification, que nous voyons reproduite dans la magnifique cathédrale de S.-Isaac. L'église de Bidchwinta, VIe s., Pl. XXXVII de mon Atlas, la cathédrale de Kouthaïs, ib. Pl. XXXII, et celle de Soouk-Sou, en Aphkhazie, par l'addition de trois porches, au N., au S. et à l'O., atteignent complètement à la forme de la croix latine. Si l'on veut voir toutes les fantaisies imaginées par les artistes pour introduire quelques variétés dans ces conditions fondamentales, posées par les architectes grecs et latins, on peut consulter, outre les ouvrages déjà cités, celui de Luigi Canina, Ricerche sull'architectura più propria dei tempji christiani, 2e éd. Rome, 1846; H. W. Schultz, Denkmäler der Kunst des Mittelalters, in Unteritalien, Dresden, 1860, et comparer leurs plans avec ceux, si variés, des temples païens, donnés par Montfaucon, dont quelques-uns approchent étonnamment de la forme chrétienne; voir Antiq. expl. t. III, Pl. XX, temple de la Paix, en croix à l'intérieur, avec porche; Pl. XXVI, XXXIV, temple presque semblable, à l'intérieur, à l'église de Manglis, en Géorgie; Pl. VIII, temple à Nîmes, avec les deux chambres latérales;

Pl. XXXVII, temple en forme de croix à bras égaux; Pl. XXXIV, croix longue. Outre ces particularités, les Plans de M. Schultz nous montrent les églises italiennes ornées de fausses arcades, quelquefois doubles, avec des têtes d'hommes pour pendentifs et toute sorte d'animaux sculptés dans les corniches et dans les chapiteaux des colonnes. Ce ne sont pas seulement les églises arméniennes et italiennes qui rentrent dans les catégories indiquées, les Monuments de Neufchâtel, ouvrage posthume de M. Dubois de Montperreux (sic), Zurich, 1852, donnent le plan et les détails d'une belle église de cette ville, devenue collégiale au XII[e] s., mais bâtie au X[e], offrant les trois saillies de la façade de l'autel; des oiseaux, des quadrupèdes, dans les chapiteaux des colonnes, une Vierge assise sur un trône, comme à Akhtala, Pl. XII—XX; cf. le Münster de Zurich, église du X[e] s., ibid. Je n'ai pas lu, mais je dois également citer un Mémoire de M. Alb. Lenoir, couronné par l'Institut, sur les phases de l'architecture byzantine, et un Mémoire de M. Texier, sur les monuments des premiers siècles du christianisme; Institut, 1859, II[e] P[ie], p. 134.

En Géorgie, comme en Arménie, on trouve des églises à vaisseau simple, nommées sion dans un pays et sagachen dans l'autre. La majorité des grandes églises, qui ne sont pas de simples chapelles, donne l'idée de trois nefs, ou divisions longitudinales: la nef centrale, avec la coupole au centre, et deux latéraux, quelquefois avec des toits particuliers, formés par les murs capitaux et par la ligne des piliers de la coupole. L'église d'Alawerd, dans le Cakheth (Grimm, 1[re] livraison), en fournit un bel exemple. Mais quelques-unes, comme celle de Mtzkhétha, avec ses préstructions, Choua-Mtha (mon Voy. Pl. III) avec ses additions, et Mokwi (Pl. XXXV de mon Atlas), type du genre, d'après son plan primitif, développent véritablement cinq nefs: aussi Mokwi, construite au X[e] s. par Bagrat III, est-elle la plus haute expression, en ce genre, de la hardiesse de conception des architectes géorgiens, comme l'église de l'Assomption à Chio-Mghwimé (1[er] Rapp. sur mon Voyage archéologique, p. 41), de la plus large portée d'un simple toit voûté, en briques, et la mosquée d'Akhal-Tzikhé, du XVII[e] s., aujourd'hui convertie en église orthodoxe, d'un dôme hémisphérique en pierre, d'un vaste diamètre.

Le porche, imaginé jadis pour contenir le surplus des fidèles qui ne pouvaient pénétrer dans le temple pour assister à la célébration des saints mystères, puis approprié aux cathécumènes et aux pénitents, est souvent, dans les églises arméniennes et géorgiennes, plus large que le vaisseau auquel il se rattache; souvent aussi il la dépasse en longueur comme en largeur et forme alors une seconde église, comme à Kétcharous (Pl. XXII de mon Atlas); ou encore, comme à Choua-Mtha, il est devenu le motif d'une seconde église, enveloppant entièrement la première, excepté du côté de l'E.; l'église d'Ouzounlar (Grimm, 5[e] livr.), a été primitivement distribuée de la même manière, et forme réellement cinq nefs longitudinales, dont les deux extérieures, deux vrais couloirs, n'ont de communication avec le reste de l'édifice que par trois portes, qui permettent à-peine aux fidèles de se tenir au courant des cérémonies liturgiques. Le nec-plus ultrà d'irrégularité en ce genre est offert par l'église principale d'Akhpat, dont le bâtiment primitif, parfaitement régulier, est comme

perdu dans une quantité de chapelles, grandes et petites, construites sur toutes ses faces, excepté au sud. L'église de la laure Ibérienne, au mont Athos, est composée en réalité de deux, dont l'une, renfermant l'autel avec ses deux sacristies, faisant saillie sémicirculaire, plus étroite que l'autre, où se trouve la coupole, et qui est construite en avant, avec trois larges nefs.

On conçoit bien que l'affluence des fidèles a dû faire désirer d'étendre l'espace destiné à les recevoir, et que les architectes, ne pouvant élargir la nef centrale, aux dépens de la solidité des arches et de la coupole, ont dû recourir à des constructions latérales. Delà cette ceinture de bas-côtés dont sont flanquées, dans l'occident, les vastes églises gothiques, et qui enveloppent jusqu'à l'autel principal. Les églises grecques et arméniennes n'admettaient, dans l'origine, qu'un seul autel, où une seule messe pouvait être célébrée chaque jour. Plus tard, chez les latins, l'obligation pour chaque prêtre de célébrer journellement le saint sacrifice nécessita un plus grand nombre d'autels. Les Arméniens grégoriens ont admis la même chose: ainsi, pour ne donner que quelques exemples, l'église principale d'Edchmiadzin ne renferme pas moins de dix autels pour la célébration du saint sacrifice, et le P. Dchalaliants, dans son Voyage, cite de nombreux couvents dont les églises en comptent jusqu'à cinq et plus. Le bas-côtés ont encore l'avantage de soutenir la nef centrale, qui a pu delà s'élever en hauteur, appuyée sur les latéraux et sur cette forêt de contreforts que l'on admire à Paris, à Amiens, à Orléans et ailleurs, autour des cathédrales.

Outre les fausses arcades, les belles niches de dégagement, les corniches et frontons sculptés des grandes églises arméniennes et géorgiennes, on voit par les dessins de M. Texier et de M. Grimm, que les portails principaux, moins massifs certainement que ceux des églises gothiques, ne sont pas pourtant sans profondeur et sans ornements. Ils sont ordinairement décorés de groupes de colonnes, posées sur des boules et supportant d'autres boules qui, sans frapper l'oeil par la régularité ou par la richesse des chapiteaux classiques des cinq ordres, ou par la profusion de statues, ne manquent pourtant pas d'originalité ni d'élégance. A l'intérieur, les piliers des coupoles sont tantôt carrés, en maçonnerie ou monolithes, ou formés de faces saillantes à plusieurs retraits, approchant de la colonne, ou de nervures délicates, comme dans la cathédrale d'Ani, ou de fûts ronds et bas, simples ou accouplés, comme à Sanahin (Grimm, 5e livr.), et comme les colonnes romanes, basses et lourdes, de la mosquée d'Ani, qui est du XIe s., analogues aux gros piliers ronds de N.-D. de Paris. Les chapiteaux ne sont souvent que les pans coupés du coussinet, qu'un auteur moderne a eu la fantaisie de comparer à l'aspect intérieur d'un arbouse avec ses pepins, coupé horizontalement ou dans le sens de la longueur du fruit [1]). Ce genre d'ornement, très commun à Ani et dans les églises dessinées par M. Grimm, se retrouve aussi dans certains édifices turcs anciens, retracés par M. Texier dans les Planches du 1er vol. de son Voyage en Arménie.

---

1) A. Salzmann, dans le texte de son ouvrage sur Jérusalem, Paris, in-fo. 1856, p. 86 sqq.

Pour les formes extérieures du vaisseau, depuis le rectangle jusqu'à l'icosagone ou baptistère à 20 angles, je renvoie le lecteur aux Pl. du présent Atlas et de mon Voyage archéologique; pour l'ornementation en Géorgie, aux beaux dessins de M. Mouslof; en Arménie, à ceux si finement tracés de M. Grimm, qui paraît avoir principalement tourné son attention sur la partie décorative de son art, car ses Planches contiennent peu de plans proprement dits; pour les proportions, au même M. Grimm, qui croit en avoir découvert le principe générateur dans le rapport exact de toutes les parties de l'édifice avec le diamètre intérieur du cylindre de la coupole, dont la 12e partie sert d'unité pour chaque mesure. Ce principe est exposé dans la belle édition du Caucase pittoresque, par le Pr. Gagarin, XIe livraison.

On sait que, pour la décoration des chapiteaux et des voussoirs, les anciennes églises de l'Europe renferment souvent des hommes ou de simples têtes, des animaux, des aigles, des griffons, etc.; le même genre d'ornements se retrouve dans la grande église de Kouthaïs, chez M. Dubois de Montpéreux; dans les voussoirs d'une petite église d'Ani, Pl. XXXV du présent Atlas et dans les Pl. de M. Grimm, 1re livr.; on en voit de pareils dans plusieurs des églises italiennes du moyen-âge, dessinées par M. Schultz, et qui remontent aux mêmes époques que les beaux spécimens de l'architecture orientale dont je parle maintenant. M. J. Gailhabaud, dans son livre: L'art dans ses div. branches, XIIe et XIIIe livr., donne le dessin d'un chapiteau étrusque, trouvé à Vulci, dans un tombeau, portant entre deux volutes une magnifique tête de femme: ce qui prouve l'antiquité de ce motif. M. Langois a vu la même chose dans les chapiteaux de l'église de Pompéiopolis, en Cilicie; Voy. en Cil., 1861, p. 248. Les animaux, boeufs, aigles, chevaux, lions et autres, sculptés à Aïrivank, ne sont pas remarquables, tant s'en faut, d'élégance et de réalisme, et je soupçonne l'aigle représenté sur une Pl. de la 7e livr. de M. Grimm, à Ani, d'être trop finement traité pour une production du ciseau oriental.

Les natures vivantes paraissent encore sur les frontons des églises arméniennes; si le spécimen qu'en a donné M. Grimm, dans le tympan de la porte occidentale de l'église d'Hohannavank, à Ani, livr. 3e, est exact, il ne donne pas une haute idée du sculpteur; les personnages représentés sur l'église de Ghphtchaghavank, Pl. XXXII de notre Atlas d'Ani, et de Sanahin (Grimm, livr. 4e), sont trop mal conservés pour qu'on puisse en juger; les sculptures de la porte O. et de l'iconostase de l'église de S.-Jean-Baptiste, à Chio-Mghwimé (v. mon 1er Rapp. p. 43), sont mal conservées mais plus que médiocres, très remarquables toutefois par la composition et par la place qu'elles occupent à l'intérieur de l'édifice. D'autre part, le P. S. Dchalaliants décrit, entre autres, dans le t. II de son Voyage, p. 148, 153, 156, 159, 171, des sculptures qui lui paraissent admirables, mais qui, si l'on doit se prononcer d'après ce que l'on connaît d'ailleurs, ne sont sans doute merveilleuses que pour le temps — presque tout est du XIIIe s., — et pour le lieu, le Vaïotzor, au S. du lac Gokhtchaï.

Les Grecs du Bas-Empire n'étaient pas de fins artistes. A partir du Ve s., leurs monnaies, médailles, pierres gravées et autres oeuvres offrent des dessins lourds, executés de

parti pris et par à-peu-près, avec un laisser-aller arrivant enfin à une décadence complète. Leurs peintures sont meilleures, sans doute, mais raides, sans vie et d'un genre conventionnel. Ce que j'ai vu de mieux à cet égard, en Géorgie, ce sont les peintures si bien conservées de l'église de Soouk-Sou (Aphkhazie), et de beaux restes à Mtzkhétha, à Aténi. Pour des temps plus modernes, au XVI[e] s., ce sont les fresques de l'église de l'Assomption, dans la plaine d'Alon ou d'Alvan, 1[er] Rapp. p. 82, et celles un peu plus anciennes de Saphara, 2[e] Rapp. p. 123, suiv. J'ai vu quelques spécimens passables de sculptures, par ex. des Vierges, avec l'enfant Jésus dans leurs bras, dont une à Dchoulébi, 2[e] Rapp. p. 13; il y en a une bonne à Akhtala, Grimm, 4[e] livr.; un S. Georges à cheval, sur l'église de Camaanthi, à Tiflis, 5[e] Rapp. p. 11; un S. Théodoré, également à cheval, à Akhachen, 2[e] Rapp., p. 150; cf. Atlas d'Ani, Pl. XXXV et XXXVII. Mais tout cela accuse un art dans l'enfance.

Une autre particularité des églises géorgiennes, c'est le soubassement sur lequel elles sont construites, ordinairement de plusieurs degrés, comme à Zéda-Thmogwi, à S[e]-Rhipsime, près d'Edchmiadzin etc., analogue à celui qui supporte la cathédrale de S.-Isaac, à S.-Pétersbourg, et qui a été imaginé, soit pour la solidité de l'édifice, soit pour lui donner un aspect plus grandiose, en l'élevant au-dessus du terrain environnant. Le soubassement se retrouve souvent dans les anciens temples grecs et romains, et notamment dans l'église de Stylo (Schultz, Pl. LXXXVIII), où il est formé d'un assemblage cyclopéen, comme à Tsounda, en Géorgie (Pl. XIII de mon Voyage arch.).

Le motif le plus fréquent d'ornementation, en Arménie, c'est la croix, toujours longue, excessivement décorée et de formes très variées, dont l'Atlas de mon Voyage, surtout Pl. VII et X, et spécialement celui d'Ani, offrent de nombreux spécimens. La façade orientale de chaque belle église géorgienne porte ordinairement une grande et magnifique croix enrichie de broderies à profusion, comme à Atsqour, à Samthawis, à Caben, à Ertha-Tsmida. Celles des Arméniens se reconnaissent à un genre particulier, et M. Langlois, dans sa Numismatique de l'Arménie au moyen-âge, p. 40, en donne une qu'il croit représenter les armes de la maison Roubéno-Lusignan, de Cilicie. La plupart de ces croix portent le nom et sont consacrées directement au souvenir pieux de celui qui les a fait sculpter.

On remarque dans les murailles d'Ani, et surtout dans celles du Palais aux croix, une sorte de mosaïque, exécutée en grand et formant sur de vastes surfaces une sorte d'ouvrage réticulé, en pierres de deux couleurs, symétriquement disposées, fort agréable à l'oeil. Un bel exemple de ce genre se voit encore à l'abbaye de Lorsch, Hesse-Darmstadt, qui date de l'an 775 de l'ère chrétienne: c'est donc à-peu-près l'époque des belles constructions d'Ani; v. Magas. Pittor. 1861, p. 101.

Les couvents et églises d'Arménie, décrits dans les quatre volumes des PP. Chahkhathounof et Dchalaliants, se comptent par centaines, et les inscriptions qui les couvrent, par milliers. Quant aux noms des personnages qui figurent dans ces textes, le nombre en est immense, et les détails intéressants pour la chronologie, pour l'histoire politique, pour la vie intime du peuple arménien, qui en résultent, ne pourront être appréciés qu'après

un dépouillement complet et systématique. Ce que j'ai déjà extrait des inscriptions de Sanahin et de Haghbat, pour les familles Mkhargrdzélidzé, Orbélians, Vatchoutants, Khaghbaciants et autres, prouve tout le parti que l'on en pourra tirer. Les Arméniens, comme les Romains et les Grecs, consignaient sur la pierre les événements dont ils voulaient perpétuer le souvenir. Peuple calculateur, jusque dans l'accomplissement des actes de piété, ils voulaient en avoir le mérite, payé du prix de leurs aumônes, aux yeux des hommes comme à ceux de Dieu, et ce, suivant les termes de leur contrat. Ils voulaient donc préserver leurs donations de l'incurie possible des moines, de la rapacité de leurs semblables, et, au lieu d'un parchemin altérable, ils préféraient ces matériaux durs, que la dent du temps a peine à entamer, y retraçaient leur titre avec sa date et ses témoins, la somme payée *de leurs deniers légitimes*, pour la vigne, pour la terre, pour le village, et l'engagement pris par le couvent, de s'acquitter en messes à échéance, en quarantaines, si l'offrande était considérable, quotidiennes en cas de libéralité excessive[1]). Ce calcul de prières étant fait en vue surtout du salut éternel, le donateur en laissait souvent l'usufruit, sa vie durant, à ses parents défunts, et se réservait le haut domaine pour après sa propre mort. Le tout était mis sous la sauvegarde des malédictions des 318 pères du concile de Nicée ou *des trois saints conciles;* car depuis celui de Chalcédoine, l'Arménie s'était séparée des Grecs. Les musulmans eux-mêmes, qui pouvaient devenir maîtres du couvent, ne sont pas épargnés dans les anathèmes, et, pour le cas où ils s'empareraient de la propriété gage des prières promises, Mahomet ét tous les *envoyés* devaient mille fois maudire le spoliateur. Le nombre considérable de fonds de terre et de droits utiles, contenus dans les inscriptions, assurait au clergé régulier arménien une immense richesse. Ces biens terrestres, récompense d'abord d'une vie sainte, firent fleurir en Arménie les asyles cénobitiques, qui se remplirent d'hommes éminents, de ceux auxquels le pays dut le développement d'une haute moralité et la culture des sciences, tant profanes que religieuses, telle qu'elle était possible au moyen-âge. Plus tard arriva la décadence morale, suite inévitable de la richesse, et la ruine matérielle, causée par la cupidité des envahisseurs mongols, au XIIIe s., osmanlis et autres aux siècles suivants. Mais sans entrer ici dans de plus grands détails, je reviens à mon sujet: recueillir les inscriptions d'Ani et en mettre en lumière les résultats historiques, tel était le but du présent travail.

P. S. Ajoutez aux ouvrages énumérés p. I sqq. les Lettres de S. Ignace, publiées à Leipzic, en 1849, par M. Pétermann, avec des trad. syriaque, arménienne, latine.

Ad. P. IV. Le dernier Compte-Rendu de M. Guiguiaut, secr. perp. de l'Acad. des Inscr. et B.-L., nous apprend que le texte de Matthieu d'Edesse et de son continuateur vient d'être publié dans la collection des Hist. or. relatifs aux croisades.

---

1) Un pareil usage existait en Géorgie, mais moins répandu, les inscriptions des églises ne contenant guère que le noms des fondateurs ou constructeurs; mais les chartes et livres d'agapes commémoratives tenaient lieu du reste.

TABLE DE LA 2e LIVRAISON.

CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE D'ANI.

La province de Chirac est donnée à Chara, petit fils d'Haïc; au VIIIe s. cette province est achetée par les Bagratides; les Bagratides, au VIIe s. avant J.-C.

Achot Msaker achète Ani, au milieu du VIIIe s. de notre ère.

Achot 1er, le Grand, règne 856—889.

Sembat 1er, le Martyre, règne 890—914, réside à Erazghavors ou Chiracavan; mis à mort par l'ostican musulman Housouph, sous le khalife Motadhed.

Achot II † 928.

Abas, † 951; restaurateur de Dprévank.

Achot III, le Miséricordieux, † 977; sa femme Khosrovanoïch, restaure les couvents de Haghpat et de Sanahin; il construit le mur intérieur d'Ani, et fixe sa résidence dans cette ville.

Sembat II, le Dominateur, † 989; construit la grande muraille d'Ani; Vasac et Vahram, Pahlavides, illustrent son règne; le catholicos arménien est installé à Ani.

Gagic 1er, Chahin-Chah, marié à Cadramité, princesse de Siounie, construit Sourb-Grigor, à Ani; concile d'Ani, en 992; cathédrale, bâtie en 1010; † de Gagic en 1020.

Hohannès, cède Ani à l'empereur Basile II, en 1022; ses guerres contre Giorgi 1er, roi d'Aphkhazie; miracle de la croix, à Trébisonde, opéré par le catholicos Pétros; † 1039.

Concile d'Ani, en 1036.

Michel le Paphlagonien veut occuper Ani, et s'entend à ce sujet avec Sargis-le-Vestiaire.

Gagic II, règne 1042—1045; ses combats contre les Seldjoukides; Constantin Monomaque envoie Iasitas à Ani, en 1043; Aboulsévar le Cheddadien et Sargis-le-Vestiaire, coopèrent à ses entreprises; Gagic est attiré à C. P. et détrôné, 1045.

Ani occupé par les Grecs, en 1046.

Mort de Vahram le Pahlavide, en 1058.

Mort de Gagic II, en 1079.

Alpaslan prend Ani, en 1064.

Emigration des habitants d'Ani en Pologne, en 1062.

Phatloun le Cheddadien achète Ani, en 1072.

Manoutché ou Manoutchar, maître d'Ani, après Phatloun.

Les Tathars attaquent Ani, en 1094; croix de S.-Nouné à Ani.

Barsegh, catholicos à Ani; Apelsouar, succède à Manoutché, en 1110.

David II, roi de Géorgie, s'empare d'Ani, en 1124.

Démétré 1er, roi de Géorgie, rend Ani à Phatloun, fils d'Apelsouar, en 1126; origine probable des Charwachidzé, p. 129.

Phatloun, émir d'Ani, meurt chrétien, p. 130; ses successeurs, p. 131.

Tremblement de terre à Ani, en 1131.

Giorgi III, roi de Géorgie, prend Ani, en 1161, et confie la ville à Sadoun.

Eldigouz reprend Ani, 1165; Amirchah devient émir.

Giorgi reprend Ani, en 1174, et confie la ville à Ivané Orbélian.

L'émir Kharatchaï s'empare de Dzarhakar, en 1185; brise la croix de Goroz.

Dzarhakar est pris et repris plusieurs fois par les musulmans.

Ani est conquis par les Mkhargrdzélidzé, à la fin du XIIe s.

Concile d'Ani, en 1207.

Chahanchah, fils de Zakaré, maître d'Ani, après 1211.

Ani est pris par les Mongols, en 1239.

Les habitants d'Ani de dispersent à Trébisonde, en Crimée, à Astrakhan, en Pologne.

Prétendue ruine d'Ani par un tremblement de terre, en 1319; or on a des pièces de Nouchirwan Houlaguide, frappées à Ani en 745—1344, et du Djélaïride Houséin, en 777 ou 779=1375—1377, etc.: ainsi l'abandon de la ville ne fut ni complet ni définitif, même après le tremblement, non connu positivement, de l'an 1319.

Eglise du Berger, à Ani, p. 136; cf. p. 30.

Hohannavank, à Carbi, p. 137.

Pech-Kilisa, p. 138.

Emigrés d'Ani à Akh-Séraï, p. 138; en Pologne, ou plutôt en Gallicie, p. 139, leur histoire, depuis l'an 1062; privilége qui leur est donné par le grand-duc Téodor Dimitrovitch; archevêché à Lvof, en 1364.



LES RUINES D'ANI.

IIme PARTIE.

HISTOIRE.[1]

INTRODUCTION.

1. Ani était, dans l'antiquité, une petite et insignifiante citadelle du district de Chirac, dans la province d'Aïrarat; car au temps de la dynastie arsacide Vagharchapat était la capitale de l'Arménie, et dans son voisinage florissaient les plus belles villes; le district de Chirac ne jouissait alors d'aucune célébrité. Mais lorsque en 321 de J.-C. le roi Trdat eut fait don de cette contrée au prince Camsar[2]), le Chirac et Ani firent partie des domaines des seigneurs Camsaracans et commencèrent à prospérer sous une sage administration.[3])

2. Ce pays étant plat, voisin de l'Araxe, gras et fertile, Armaïs, fils d'Haïc, l'avait donné autrefois à son fils Chara, afin que cet homme, d'une voracité restée proverbiale, pût y trouver le moyen d'assouvir son appétit.[4])

1) Cette Histoire d'Ani est la traduction d'une partie de l'ouvrage, écrit en arménien, du P. Minas Bjechkian: «Voyage dans le Léhastan (le pays des Lehs ou Lings, la Pologne), et autres contrées habitées par des Arméniens émigrés autrefois d'Ani,» imprimé en mémoire du marchand agha Stéphan Amparian, de Trébisonde, Venise 1830, 8°. Le P. Minas visita en 1808 et en 1820 les pays où vivent les descendants des anciens habitants d'Ani; en 1822 il fut mis à la tête de tout le diocèse de Crimée, comme vicaire, devint arhadchnord et visiteur des Arméniens catholiques de cette région en 1828; reçut enfin, en 1847, sur la proposition de S. E. M. le comte Ouvarof et d'après un Rapport de l'Académie, une marque de la munificence Impériale, pour la composition d'une Grammaire polyglotte, en arménien. Il est auteur de plusieurs ouvrages fort intéressants, tant grammaticaux qu'historiques, et entre autres d'une Histoire du Pont, ou Périple de la mer Noire, Venise 1819. L'Histoire d'Ani étant l'ouvrage d'un Arménien, les jugements de l'auteur sur sa nation, tout sévères qu'ils peuvent paraître, ne sauraient être taxés de mauvais vouloir. Je n'en ai retranché que quelques longueurs et répétitions. V. aussi dans le Journ. Кавказъ pour 1855, NN. 83—87, plusieurs articles intéressants sur l'histoire d'Ani, par M. Ivanof, maître, si je suis bien informé, au gymnase de Stavropol, qui paraît avoir fait une étude particulière de l'Arménie; cf. Кавказъ 1851, N. 35 suiv.

2) La famille Camsaracane était un rejeton de la branche Caréni-Pahlav, des Arsacides d'Arménie. Son ancêtre ayant perdu, par suite d'une blessure, un fragment d'os du crâne, fut surnommé Camsar «tête diminuée;» v. Indjidj, Ant. de l'Arménie, t. II, p. 174, sqq.

3) Moïse de Khoren, l. II, chap. 67, 90.

4) Ib. I, 12. La tradition porte même que le nom de Chirac n'est qu'un dérivé de celui de Chara, altéré

3. Malgré l'ancienne renommée de ce pays, surtout sous les princes Camsaracans, la petite citadelle d'Ani, perdue dans une plaine, resta dans l'obscurité jusqu'à l'extinction des Arsacides. Après la chute de cette puissante dynastie[1]), l'Arménie fut bouleversée de fond en comble par les Perses pyrolâtres, grâce aux dissensions des seigneurs arméniens. Dès-lors toute organisation disparut, les villes florissantes des grandes provinces furent oubliées, et la capitale de Vagharchapat, dans l'Aïrarat, s'éclipsa pour toujours.

Depuis cette époque les seigneurs arméniens laissèrent le pays aux mains des étrangers, sans s'en occuper aucunement. L'on vit donc les Perses, d'un côté, commander par l'entremise de leurs marzpans, et les musulmans, de l'autre, par leurs osticans[2]), qui foulèrent et déchirèrent l'Arménie, au point que tout sentiment d'union s'éteignit, et que chacun tomba dans la stupeur du découragement.

4. Dans ce temps-là les deux frères Achot et Chapouh, de race princière, fils du grand prince Sembat Bagratide, sous la pression d'un ardent patriotisme, réussirent par des exploits guerriers à chasser de l'Arménie tous les ennemis et à pacifier la contrée.[3]) Ils achetèrent pour une grosse somme, aux princes Camsaracans, le district de Chirac.[4]) Achot, que les Arméniens appellent Msaker «le mangeur de chair, restaura et fortifia Ani, qu'il peupla de ses adhérents, en l'année 763.[5])

5. C'est cependant sous le roi Achot III, de qui nous parlons plus bas, que la ville d'Ani commença à être florissante; car c'est depuis lors que des princes forts et justes y construisirent successivement de beaux édifices, de magnifiques palais, des églises remarquables, des hôtelleries, marchés, etc. Ani fut reconnu comme capitale du pays, et l'his-

---

Ce canton fut aussi appelé Tzoroget «fleuve encaissé,» à cause de sa position topographique; nom générique, d'ailleurs, et appliqué par les historiens arméniens, tant à une partie de la province de Siounie, qu'au pays de Loré, où régnèrent des princes Bagratides, improprement nommés Aghovans. Aujourd'hui le nom de Chirac s'est changé en Chouragel (cf. Indjidj, Arm. anc. p. 417), et le pays forme un sandjakh turk; mais la partie du Chirac à l'E. de l'Akhourian entre dans le district russe de Sardar-Abad.

1) Artachès IV, le dernier des Arsacides arméniens, fut détrôné en 428, par le Sassanide Vahram ou Vahraran V. La dynastie avait duré 578 ans.

2) L'histoire des osticans arméniens, i. e. des gouverneurs de l'Arménie pour les khalifes, a été traitée exprofesso, par M. le professeur Péterman, de Berlin, dans sa dissertation De osticanis; j'ai complété ce travail, autant qu'il m'a été possible, dans les Addit. et éclairc. à l'hist. de Géorgie, p. 249, sqq. L'historien arménien Ghévond, qui m'a fourni le plus de matériaux, est maintenant publié, texte et traduction, par le P. Carabiet Chahnazarian, Paris, 1856.

3) Ceci est de la fin du VIII[e] s. Sur les premiers princes Bagratides arméniens, et notamment sur Achot et Chapouh, v. Addit. et écl. à l'hist. de Géorgie, p. 159, ainsi que le Tableau généalogique.

4) On croit, dit le P. Indjidj, que le Chirac fut acheté par les Bagratides en même temps que le district d'Archarounik (l'Achorni des Annales géorgiennes), au VIII[e] s.; Arm. anc. p. 417. Ani n'était alors qu'une forteresse au bord de l'Akhourian, qui s'agrandit et devint ville seulement sous Achot III, dans la seconde moitié du X[e] s. Alors l'ancienne citadelle prit le nom de «Fort-Intérieur, Nerkinaberd.»

5) Si l'on ne peut dire l'origine du nom d'Ani, on sait du moins qu'il existait en Arménie une autre ville forte, appelée de même Ani ou Camakh, dans le canton de Daranaghi, sur la rive occidentale de l'Euphrate, la Haute-Arménie des géographes. Cette place, dépôt des rois Arsacides arméniens, lieu de leur sépulture et renfermant un beau temple d'Ormuzd, ne doit point être confondue avec Ani dans le Chirac, objet de notre travail; v. Indj. Arm. anc. p. 7—9; S.-Martin, Mém. sur l'Arm. t. I, p. 72.

torien Matthieu d'Edesse la nomme «Résidence royale.» L'esprit d'association et de civilisation s'y développa; elle devint un lieu désirable, un centre, pour les hommes d'intelligence, Elle vit dans son sein d'illustres pontifes, de puissants monarques, de superbes églises et couvents, de charmants palais royaux, de majestueuses demeures des patriarches[1]); car les rois Bagratides, s'étant fortifiés dans le district de Chirac, commencèrent à régner dans Ani. C'est du prince Achot, en l'année 856, que date cette installation héréditaire, qui dura jusqu'en 1079, sous le dernier roi Gagic. Ainsi la fortune et la dynastie des Bagratides se sont soutenues durant 223 ans.

6. Maintenant il est temps d'indiquer par ordre la succession des monarques, de faire connaître combien d'établissements ils ont fondés ou fait prospérer; comment ils sont devenus forts par la concorde et se sont amoindris par la mésintelligence, en sorte que la charmante ville d'Ani a été précipitée sans ressource du faîte de la gloire.

§ I. Rois d'Ani.

7. Les rois d'Ani étaient de race juive, de la lignée des Bagratides. Lorsqu'en effet Nabuchodonosor, après la prise de Jérusalem, emmena la tribu de Juda à Babylone, environ 600 ans avant J.-C., Haïcac, roi d'Arménie, qui était avec lui, lui demanda et obtint un prince juif, nommé Chambat[2]), et sa famille, les emmena et leur assigna en Arménie une honorable résidence, en 3398 du monde. A sa descendance appartenait Bagrat-le-Brave, à qui le roi Vagharch[3]) conféra le titre de thagadir «pose-couronne,» en 3859 du monde; car son emploi consista, de père en fils, à placer la couronne sur la tête des rois arméniens. Les Bagratides conservèrent longtemps leur religion et n'adoptèrent point l'idolâtrie arménienne. Plusieurs même subirent le martyre, pour n'avoir pas rendu hommage aux idoles, aux temps de notre roi Archam.[4])

---

1) Anania, de Chirac ou d'Ani, computiste du VII[e] s.; Samouel, auteur d'une Chronique en tableaux, justement estimée, du XII[e] s.; Mkhithar d'Ani, historien dont l'ouvrage est malheureusement perdu, vivant au XIII[e] s.; telles sont quelques-unes des illustrations littéraires d'Anî. Une grande famille, celle des Pahlavounis ou Pahlavides, alliés aux anciens Arsacides, occupait ici une position très élevée et possédait, croit-on, le magnifique palais resté debout au N. de la ville. Cette famille a fourni une série de grands capitaines, l'illustre littérateur Grigor-Magistros, XI[e] s., et une série de catholicos et d'hommes distingués, dont la généalogie a été réduite en Tableau par M. E. Dulaurier, à la fin de sa traduction de Matth. d'Edesse. Ce Tableau ne concordant pas, en beaucoup de points, avec ce qu'on sait par le moyen des inscriptions d'Ani et de ses environs, c'est là ce qui m'a décidé à donner dans la première Partie de cet ouvrage une double généalogie des Pahlavides, d'après les historiens et d'après les inscriptions; sup. p. 54, sq.

2) Moïse de Khoren, l. II, ch. 23, raconte comme une simple tradition, que le Juif Chambat vint en Arménie lors de la captivité des dix tribus, sous le roi Salmanasar ou Nabuchodonosor I[er], au temps du roi arménien Hratchia, et tous les auteurs nationaux adoptent cette indication; notre auteur a préféré s'en tenir à l'époque de la captivité de Juda, sous Nabuchodonosor II; v. Indjidj, Antiquités de l'Arm. t. I, p. 313. Le fait eut donc lieu plus de 600 ans avant J.-C., comme s'exprime M. S.-Martin, Mém. t. I, p. 418. La suite des origines des Bagratides est trop connue pour être rapportée ici; d'ailleurs, j'ai déjà traité ce sujet, d'après les diverses sources, dans la IX[e] des Additions à l'hist. de la Géorgie.

3) Le premier roi Arsacide d'Arménie, 150 ans av. J.-C.

4) Une trentaine d'années av. l'ère chrétienne.

A l'époque du christianisme, plus ils furent fervents adorateurs du Christ, plus devinrent puissants quelques-uns d'entre eux. Animés d'un ardent patriotisme, ils se distinguèrent par des actes d'une telle bravoure, qu'ils expulsèrent l'ennemi, affranchirent leur nation de la tyrannie des infidèles et méritèrent d'être sacrés rois d'Arménie.

Le premier d'entre eux fut le prince Achot, nom dérivant de celui d'Asoud, fils du premier Chambat, d'où s'est formé le nom de Sembat.

8. Or la race Bagratide, après avoir exercé l'emploi de thagadir, sous la dynastie Arsacide d'Arménie, conserva son illustration quand cette dynastie se fut éteinte. Quelques-uns de ses membres furent puissants par intervalles, comme généralissimes, couropalates, patrices. Ainsi Sembat Bagratide fut nommé couropalate par l'empereur Léon[1]), en 695; puis en 743 le prince Achot, fils de Vasac Bagratide, monta encore plus haut en honneurs et reçut de l'ostican arabe Mrovan[2]) le titre de patrice ou de prince des princes; son fils aîné fut Sembat; le brave Achot-Msaker «le Mangeur de chair,» mentionné cidessus, et qui acheta Ani, fut fils de Sembat; Sembat-le-Confesseur, fils d'Achot, périt dans la persécution des infidèles[3]); son fils fut le prince Achot, qui reçut l'onction royale.

9. I. Le puissant prince Achot Ier fut d'abord général d'Arménie. Il se distingua tellement entre tous, par sa bravoure et son intelligence, par son patriotisme et sa piété, qu'il fut chéri et recherché de chacun, et se concilia toute la nation, en 856.[4]) Voilà ce qu'écrit à son sujet l'historien Jean catholicos: «Arrivé à l'âge moyen, il était de forte taille et corpulence, large d'épaules, d'un visage ouvert, ombragé de noirs sourcils; haut en couleur, ayant aux yeux des taches de sang, tels que des rubis rouges sertis sur une perle, il était beau de sa barbe blanche[5]), doué d'éloquence et d'une intelligence sublime. Sobre dans les plaisirs des banquets, ne portant point envie aux supérieurs, ne dédaignant pas les inférieurs, il semblait se peser d'abord dans une balance, et y mettre ensuite toute l'humanité, pour ne retrancher rien aux autres de ce qu'il jugeait nécessaire pour sa personne.»

L'empereur Constantin Porphyrogénète trace son éloge en ces termes: «Le grand

1) Léonce, d'abord patrice, sous Justin Rhinotmète, puis empereur, 695—698.

2) L'ostican et dernier khalife ommiade Mervan, conféra en effet à Achot non une dignité grecque, comme celle de patrice, mais le titre de hramanatar ou exécuteur des volontés du khalife, une espèce de vice-royauté. Achot se fit reconnaître aussi comme patrice d'Arménie, ce qui suppose de bonnes relations entre lui et les Grecs; car le patriciat, le 4e des rangs de la hiérarchie byzantine, se conférait à des princes souverains étrangers, dépendants ou simplement amis des empereurs, et encore à ceux qui se réfugiaient à Constantinople.

3) Sembat, durant les 30 années qu'il fut chef de la famille Bagratide et exerça le pouvoir en Arménie, fut plusieurs fois compromis dans les intrigues des osticans entre eux et contre le khalife. Enfin il tomba entre les mains de l'ostican Bougha, qui l'envoya avec d'autres à Bagdad, et y fut mis à mort, en 856, ayant refusé d'embrasser l'islamisme. C'est probablement à cause de ce mélange de raisons politiques avec des raisons religieuses que l'histoire le qualifie simplement de Confesseur.

4) Il fut le premier couronné de sa race, et est distingué dans l'histoire par le titre de «*Meds*, le Grand.»

5) Trad. S.-Martin, p. 124: «Il avait une belle et magnifique barbe;» ce qui sera raconté plus bas montre que le roi Achot atteignit un âge avancé.



Titan arménien, aux longs bras, était également adroit des deux mains. Il s'appelait Achot. C'est celui qui vint autrefois auprès de l'empereur Léon, mon père. »[1])

La réputation d'intelligence et de piété du général Achot s'étendit au point que le khalife Maksam[2]), en ayant eu connaissance, non content de lui envoyer de riches présents et des vêtements distingués, lui conféra le titre de prince des princes, qu'il commença dès-lors à porter sans interruption, payant seulement un tribut au khalife.

10. En 859 Achot s'occupa d'organiser convenablement son pays et ses troupes, et confia le commandement de l'armée à son frère Abas. A force de glorieux exploits, il soumit à ses volontés tous les rebelles, après quoi il gouverna toute la nation avec grande sagesse, à titre de maître reconnu. La grandeur et l'excellence de ses oeuvres inspirèrent aux grands et au catholicos la pensée de le créer roi d'Arménie, et ils la firent connaître au khalife de Bagdad. Celui-ci, fort satisfait d'un tel projet, envoya à Achot, par l'entremise de l'ostican Isé, une couronne, des vêtements royaux, des ornements et un magnifique cheval. Isé posa en grande cérémonie la couronne sur la tête d'Achot, et l'ayant recouvert des habits royaux, le proclama roi d'Arménie, dans son palais[3]), au nom du khalife. Là se trouvaient tous les seigneurs arméniens et le catholicos Géorg, qui lui donnèrent en grande pompe l'onction royale, en 885[4]). A cette nouvelle l'empereur grec Basile lui envoya également une couronne et de riches ornements, en le traitant de son fils chéri. En preuve de son affection il lui restitua toutes les citadelles arméniennes occupées par les Grecs.

11. Après son sacre Achot prit à coeur de rétablir la hiérarchie, tombée en désuétude, et de promulguer des lois. Il créa des commandants, des princes, des juges, des officiers militaires, décurions, centurions et chiliarques; il construisit des citadelles et de beaux édifices, en un mot, il organisa l'Arménie, qu'il rendit riche et considérée. Cependant il établit sa résidence à Bagaran, ville située sur la rivière Akhourian.

Il se rendit ensuite à Constantinople, où il fut reçu très honorablement par l'empereur Léon-le-Sage. En revenant de là il tomba malade sur la route, près du Chirac; ayant appelé le catholicos, il accomplit beaucoup d'oeuvres pieuses et distribua de grandes sommes aux pauvres, aux églises et aux couvents. Ce fut ainsi que le roi Achot mourut, dans

1) Le roi Achot eut l'insigne honneur d'envoyer, en 878, une couronne à l'empereur Basile Ier, qui, se regardant comme un descendant des Arsacides, crut devoir se mettre ainsi en rapports avec la famille des anciens thagadirs arméniens. Ce même roi vint à Constantinople en 888, rendre ses hommages à Léon VI, le Sage; Muralt, Chronogr. Byzantine, p. 458, 469.

2) Maksam-Djafr Ibrahim-Billah, ou Abou-Sahac Ahmed-Mohtazam, tel est le nom que les Arméniens donnent au khalife Mohtazem-Billah, régnant 840—862 de J.-C.

3) Suivant Tchamitch, Hist. d'Arm. t. II, p. 703, ce fut *à Ani* que l'ostican donna l'investiture à Achot. Je n'ai trouvé l'indication, très importante, du lieu, ni chez Jean catholicos, ni chez Vardan et Asolic, mais bien chez M. S.-Martin, Mém. t. II, p. 350.

4) Le P. Tcham. ibid. p. 1033, remarque avec raison que les historiens Asolic et Vardan se trompent en indiquant le couronnement d'Achot en 436—887, puisque le fait eut lieu sous Basile-le-Macédonien, qui mourut le 1er mars 886. Cf. Dulaurier, Rech. sur la Chronol. arm. p. 269: seulement ici la mort de Basile est fixée au 11 mars, vraisemblablement par suite d'une erreur typographique.

Les écrivains arméniens, grands admirateurs de sa force, assurent qu'un jour il prit dans ses mains une forte baguette de fer et la tordit en rond : d'où lui est venu le nom d'Achot-Ercath, i. e. Achot-Fer. Après son retour de Constantinople, il engagea de grandes guerres et remporta de nombreuses victoires ; mais par suite des énormes fatigues qu'il eut à supporter, à cause de la mésintelligence des seigneurs, il tomba grièvement malade et mourut sans laisser d'enfants, en 928, ayant régné 14 ans et 6 mois.[1])

16. IV. Abas, frère d'Achot, devenu roi en 929, pacifia la contrée à l'égard du dehors ; il se construisit alors en divers lieux de beaux édifices, il s'établit beaucoup de couvents[2]), où s'illustrèrent un bon nombre de savants vartabieds. A la même époque furent fondés ou restaurés les monastères de Dprévank[3]) et de Narécavank, où brillèrent les saints Grigor de Narec et Barsegh. «Il fit cela, dit Vardan, par l'entremise de Barsegh, surnommé Djon, supérieur du saint asyle de Dprévank, dans le district d'Ani.» Et ailleurs : «On apporta à Dpravank la croix dite de Sourb-Astovadzadzin, aujourd'hui de Vardzia, bénie par S. Mesrob, et qui, sur le bras droit, porte une inscription arménienne, cachée sous une feuille d'or.»

Cependant le roi Abas, ayant conservé son pays en paix par ces utiles établissements, mourut eu 951, après un règne de 24 ans. Il avait épousé la fille de Gourgen ou Giorgi II, roi d'Apkhazie.

17. V. Achot III, fils aîné d'Abas, prit la conronne après son père. En cinq années d'admirables exploits, il humilia et expulsa les ennemis et affranchit l'Arménie de

1) Les historiens qui ne donnent à David-Ercath que huit ans de règne font abstraction des années où il fut roi de droit, sans être encore reconnu par toute la nation, et avant que l'empereur grec lui eût donné l'investiture ; Tcham. t. II, p. 1036.

2) Les historiens arméniens racontent que Gagic, premier roi du Vaspouracan, pour se concilier l'appui des Grecs, avait fait mine, vers 926, d'embrasser les doctrines de Chalcédoine, mais son clergé y fit, naturellement, la plus énergique opposition, et il s'ensuivit une polémique sérieuse entre les Grecs et les Arméniens : c'était sous Romain-Lécapène et au temps d'Achot-Ercath. Huit ans après, sous Romain-le-Jeune et Abas, les Grecs renouvelèrent leurs tentatives pour amener les Arméniens à leur croyance : leurs efforts ayant été sans succès, Romain commença à tourmenter les religieux arméniens, assez nombreux dans ses états, où les incursions des musulmans leur avaient fait depuis longues années chercher un asyle. Ceux-ci, voyant leur pays pacifié, sous le règne prospère d'Abas, retournèrent par bandes dans l'Arménie, où ils restaurèrent plusieurs couvents et en fondèrent de nouveaux, ceux dont parle ici l'historien d'Ani ; Tcham. t. II, p. 218 sqq. ; Kiracos, éd. de Moscou, 1858, p. 47 ; cf. sup. p. 69.

3) Ou Dpravank «Couvent du lecteur» (l'un des quatre ordres mineurs, dans la hiérarchie cléricale, ἀναγνώστης), dont Barsegh-Djon était supérieur au VII[e] s. Ce monastère subit une restauration au X[e] s. Il se trouve dans la province de Chirac, au N. d'Ani ; Tcham. II, 347.

Quant au couvent de Narec, à la pointe S. du lac de Van, il a été fondé par des moines arméniens, venus de la Petite-Arménie, pour échapper aux persécutions des Grecs. Parmi les hommes distingués qui y ont vécu l'on remarque Anania le Philosophe, X[e] s., qui a écrit contre les hérétiqnes Thondrakians ou Pauliciens, et S. Grégoire, de la même époque, poète élégiaque, auteur de prières que les dévots arméniens aiment à réciter. Les deux passages cités, de Vardan, se trouvent, p. 56, 57, du M[it] du Musée Roumiantzof. Il y est question de dispositions prises par le catholicos Nersès III, au milieu du VII[e] s., qui furent exécutées par Barsegh-Djon. Sur la croix de Vardzia, v. Add. et écl. p. 76 : c'est la croix de S[e]-Nino, conservée maintenant dans la cathédrale de Sion, à Tiflis.

tout oppresseur, en sorte que ses états jouirent d'une paix profonde. Dans ces temps-là les seigneurs s'entendirent pour se réunir à Ani, où ils firent venir le catholicos Anania, qui sacra Achot roi, en 961. Là se trouvait un nombre considérable de princes et de personnages princiers, ainsi que le roi même des Aghovans [1]). Depuis lors Ani devint la résidence royale et se couvrit de magnifiques palais et d'autres édifices grandioses. Il se construisit dans le Chirac des couvents et églises remarquables, car chacun travaillait à l'envi à embellir la contrée. Cependant la pieuse Khosrovanouïch, épouse d'Achot, fit bâtir en 965, à une heure de distance l'un de l'autre, deux monastères admirables, l'un au village de Sanahin, l'autre à Haghbat [2]), tous deux d'une superbe architecture, spécialement celui de Sourb-Nichan «la Sainte-Croix,» de Haghbat, dont la forte structure subsiste encore. Nous y avons vu des Mémentos, où sont mentionnés les rois Sembat et Gourgen. [3])

18. Le roi Achot devint donc tellement fort et puissant, grâce à son énergie, que le khalife lui envoya une seconde couronne, et le nomma Chahi-Armen «roi d'Arménie,» ainsi que le dit Asolic, l. III, ch. 8. «Cet Achot, dit-il, gouvernait le pays par des procédés pacifiques, et se distinguait par-dessus tout par sa modestie et par sa charité. Réunissant près de lui galeux, boiteux, aveugles, les faisant asseoir aux banquets sur des coussins, il les nommait princes, princes des princes, couropalates, et sa générosité envers les indigents était telle, qu'à sa mort on ne trouva pas un dram ou dirhem dans son trésor.» C'est par ces actes de vertus qu'il a mérité le titre d'Oghormadz «Miséricordieux.»

19. Achot construisit le mur intérieur d'Ani, qu'il fortifia de grosses tours et de merveilleux bastions. Il y bâtit des palais grandioses, des églises splendides, des asyles pour les vierges et pour les pauvres, des hospices et autres établissements pieux et utiles.

---

1) Ces renseignements sont tirés de Matthieu d'Edesse, qui nomme Philipé le roi des Aghovans de Derbend, ou plutôt de Capan, et Hohannès le catholicos d'Aghovanie, résidant alors à Barda, qui assistèrent au couronnement d'Achot, ch. VI. Le même historien, au ch. CXXVI, donne une généalogie de Philipé et de ses successeurs jusqu'au XII[e] s. Comme ces indications coïncident à à-peu-près, en ce qui concerne le roi, avec celles de Mosé Caghancatovatsi (v. Addit. et écl. p. 479), je crois que ces soi-disant rois de Capan appartiennent à la dynastie Sassanide des Mihracans; à l'égard du catholicos Hohannès, il est étonnant que Mosé, l'historien des Aghovans, contemporain, l'ait oublié dans sa liste (Add. et écl. p. 488), où il donne pour cette époque un catholicos du nom de David. Le P. Chahkhathounof, dans sa liste des catholicos d'Aghovanie, exprime le même étonnement, et n'y a inséré Hohannès que sur l'autorité du P. Tchamitch; Descr. d'Edchmiadzin, t. II, p. 339.

2) Au sujet de ces monastères, dont j'ai donné des Notices détaillées dans le Bullet. scientifique, t. X, N. 19 sqq., il y a chez les historiens un dissentiment, qui paraît être plutôt dans les mots que dans les choses. Au temps du roi Abas, vers l'an 934, des religieux arméniens, venus de Grèce, s'établirent à Sanahin et y fondèrent une église, dans un lieu où S. Grégoire en avait bâti une autrefois. Quant à l'oeuvre de la reine Khosrovanouïch, ce fut non la fondation de bâtiments n'existant pas avant elle, mais un établissement régulier et complet. Celle de Sanahin eut lieu en 410—961 et même plus tôt, celle de Haghbat en 416—967, selon quelques-uns dix ans après celle de Sanahin; v. Tcham. t. I, p. 1037; Arm. anc. p. 344, 5. C'est donc sans raison valable et contrairement à des témoignages certains que Kiracos, p. 55, éd. de Moscou, 1858, attribue ces fondations au roi Bagratide de Loré David Sans-Terre, fils de Dérénic, lisez de Gourgen. Les notices recueillies par le P. Sargis Dchalaliants, t. I[er] de son Voyage dans la Grande-Arménie, confirment ces résultats.

3) Ici notre auteur renvoie au § 119, p. 77 de son livre, où se trouvent réellement une vingtaine d'inscriptions de Haghbat, parmi d'autres appartenant à divers couvents, dont Klaproth a donné une mauvaise traduction dans le I[er] vol. de ses Mém. relat. à l'Asie, p. 272 sqq.



En sorte que la ville s'embellit, s'organisa et prospéra sous tous les rapports, et devint une métropole royale. «Achot, dit Vardan, bâtit la petite muraille d'Ani[1]), en dressa les tours et toutes les églises, en 413—964.» Au même temps l'esprit de concorde et d'affection mutuelle se développa chez les citadins, au point qu'on se prévenait l'un l'autre par des marques de courtoisie, et que grands et petits respiraient le patriotisme. En outre, chacun marchait avec zèle dans la voie du progrès.

20. Ce monarque était non-seulement miséricordieux, mais encore patriote et modeste, occupé seulement du bien public; princes et grands, liés par une affection solide, s'efforçaient par une subordination parfaite d'affermir le pouvoir royal et de donner de l'éclat à leur nation; car de sages réflexions les avaient convaincus, que plus leur chef serait puissant, plus puissants ils seraient eux-mêmes, qu'autrement leur perte à tous était inévitable. Conséquemment, plus ils devenaient forts, au détriment des ennemis, plus les villes et les populations prospéraient, et les étrangers perdaient leur prestige. Partout où ils se montraient, ils étaient victorieux dans les combats. Les rois étrangers et les musulmans tremblaient de frayeur devant la vigueur des Arméniens, dont la bonne intelligence était visiblement favorisée de la protection divine.

Par suite, les sciences fleurirent en divers lieux, et il se montra un grand nombre de vartabieds illustres par leur savoir, qui éclairèrent l'Arménie. Tels furent le savant Hohannès, supérieur du couvent de Sanahin; le grand Khosrov Antzévatsi; ses fils, très habiles, le moine Hovhannès et Grigor Narécatsi; le vartabied Ghévond, le philosophe; Hovhannès porte-croix, Mesrob et autres[2]). Après avoir organisé un si bel ordre et développé dans son gouvernement une merveilleuse civilisation, durant 26 ans, Achot mourut à Ani, en 977.[3])

21. VI. Sembat II, son fils aîné, devint roi le même jour. Comme donc le père

1) La double muraille, à l'E. d'Ani, étant l'oeuvre de Sembat, fils d'Achot III, il faut croire que le mur Intérieur ou Petit mur comprend la double muraille qui figure sur les Plans, au bas de la citadelle, et peut-être aussi ces portes fortifiées, dont l'une est sur l'Aladja-Tchaï et l'autre au droit du pont sur l'Akhourian, qui défendaient l'accès du fort.

2) Hovhannès fut le premier supérieur du couvent de Sanahin; Khosro-le-Grand est l'auteur de deux ouvrages sur la liturgie, écrits en style très remarquable. Avant d'être évêque du district d'Antzévatsik, dans le Vaspouracan, il avait été marié à la mère d'Anania, abbé du couvent de Narec, et fut père des deux fils nommés ici dans le texte, dont l'un, S. Grégoire, a été déjà mentionné p. 100, n. 3. Pour Ghévond, il est fort douteux que ce soit l'estimable auteur de l'Histoire de Mahomet et des khalifes, imprimée à Paris en 1858, avec une imitation en français, par le P. Carapiet Chahnazariants, d'Edchmiadzin; v. Hist. de la Gé. p. 252. Hovhannès, qui ne m'est pas autrement connu, fut tué, dit-on, par les Géorgiens, sans doute dans les troubles que causa l'adoption par le catholicos Vahan des doctrines du concile de Chalcédoine, et enseveli dans le Basian, au couvent d'Aksigom. Mesrob le prêtre est l'auteur d'une Vie de Nersès-le-Grand, imprimée à Madras, en 1775; v. Quadro della stor. letter. di Arm., p. 61, sqq,; Tcham. t. II, p. 839.

3) Suivant notre auteur, § 623, Achot et son successeur Sembat sont enterrés à Haghbat, au N. de l'église: d'où a-t-il pris cette tradition? Toutefois le P. Sargis Dchalal. t. I de son Voyage dans la Grande-Arménie, p. 55, 56, dit que sur la muraille de la grande église, côté de l'E., on voit la représentation de ces deux princes, mais rien de plus.



de ce prince avait pourvu à beaucoup de bonnes institutions et fondé de très utiles établissements, Sembat, en suivant la route tracée par lui, devint plus illustre et plus puissant qu'aucun des rois d'Arménie; il ne toléra dans ses états ni indiscipline ni violence, fit trembler chacun, de près et de loin, et mérita d'être appelé par les étrangers Chahinchah-Armen [1]), ou Tiézéracal «maître des contrées.»

22. Voulant immortaliser son souvenir dans le pays par quelque grande oeuvre, il enceignit Ani, en 979 [2]) d'une muraille merveilleusement grande, très large et haute, commençant à l'Akhourian et atteignant la Vallée des jardins, Dzaghcotsatzor, flanquée de hautes tours et bastions; il fit creuser à l'entour un fossé vaste et profond, soutenu par une muraille de pierres et de briques [3]), et s'occupa de ce travail durant huit années. Delà la ville ancienne fut nommée forteresse-intérieure «Nerkinaberd [4]).» Il enferma complètement Ani, dit Asolic, d'une muraille continue, en blocs cimentés, de l'Akhourian à la vallée de Dzaghcots, et d'une enceinte de hautes tours et de puissants bastions. Cette muraille enveloppait la ville, à distance de l'ancien mur, et était munie de portes en madriers de chêne, assolidés par des crampons de fer, retenus par des clous.»

Ce même prince construisit à l'intérieur d'Ani de magnifiques églises, et fit poser le fondement d'une cathédrale ou église métropolitaine, par l'habile architecte Trdat, en 989. Avec ses beaux édifices cette ville merveilleuse offrait un aspect grandiose inexprimable. On y comptait 100000 palais et 1001 églises [5]), par lesquelles jurait le commun peuple,

1) Ce titre si fastueux indique seulement que Sembat, en qualité de roi d'Ani, était regardé comme supérieur aux autres petits rois, ses parents, de Cars, de Vaspouracan et de Tachir ou de Lori, car à chaque génération la dynastie-mère des Bagratides s'était dédoublée, ainsi que le fait voir la Table généalogique, Add. et écl. Add. IX. Il triompha, au reste, du mauvais vouloir de plusieurs de ces princes, dont un, Mouchegh, premier roi de Cars, s'était allié à David, couropalate géorgien de la Taïk; il remporta aussi des avantages sur Aboutelph, émir de Dovin: tout cela l'a naturellement fort grandi aux yeux des historiens. C'est par erreur que dans les Mém. de S.-Martin, t. I, p. 365 et 421, le surnom du roi Sembat est écrit *Diéghéracal.*

2) En 429—980, suivant Samouel d'Ani: soit en 978, d'après la rectification qu'exigent toujours les dates de ce chroniqueur.

3) Ce fossé, aujourd'hui comblé de débris et de terre, a été reconnu par M. Khanykof et par d'autres voyageurs qui m'en ont assuré l'existence. M. Texier, p. 147, dit que l'on y distingue très bien le *vallum*, l'*agger* et le *moenium* des antiques forteresses, et, p. 94, un fossé revêtu d'un parapet.

4) Cette expression donne à penser que le mamelon de la citadelle proprement dite avait son enceinte particulière, dont les Plans que nous possédons ne signalent pas la trace du côté de l'E., et qui avait été construite ou du moins fortifiée par Achot III, comme il a été dit plus haut. Or, sur le Plan de M. Abich, on trouve ici une étendue de moins de 250 sajènes, pour le double mur, et d'environ 500 en tout, une verste, entre la pointe où est le palais des Pahlavides et la tête méridionale du grand mur.

5) Ceci est une exagération évidente, pour une ville qui n'avait qu'à-peine 5 verstes ou un peu plus de 5 kilomètres de circonférence, en terrain très inégal. On n'arrivera même pas à 100,000 habitants en tenant compte des demeures troglodytiques signalées au S. et à l'O. de la ville. Pétersbourg, dans ses 8,779 maisons, à plusieurs étages, ne loge que 494,666 habitants; Paris, avec 30 kilomètres de circonférence, en pays plat, avec ses maisons surhaussées, n'en compte qu'un million et 800,000; Bruxelles, avec 8 verstes de tour et dans les mêmes conditions, seulement 260,000. Toutefois, en temps de guerre, la population d'Ani pouvait augmenter considérablement, mais pour peu de temps. Un historien raconte que le général Vahram, au XIe s., put faire sortir d'Ani 30,000 piétons et cavaliers, et à la fin du siége par Alp-Arslan, plus de 50,000 personnes quittèrent, dit-on, la ville. Avec la restriction que j'y ai mise, seulement avec cette restriction, il me semble que ces indications peuvent être regardées

au dire de Kiracos. C'est ce qui est raconté dans un ancien Mémento, trouvé par nous dans la Nouvelle-Russie. «Notre ville royale d'Ani était la demeure de princes et de nobles, dont nous ne pouvons dire le nombre précis; car en comptant princes, nobles et populaire, c'était une quantité sans limite et sans fonds. Indépendamment des palais dorés particuliers, nous y avions 1001 églises.»

Tel est donc le résultat de la concorde et du patriotisme, les vrais organisateurs des pays et soutiens de la royauté. En effet, avant Achot les princes avaient perdu l'esprit de concorde et, relégués dans les coins de l'Arménie, étaient la proie de leurs ennemis; mais avec la bonne intelligence ils éprouvèrent les effets de la protection divine, chassèrent par son secours tous les ennemis qui les opprimaient, affranchirent l'Arménie des fléaux et de la captivité, et, par une admirable organisation, firent resplendir à la fois et leur nationalité et le christianisme.

23. Dans le même temps il y avait en Arménie des princes illustres et pieux qui, unis à Sembat par une intime subordination, exécutèrent de merveilleux exploits. Le grand prince Vasac, Pahlavide[1]), de la race du saint Illuminateur, était généralissime; son fils fut Grigor-Magistros. Vahram, frère de Vasac, était si pieux et si soigneux de la prospérité du pays, qu'il construisit plusieurs couvents, et entre autres la majestueuse église de Marmarachen[2]), encore debout aujourd'hui, dont l'histoire, la vue et les inscriptions se trouvent dans une autre partie de cet ouvrage. Samouel le chronographe en fait mention en 435—986. «C'est à un pieux chrétien, le prince des princes Vahram, dit-il, qu'est dû le commencement de la construction du célèbre, merveilleux et splendide asyle de Marmachen, remarquable par sa belle architecture,» qui fut terminée en 443—994[3]). Ce prince fut martyrisé à cause de son amour pour la foi, ainsi qu'il sera dit plus bas, § 66.

A cette époque le catholicos Khatchic construisit auprès d'Ani, au gros bourg d'Argen, sur l'Akhourian, une glorieuse et vaste église catholique, décorée d'admirables sculptures et ornements. Il y bâtit encore trois autres belles églises, sur le même modèle, et une célèbre bibliothèque, pleine de livres. Le catholicos fut intronisé à Ani par le choix de la communauté. Cependant Sembat, après un règne de 23 ans, prospère de tous points, mourut en 989.[4])

---

comme exactes; v. Arm. anc. p. 420. Je rappelle aussi qu'Aboul-Féda dit que le Volga se jette dans la mer par 1001 embouchures.

1) On sait que les Pahlavounis ou Pahlavides descendent de la branche Sourénienne de la famille Arsacide, venue de Bahl ou Balkh. S. Grégoire l'Illuminateur appartenait à cette branche, et les Pahlavides d'Ani, aux X[e] et XI[e] s., descendent de la même origine, bien que les éléments nous manquent pour dresser un Tableau complet de leur famille. Mais à l'époque où nous sommes parvenu les inscriptions complètent les témoignages des historiens et suppléent à leur silence; v. I[ère] Partie, Tableaux A, B.

2) Dans la description que je donne de ce couvent, I[re] Partie, on voit clairement que le vrai nom en est Marmachen, et que la construction en dura 43 ans, de 986 à 1029.

3) Anania, prédécesseur de Khatchic, avait ici sa sépulture, et Khatchic lui-même y fut enterré. Ce que l'on sait de la localité en question se réduit à fort peu de chose; v. Arm. anc. p. 426, 7.

4) D'après un récit très confus des auteurs arméniens, ce prince avait eu l'occasion, avant sa mort, de se

24. VII. Gagic I[er], fils cadet d'Achot III, déjà créé prince des princes (titre qui, sous les Bagratides, équivalait à celui d'héritier présomptif), s'assit le même jour sur le trône d'Ani, et fut nommé Chahanchah; mais avant la cérémonie de l'installation, il y eut quelque trouble, causé par une femme, disant avoir vu en rêve le roi Sembat encore vivant. Il en résulta dans le peuple une émotion, que Gagic ne put apaiser autrement, qu'en laissant retirer de la tombe le corps du roi, dont l'exhibition calma la multitude.

«C'était, dit Asolic, parlant de lui, un homme d'esprit vif, un guerrier expérimenté, généreux dans ses largesses, dont l'intelligente vigueur se montra par un dégrèvement général des impôts. Il passait le dimanche entier, jusqu'au point du jour, à chanter des psaumes.» Aristakès de Lastiverd le nomme «Un homme fort et victorieux dans les combats, qui maintint la paix en Arménie. De son temps les divers ordres du clergé furent en honneur, les enfants de la promesse fleurirent dans la sainteté.»

25. Catramité, son épouse, fille de Vasac, prince ou roi de Siounie, acheva la cathédrale[1]) d'Ani, fondée par le roi Sembat, qui, surpris par la mort, n'avait pu terminer son oeuvre. Elle apparut alors dans la splendeur de ses grandes proportions, avec ses hautes voûtes, avec sa coupole et son sanctuaire semblables au ciel. La reine en pourvut aussi l'intérieur d'ornements sans prix, de vases d'argent et d'or, de riches étoffes, semées de broderies de pourpre. En 993 cette église fut terminée[2]), et ensuite le siége du catholicat y fut établi. Elle subsiste encore à Ani, auprès du palais royal, et nous en donnerons l'inscription. Pour la pieuse reine, elle aimait à la visiter souvent et y vaquait avec ferveur à la prière.

26. Le roi Gagic construisit également à Ani, du côté de Dzaghcotsatzor, la grande et glorieuse église de l'Illuminateur[3]), à haute coupole, couverte d'admirables sculptures. Elle avait trois portes et fut bâtie sur le modèle de celle élevée à Vagharchabat par le patriarche Nersès: elle fut achevée en l'an 1000[4]). «Prenant pour modèle, dit Asolic (l. III,

mêler des affaires intérieures des rois de Karthli et d'Aphkhazie, qui étaient en relation de parenté avec les Bagratides d'Arménie. Mais ce que ne dit point ici notre auteur, c'est que Sembat, enorgueilli par la prospérité de son règne, en vint à prendre pour épouse, au mépris des lois de l'église, une très proche parente, la fille de sa soeur, et que l'ayant bientôt perdue, il mourut du chagrin que lui causa ce triste événement; v. Tcham. t. II, p. 871.

1) Ce fut, suivant Vardan, p. 73, en suite d'une vision, annonçant au roi qu'il avait été choisi de Dieu pour cet ouvrage, que le roi Gagic y mit la dernière main. M. Mouravief, Грузія и Арменія, t. II, p. 276, dit avoir vu sur le porche une peinture qui rappelle cette vision du roi.

Quant à Catramité, on sait que Matth. d'Edesse la dit fille de Gourgen, roi de Géorgie, et Vardan, fille de Sahac, prince de Siounie, mais le témoignage de la grande inscription de la cathédrale et celui d'Asolic, son contemporain, sont plus dignes de foi à cet égard. Ainsi, son père était le prince Vasac.

2) L'inscription du côté méridional de la cathédrale donne formellement l'année 1012, de l'incarnation, qui pourrait à la rigueur être réduite à 1010 de l'ère chrétienne vulgaire, mais dans aucun cas à 993, pas plus qu'à 457—1008, comme le dit Samouel d'Ani, dans un passage cité par le P. Indjidj, dans son Arménie anc. p. 421. La situation de cet édifice auprès du palais n'est aussi rien moins que démontrée; mais le P. Minas a eu réellement l'honneur de publier le premier, à ma connaissance, outre une inscription de Sourb-Phrkitch, l'une de celles de la cathédrale, tracée auprès de la porte de l'O.; Hist. d'Ani, p. 73, § 113, 114.

3) V. la descr. de l'Album, N. XLVIII, et notre Planche XXVIII.

4) Je ne sais si cette date, donnée par Asolic, l. II, ch. 47, est rigoureusement exacte, ni si c'est à l'église

ch. 47), la grande église de S.-Grégoire, dite Karoudacht, écroulée et tombée en ruines, le roi Gagic résolut d'en reproduire les dimensions et les formes à Ani. C'est ce qu'il fit, en fondant une église du côté de Dzaghcotsatzor, sur un haut plateau, d'où se découvre un admirable horizon. Il la forma d'énormes blocs de pierres de taille, délicatement sculptées, la munit de trois portes, d'une coupole frappant le regard d'étonnement, et semblable par son élévation à une sphère, image du ciel.»

27. Ani possédait également un magnifique édifice destiné à la sépulture des rois.[1])

En 992 un concile se rassembla à Ani, par l'ordre de Gagic, et installa à cette époque[2]) le catholicos Sargis, homme sage et vertueux, qui fit beaucoup de constructions et qui, dans ses recherches, ayant trouvé plusieurs reliques des saintes compagnes de Rhipsime, éleva sous leur vocable une église, au voisinage du catholicat. «Il construisit, dit Vardan, une église des martyres Rhipsimianes, jouxtant la cathédrale d'Ani[3]), et y ayant fait transporter leurs reliques, établit une grande fête en leur honneur.» En l'année 1019 Ter Pétros fut désigné catholicos à Ani; ce fut lui qui, après la mort de Sargis, devint le pasteur du peuple; par sa sagesse, par ses saintes doctrines, il se fit une immense réputation.

28. Dans ce temps-là il y avait en Arménie des seigneurs indépendants, qui, sans inquiétude d'aucun côté, gouvernaient leur pays comme des manières de rois[4]): tels étaient Sénékérim et ses deux frères, que Grégoire de Narec représente comme des personnages sages et pieux, fort adonnés aux exercices de religion et à la construction des églises. L'Arménie possédait donc alors des princes illustres, des rois justes et forts, faisant fleurir en tous lieux la civilisation et les lois, mais la lumière d'Ani brillait seule au-dessus de tout[5]). «Ani, dit Matth. d'Edesse, fourmillait de population; il contenait des myriades

---

dite du Bazar que s'appliquent réellement les paroles d'Asolic que l'on va voir; n'oublions pas que l'Histoire d'Asolic se termine à l'année 1004. Ce qui est certain, c'est que l'église que j'ai décrite sous le N. XLVIII de l'Album paraît, d'après toutes les données que j'ai réunies là, justifier le nom de Sourb-Grigor, que je lui attribue, qu'elle porte une inscription renfermant donation de la part de Chouchan, épouse de Grigor-Magistros, le premier de ce nom dans la généalogie des Pahlavides, antérieur au XI[e] s. et mort en 982; qu'une autre inscription renferme une donation faite par l'illustre prince Vahram, fils des précédents, † en 1047, enfin qu'en 1040, Apelkharib, frère de Vahram, *construisit* ou plutôt *répara* cet édifice, contenant la sépulture de son père et de ses frères. Ainsi l'église de Sourb-Grigor doit en effet appartenir au règne de Gagic I[er].

1) La position de cet édifice, mentionné du reste au N. LXX de l'Album, ne m'est connue par aucun témoignage.

2) Asolic, l. III, ch. 32, dit que Sargis fut intronisé le mardi après Pâques, de l'année 441—992, donc le 29 mars.

3) Sur cette église voyez ce qui est dit au N. LIX de l'Album.

4) L'exemple qui va être cité montre que l'auteur a eu en vue ces royautés en miniature divisant alors l'Arménie, dont j'ai parlé précédemment, p. 103; mais il y avait encore de grands vassaux, qui tranchaient du tyranneau féodal: dans ce fractionnement indéfini de l'autorité résidait le germe de la ruine du pays.

5) Parmi les hommes distingués de l'Arménie, ayant illustré le règne de Gagic, il faut compter l'historien Stéphanos de Taron, dit Asoghic ou Asoghnic, vulgairement Asolic, qui, sur l'invitation du catholicos Sargis, a écrit en trois livres une histoire d'Arménie, atteignant l'année 1004, ouvrage du plus grand mérite, qui vient d'être édité à Paris, en 1859, par le vartabied Carabied Chahnazariants, in-12°. Le premier livre traite du peuple de Dieu, des Assyriens, des premiers Arsacides arméniens, en 5 chapitres; le second, de l'histoire de l'Arménie depuis Trdat, des Sassanides, des khalifes, des empereurs grecs, en 6 chap.; le troisième, des rois Bagratides, en 48 chap.

de myriades d'hommes et de femmes, de vieillards et d'enfants, et frappait d'admiration ceux qui le voyaient, pensant qu'une telle multitude fût la plus grande masse du peuple arménien. Il s'y trouvait alors 1001 églises, où l'on célébrait la messe; la ville reposait dans une enceinte de rochers abruptes, baignés par l'Akhourian, *accessible* seulement dans l'intervalle d'un jet de flèche.»[1])

Cependant le roi Gagic mourut en 1020, après avoir régné 30[2]) ans, laissant de sa pieuse épouse deux fils, Hohannès (ou Jean-Sembat) et Achot.[3])

29. VIII. En l'année 1020 Hohannès, l'aîné, s'assit sur le trône d'Ani, héritage de son père. C'était un homme réfléchi, mais sans énergie aucune, au lieu que son frère Achot se distinguait par une brillante valeur et alla jusqu'à vouloir chasser son frère et se faire roi. Il s'ensuivit beaucoup de guerres et une scission funeste, qui pourtant n'empêcha pas le peuple de reconnaître Hohannès pour roi. Achot donc, ayant rassemblé une armée nombreuse[4]), vint assiéger Ani, s'épanouissant alors au faîte de la prospérité et de l'opulence. Les grands de l'Arménie, après en avoir conféré avec le catholicos, réconnaissant qu'un pareil événement ne pouvait mener qu'à mauvaise fin, s'efforcèrent de reconcilier les deux frères, de façon que Hohannès régnât à Ani et sur les contrées environnantes, et qu'Achot, comme second roi, fût le maître des autres portions de l'Arménie, à condition d'arriver au trône, si Hohannès le précédait dans la tombe.

Cet arrangement ne ramena la paix qu'au prix d'une scission fâcheuse, les seigneurs ayant pris parti les uns d'un côté, les autres de l'autre, ce qui amena l'affaiblissement du prestige de l'autorité. Cependant les ennemis levèrent la tête, et l'on vit s'accomplir la

---

Elle a été achevée en 6282 ou, avec la correction de M. Dulaurier, en 6202 du monde, ce qui place la naissance de J.-C. en 5198 ou plutôt en 5200, suivant le système d'Eusèbe; en 972 depuis la mort du Sauveur, l'an 757 du second millénaire de Rome, à partir de l'an 248 depuis l'ère chrétienne, au temps de l'empereur Philippe; enfin en l'an 453 de l'ère arménienne, la 30e année de l'empereur Basile II, la 15e du roi Bagratide Gagic Ier; Dulaurier Rech. sur la Chronol. arménienne, Paris 1859, 4°, p. 281. Les petites quantités dont le savant français n'a pas toujours tenu compte ici n'enlèvent que peu de chose au mérite de son explication des synchronismes fournis par l'historien arménien lui-même.

1) V. la traduction un peu libre de ce passage, par M. Dulaurier, p. 128: quant au mot que j'ai souligné, դյուր, le sens n'en étant pas fixé par les dictionnaires arméniens, chacun peut lui donner la nuance qu'il jugera plus logique. Au lieu d'accessible, le traducteur français voit là «une pente douce.» En tout cas, je crois que ce «jet de flèche» ne doit s'entendre que de l'espace garanti par la double muraille.

2) Plus exactement, 29 ans et 10 mois; Kiracos, par suite d'une erreur inexplicable, ne lui attribue que 13 ans de règne, mais cela contredit tous les témoignages connus, notamment celui d'Asolic.

3) Trois fils, d'après l'inscription de la cathédrale, v. sup. p. 24, qui place un prince Abas entre les deux frères ici nommés. Le P. Tchamitch, t. II, p. 1038, ne connaissait pas ce témoignage: d'autre part je n'avais pas eu jusqu'à présent connaissance d'un passage de Vardan, p. 74 du M-it Roumiantzof, où il est dit formellement, qu'à la mort de Gagic Ani, le Chirac et Sourb-Grigorou-Tzor furent le partage de Jean-Sembat, mais qu'Anberd, la plaine d'Ararat et Gaïan, échurent à Abas et à Achot. Il n'est plus, que je sache, question ailleurs du prince Abas.

5) Sénékérim, roi de Vaspouracan, tenait le parti d'Achot, bien que le roi d'Aphkhazie, Giorgi Ier, son gendre, fût alors pour Hohannès. On peut voir les résultats de la première bataille livrée sous les murs de la ville Addit et écl. p. 110. Jean-Sembat, avec les siens, subit un rude échec, bientôt même le roi d'Aphkhazie se tourna contre lui, comme il sera dit plus bas.

parole du Seigneur: «Tout royaume intérieurement divisé périt, toute ville ou maison divisée en elle-même ne subsistera pas.»

30. Le roi Hohannès donc, tout ami qu'il fût de la paix, ne déposa point les armes, et la discorde des seigneurs empirant les affaires, avec l'esprit de patriotisme se retira la protection du ciel, ainsi que Lazare de Parbe dépeint la situation de son époque.

31. Tel fut le commencement de la dissolution générale de la monarchie. Les seigneurs, au lieu de veiller à leurs intérêts réciproques, travaillent à se perdre, par une haine forcenée; ce qui est pis encore, il vont se réunir à l'ennemi, poussent l'aveuglement jusqu'à le convier à détruire leur patrie et leur propre famille: c'est ce que firent alors les gens d'Ani. En effet, quelques-uns des seigneurs se rendirent auprès du roi de Géorgie, dans l'intention de déposséder du trône Hohannès, par la force des armes. Les troupes géorgiennes s'approchèrent d'Ani et dressèrent une embuscade, pour s'emparer de lui, s'il s'avançait hors de la ville. Lui donc, ignorant le projet des ennemis, sortit de son quartier d'hiver, et les Géorgiens se précipitèrent inopinément, de leur embuscade. Hohannès, qui était lourd de corps, ne put s'enfuir et fut pris; les Géorgiens pénétrèrent dans la ville, où ils tuèrent quelques personnes, et entrèrent dans la cathédrale, où ils retirèrent les clous des crucifix, en criant insolemment «qu'ils en feraient des fers pour leurs chevaux;« car leurs croix sont toujours sans clous.[1])

32. Emmené dans le Vratstan, près du roi Giorgi, Hohannès fut jeté en prison, et n'en sortit qu'après avoir livré trois de ses citadelles. Cependant les seigneurs n'eurent nul souci de le secourir et de tirer vengeance de l'ennemi. Leur haine les calma, à cet égard, au point qu'ils dévorèrent un tel affront de la part des Géorgiens, et accélérèrent le moment de leur propre ruine. Témoin de leur insensibilité et de leur funeste mésintelligence, Achot en conclut intérieurement que, tant que vivrait Hohannès les seigneurs ne s'entendraient avec lui ni avec le roi. Voici l'infame projet auquel il s'arrêta. Au lieu de se réconcilier avec son frère, pour chasser les ennemis, il feignit une maladie et, ayant fait creuser un trou perfide auprès de son lit de souffrance, il pria Hohannès de lui faire visite. Celui-ci, en s'approchant d'Achot, tomba dans le piége. Alors Achot ordonna au prince Apirat[2]) d'enchaîner son frère et de le tuer. Le prince ne consentit pas à une telle atrocité, mais il lia Hohannès, pour complaire à son frère, et l'ayant mené à Ani, le replaça sur son trône. «Mieux vaut, pour l'Arménie, dit-il, un roi stupide, qu'un brutal despote.»[3])

33. Cependant les ennemis, voyant le roi dans de tels embarras, devinrent d'autant plus redoutables, que les dissensions des seigneurs leur permettaient de resserrer de tou-

---

1) Pour les détails de ces faits, racontés en partie par Vardan et plus au long par Matthieu d'Edesse, v. Addit. et écl. p. 109 sqq.

2) Pahlavide, d'une branche collatérale, fils de Hasan; v. le Tableau A.

3) Par suite de cet événement Achot se rendit à Constantinople, afin de gagner les bonnes grâces de l'empereur, de qui il obtint des troupes, et s'empara à main armée de plusieurs territoires soumis à son frère.

tes parts les Arméniens. Non-seulement les Persans et autres musulmans, mais encore les Grecs et les Géorgiens désolèrent le pays, tandis que les seigneurs, stupéfiés et ne bougeant pas, ne songeaient qu'à leur conservation personnelle. Ils oubliaient que chaque blessure et souffrance de la tête attaque la santé des autres membres, que l'écroulement de la maison menace la sécurité des habitants.

34. En 1021 Gorgi[1]), roi de Géorgie, de complicité avec le roi Hohannès, leva l'étendard contre l'empire grec. L'empereur Basile II marcha contre lui avec une armée nombreuse, le vainquit auprès du lac de Palacatsio, aujourd'hui lac de Tchildir, et ravagea la Géorgie au point de forcer le roi à battre en retraite. Hohannès perdit courage et trembla d'autant plus qu'il apprit que l'empereur se préparait à l'attaquer. Toutefois ce prince alla hiverner à Trébisonde. Mais Hohannès, sachant qu'il fondrait au printemps sur l'Arménie, forma un plan digne de sa faible nature; car telle est la disposition des êtres sans énergie: dans les circonstances difficiles, ils cèdent devant l'ennemi, tandis que les épreuves développent la vigueur des forts. Mieux vaudrait, pour de tels hommes, ne pas aspirer au pouvoir et demeurer dans l'obscurité; ils ne causeraient pas la ruine des empires fondés par les travaux et arrosés du sang de leurs ancêtres.

35. Ainsi, en 1022, le roi Hohannès envoya le catholicos Pétros à Trébisonde, traiter de la paix avec l'empereur. Comme il était sans enfants et méprisé des seigneurs arméniens, il résolut de livrer la ville d'Ani. Il écrivit donc une lettre, où il s'engageait par serment à donner cette ville à l'empereur, avec toutes ses provinces, sous la seule condition «de rester roi sa vie durant, et que vous serez pour moi, disait-il, un bienveillant défenseur.»

Ayant lu cela, Basile accueillit avec joie un traité dépassant ses espérances et le conserva avec soin par-devers lui. Pour le catholicos, il le fit rester quelque temps auprès de sa personne et le traita bien; le jour de la fête du Baptême de J.-C., il lui fit bénir l'eau de la rivière de Trébisonde, et nous avons vu nous-même le lieu témoin du miracle.[2])

---

1) C'est toujours Giorgi Ier, roi d'Aphkhazie et de Karthli, fils de Bagrat III, et père de Bagrat IV.

2) La tradition porte que le jour de la Bénédiction des eaux, en l'année 1022, quand le catholicos Pétros eut plongé sa croix dans la rivière, l'eau s'arrêta tout-à-fait dans son cours: delà le surnom de Gétatartz «qui fait rebrousser un fleuve,» sous lequel Pétros est connu dans l'histoire.

J'ai voulu me rendre compte du fait et savoir du moins dans quelle rivière s'est opérée la merveille dont il s'agit. Aristakès, le plus ancien historien contemporain, dit que l'empereur Basile ayant pris ses quartiers d'hiver *en Chaldée*, ce fut là que s'accomplit la bénédiction de l'eau par le catholicos Pétros, p. 12. Dans le M-it dont M. Dulaurier a fait usage pour sa traduction de Matth. d'Edesse, postérieur d'environ cent ans, le passage où cet historien en parle manque entièrement; mais le M-it du Musée Roumiantzof, p. 35, 6, dit que l'eau fut bénie *à Trébisonde*. Vardan, au XIII[e] s., p. 75 du M-it du Musée Roumiantzof, dit aussi que ce fut *en Chaldée*. Kiracos, à-peu-près au même temps, décrit avec des circonstances toutes particulières, p. 52, le même événement, *dans la rivière de Trébisonde*. Parmi les modernes, le P. Tchamitch, Hist. d'Arm. t. II, p. 908, dit seulement que ce fut dans les contrées de la Chaldée. Suivant le P. Minas Bjechkian. Hist. du Pont, p. 88, ce fut *dans la rivière Dégherman-Dérési*, coulant à l'E. de Trébisonde, et qui est l'ancien Bixitès. Enfin le P. Chahkhathounof, Descr. d'Edchmiadzin, t. II, p. 196, assure que *le fleuve Tchorohk* fut le théâtre de l'événement. La seule chose constatée, pour moi, c'est que le fait se passa en Chaldée, aux environs de Trébisonde.

36. L'empereur Basile mourut peu d'années après son retour à Constantinople[1]); son frère Constantin, qui lui avait succédé en 1025, tomba grièvement malade, et se sentant mourir, fut saisi de remords. Au souvenir du rescrit du roi Hohannès, il s'émut, à l'endroit de la nation arménienne. Ayant fait chercher à Constantinople un Arménien digne de confiance, qui y était venu pour affaires, l'empereur se le fit présenter et, en lui remettant en main le rescrit: «Donne ceci à ton maître, dit-il, et dis-lui de ma part, que comme nous sommes nés de la terre, sentant ma mort approcher, je ne veux pas que son rescrit reste ici. Qu'il transmette la royauté à son fils et à sa famille, et que les fils de ses fils, se la transmettant par succession, ne deviennent pas la proie des étrangers, qui ruineraient de fond en comble leurs villes et leur patrie.» Vois, dit-il ensuite au prêtre Kiracos, quel est mon amour pour ton peuple, et que cela vous serve de modèle et de leçon d'affection et de concorde mutuelle. Si tu te montres fidèle, tu seras digne d'une grande gloire.» Or Kiracos, ayant reçu le rescrit de l'empereur, en 1028[2]), le garda par-devers lui sans en parler.

§ II. Première aliénation d'Ani.

37. Il y a chez les étrangers un proverbe, qu'à l'égard des Arméniens il n'est pas besoin d'ennemis du dehors; eux-mêmes étant les plus redoutables ennemis de leur race, c'est assez de leur propre sabre pour les égorger, sans recourir à des traîtres ou espions étrangers, pour livrer des gens qui se trahissent et s'espionnent bravement jusqu'à ruine complète[3]). Tel fut le cas de ce prêtre Kiracos. L'empereur Michel[4]) ayant succédé à Constantin et à Romain, le prêtre sans foi se rendit près de lui, et lui remit le rescrit du roi Hohannès, en 1034, non sans recevoir de grosses sommes. Déposant ce rescrit dans les archives de l'état, l'empereur satisfait attendit la mort de Hohannès, pour s'emparer d'Ani et assujétir l'Arménie entière. Un vil traficant lui avait livré sa patrie, la vigne plantée par le Seigneur et cultivée par S. Grégoire: quels torrents de sang il a fait couler!

38. En 1036 un grand concile se réunit à Ani, par le commandement du roi, pour pourvoir au bon ordre[5]); il s'y trouva beaucoup de pontifes et de vartabieds, dont plusieurs distingués par leur science. Ani brillait alors par la grandeur de ses monuments, par sa richesse et par une nombreuse population, qui en faisaient une des plus belles ca-

1) Au commencement de décembre de l'an 1025.

2) Constantin VIII mourut le 12 décembre, de 1028.

3) Je n'ai pas besoin de faire remarquer qu'ici je suis simple traducteur des paroles d'un Arménien, que j'aime pourtant à croire impartial.

4) Michel IV, dit le Paphlagonien, régna du 11 avril 1034 au 10 décembre 1041.

5) Le but de ce concile était de rétablir la hiérarchie ecclésiastique. En effet le catholicos Pétros, pour des raisons que l'histoire ne dit pas, s'était à plusieurs reprises séparé du roi Hohannès, et après plusieurs rapprochements momentanés, avait été vivre tantôt dans le Vaspouracan, tantôt à Sébaste et finalement à Bedchni, auprès du prince Vahram Pahlavide. Le roi l'avait remplacé en 1035 par Dioscore, abbé de Sanahin, que la nation et le clergé n'acceptèrent pas; il mit fin au scandale, en priant Hovseph, catholicos d'Aghovanie, de venir présider à la réintégration de Pétros, qui eut lieu effectivement.

pitales de l'univers. L'opinion était, qu'il en coûterait beaucoup de temps et de difficultés pour s'emparer de cette grande métropole, défendue par ses remparts et par ses tours inexpugnables. On regardait surtout comme impossible que le pied de l'ennemi se posât là où des guerriers braves et invincibles, réunis instantanément par la concorde, avaient expulsé tous les ennemis, et non-seulement affranchi leur nation de l'esclavage, à l'ombre du trône des Bagratides, mais encore établi Ani sur un pied qui le rendait désirable aux rois et empereurs.

39. Toutefois l'opinion des philosophes est incontestable: ce n'est pas l'homme qui possède le monde, ce n'est pas la puissance des rois, c'est la concorde unie à la sagesse. Avec elle tout progrès est assuré; où elle manque, la force devient faible, l'autorité, la grandeur croulent à l'instant, la protection divine elle-même se retire: c'est ce qu'a éprouvé Ani. Ni pierres ni forteresses ne prévalurent contre la discorde, toute cette puissance et grandeur imaginaire s'abîma en un instant; les nobles furent foulés l'un après l'autre par le pied de l'ennemi, les plus redoutables boulevards s'écroulèrent, toute beauté disparut. C'est la vérification de ce mot du vartabied Eghiché: «Quand la concorde chancelle, la force qui provient du ciel s'éloigne aussi.»

40. Le roi Hohannès mourut donc en 1039[1]), après un règne de 20 ans: son frère Achot l'ayant précédé la même année dans la tombe, ils furent déposés tous deux dans la sépulture royale, à Ani. Il restait un fils d'Achot, nommé Gagic, jeune homme de 14 ans, intelligent et brave, héritier du trône, puisque Hohannès était sans enfants. Toutefois, grâce à la discorde, qui neutralisait les seigneurs, ceux-ci ne songeant pas à l'établissement d'un roi, le pays resta sans maître, et Ani sans protecteur. Bien plus, un seigneur nommé Sargis-Vest prit possession d'Ani, et ayant pillé le trésor royal, voulut se faire roi.

41. Cependant l'empereur Michel[2]), à la nouvelle de la mort de Hohannès, avisa aux moyens de mettre Ani sous sa main, comme en étant héritier, en vertu du rescrit du roi défunt. Il envoya donc un messager en Arménie, pour exiger la remise de la ville. Les Arméniens consternés firent résistance et refusèrent péremptoirement, car c'était la seule ville pourvue de grands monuments, trésors et population, qui restât dans leur pays. Michel, de son côté, ne mettait pas de fin à ses exigences et envoyait messagers sur messagers, pour l'emporter haut la main. Voyant à la fin l'inutilité de ses tentatives, il résolut

1) C'est le P. Tchamitch, t. II, p. 919, qui donne cette date; mais à la p. 1038 il discute les témoignages des trois historiens qui ont parlé de l'événement. Aristakès, contemporain, dit au ch. X, p. 32, que Constantin Monomaque étant monté sur le trône (1042), «trois ans après arriva la fin de la vie de la maison d'Arménie; car dans une même année trépassèrent de ce monde (ou plutôt étaient trépassés) les deux frères germains Hohannès et Achot, titulaires de la royauté de notre pays.» Or, dit le P. Tchamitch, ces trois années font allusion à la déposition de Gagic II (1045), et non à la mort de Jean-Sembat, arrivée en 488—1039. Ce qu'il ajoute là est très logique et finit par entraîner la conviction. Toutefois il est certain que Matth. d'Edesse, p. 68 de la trad. fr., place la mort de Jean-Sembat en 490—1041, 2; Vardan, en 493—1044, et qu'Aristakès, seul contemporain, ne donne pas un chiffre positif: je pense que la raison est du côté de l'interprétation du P. Tchamitch.

2) Michel IV, le Paphlagonien.



d'amener une conclusion par les armes, et fit passer 100,000 hommes en Arménie, pour conquérir la ville.

42. Telle est la nature des Arméniens: ont-ils cessé d'être d'accord, ils préfèrent la domination d'un maître étranger, qu'ils affectionnent, à celle d'un des leurs, et qui pis est, ils s'unissent avec l'ennemi, au préjudice de leur nation. C'est ce que fit l'impie Sargis-Vest, qui étant alors à la tête d'un peuple sans chef, s'avança à la rencontre des Grecs, mais, au lieu de les repousser, se fit leur auxiliaire. Pour eux, ils n'eurent pas de peine à pénétrer en Arménie, et se mirent à piller et dévaster sans pitié. Là où ils n'y avait pas un patriote, qui leur aurait tenu tête? En foulant journellement aux pieds la nation, ils la réduisirent à une telle faiblesse que bientôt les Grecs, s'avançant vers le Chirac, vinrent assiéger Ani. S'éveillant alors de leur sommeil, les infortunés Arméniens, brûlés par le chagrin, s'adressèrent unanimément au vieux général Vahram Pahlavide, et le prièrent de se mettre à leur tête, pour combattre les Grecs. Embrasé de l'esprit du patriotisme, Vahram y consentit. Il demanda 30,000 piétons et 20,000 cavaliers, qui, en trois divisions, sortirent par la porte de Dzaghcots [1]) et fondirent à l'improviste sur le camp des Grecs, dont les troupes furent mises dans un affreux désordre, par la rapidité de cet acte de vigueur. Les ennemis épouvantés se dispersèrent et prirent la fuite; pour les Arméniens, fondant sur leurs légions avec impétuosité, ils en firent un si horrible carnage, que les flots de leur sang teignirent ceux de l'Akhourian.

43. Les Grecs, se voyant périr sous le glaive altéré des Arméniens, poussèrent le cri de pardon; alors le brave Vahram s'élance en avant et exhorte ses soldats à suspendre leurs coups. Il eut peine à les calmer, et les Grecs, ayant repris haleine, s'enfuirent dans leur pays. Cependant l'impie Sargis ne cessait de travailler en secret les esprits, pour obtenir qu'on le fît roi d'Ani. Ce fut alors que le général Vahram, après délibération avec 30 seigneurs et avec le catholicos Pétros, résolut de donner l'onction royale à Gagic, fils du frère du roi Hohannès, qui fut amené à Ani avec les plus grandes précautions et sacré roi.

44. IX. Gagic II, âgé de 18 ans, monta sur le trône d'Ani en 1042. Elevé dès l'enfance dans les diverses sciences des Grecs et dans les exercices aimables de la dévotion, il était énergique et brave, aussi intelligent que magnanime. Brillant de l'auréole de la protection divine, si les seigneurs eussent été d'accord entre eux et unanimes à le servir, il n'aurait, pas moins que ses ancêtres, dompté l'Asie entière et ébranlé sur ses fon-

1) Serait-ce cette porte fortifiée, qui figure au bas du mamelon où est la citadelle d'Ani, vers l'O., v. le Plan? Toutefois on se demande par quel moyen les Arméniens auraient pu franchir le ravin et le lit du Rhah, fort encaissé dans cet endroit. Suivant le texte précis de Matth. d'Edesse, les Arméniens sortirent au nombre de 30,000, tant fantassins que cavaliers, et firent un tel carnage des Grecs que l'Akhourian, coulant non loin de la porte des Jardins, où avait eu lieu l'affaire, fut rougi de leur sang: il faut donc que ce soit une autre porte que celle à l'O. de la citadelle, qui porte le nom allégué. Serait-ce celle aujourd'hui nommée porte d'Erivan, au droit du pont sur l'Akhourian? cf. Tchamitch, t. II, p. 920; c'est là que le nombre des guerriers sortis d'Ani est porté à 50,000, au lieu du nombre donné par Matth. d'Edesse, p. 69; cf. aussi Arménie anc. p. 423.

dements l'empire grec; mais comme la nation était désunie et détestait un maître, ni énergie ni grandeur ne pouvaient triompher. Quelque intelligent et brave que soit un monarque, le moyen de faire du bien à des gens désunis et appelant leur ruine! C'est ainsi que toute la sagesse et l'énergie du roi Gagic ne produisirent aucun résultat; car les princes avaient perdu l'esprit de patriotisme, et les mauvais sentiments de discorde et de haine changeaient les citoyens en ennemis de l'autorité légitime, dont le chef et le boutefeu était l'impie Sargis [1]). Celui-ci, voyant Gagic assis sur le trône, rassembla ses sicaires et, pénétrant dans la citadelle Intérieure d'Ani, s'y fortifia. A cette nouvelle le roi, après quelques hésitations, se rendit seul dans l'intérieur du fort, et par une noble hardiesse, par des discours sages et fermes, il força Sargis à plier devant lui. Mais l'homme artificieux ne sait point mettre un terme à ses mauvaises manoeuvres et travaille sans cesse à brouiller tout. Ce fut ainsi que cet impie se mit à exciter les Grecs contre les Arméniens, et que lui-même, toujours en mouvement, ne laissa point respirer l'Arménie. Pour Gagic, il marcha contre lui, à la tête de quelques braves, le prit et, chargé de chaînes, le fit mettre en prison et conduire à Ani. Puis, au lieu de le faire mourir, il s'attendrit et le renvoya libre, à la prière de certaines personnes.

45. Toutefois il est fort dangereux pour un monarque de se laisser aller à faire du bien à des scélérats, qui, non-seulement ne se corrigent pas, mais prennent de l'assurance et cherchent méchamment à perdre leurs bienfaiteurs. Ainsi agit Sargis envers le roi Gagic, qui, séduit par ses artificieuses paroles, fit de lui son conseiller; mais lui, fidèle à ses habitudes, n'en fut pas moins traître à l'égard du roi et de la ville royale d'Ani.

46. Au même temps, en 1042, Gagic ayant eu à combattre contre les Scythes [2]), remporta sur eux une grande victoire, qui les força à battre en retraite. Monomaque, devenu empereur de Grèce après Michel, trouva dans ses archives le rescrit du roi d'Arménie et envoya un messager à Gagic, pour se faire livrer Ani. Gagic, tout en traitant cet homme honorablement, en lui tenant de sages discours et témoignant une profonde déférence à l'empereur, ne consentit nullement à céder sa capitale. Monomaque, voyant que toutes

---

1) Sargis Azat, dit aussi Vest, ou le noble, suivant l'interprétation de Tchamitch, t. II, p. 919, était un Arménien distingué, natif de la province de Siounie. Je crois fermement que son surnom, comme celui de Vestès, que portait un certain Aron, personnage contemporain, doit être le même que vestiarius, maître de la garde-robe impériale: ce titre est trop connu pour exiger de plus amples explications. Au reste ce furent les intrigues de Sargis qui retardèrent pendant plus de 3 ans l'avènement de Gagic; Tcham., ibid. p. 972, traduit encore le mot Vest, par « prince de haut rang. » La preuve de la justesse de mon interprétation du titre donné à Sargis est dans une inscription du couvent de Pech - Kilisa, publiée par le P. Sargis Dchalal. t. II, p. 48 de son Voyage dans la Gr.-Arménie, mais malheureusement fruste, où on lit très bien ceci: « En 482—1033,... Sargis ayant reçu de l'empereur des Grecs les titres d'anthypate-patrice, de vest.....; » la chose est dite clairement, comme passée, sans que l'on puisse affirmer qu'elle ait eu lieu positivement dans l'année indiquée, et de plus le titre de *vest* est donné ici comme étant une dignité grecque.

2) Il s'agit des Turks Seldjoukides, qui avaient fait une incursion du côté de Bedchni; Tcham. t. II, p. 923. Gagic les battit en personne, sur le bord du Hourazdan, la Zanga d'aujourd'hui, étant assisté de Grigor-Magistros, maître de Bedchni.

ses instances ne produisaient pas le résultat désiré, rassembla en 1043 une forte armée, sous la conduite du prince Asit ou Iasitas[1]), et l'envoya contre Ani. Ces gens firent ce qu'ils purent pour emporter la ville; mais le brave et infatigable Gagic sortit à leur rencontre et leur fit subir un échec si décisif, qu'ils s'enfuirent en désordre de l'Arménie.

47. De plus en plus aigri, l'empereur fit partir en grand appareil son général Nicolas et écrivit même à Apousvar[2]), prince persan de Dovin, afin qu'il entrât en campagne de son côté et inquiétât les Arméniens. Celui-ci, dans une irruption soudaine, s'empara de plusieurs territoires. Pour Gagic, il marcha bravement contre Nicolas, et, dans une grande bataille, il le malmena rudement; puis, voyant qu'Apousvar le Persan faisait des progrès d'un autre côté, il fit acte d'admirable sagesse en traitant avec lui et en le gagnant par de grosses sommes d'argent. Alors se retournant contre les Grecs, il les battit, réduisit à rien leurs formidables préparatifs et les expulsa de ses états. Toutefois ces succès signalés ne servirent à rien; car bien que ses ennemis extérieurs eussent été complètement détruits, celui du dedans, qui était près de lui, l'épiait pour ainsi dire, le trahissait et excitait les Grecs à s'emparer de la ville. Bien plus, à l'aide de faux rapports et de calomnies, il soufflait la haine entre le roi et les princes, il causa même de la froideur entre le catholicos et le monarque, enfin il réduisit le savant et illustre prince Grigor-Magistros[3]) à quitter l'Arménie.

48. Par-là Sargis, suppôt de Satan, suscita une guerre funeste parmi les grands et les souleva les uns contre les autres. Son astuce versatile ébranla la nation et mit la dynastie en danger. Toutefois, non-seulement la puissance des Grecs et des Persans ne réussit pas à l'emporter sur l'indomptable énergie du roi et des Arméniens, mais leurs attaques à main armée furent également impuissantes. Il fallut avoir recours à l'instrument fatal, à la discorde, car il ne restait plus que ce moyen, tant de fois employé par les ennemis.

49. Comme donc la haine du prochain avait remplacé en Arménie le sentiment du patriotisme, il ne fut pas difficile de faire céder le courage héroïque du roi et de livrer la superbe capitale. Il réussit donc à l'impie Sargis de la faire passer aux mains des étrangers et d'amener la ruine complète de la nationalité; comme autrefois, sous le brave Var-

1) Il avait le titre de chambellan.

2) Aboulsévar, ou plutôt, suivant la prononciation arabe, Chawir, émir de la dynastie des Béni-Cheddad, celui-même dont le nom se lit sur la porte de fer, à Gélath; il était alors maître d'une bonne partie du Chirwan et du Qarabagh. Sa postérité a fourni des maîtres à Ani et, suivant la tradition, a fondé en Aphkhazie la famille des Charwachidzé «fils du Charwachah,» suivant la prononciation géorgienne, ou du Chirwanchah.

3) Grigor-Magistros était fils du général Vasac Pahlavide, † en 1021. Il avait été élevé dans les lettres grecques, à Constantinople, et s'y retira de nouveau, quand les intrigues de Sargis-Vestès le forcèrent à s'éloigner d'Ani. Il reçut alors le titre de magistros, passa dans la province de Taron, où il s'occupa de constructions pieuses et d'ouvrages littéraires, entre autres, de traductions des oeuvres de Platon. L'empereur Constantin Monomaque lui avait donné de grandes possessions à l'O. du lac de Van, où il fonda le beau couvent de Kétcharhous; v. Bull. Hist.-Philol. t. X, p. 341. Il mourut en 1058 et fut enterré au couvent de Pasinavank. au voisinage d'Erzroum C'était un littérateur et un penseur distingué.

dan, l'impie Vasac livra son peuple aux Perses[1]), Sargis se montra le digne héritier de la fourbe de son modèle, de sa trahison et de son infamie. «Toute scélératesse, a dit justement Hovhan Mandacouni, tantôt redouble d'ardeur, tantôt se calme, mais le sentiment de la vengeance brûle sans relâche dans les profondeurs de la conscience du criminel.»

50. C'est une cause inévitable de dangers et de ruine, quand les princes écoutent les gens perfides et se laissent aller à leurs propos adulateurs, surtout quand les personnes sages et expérimentées, qui les exhortent à se tenir en garde contre les faux flatteurs, n'obtiennent pas leur attention. Les rois, ce qui est pis encore, écartent ces derniers de leur personne et, négligeant les bons conseils de leurs amis, suivent l'impulsion perfide des autres, tandis que, si même l'hypocrite calomnie ne leur causait aucun préjudice, ils devraient au moins s'en rapporter à de bons et dévoués serviteurs. Ceux qui n'ont pas suivi ces règles ont toujours commis de fatales erreurs et se sont précipités dans l'abîme, eux et leurs empires; car le mauvais arbre ne porte pas de bons fruits, et le scélérat ne fait rien suivant les règles. Malheur donc à celui qui tombe en de telles mains, et qui écoute de méchantes paroles, qui l'induisent dans de graves écarts. C'est ce qui arriva au roi Gagic, qui, trompé par les artificieuses paroles de Sargis, ne voulut plus se rendre aux utiles vérités dites par des princes loyaux et bien intentionnés; qui, pis encore, dédaignant les gens fidèles, se livra à un traître et fit crouler son empire, car il vient un moment où les bons aussi sommeillent.

§ III. Le roi Gagic est trahi et livré.

51. Or le perfide Sargis, pour mener à fin son abominable projet, fit savoir secrètement à l'empereur Monomaque combien il avait tenu de méchants propos, combien de haines il avait semé entre les princes, quels piéges il avait tendus sous les pas de Gagic. A ces nouvelles l'empereur fut fort réjoui et assuré que le tout tendait à son plus grand profit, et causerait la ruine des Arméniens. Espérant pouvoir s'emparer d'Ani sans grands efforts et exterminer la dynastie Bagratide, il envoya à Sargis et aux autres princes un messager, porteur de belles promesses, afin qu'ils exerçassent sur l'esprit de Gagic une pression qui lui ferait céder la ville d'Ani.

52. Ces mauvais princes, complices secrets d'une même idée, s'enhardirent de plus en plus et formèrent le projet de livrer tout à la fois le roi et la ville. Ils engagèrent donc par écrit l'empereur à mander Gagic à Constantinople, sous prétexte de paix, et à le jeter en prison. «Après cela, disaient-ils, il sera aisé de s'emparer d'Ani et du royaume d'Arménie.» En conséquence l'empereur écrivit à Gagic une lettre affectueuse, pleine d'insi-

---

1) Il s'agit ici de Vasac, prince de Siounie, qui, dans la guerre soutenue contre Iezdégerd II par les Arméniens, sous la conduite de Vardan, embrassa le magisme et trahit la cause des chrétiens; v la Guerre des Vardanians, par le vartabied Eghiché, trad. en français par Carabied Karabadji, Paris 1844, la trad. en russe, par P. Chanchief, 1853, Tiflis, et en anglais, par Neumann, Londres, 1830, aux frais du comité de traduction des ouvrages orientaux.



dieuses paroles, et l'engagea à se rendre à Constantinople, pour établir entre eux une amitié solide. Gagic se refusait absolument à partir, car il se doutait que les Grecs vengeraient les flots de sang qu'il avait fait couler. Un second message de l'empereur contenait des serments solennels, prenait à témoins la sainte croix et le saint Evangile, et promettait de remettre au prince le rescrit de Hohannès, ainsi que de fonder entre les deux monarques une amitié, une paix éternelles. Cependant ces assurances ne firent que redoubler les soupçons de Gagic, qui résolut décidément de ne point partir; car le grand général Vahram et d'autres princes ne cessaient de l'engager à ne point se fier aux Grecs, à ne pas aller à Constantinople.

53. Mais l'astucieux Sargis et les princes ses complices insistaient pour que le roi se rendît près de l'empereur. «Si tu refuses de le faire, disaient-ils, il en résultera de grands malheurs, et la guerre éclatera entre nous et les Grecs. Pour nous, nous ne voulons plus guerroyer contre l'empereur. S'il te reste des doutes, nous voici prêts à te sauvegarder, toi et notre patrie.» Malgré tout cela Gagic tenant bon contre leurs conseils, ils allèrent jusqu'à appeler le catholicos Pétros et d'autres seigneurs, qui firent de redoutables serments devant la sainte hostie, et même, ayant tracé leur engagement avec le sang du Christ, le mirent aux mains du roi.

54. Persuadé par ces serments, Gagic consentit à se préparer à partir pour Constantinople. Il confia donc la ville au catholicos, et en nomma le prince Apirat[1]) commandant particulier; pour sa famille, il la remit à l'impie Sargis. Lui, avec quelques fidèles, se rendit auprès de l'empereur, en 1045, en la quatrième année de son règne. Informé de l'arrivée de Gagic, l'empereur, au comble de la joie, envoya à sa rencontre de hauts personnages, qui l'amenèrent au monarque avec de grands honneurs. Peu de jours après on commença à exiger la remise d'Ani, en lui promettant en échange Malatia, ville de la Petite-Arménie. Comme il refusait son consentement, l'empereur irrité lui interdit la sortie de Constantinople, puis, au mépris de son serment, il le fit détenir étroitement dans une île de la mer Noire.

55. Le malheureux roi prisonnier devint comme un lion, quand il sentit les fers, mais dans son affliction il ne savait à quoi se décider. Il eut beau employer la médiation des seigneurs pour agir sur Monomaque, lui rappeler les redoutables serments prononcés, les moyens pris pour le tromper, ou plutôt Dieu lui-même, la ruse infâme mise en oeuvre pour se saisir de lui, au mépris de la divinité, à qui nul n'en impose, et dont la justice atteint bientôt le prévaricateur: ce fut en vain.

56. Toutes ces justes paroles de Gagic, pour rappeler au devoir le monarque sans conscience, furent inutiles; elles s'adressaient à un coeur endurci par la cupidité, préoccupé des riches trésors, de la population, de la vaste étendue d'Ani, comprenant à-peine qu'un si grand bonheur lui fût arrivé. Monomaque, qui venait seulement d'atteindre le but

1) Ce prince n'est pas autrement connu; Tcham. II, 932, dit seulement que c'était un ami du roi Gagic.

de ses désirs, pouvait-il déjà penser à la justice, trembler à la pensée de son parjure, et relâcher Gagic? Quand ce prince, dans son chétif réduit, repassait avec douleur les effets de sa confiance pour de faux amis, son sang bouillonnait dans ses veines; mais à quoi bon? circonvenu de toutes parts, s'il réclamait l'aide de son peuple, on lui répondait par la trahison. Il espérait qu'au moins les seigneurs, tremblant au souvenir des redoutables serments prononcés à la face de Dieu, y demeureraient fidèles, et ne livreraient pas la métropole d'Ani; mais comme ces serments avaient été faits pour sa perte, non pour sa garantie, leur but avait été de le pousser dans le piége, non de l'en affranchir. Le malheureux supposait que, par intérêt personnel, ils ne se mettraient pas sans certaines formes aux mains des Grecs, tandis que les parjures, les gens sans foi, étaient tellement dévorés de la plaie de l'envie, qu'ils préféraient être esclaves des Grecs plutôt que d'obtenir leur roi et la liberté. C'est ce que dit justement le vartabied Ignatios: «L'envie est un fléau; ceux qui s'y livrent n'admettent pas une idée saine.»

§ IV. Seconde aliénation d'Ani.

57. Ayant appris la captivité du roi, les seigneurs entrèrent en querelle et ne surent que résoudre. Ceux qui avaient traité avec l'empereur excitaient les autres à s'unir à eux pour livrer la ville; ceux-ci, au souvenir de leurs solennels engagements, n'y consentaient point. Au milieu de ce conflit, l'impie Sargis attira les grands de son côté par d'artificieuses paroles, et le catholicos Pétros les amena tous à livrer la ville à l'empereur et la monarchie aux Grecs, plutôt que de rester dans les incertitudes de l'anarchie. Tous s'étant rangés à ce funeste avis, une lettre fut écrite, d'un commun accord, au commandant grec en orient: «Nous sommes prêts, y était-il dit, à remettre Ani à l'empereur, pourvu toutefois qu'il nous protége contre nos ennemis.» Après cela Sargis et ses adhérents expédièrent à l'empereur les clefs de la ville et du palais royal, à l'insu du catholicos et des pieux princes; il écrivait lui-même une lettre, de cette teneur: «Désormais Ani et toute l'Arménie t'appartiennent.» Pour les seigneurs, après avoir livré la splendide cité et la monarchie, ils se retirèrent chacun dans son domaine.

58. L'empereur donc, à la vue des clefs d'Ani, éprouva une vive satisfaction, car il n'aurait pu conquérir cette belle ville sans des efforts considérables, et la destruction de la monarchie d'une nation si puissante, d'un si brave roi, aurait exigé des myriades de soldats et des masses d'or. Toutefois, en recevant ces clefs, il n'avait pas trop sujet de s'applaudir d'un événement dû au hazard. Aussitôt qu'il les eut prises, il fit amener en sa présence le roi Gagic, et les lui montrant: «Maintenant qu'as tu à dire? Tes grands m'ont donné Ani et l'Arménie entière.» A cette vue le roi, poussant un soupir: «J'abandonne au terrible jugement de Dieu les perfides qui m'ont trahi; que le juste juge prononce ma sentence.»

59. Puis se tournant vers l'empereur: «Posons qu'ils ont donné cela; est-ce que tu peux te croire un maître légitime? — Ils me l'ont donné, dit l'empereur, je dois le rece-

voir. — Ils ne sont point maîtres d'Ani, de l'Arménie; mais seul je le suis, de concert avec mes princes, et ce que je ne donne point avec eux, ce que je ne donnerai jamais, tu n'es pas en droit de le recevoir; en outre, beaucoup de seigneurs, mes adhérents, ne sont point complices du fait. Comment peux-tu t'attribuer la couronne et les villes d'un autre; où serait ta justice? — Il suffit que plusieurs seigneurs aient été d'accord pour ratifier la donation contenue dans le rescrit de Hohannès, maître d'Ani, qui me l'a concédé. — Ni les seigneurs, sans le consentement du roi, ne peuvent donner la ville royale, ni le monarque, sans l'assentiment des grands, n'en a le droit; car bien que l'on dise que la ville est au roi, cependant, à parler exactement, tout appartient à la nation. Que le roi Hohannès ou les seigneurs aient fait une telle donation, celle-ci n'en est pas moins nulle, en l'absence d'un accord mutuel. Précédemment les grands n'étaient pas autorisés à cela, et maintenant, après la remise des clefs, je n'ai pas d'autorisation, moi qui suis le roi.» Alors l'empereur se mit à presser le roi de donner son consentement, mais Gagic, redoublant d'énergie: «Je suis en toute légitimité héritier de la couronne d'Arménie, que nous avons arrachée à l'ennemi au prix de notre sang. Je n'ai fait aucun tort à l'empire, et conséquemment je ne veux ni ne consens à te faire une telle donation. Ainsi il est contre toute justice de m'enlever mon royaume par la violence.»

60. Cependant l'empereur s'efforça d'amener le roi à consentir, afin de devenir légitime possesseur de l'Arménie, et, leur conversation se prolongeant: «Bien que tu fusses héritier du royaume d'Arménie, dit l'empereur, pourtant le frère de ton père t'a privé de ton héritage, en me donnant Ani. — Mon oncle paternel, dit le roi, n'avait aucun droit de m'enlever mon bien, comme tu n'en as aucun de posséder mon royaume. Si tu étais en ma place, et que Michel, ton prédécesseur, sans consulter les princes ni le peuple, eût promis de donner à un autre ta ville capitale, le donataire pourrait-il sans ton aveu entrer en légitime possession de la ville et de l'empire? — En aucune façon il ne devrait le faire. — Comment donc exiges-tu et reçois-tu Ani sans notre consentement, moi qui en suis héritier et roi? Veux-tu t'en emparer par force? tu le peux, personne n'a rien à y voir, puisque mes grands m'ont trahi, et que tu m'as attiré ici par des serments perfides. Veux-tu faire assaut de valeur? je suis à ta disposition.»

61. Après ce discours, empreint de grandeur d'âme, le roi sortit, en proie à d'indicibles transports; mais à quoi bon, tombé, comme il était, dans l'infortune et livré à des mains injustes? Il demandait justice, là où manquait l'équité, où nulle oreille n'accueillait ses paroles et plaintes légitimes, où l'on cherchait non la justice, mais un empire. Incapable de résister à un tel spectacle, le roi, en se soustrayant aux regards des spoliateurs, disait: «Je savais que dorénavant il ne reste d'autre ressource que de me réfugier dans la justice des arrêts divins.» Bientôt, perdant tout espoir, il consentit, bon gré mal gré, à livrer sa capitale à l'empereur, qui, au reçu de son rescrit, lui concéda en échange quelques territoires, du côté de la Cappadoce, et même un grand palais à Constantinople.

62. Cependant il est pénible et cruel pour un brave prince de laisser ses états tom-

ber en des mains étrangères, d'errer soi-même dans les domaines de l'ennemi: aussi fut-ce un amer chagrin pour le roi Gagic, privé de son royaume, de se voir balloter comme un étranger au milieu des Grecs, chez qui il ne trouvait ni contentement ni repos. Ce prince si brave, qui, lorsqu'il s'agissait de reculer les frontières de l'Arménie, rugissait comme un lion et ébranlait le monde, maintenant réduit à une faiblesse pitoyable, s'agitait à l'aventure, perdant et consumant dans les larmes sa jeunesse et ses vingt-deux ans; car il savait très bien que nul autre ne pourrait relever la royauté dans sa personne, ni la nation recouvrer son indépendance. Ce qui lui arrachait surtout des plaintes, c'était sa belle ville d'Ani, si méchamment livrée; plaintes inutiles, toutefois, car les traîtres étaient ses propres seigneurs, et le spoliateur était César.

§ V. Première prise d'Ani et mort du roi Gagic.

63. En 1046, Monomaque, fort du consentement de Gagic, envoya son général Nicolas en Arménie, avec beaucoup de troupes et porteur du rescrit royal qui devait le mettre en possession d'Ani, ainsi que de beaux présents pour le catholicos Pétros[1]. A cette nouvelle le prince Apirat, commandant de la ville, refusa de la livrer et dit aux Grecs: «Laissez venir le maître de céans, qui nous communiquera ses volontés. Tant que nous ne le verrons pas, nous ne pouvons nous dessaisir de la ville.» Sur cette parole les Grecs, transportés de fureur, environnent et commencent à attaquer Ani. Les Arméniens, témoins de leur violence, poussent des cris, s'appellent l'un l'autre et exécutent une sortie. Animés d'une rage indicible, ils tombent sur les Grecs, font un horrible massacre de leurs soldats et les expulsent de leur territoire.

64. Voilà ce qu'on peut attendre de la concorde et de louables efforts pour l'indépendance de la patrie. Fussent-ils peu nombreux, ceux que réunit une bonne intelligence mutuelle se sauvent et triomphent, grâce à l'assistance divine. Mais où manquent la concorde et le dévouement au devoir, la faveur du ciel se retire, et le coeur des braves fait défaut, comme il arriva aux habitants. Après avoir éloigné l'ennemi, à force de bravoure, voyant que leurs princes et seigneurs trahissaient la monarchie, que le roi était captif et pour jamais en exil, ils perdirent eux-mêmes toute énergie. La plainte à la bouche, ils se portèrent par masses aux tombeaux des rois Bagratides, et là, prosternés, pleurant, soupirant, ils maudirent avec douleur les auteurs de l'anéantissement de leur nationalité et de la dynastie.

Exaspérés par ces pensées, convaincus qu'avec la concorde l'assistance divine se retirait d'eux, ils désiraient du moins prévenir la ruine de leur métropole, par les fléaux de

1) Je ne sais jusqu'à quel point on peut admettre, ni en quelle année précisément il faut placer le fait, allégué par Vardan, p. 84, que Thodor, i. e. l'impératrice Théodora aurait proposé à Gagic de se faire grec, et de devenir, en l'épousant, empereur de Byzance. Il est vrai que Théodora, fille de Constantin VIII, frère de Basile II, avait du sang arsacide dans ses veines, puisque Romain Lécapène était Arménien d'origine; mais si la proposition fut faite au roi Gagic, fut-ce en 1042, lorsque Théodora, non mariée, régnait avec sa soeur Zoé, ou en 1054, après la mort de Constantin Monomaque? c'est ce que nous ne déciderons pas. V. Tcham. t. II, p. 1039.



la guerre, et écrivirent au prince grec Asit. Celui-ci arriva et occupa paisiblement Ani non sans montrer beaucoup d'affection aux Arméniens.

65. Cependant la colère divine se fit sentir en différents lieux; parce que les hommes avaient refusé de châtier les méchants et de défendre leur patrie, ils furent atteints de plusieurs fléaux vengeurs. Durant l'été de cette même année un affreux tremblement de terre fit tomber de majestueux palais et églises Les abîmes béants engloutirent beaucoup d'hommes, dont les cris lamentables retentissaient dans le fond, tandis que les autres chancelaient. Pour Monomaque et les Grecs, ils respirèrent du côté de l'Arménie et se réjouirent insolemment de leur exécrable conquête. Depuis lors ils furent maîtres de toutes les contrées de l'Arménie entière[1]), et laissèrent le malheureux peuple sans maître ni soutien. Ils auraient bien dû penser qu'une injuste entreprise fait perdre le fruit des plus saints efforts, et qu'une joie illégitime doit se tourner en chagrin: c'est ce qui leur arriva, car les Grecs ne tardèrent pas à perdre, outre ce qu'ils avaient enlevé aux Arméniens, les villes de leurs propres domaines.

66. A-peine eut-il occupé Ani, l'empereur envoya une armée contre Apousvar, prince persan de Dovin, pour le forcer à restituer aux Grecs, comme faisant partie du royaume, tous les territoires qu'il avait enlevés aux Arméniens, mais les Grecs subirent un si affreux désastre de la part des Persans[2]) que peu d'entre eux échappèrent. Une seconde armée grecque ne fut pas moins maltraitée, si bien que les musulmans s'unirent avec les Persans pour franchir la frontière d'Ani, et causèrent les plus grands maux aux chrétiens. Outre la destruction des églises et des beaux palais, plusieurs souffrirent le martyre, et parmi eux un vieillard, Vahram le Pahlavide, qui, malgré ses 80 ans, périt comme un brave. «Vahram, dit à son sujet le vartabied Aristakès, était un Pahlavide, un personnage puissant et illustre, doué d'une piété sublime et incomparable;» ce fut une grande affliction pour les Arméniens.

---

1) Il ne faut pas prendre cette expression dans un sens rigoureux; car si le roi de Vaspouracan résidait en effet à Sébaste, celui de Cars n'était pas encore dépossédé, et Coriké, roi de Lorhi, régnait paisiblement dans le Tachir, sans avoir rien à démêler avec les Grecs.

2) Ce fut en 1046. Aboulsévar avait inondé les plaines basses, aux environs de Dovin, au moyen d'une dérivation des eaux de la Zanga, et préparé une embuscade, où il périt beaucoup de Grecs. Une seconde expédition eut lieu au printemps de l'année suivante, sous la conduite de Télarkhos, qui causa beaucoup de dégâts et emmena un grand nombre de prisonniers, mais qui eut pour résultat l'aggravation du sort des chrétiens dans les états d'Aboulsévar; Tcham. II, 938. Cependant Grigor, fils du vieux général Vahram, périt aux portes de Dovin; son père lui-même, étant tombé aux mains des musulmans, fut mis à mort pour la foi, et son corps rapporté à Sanahin. Toutefois le P. Sargis Dchalaliants, Voyage dans la Gr.-Arménie, t. I, p. 225, croit, avec beaucoup d'apparence de probabilité, que Vahram, avec sa femme Sophie, dut être enterré dans un couvent dépendant de celui de Marmachen. Pour la princesse Sophie, la chose paraît certaine, d'après une découverte dont parle cet auteur (v. sup. p. 67); quant à son époux, je ne verrais là qu'une conjecture probable, si une inscription, il est vrai, de l'an 1225, n'affirmait le dépôt des restes de Vahram à Marmachen. De Grigor, fils de Vahram, le nom n'est pas mentionné chez Aristakès, p. 43, mais chez Matthieu d'Edesse p. 67, Man. Roum.; Trad. fr. p. 80. Parmi les titres que Tchamitch attribue au prince Vahram, t. II, p. 941, se trouve celui de *martsel*, d'après Matth. d'Edesse, et que je n'ai pas retrouvé dans notre manuscrit: serait-ce une corruption du mot mardchal, mareskhal, alors à-peine connu en orient?

67. Tant qu'avait vécu le grand Vahram, le respect pour sa personne contint les bourreaux grecs dans de certaines limites, mais après sa mort ils persécutèrent sans ménagement les Arméniens. Autant ils avaient fait d'efforts pour détruire la royauté à Ani, autant en firent-ils pour supprimer le catholicat arménien. Lors donc que Caménas eut succédé à Asitas, comme commandant d'Ani, il commença à se montrer irrévérencieux envers Pétros, et à écrire contre lui des rapports calomnieux à l'empereur, comme si le catholicos eût voulu soulever l'Arménie. Bientôt il lui ordonna d'aller résider à Carin, puis il le fit passer delà dans le fort de Khaght, presque captif; enfin l'empereur l'appela à Constantinople, où il l'engagea à se tenir dans une solitude honorée, «car il craignait, suivant l'historien de Lastiverd, qu'il n'allât opérer un soulèvement à Ani.» Plus tard, grâce à l'intercession du roi Gagic, il eut ordre de résider à Sébaste, où il mourut en 1058.

68. L'impitoyable Monomaque permit avec peine à Gagic de quitter Constantinople et de se fixer à Piza[1]), ville qu'il lui avait donnée en échange d'Ani. Là ce prince construisit un monastère, où il allait fréqnemment pleurer sur la nation arménienne. Il eut deux fils[2]): Hohannès et David. Telle est la puissance du poison rongeur de la discorde, qu'un être désarmé enchaîne le lion de la bravoure, comme il advint à Samson, et en fait le jouet de peuples sans valeur. Minés par l'oisiveté, les durs ossements de ces princes s'affaissèrent au sein des villes grecques.

69. Après avoir dépouillé l'Arménie de toute autorité, Monomaque et ses grands n'en devinrent que plus acharnés contre ce pays, et réunirent leurs efforts pour en exterminer les derniers princes. Partout où il apparaissait quelque grande individualité, on se mettait à sa poursuite, afin de s'en servir, à force de serments et de grandes promesses, puis on lui arrachait la vie. Témoin de ces malheurs, Gagic aurait bien voulu passer de Grèce en Perse et delà tenter de ressaisir l'Arménie; mais les seigneurs arméniens, aveuglés par l'envie, refusèrent leur coopération; v. § 84.

70. Marcos, métropolitain de Césarée, ayant poussé la haine contre les Arméniens au point d'appeler son chien Armen, Gagic, révolté d'un tel affront, alla à Césarée avec ses serviteurs, et invita chez lui le métropolitain, à qui il fit bonne mine. Au milieu de la joie d'un banquet, il se fit amener le chien, et demanda si c'était là Armen, et Marcos ayant répondu qu'on lui avait donné ce nom parce qu'il était encore tout jeune[3]), Gagic commanda à ses gens de mettre dans un sac le chien et Marcos, qui fut déchiré par l'animal. A cette nouvelle les Grecs furieux établirent en divers lieux des guets-apens, pour faire périr Gagic.

71. Malgré les précautions dont il s'entourait dans ses pérégrinations, le roi laissa

1) Pizou, ville de Cappadoce, qui devait être au voisinage de Césarée; ville de la Petite-Arménie, S.-Martin, Mém. t. I, p. 186, 372. La situation précise en est inconnue.

2) Il avait épousé une fille de David, prince Ardzrounien de Sébaste.

3) Plus exactement, suivant Matth. d'Edesse, parce qu'il était gentil; en grec ἄρμενος peut donner un sens approchant de celui-là.

un jour son monde dans un endroit et s'approcha avec une poignée de gens de la forteresse de Cazistra [1]), dont les maîtres, trois frères, fils de Mantalé, apprenant l'arrivée du prince, apostèrent 50 hommes dans un certain lieu. Pour eux, ils allèrent en avant, pour le saluer, et l'amenèrent à l'endroit de l'embuscade. On fondit soudain sur Gagic, qui fut pris et déposé dans le fort. Les princes arméniens eurent beau se réunir et ouvrir les hostilités, afin de le délivrer, les scélérats le firent périr dans d'affreux supplices et suspendirent à la muraille son cadavre, qu'ils ensevelirent ensuite hors de la place. Un Arménien d'Ani, qui réussit à le dérober, le porta à Piza.

72. Telle fut la triste fin de la dynastie Bagratide, en 1079. Gagic était âgé de 55 ans, en avait régné seulement 3 et avait erré 35 ans en Grèce [2]). Retournons maintenant en Arménie, et voyons quel fut le sort du peuple sans maître ni chef. Les Grecs avaient cru qu'en supprimant les braves Arméniens, eux-mêmes deviendraient puissants, mais ils ignoraient que ces invincibles héros formaient le seul boulevard du pays contre les ennemis. A-peine eurent-ils disparu, les musulmans enhardis fondirent de toutes parts sur l'Arménie, foulèrent aux pieds et expulsèrent les Grecs, et emmenèrent les habitants en esclavage. C'est là le sujet des lamentations du vartabied Aristakès. [3])

§ VI. Seconde prise d'Ani.

73. En 1046 les Grecs, maîtres d'Ani, l'ayant trouvé regorgeant d'opulence et de prospérité, ne le pillèrent point et en respectèrent les édifices, mais l'affaiblirent par l'éloignement des princes arméniens tenant à l'armée, et y firent entrer des Grecs, comme pour le défendre. Ils perdirent de vue, que la diminution des guerriers laissait la ville sans protection, en butte aux ennemis s'enhardissant: c'était la punition que leur réservait le créateur, comme il advint en effet.

74. Car en 1064 Alpaslan, roi de Perse, ou, comme ils l'écrivent, Elp-Arslan «le lion puissant,» fit irruption dans le pays de l'Ararat [4]) avec une armée nombreuse et, après

---

1) Le nom de cette place est écrit Kizistrha, chez Tchamitch, t. II, p. 1004. M. Dulaurier, trad. de Matth. d'Edesse, p. 420, croit que c'est l'ancienne Kybistra, au voisinage du mont Argei, dont le nom rappelle la plaine d'Ardzian, où était situé cette ville, suivant l'auteur arménien. Vardan et Matth. d'Edesse, sous l'année 560—1111, nomment Kendroscav la citadelle théâtre du meurtre de Gagic.

2) Davith, fils cadet de Gagic, fut tué en 1080, par son beau-père Apelkharib, prince de Tarse; l'aîné, Hohannès, avait épousé la fille du duc d'Ani, avant la prise de cette ville par les Seldjoukides. Il passa en Géorgie, puis chez l'émir de Gantzac, qui l'envoya à Ani, avec son fils Achot. Ce dernier fut empoisonné par un parent de Manoutché Béni-Cheddad, émir d'Ani, et son corps emporté à Constantinople, où son père Hohannès était mort avant son arrivée. Ainsi s'éteignit le dernier rejeton de la famille Bagratide d'Arménie, presque au même temps où moururent, en Grèce, les deux derniers princes de la branche des Bagratides géorgiens du Tao; Hist. de Géorgie, p. 302.

3) L'intéressant ouvrage d'Aristakès, imprimé pour la première fois à Venise, en 1844, et renfermant l'histoire de soixante années, jusqu'en 1071, fait suite à celui d'Asolic, mentionné plus haut, p. 106: ce n'est, à vrai dire, qu'une patriotique lamentation, du commencement à la fin. Lastiverd, patrie de l'auteur, est un bourg au voisinage d'Ardzen, dans la Haute-Arménie.

4) Avant de s'attaquer à Ani, les Turks seldjoukides n'avaient cessé pendant 17 ans de ravager les provin-

avoir rougi la terre du sang des habitants, atteignit avec la même impétuosité le district de Chirac, où il établit son camp, sous Ani. La ville avait pour commandant, au nom des Grecs, un certain duc Bagrat, de race arménienne, secondé par le Géorgien Grigor, fils de Bacgouran. Ayant considéré la très haute position de la ville, les édifices merveilleusement fortifiés et les tours construites par Sembat Tiézéracal, Alpaslan tomba en perplexité. Après un blocus de quelques jours, voyant qu'il n'y avait pas moyen de la réduire par les armes, il envoya ses éclaireurs examiner de quel côté il serait réellement possible de l'attaquer. Il se convainquit alors, qu'impénétrable de toutes parts, la ville n'avait qu'un côté vulnérable [1]), et ordonna d'y faire avancer une catapulte d'une dimension énorme, propre à battre les murs. Pour les habitants, la vue de ce grand nombre d'ennemis environnant la ville les frappa d'épouvante, car ils n'en avaient jamais aperçu tant et, outre le défaut de préparatifs, n'avaient point parmi eux de bons militaires. A quoi bon une ville imprenable, quand l'énergie manque? D'ailleurs l'aspect de la grande machine, dressée devant la ville les jetait dans un désespoir mortel. Leur frayeur ne fit que s'accroître quand les Perses, à l'aide de la catapulte, lancèrent de grosses pierres contre les murailles; ils ne surent plus que crier vers Dieu. Pour le duc Bagrat, réunissant ce qu'il y avait de guer-

---

ces, autrefois arméniennes, tombées au pouvoir des Grecs. Excité par Aboulsévar, Thogril envoya, en 1047 Ibréhim-Inal et Gouthoulmich ravager le Vaspouracan et l'Arménie, jusqu'aux sources de l'Araxe. Dans l'hiver de 1048 les Turks allèrent jusqu'à Sper et au mont Parkhar; l'année suivante ils prirent Ardzen et livrèrent aux Grecs la bataille de Capoutrou, qui coûta la liberté à l'Orbélian Liparit; Cars fut pris le jour de Pâque 1050. Après quelques années de répit, Thogril s'empara de Bercri, sur le lac de Van, et envoya un de ses corps d'armée jusque dans la Taïk. L'année suivante, il assiégea Cars et Bidlis, puis il s'unit avec Aboulsévar, pour inquiéter la frontière des Grecs. D'autres Turks, appelés par Ivané, fils de Liparit, ravagèrent les provinces d'Eriza et de Carin ou Erzroum. Slar-Khorasan assiégea en vain Edesse et pilla le territoire de Sébaste. Après la mort de Thogril, en 1062, Alpaslan porta ses ravages au pays des Aghovans et dans la Géorgie méridionale; v. Hist. de Gé. p. 326, sqq. Enfin la prise d'Ani par Mélik-Chah, neveu d'Alpaslan, couronna l'oeuvre de ces nomades, dont les Grecs dégénérés n'avaient pu triompher.

1) On voudrait préciser de quel côté eut lieu l'attaque des Turks. Suivant Matth. d'Edesse la ville était de toutes parts enceinte de rochers abruptes քարակտուր; seulement en un point elle était .... դոյր; or ce mot n'est point expliqué dans le grand Dictionnaire des PP. Mékhitaristes, 4° 2 vol. 1836. M. Dulaurier dit, p. 123 de sa trad.: « Un seul côté s'inclinait comme une plaine. » Je ne crois pas ce sens rigoureusement exact, car il n'implique pas opposition à ce qui précède; toutefois ici le précipice devait être plus abordable, « dans la longueur d'un jet de flèche. » Aussi la ville avait-elle sa double muraille et son fossé plein d'eau, unissant les deux rivières; l'auteur persan du Nigaristan dit donc que les Turks firent usage de radeaux pour arriver à la ville; v. III[e] Rapp. sur mon voyage, p. 105.

Quant au récit de M. Texier, Voyage en Perse et en Arm. t. I, p. 95, je ne puis le comprendre, d'abord parce que Timour n'a jamais pris Ani (aucun historien ne raconte ce fait, qui doit avoir eu lieu, suivant le voyageur, en 1386 ou 1387); ensuite et surtout, parce que ses indications topographiques ne concordent pas avec la localité. P. 94, en entrant à Ani par la porte du Lion, le fond du tableau est occupé par la citadelle; *à droite* on a le palais de Nouchirvan; p. 95, l'assaut véritable était *du côté de l'ouest*, aux environs du palais; les braves soldats de Timour n'ont pas agi du côté de l'Akhourian, où se faisait seulement une fausse attaque; le fossé a été comblé avec des sacs, pour atteindre la muraille. Or le palais des Pahlavides est presque directement au N.; le côté de l'ouest est la vallée encaissée et inabordable de l'Aladja-Tchaï, et les bords de l'Akhourian n'offrent de prise qu'à l'endroit du pont.

Le vieux corsaire Méhémet, qui renseignait M. Texier, n'était pas plus solide, à ce qu'il paraît, en histoire qu'en géographie.

riers dans la ville, il combattait bravement et, de l'intérieur, tua bon nombre d'ennemis. Toutefois la catapulte, à force de lancer des pierres, ayant mis en danger ce côté du mur, Bagrat sortit par-là pour combattre et fit une vigoureuse résistance.

75. Au matin, avant le lever du soleil, les Persans firent jouer la catapulte du même côté, tellement qu'une partie de la muraille s'écroula; ils poussèrent tous ensemble un cri de joie, pensant pouvoir pénétrer facilement dans la ville; les habitants aussi tremblaient que d'autres pans de la muraille ne s'écroulassent encore. Alpaslan donc encouragea ses troupes, qui se portèrent dans cette direction et s'efforcèrent de pénétrer dans l'intérieur, mais la brèche, étroite et pleine d'aspérités, leur rendait la chose impossible. Les habitants donc, voyant qu'ils pouvaient les repousser, réunirent tous leurs efforts pour faire tête, et en jetèrent beaucoup sur le carreau. Alpaslan se convainquit qu'il ne lui serait pas possible de prendre la ville du côté de la brèche, ni de renouveler autrepart l'attaque de la catapulte. Il ordonna donc à ses gens de cesser l'attaque et de battre en retraite; de leur côté, les princes arméniens, non moins pusillanimes et découragés que les Persans, tremblaient de faire un mouvement en avant et, faibles de coeur, se figuraient que les assiégeants allaient revenir à la charge.

76. Ils délibérèrent donc de se retirer dans la citadelle Intérieure, de s'enfuir ou de remettre sans combat la ville aux Persans, qui, à la vue des formidables constructions d'Ani, pensaient les trouver animés de l'esprit des preux Arméniens, de fils patriotes, dignes de leurs ancêtres, qui allaient se précipiter sur eux et les exterminer. Ils ignoraient, qu'au lieu de cela il ne restait que des Grecs pusillanimes et quelques Arméniens grécisés, incapables de défendre une telle cité, protégée naturellement par la grande oeuvre de l'illustre roi Sembat. Sans compter qu'une ville forte réclame des habitants énergiques, de vigoureux guerriers; car les sages l'ont dit, pour qu'une flèche perce une forte poitrine, elle doit partir d'une poitrine robuste.

C'est une chose surprenante: les Grecs avaient tout fait pour prendre Ani, sans crainte du jugement de la divine justice, sans s'émouvoir de pitié pour le cruel esclavage des chrétiens; maintenant ils se décident si aisément à le remettre aux mains de ces ennemis, qui déjà commençaient à se retirer et à fuir. C'est qu'en effet une entreprise injuste croule bien vîte, qu'un gain illégitime est toujours sous le coup de la justice de Dieu.

77. Conformément à leur décision, les lâches princes d'Ani se retirèrent donc dans la citadelle Intérieure[1]) et s'y fortifièrent, tandis que les malheureux habitants, qui n'avaient jamais vu de guerriers si infâmes, apprenant la retraite des princes, s'agitèrent et poussèrent tous ensemble des cris lamentables. Puis, voyant que les Persans avaient battu en retraite: «Il est temps de fuir,» dirent-ils. Jusqu'à 50,000 personnes sortirent donc et se dispersèrent, tirant d'un autre côté. Ce qui restait de troupes persanes, entendant le bruit

1) Tchamitch, t. II, p. 981, parle, à deux lignes de distance, d'une citadelle *Intérieure*, aussi mentionnée chez Aristakès, p. 120, et d'une citadelle *Supérieure*, que je n'ai pas retrouvée chez les autres écrivains, mais qui paraît identique à la précédente.

et les cris des fuyards d'Ani, furent dans l'étonnement. L'un d'eux s'approcha et, comprenant ce que c'était, en informa les autres. Quelques-uns se hâtèrent d'en porter la nouvelle à Alpaslan, d'autres pénétrèrent par la brèche, et ayant arraché un enfant des bras de sa mère, le montrèrent à leur maître, en disant: «La ville s'est livrée à nous.»

78. Alpaslan, d'abord incrédule, ne se rendit qu'à la vue de l'enfant: «Leur Dieu, ajouta-t-il, nous les abandonne aujourd'hui, ainsi que l'imprenable ville d'Ani.» En conséquence il se hâta de ramener ses troupes, qui pénétrèrent sans peine dans l'intérieur, comme un furieux débordement, et qui, l'épée au poing, s'unirent pour massacrer les habitants, avec une rage indicible, en représailles du massacre des leurs. Les rues regorgèrent de sang, et les eaux de l'Akhourian en furent rougies. Après cela les Persans brisèrent les portes des superbes palais, y entrèrent et les dépouillèrent de leurs richesses; les jeunes garçons et les vierges furent faits captifs, le reste fut égorgé sans pitié. Pour les princes, on les tortura horriblement, on leur coupa les membres, afin de tirer d'eux le secret de leurs trésors: en un mot, tous les coins de la ville s'encombrèrent de cadavres.

79. On se prit ensuite à enfoncer les portes des églises, à polluer les saints temples; les prêtres étaient jetés au feu, d'autres subirent d'affreuses tortures, afin qu'ils révélassent les richesses des églises. Ceux-ci furent égorgés tout vifs, ceux-là tenaillés impitoyablement: églises, palais, tout fut spolié jusqu'à la nudité. Un Persan, par un escalier secret de la cathédrale, arriva jusqu'au faîte et, avec beaucoup d'efforts, en arracha et fit tomber la précieuse croix d'argent qui ornait la pointe de la coupole; delà, pénétrant dans la coupole même, il précipita en bas le beau lustre de crystal, apporté et dressé là par ordre du roi Sembat: ce dont Alpaslan fut indigné.

Ainsi, non content de massacrer sans relâche les habitants, l'ennemi détruisit avec rage les magnifiques édifices, si bien que le ciel même, dans sa douleur, se voila tout-à-coup; au milieu d'affreux éclats du tonnerre, il versa des torrents de pluie, qui inondèrent la ville et, dans leur cours, entraînèrent vers le fleuve les cadavres des morts. Bien que cet événement eût calmé la fureur destructive des Persans, cependant ils recommencèrent à fureter et à piller.[1])

80. Ils tournèrent ensuite leurs armes contre la citadelle Intérieure, où les lâches princes, maîtres de la ville, s'étaient fortifiés, et ayant confié la place à une garnison, s'étaient enfuis par des chemins secrets. Les Persans n'eurent pas non plus de peine à y pénétrer, se saisirent des clefs et mirent tout au pillage. Alpaslan ordonna que ce qui restait de princes arméniens fussent envoyés en Perse, avec les autres captifs, en en laissant

1) Suivant les autorités qu'il a consultées, l'historien de l'Arménie fixe la prise de la ville au 30 maréri 513, 6 juin 1064; d'après M. Dulaurier, Rech. sur la chronologie arménienne, p. 297, le lundi 16 août. Je n'ai de foi implicite ni à l'un ni à l'autre témoignage et me contente de les citer; car on pourrait tout aussi bien fixer la prise d'Ani au 31 décembre, et l'on ne sait si le jour, «un lundi après la fête de la Vierge,» donné par le seul Samuel d'Ani, éloigné du fait par environ deux siècles, est exact et authentique. Il resterait encore à fixer la durée du siége. A cet égard nous n'avons qu'un mot de Matth. d'Edesse, p. 128: «Le siége durait depuis longtemps,» qui est tout-à-fait insuffisant; en sorte qu'ici encore on est réduit à avouer son impuissance.



seulement quelques-uns pour relever la ville. Il fit aussi amener de divers pays des populations destinées à la ville désolée, et en ayant donné le commandement à un Persan, avec quelques troupes, opéra sa retraite. Bien qu'Ani se fût en peu d'années rempli d'une population considérable, pourtant il ne recouvra point son ancienne magnificence et splendeur; car ayant éprouvé de tristes vicissitudes, il vit ses malheureux habitants s'enfuir par masses en diverses contrées.[1])

81. Dans ce même temps donc, en 1062, les citoyens d'Ani avaient commencé à émigrer en Pologne, comme nous devons le raconter plus bas, ce qui a fait dire à l'historien grec Jean, dans sa sympathie pour eux: «Telle était la pénible situation des peuples soumis à l'empire grec, en Asie et dans tout l'orient.» Les Grecs purent alors apprécier la bravoure et la sagesse des rois arméniens, qui savaient triompher de leurs féroces ennemis, comprendre combien il est difficile de se tenir immobile en face de l'ennemi et d'administrer un royaume. Mais quel profit pour eux? le bien volé leur échappa, la nation arménienne disparut avec les dernières traces de la monarchie. Pour n'avoir pas su respecter un roi sage et valeureux, Dieu les livra aux mains de princes sans coeur, qui, en faisant la folie de s'enfermer dans la citadelle Intérieure, amenèrent la perte de la ville et d'une quantité d'Arméniens et de Grecs. Ce sújet a inspiré au vartabied Aristakès d'éloquentes lamentations.

§ VII. Troisième prise d'Ani.

82. En 1072 l'émir musulman Phatloun[2]), apprenant qu'Ani se relevait, eut le désir de le posséder et de le faire refleurir. Au prix d'une grosse somme, donnée au monarque persan Alpaslan, il l'acheta et y plaça comme commandant son petit-fils, le jeune Manoutché. Celui-ci, dès qu'il atteignit la virilité, répara les ruines et les murailles et fit appel aux notables Arméniens, dispersés en divers lieux, qui, s'y étant réunis, commencèrent à

1) Le roi de Vanand et de Cars, Gagic, fils d'Abas, fut lui-même tellement affligé de la prise d'Ani par les Turks, qu'il livra à l'empereur Constantin Ducas sa ville et son territoire, et reçut en échange la ville de Dzamendav, dans la Petite-Arménie, entre Amasia, Comana et Larissa, où il vécut en simple prince; Tcham. II, 983. Il ne resta donc plus dès-lors qu'un seul roi arménien, celui de Loré ou des Aghovans postérieurs.

2) C'était un émir de la tribu des Béni-Cheddad, maître du Karabagh et d'une partie du Chirvan. Pour sa généalogie v. Hist. de Gé. p. 344 et Bullet. Hist. Philol. t. VI, p. 193. L'indication de l'achat d'Ani par ce prince se trouve chez Vardan, p. 82, et chez Tchamitch, II, 995, qui dit en effet que Manoutché ou Manoutchar était *petit-fils* de Phadloun. Or il n'est pas croyable que Phadloun Ier, de la dynastie des Béni-Cheddad, vécût encore en 1072, passe encore pour Aboulsévar, père de Manoutché, qui, en 1063, 4, fit construire à Gantzac la porte de fer aujourd'hui conservée à Gélath. Il doit y avoir quelque confusion ici. M. S.-Martin, Mém. t. II, p. 434, dit bien qu'Ani fut donné par Phadloun à son *petit-fils* Manoutché, mais t. II, 235, citant une source arabe, il nomme Ménoudjéher *frère* de Phathloun, émir de Dovin. C'est là ce qui m'a fait dire dans l'article consacré à Manoutchar, Hist. de Gé. p. 344: Phazl II. Manoutché, petit-fils de Phazl Ier, le Phaltoun des Géorgiens, et frère de Phazl II; une imperfection de la disposition typographique des noms a été cause que j'ai commis moi-même une erreur dans le Bull. Hist. Philol. t. VI, p. 193, et que M. Ivanof, en reproduisant cette généalogie, dans le journal Кавказъ, pour 1855, p. 882, a écrit: Фазлъ II или Мануче; cf. Hist de Gé. p. 328, n. 2. La réparation des murs d'Ani par Manoutché est constatée par une inscription coufique sans date, v. 3e Rapp. p. 143, et ici même, 1re Partie, p. 58. Il me semble donc qu'Ani fut acheté, ou par Aboulsévar pour son fils, ou par Phatloun, Phazl II, pour son frère.

travailler au bien commun, dans un esprit de civilisation, et à respirer, grâce à ce prince. La prise de possession d'Ani fut donc un bien; car Manoutché, homme de haute intégrité, tout étranger qu'il était, se montra plus sympathique que les Grecs aux Arméniens, dépouillés par les Persans, et prit à coeur la prospérité de la ville.

83. Au même temps, en 1072, Alpaslan fut tué et son fils Mélik-Chah devint souverain de la Perse. C'était un prince pacifique, de moeurs douces, clément envers les Arméniens, et qui laissa en paix l'Arménie. Le roi Gagic, encore vivant à cette époque, ayant appris ces bonnes nouvelles, éprouva le désir d'aller auprès de Mélik-Chah, et d'essayer par son moyen de rompre les fers de l'Arménie. Il en délibéra avec quelques seigneurs arméniens qui, non-seulement ne partagèrent pas ses idées, mais le détournèrent de former de tels projets, de peur que les Grecs, dès qu'ils en auraient vent, ne persécutassent les Armeniens, en disant: «Il n'y a plus de repos pour nous, ni en Arménie, ni même en Grèce.» Ces gens donc, qui n'aimaient que leurs aises, arrêtèrent par leur égoïsme malveillant l'exécution des nobles projets du roi. Autrement la bravoure et la sagesse de Gagic eussent sans aucun doute restauré la monarchie arménienne. Son coeur défaillit et se brisa, à la vue d'une telle indifférence. Etant resté en Grèce, en proie aux tourments de l'inquiétude, il finit par succomber sous les coups de vils assassins; ses deux fils le suivirent au tombeau, et la dynastie Bagratide s'éteignit.

84. Or en 1080, au temps du prince Manoutché, le brave Rhouben, parent de Gagic [1]), s'empara de la Cilicie et conquit par ses exploits une position indépendante. Ce fut le commencement de la dynastie Rhoubénienne de Cilicie. Là se trouvait Grigor-Vcaïaser, fils du grand prince Grigor-Magistros, qui fut reconnu l'année suivante comme catholicos. Cependant les Arméniens d'orient, se croyant lésés, lui écrivirent pour qu'il vînt en personne, réintégrer le siége à Ani, ou qu'au moins il permît d'installer comme catholicos, en cette ville, Ter Barsegh, fils de son frère [2]). Vcaïaser consentit au dernier point, et en 1082, de l'assentiment du prince Manoutché, plusieurs seigneurs se réunirent à Ani, où Stéphanos, catholicos des Aghovans, releva le siége de sa ruine, en sacrant Barsegh catholicos.

85. En 1086, Mélik-Chah fut si puissant qu'il arracha aux Grecs toute l'Arménie et s'avança jusqu'à la mer Méditerranée. Manoutché s'empressa de lui faire hommage d'Ani, dont il resta maître en son nom. Au même temps le catholicos Barsegh alla en Perse et

---

1) Il n'existe pas de témoignage certain que Rhouben, fondateur du royaume arménien de Cilicie, fût Bagratide, mais la tradition à ce sujet, propagée sans doute dans l'intention de perpétuer le dogme de la légitimité, est admise par les historiens. Vardan, sous l'année 548—1099, relate en effet la mort de Costandin, grand prince d'Arménie, fils de Rhouben, *parent du roi Gagic*. Je n'ai trouvé cette indication ni chez l'historien Sembat, ni chez Vahram, dans son histoire en vers des Rhoubéniens. Kiracos, éd. de Moscou, 1858, p. 61, parlant de ces princes, dit qu'ils étaient de la descendance des fils de Gagic Ardzrounien, le premier roi arménien du Vaspouracan. Ils se rattachaient donc, au moins par les femmes, à la race Bagratide; v. Addit. et éclairciss. p. 161, Tableau généalogique.

2) Ce Barsegh, fils *d'une soeur* de Vcaïaser, était déjà archevêque de la province de Chirac et résidait à Ani.

pria Mélik-Chah de mettre un terme aux violences et injustices de ses sujets envers les Arméniens, qui émigraient en foule dans d'autres contrées. Le prince se rendit à son désir, ordonna qu'on portât la croix devant lui, en signe d'honneur, et le renvoya à Ani, comblé de bons traitements. Avec lui se trouvait son frère Grigor, et tous deux, sous la protection de Manoutché, maintenaient la tranquillité en Arménie.

86. En 1094, 7000 Thathars de la Scythie marchèrent contre Ani, qu'ils attaquèrent vigoureusement, et s'efforcèrent d'enlever. Mais le prince Grigor, frère du catholicos Barsegh, avec quelques braves, leur tint tête, les dispersa et fit périr plusieurs de leurs chefs. Lorsqu'à la même époque les musulmans exerçaient d'affreux ravages au pays de Vanand, un Arménien distingué en enleva et apporta à Ani la croix de Nouné[1]), transportée de Géorgie en Arménie par les soins de Chouchan, fille de Vardan-le-Grand. Ce fut le sujet d'une vive allégresse pour ceux d'Ani, qui fixèrent au jour du crucifiment la fête de la croix, aujourd'hui supprimée.

87. En 1104, après que les croisés latins, venus en orient, se furent rendus maîtres de Jérusalem et d'Edesse, le catholicos Barsegh alla résider en cette dernière ville, dont le duc, humain et bien disposé pour les Arméniens, lui donna des propriétés et des villages. Toutefois le catholicos allait de temps en temps à Ani, soigner son troupeau. De tous côtés on ne voyait que prospérité et bon ordre; car sous un pasteur vigilant les brebis n'ont rien à craindre, au lieu que si le pasteur se livre au sommeil, le troupeau est en danger.

§ VIII. Quatrième prise d'Ani.

88. Après la mort de l'émir Manoutché, en 1110, d'après Samouel d'Ani, son fils Apelsouar lui succéda. C'était un homme faible et sans coeur. Aussi les Thathars[2]), devenus puissants, firent-ils beaucoup de mal à ceux d'Ani et désolèrent-ils toute la province de Chirac. Au lieu de faire acte de vigueur et de les chasser, Apelsouar résolut de vendre la ville à un émir musulman. A cette nouvelle les Arméniens effrayés ne trouvèrent pas de meilleure ressource que d'informer David, roi de Géorgie, qui arriva et bloqua la ville de divers côtés. Toutefois, grâce à des intelligences dans l'intérieur, les Géorgiens y pénétrèrent sans coup férir, en 1124, après une occupation de 60 ans par les Persans. Le roi David, non-seulement ne fit aucun dommage à la ville, mais encore la purifia, ainsi que les églises, de toutes les souillures des gentils, restaura la cathédrale, dont on avait fait une mosquée, et l'ayant fait bénir en grand appareil par les évêques, replaça la sainte croix

1) Sur les migrations de cette croix, chère à la Géorgie, v. Addit. et éclairciss. p. 76; Tchamitch, t. II. p. 87, 749; III, 17.

2) Sans entrer dans des détails étrangers au sujet, on sait qu'il s'agit de ces dynasties éphémères, détachées des Seldjoukides, qui s'établirent alors dans l'occident de l'Asie, telles que les Ortokides, les Seldjoukides d'Icone et les atabeks, fondées vers cette époque, et qui n'étaient guère portées à ménager un faible état, comme celui des émirs d'Ani, de Dovin et de Gantzac.

sur la coupole. Il confia ensuite la ville à Apelheth, prince géorgien, et à son fils Ivané[1]), et rentra de sa personne en Géorgie, emmenant Apelsouar[2]) à Tiflis.

89. David mourut la même année. Son fils et successeur Démétré était Arménien par sa mère[3]). Beaucoup d'Arméniens, émigrés d'Ani en diverses contrées, ayant appris que les chrétiens en étaient maîtres de nouveau, revinrent s'y fixer. Dès avant la prise de cette ville, Grigor catholicos, frère de Chnorhali, voyant combien l'éloignement de la Cilicie, par rapport à l'Arménie, laissait la nation sans consolateur, avait résolu d'aller à Ani et d'y transporter le siége. Ayant écrit à Apelsouar pour obtenir son assentiment, l'émir le lui avait accordé avec joie; mais l'occupation géorgienne arrêta l'exécution de ce plan.

90. Or à l'époque de la prise d'Ani par les Géorgiens, Phatloun, fils aîné d'Apelsouar, se trouvait dans le Khorasan; quand il eut appris l'événement, il leva à ses frais, en Perse, des troupes nombreuses, vint dans le Chirac, investit et commença à attaquer Ani. Ivané se défendit bravement; mais après un blocus d'une année, la faim se fit sentir dans l'intérieur et força les habitants à s'enfuir les uns après les autres. Ceux qui tombaient aux mains des Persans étaient massacrés sans pitié, si bien, qu'au dire de Samouel d'Ani, la terre était couverte d'ossements et de sang.

Les Persans firent de tels progrès dans leurs attaques, qu'ils s'enhardirent jusqu'à escalader les murs avec impétuosité; mais là se trouvait une femme généreuse, Aïdziamn, qui leur résista bravement d'en haut et les chassa à coups de pierres. Ils eurent beau, du dehors, la percer de leurs flèches, rien n'y faisait; elle arrachait leurs traits de son corps et les leur renvoyait, et fit tant de ravage dans leurs rangs, qu'ils étaient dans l'admiration d'une telle bravoure féminine.

91. Comme les deux parties étaient également fatiguées du siége, Phatloun envoya proposer aux chefs de la ville de la lui livrer à l'amiable, promettant de ne leur faire aucun mal et de ménager toujours une cité qui était son patrimoine héréditaire. Les habitants prirent terme, afin d'informer le roi Démétré, qui, réfléchissant qu'il ne pourrait à l'avenir leur assurer la tranquillité, du côté de l'ennemi, ordonna de traiter de la paix avec Phatloun, à condition que, sa vie durant, la ville resterait en son nom, et que la croix ne serait pas enlevée du faîte de l'église.

92. Phatloun y consentit et, après s'être lié par un serment, entra paisiblement à Ani, en 1126. Fidèle à ses engagements, il ne causa aucun préjudice et se montra toujours soigneux de conserver la paix. Par sa bravoure il réussit même à soumettre tous les environs. Toutefois notre nation resta dans un dur esclavage et vit sa misère augmenter journellement, suivant ce qu'écrit Samouel d'Ani. «Quoique ce prince, dit-il, préser-

1) C'étaient des Orbélians, de la seconde période; v. Hist. de Gé. p. 389, et pour l'occupation d'Ani, ib. p. 359; Addit. et écl. p. 230, 232.

2) C'est Matth. d'Edesse, p. 284 du Mit., qui énonce ce fait, inconnu aux historiens géorgiens.

3) On croit que la famille des Charwachidzé, i. e. fils du Charwacha ou Chirvanchah, souveraine de l'Aphkhazie, descend des fils d'Aboulsévar, qui, suivant les historiens, ne revirent jamais leur patrie.

vât le pays des incursions d'autrefois, cependant les maux ci-dessus décrits, les anciennes réquisitions et violences, nous causaient une pauvreté et des privations indicibles, comme ce que l'Arménie éprouvait aux époques précédentes; tout cela alla en progressant jusqu'à celle où nous vivons.»

93. L'émir Phatloun, après avoir fait régner à Ani une courte tranquillité, ne put voir sans envie les pompes de l'église et ses riches ornements. La cupidité le poussa à s'emparer de ces précieux objets. La cathédrale avait alors pour sacristain le vertueux prêtre Grigor, disciple du vartabied Sarcavag, qui forma le projet d'aller vivre au couvent de Khor-Virap. Arrivé à Dovin, il eut peur, en voyant le nombre des musulmans. Mais comme il avait coutume de répéter sans cesse «Béni soit le Christ divin, fils de Dieu,» son compagnon lui dit par dérision: «Voilà le moment de bénir le Christ, suivant ton habitude. Si tu l'oses, dis en face des ennemis, Béni soit le Christ divin, fils de Dieu.» Le saint prêtre, animé de ferveur, se mit à élever la voix, en répétant sa bénédiction habituelle. Les musulmans, l'ayant entendu, le frappèrent cruellement; apprenant qu'il était d'Ani, ils le chargèrent de chaînes et l'envoyèrent à Phatloun, comme blasphémateur de leur foi. A sa vue l'émir se réjouit, en pensant que l'occasion serait bonne pour piller l'église. Ayant jeté le prêtre dans un cachot obscur, il se fit apporter les clefs de la cathédrale et maltraita Grigor, afin qu'il lui en livrât toutes les richesses. «Autrement, dit-il, tu ne sortiras jamais de prison, et je n'en ferai pas moins, par la force, ce que je veux.» Pour le prêtre, dédaignant ses menaces, il persévéra dans sa fermeté et ne cessa de prier le Christ, son refuge. La nuit suivante il apparut en songe à l'émir des hommes de feu, qui voulaient le déchirer; cette vision lui inspira une telle frayeur, qu'il en tomba grièvement malade, et ayant ordonné de tirer sur-le-champ Grigor de sa prison, le conjura de prier pour lui. Il eut bien de la peine à recouvrer la santé.

94. Cata ou Catherine, grand'mère de Phatloun, qui appartenait à la famille royale d'Arménie, était chrétienne. Non-seulement elle exhortait son petit-fils à épargner les chrétiens, mais elle avait élevé le jeune frère de l'émir dans de si vertueuses pratiques, qu'éclairé dès sa jeunesse de la lumière divine, son coeur s'embrasa de l'amour du Christ. Il quitta Ani et s'enfonça dans la solitude du mont Sépouh, où il passa 15 ans dans l'exercice d'une austère pénitence. Quand il était en prières, une lumière s'élevait au-dessus de sa cellule, et il mourut ainsi saintement, en Cilicie, au couvent de Drazarc.[1])

IX. Cinquième prise d'Ani.

95. Un affreux tremblement de terre, qui se fit sentir à Ani en 1131, fut tellement violent, qu'il renversa la grande et magnifique église d'Arménaphrkitch «le Sauveur du monde,» sans causer aucun dégât à un autre majestueux édifice, celui de Sourb-Phrkitch «le Saint-

1) V. dans le 6e Rapp. sur mon voyage, p. 133, une inscription géorgienne, du village d'Oro-Djöghli, où je crois qu'est mentionné le fils chrétien de Phadloun, sous le nom de «El Mélik, fils de Phadla.»

Sauveur[1]).» Un an après, Phatloun mourut, ayant possédé la ville durant 7 années, et eut pour successeur son frère Mahmoud, puis son fils Phatloun[2]). Cependant Démétré, roi de Géorgie, étant mort, son fils et successeur Gorgé, devenu puissant par de brillants exploits, pénétra en Arménie, et s'empara d'Ani et de la province de Chirac[3]). A cette nouvelle l'émir Chah-Armen rassembla 80,000 hommes et vint assiéger Ani, cinquante jours après. Gorgé en fut informé et accourut avec 7000 hommes, qui, par leur bravoure, réduisirent l'ennemi à l'extrémité: les uns furent passés par le glaive, d'autres emmenés captifs, le reste se dispersa et s'enfuit. «Nous l'avons vu de nos yeux, dit Samouel d'Ani; les captifs inscrits se montaient à 23,000, sans compter les cadavres recouverts par nos champs.»

Ayant mis la ville sous le commandement du prince Sadoun[4]), Gorgé retourna chez lui. Sadoun voulut restaurer les remparts d'Ani, mais le roi, à cette nouvelle, craignant qu'il n'eût des projets de révolte, le remplaça par Sargis[5]), un très illustre prince arménien; pour Sadoun, il en fut si mécontent qu'il se rendit auprès d'Eltcouz, général persan; mais Gorgé réussit par la ruse à le tirer delà et le fit mourir.

96. Eltcouz, qui était en hostilité déclarée à l'égard des Géorgiens, ayant excité le sultan seldjoukide souverain de la Perse à marcher contre Ani, il se rassembla une armée nombreuse, qui assiégea la ville durant 30 jours, en 1162, et qui, après d'inutiles efforts, se retira couverte de honte. Les Persans, devenus plus furieux, ne cessèrent de faire des incursions sur le territoire géorgien et de le désoler, durant 4 ans, ce qui poussa Gorgé au désespoir et le força à leur livrer Ani, pour obtenir la paix[6]). Ce fut ainsi que la belle

1) Tchamitch, II, 47, dit seulement que la première de ces deux églises diffère de la seconde, bâtie par le roi Sembat-le-Martyr, mais à Erazghavors, et non à Ani; n'ayant pas l'ouvrage de Samouel d'Ani, je ne puis vérifier le fait, qui arriva un jeudi, 15 du mois de maréri, ou de mai.

2) V. Hist. de Gé. p. 344, la succession des émirs d'Ani; Add. et écl. p. 254, 256.

3) Avant l'expédition du roi Giorgi III il faut mentionner un passage de l'historien arabe Alny, qui porte qu'en 550 de l'Hégyre, 1155,6 de J.-C., le clergé arménien suscita une révolte à Ani contre l'émir Cheddad, lui enleva l'autorité et la donna à son frère Phazloun. Ce passage, qui paraît avoir été copié de l'ouvrage historique d'Ibn-al-Athyr, est le seul qui parle du fait en question, en sorte qu'on ne peut le critiquer. Pour Giorgi, il prit Ani, si l'on s'en réfère à l'autorité d'Et. Orbélian, d'Ibn-al-Athyr, d'Aboulfaradj (Chr. Syr.), et de Matth. d'Edesse, en 1161. M. Dulaurier, Rech. sur la Chron. arm. p. 362, 3, établit avec beaucoup de vraisemblance que le fait eut lieu le mardi 27 juin, après un jour de siége; que Soukman II Chah-Armen essuya le 4 août la défaite sanglante ici mentionnée, suivie le 7 août d'une éclipse totale de lune. Tcham., t. II, p. 79, place la prise d'Ani le 18 juin. Je relate son témoignage, parce que je n'accorde jamais une foi entière à tous ces calculs sur des temps anciens, où il existe rarement unanimité entre les savants les plus capables, et qu'il est trop aisé de perdre de vue certaines circonstances, devant entrer comme éléments dans les résultats.

4) L'origine de ce Sadoun n'est pas encore éclaircie.

5) Le quatrième en ancienneté des personnages connus de la famille Mkhargrdzélidzé «au long bras,» entrée au service de la Géorgie sous David-le-Réparateur. S'il faut en croire les Géorgiens, elle descendait d'Artaxerxe Longue-main; suivant Vardan, c'étaient des émigrés de race kourde; peut-être faut-il lire «de la famille de Kourd,» prince de Khatchen.

6) Evidemment cela dut avoir lieu en 1165; toutefois il y a des différences entre les témoignages des Arméniens et des Arabes; v. Hist. de Gé. p. 242. Nous ne savons pas positivement à quel émir la ville fut remise après la défaite de Giorgi, dans la plaine de Nakhtchévan, mais en tout cas ce fut le sultan Arslan qui reçut Ani du roi géorgien et le restitua aux Béni-Cheddad, peut-être à Chahanchah ou Amir-Chah, qui le reperdit en 1174.

cité, tombée aux mains des étrangers, devint le jouet des rois qui, se l'arrachant l'un à l'autre, la dépouillaient de ses charmes. Que n'eurent pas à souffrir les habitants? qui peut raconter la misère et l'esclavage dont elle fut la proie?

97. En 1174 le roi Gorgé, alors puissant, marcha avec une armée contre Ani, le prit résolument, en donna le commandement à son général Ivané Orbélian[1]) et emmena captif en Géorgie Amir-Chah (ou Chahanchah). A cette nouvelle Eltcouz indigné fondit sur le Chirac et investit la ville, qu'il resserra au point de forcer Ivané à promettre de se rendre; mais les Arméniens résistèrent bravement à leur chef, et, animés de patriotisme, tinrent si bien tête à l'ennemi, qu'Eltcouz se découragea et battit en retraite.

98. A la même époque un illustre seigneur d'Ani, Apirat, frère de Barsegh[2]), qui en était évêque, jouissait de la faveur du roi Gorgé, dont il tenait le parti. Barsegh possédait également une si grande influence, qu'il gouvernait sagement la nation, avec l'indépendance d'un catholicos. La ville n'avait plus de répit; on se l'enlevait incessamment l'un à l'autre, par la force des armes; elle passait tantôt aux Persans, tantôt aux Géorgiens[3]); car c'est là le malheur de toute maison ou ville sans maître. Au milieu de conflits violents, les habitants meurent de faim ou par le fer, ou s'éteignent dans l'esclavage. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que l'arbre de la discorde produise de tels fruits et plonge honteusement les nations ennemies de leurs maîtres dans toute sorte de disgrâces, ainsi qu'il arriva à ceux d'Ani, tant clercs que laïcs? Dispersés en diverses contrées, ces gens tombèrent dans le désordre, et négligeant les institutions des pontifes, se livrèrent à toutes leur fantaisies. On voyait des prêtres, sous prétexte d'indigence, offrir le sacrifice en simple robe, sans vêtements sacerdotaux, les moines avec leur bonnet et capuce. Pour les laïcs, ils n'entraient pas dans l'église, et priaient par-dehors. L'Arménie était témoin encore de bien d'autres désordres; car là où subsiste l'esprit de mésintelligence, règne toute espèce de désorganisation.

§ X. Sixième prise d'Ani.

99. En 1185, l'émir musulman Kharatchaï vint dans le Chirac et s'empara de la ville forte de Dzarhakar[4]), patrimoine héréditaire de Barsegh, évêque d'Ani. Ce prince

1) On peut voir dans les Addit. et éclairciss. p. 256, et dans les Mém. de M. S.-Martin, t. II, p. 244, les difficultés que soulève cette expédition, entreprise à la prière d'Ivané Orbélian. Si elle eut lieu en 1174, et plus encore en 1177, comme le dit Vardan, Ildigouz était déjà mort. Toutefois le fait paraît certain, étant attesté par Vardan et par Aboulfaradj, dans sa Chron. syriaque, et doit avoir eu lieu en 1173, 4, avant la mort de l'atabek Ildigouz. Quant à la mort de Giorgi III, il est maintenant démontré qu'elle arriva, non en 1171, mais en 1184.

2) Ces deux personnages étaient fils de Grigor, le défenseur d'Ani en 1094, sup. p. 128; Barsegh, sans être catholicos en titre, jouissait des prérogatives de ce rang, grâce à la condescendance de son cousin Nersès-Chnorhali.

3) Nous ne connaissons pas le détail de toutes les vicissitudes qu'éprouva la ville d'Ani. Toutefois Vardan nous apprend que le Chirac fut conquis en 1191 par les Mkhargrdzélidzé Zakaré et Ivané; Ani, en 1201. En outre Zakaré avait été créé commandant de Loré et du Somkheth après la mort de son père, en 1187; depuis lors toute cette portion de la Géorgie méridionale resta au pouvoir de la famille. Une inscription du couvent de Haghartzin, où les possessions de ces princes sont mentionnées, est malheureusement sans date.

4) Ce Kharatchaï, de qui la nationalité est inconnue, était émir de la ville de Kétchror, que l'on croit avoir



était l'ennemi acharné des Arméniens; il avait fait à tous beaucoup de mal et brisé la sainte croix dite de Goroz. Il en fut cruellement puni; car on le vit, fou furieux, roder de côté et d'autre, sans trouver de repos, et tomber aux mains de ses ennemis, qui le tuèrent.

100. Qizil-Arslan, fils d'Eltcouz, s'empara ensuite de Dzarhakar et y mit pour commandants des Persans farouches, qui exercèrent toutes sortes de cruautés sur les chrétiens. Ils arrachaient à chacun ce qu'il possédait; ceux qui n'avaient rien, ils les enfermaient dans les cimetières et les y laissaient mourir de faim. Ils se saisirent aussi de sept moines, qu'ils firent périr au milieu des tourments les plus raffinés. Informés de tout cela, les gens d'Ani se réunirent pour marcher contre Dzarhakar, s'en emparèrent de haute lutte et exterminèrent tous les Persans. Qizil-Arslan aurait bien voulu se venger, mais il eut peur des princes Zakaré et Ivané[1]), accourus au secours d'Ani. «Vest-Sargis[2]), dit Samouel, avait converti en forteresse le couvent de Dzarhakar, et l'avait muni de remparts et de fortes tours. Outre la sainte église voûtée, construite au nom de S.-Georges, il y avait bâti encore, tout près à près, deux églises à coupole, des saints Jean et Sékénos[3]).» Au même temps, dit encore Vardan, Dzarhakar fut surpris par l'ordre de Kharatchaï, émir de Kétchror, qui la vendit pour une grosse somme à Qizil-Arslan. En 635—1186, dit-il ailleurs, ceux d'Ani reprirent Dzarhakar, patrimoine de Ter Barsegh, et y firent un carnage affreux, en n'épargnant que les femmes et les enfants.»[4])

101. En 1207 le prince Zakaré réunit un concile à Ani[5]), en vue de la discipline ecclésiastique, qui mit fin aux désordres mentionnés plus haut. Après quoi il fit une expédition contre les Persans, auxquels, avec l'assistance de son frère, il enleva beaucoup de territoires, et étant mort en 1211, fut enseveli à Sanahin[6]). Son fils Chahanchah, qui était tout jeune, resta sous la tutelle de son oncle Ivané, avant de devenir maître d'Ani.

été située au voisinage et à l'O. d'Ani. On n'est guère mieux renseigné sur Dzarhakar «le rocher de l'esclave,» qui paraît pourtant avoir été non loin de la même ville. Quant au lieu dit Goroz ou Gorhoz, il doit, d'après le peu de témoignages qui le concernent, avoir été situé dans l'Outi, aux confins de la province de Gougark. La croix provenant de Goroz était déposée à Dzarhakar; v. Indjidj, Arm. anc. p. 512, 515; S.-Martin, Mém. t. II, p. 438.

1) On a vu plus haut que ces princes conquirent le Chirac en 1191: peut-être leur expédition fut-elle causée par les excès dont parle ici l'auteur arménien.

2) Sur ce personnage, v. sup. p. 118.

3) Arm. anc. p. 502.

4) Alicher, émir de Dovin, fut si affligé de cet événement, qu'il s'arracha la barbe et se couvrit de vêtements noirs: d'où l'on peut conclure que le poste de Dzarhakar n'était pas sans importance.

5) Sur ce concile, v. Addit. et écl. p. 288. Pour la mort de Zakaré, elle n'est pas encore fixée certainement, mais elle doit avoir eu lieu au plus tôt en 1212, et peut-être deux ans plus tard: v. ibid, et sup. 1re Partie, p. 18.

6) Le lieu de sa sépulture est indiqué trop vaguement, par Tchamitch, t. III, p. 185, devant la porte de la chapelle de l'église; par le P. Indjidj, Arm. anc., p. 347, «devant la porte de la chapelle de la grande église, *à l'intérieur*, du côté gauche.» Cette phrase est tirée textuellement de Kiracos, p. 108, éd. de Moscou, sauf l'addition du mot souligné. Enfin, d'après le P. Sargis Dchalal, Voy. dans la Gr. Arm. t. I, p. 14, Sargis et Zakaré, son fils, sont enterrés dans une des églises sépulcrales situées entre celles de N.-D. et du Sauveur. Seulement cet auteur nomme Sargis *Vahramian* ou fils de Vahram, ce qui n'est pas exact; car Vahram, auteur de la branche collatérale des Mkhargrdzels, était peut-être le frère, mais non, à coup sûr, le père de Sargis, qui était fils de Khosro,

102. En 1239, des masses innombrables de Thathars fondirent sur l'Arménie et exercèrent de grandes dévastations. Tcharmaghan, leur principal chef, marcha contre Ani avec une multitude de Thathars-Mongols, mais avant d'y arriver, il expédia un courrier, demandant la reddition de la place. «Cette ville, répondit-on, appartient à Chahanchah, fils de Zakaré, et nous ne pouvons la rendre sans son ordre.» Les messagers partis, les imprudents habitants coururent après eux et les tuèrent. A cette nouvelle, Tcharmaghan furieux accourut incontinent et assiégea la ville. L'attaque fut si vigoureuse que la faim se fit sentir, et les vivres manquèrent. Pressés par le besoin, plusieurs princes sortirent et se livrèrent aux Thathars; Tcharmaghan, usant de ruse, prescrivit de les nourrir et bien traiter, ce que voyant les habitants, ils sortirent peu-à-peu de la ville et se rendirent chez les Thathars. Ces scélérats les distribuèrent entre eux, comme pour en prendre soin, puis ils en firent un massacre général, à l'exception des femmes, des enfants et artisans, qu'ils emmenèrent en captivité. La ville prise, ils y entrèrent, pillèrent les maisons, boutiques et églises, et désolèrent et polluèrent Ani au point de le rendre méconnaissable. De la même manière ils ruinèrent tous les lieux de ces contrées où leur pied se posa et massacrèrent tous les seigneurs. N'ayant laissé au milieu des ruines que des êtres sans valeur, ils opérèrent leur retraite.

103. En ce temps-là les Arméniens fugitifs, sortant des vallées et descendant des montagnes, furent pris de chagrin et pleurèrent, en voyant leur patrie ainsi profanée et surtout la ville d'Ani dévastée entièrement, sans habitations ni habitants, les églises démolies, les palais et maisons mis au pillage, la ville entière sous le coup d'une déplorable destinée. Tous se lamentaient et maudissaient amèrement leurs discordes intestines, causes du renversement de la royauté d'Ani. Ils maudissaient les Grecs, perfides usurpateurs de cette magnifique cité, qu'ils n'avaient pas défendue, et voyant qu'il n'y avait plus d'espoir de la relever, ils gémissaient avec découragement, suivant ce que dit l'historien Kiracos, témoin oculaire.

104. Aussitôt que les peuples montagnards eurent mis le pied en Arménie, qu'ils en eurent vu les beautés et accaparé pour eux les merveilles, dès-lors il ne reculèrent plus et, dans des incursions incessantes, ils ravagèrent la contrée. Comme il n'y avait personne pour leur faire tourner le dos, en défendant la nation, ils exécutaient tout ce qu'ils voulaient; tout tombait aux mains des ennemis, qui réduisirent la contrée aux dernières extrémités.

105. Petit fut le nombre des fugitifs qui purent avec peine se sauver dans les terres lointaines, tels que ceux de Cafa, de Trébisonde et autres, sans compter ceux qui, lors de la seconde prise d'Ani, étaient passés dans la Pologne et dans la Tartarie, ainsi que nous

comme l'attestent l'histoire et les inscriptions. Quoi qu'il en soit, on trouve l'épitaphe de ce Sargis, loc. cit. p. 28, mais non celle du généralissime Zakaré. Celle-ci se lit dans un cahier d'inscriptions que m'a donné autrefois le baron Schilling, N. 58 de Sanahin: «Moi Zakaré, le chef des adjudants, je me consume dans ce tombeau. Souvenez-vous de moi.»

aurons à le raconter. Le plus grand nombre de ceux qui échappèrent à Tcharmaghan allèrent à Astrakhan et à Akh-Séraï, comme le constatent les mémoires d'anciens Aïsmavourks ou Ménologes de Cafa.[1])

106. Etant tombé malade, Tcharmaghan, khan des Thathars, prit un médecin juif, qui lui donna le conseil de faire venir des enfants blonds, et de plonger ses pieds dans leur ventre tout chaud ouvert. «Seul moyen pour vous, disait-il, de recouvrer la santé.» Quand les serviteurs eurent rassemblé ces jeunes enfants, arrachés du giron de leurs mères, et les eurent amenés au khan, les malheureuses mères se précipitaient éplorées sur leurs pas, mais les Thathars les repoussaient sans pitié et en percèrent plusieurs de leurs flèches. Ce fut un spectacle lamentable, quand on commença à ouvrir les entrailles de ces enfants. On n'entendait que des cris déchirants, mais le prince impie avait endurci son coeur et ne sourcillait pas. Trente enfants furent ainsi déchirés, et ses pieds se plongèrent dans leurs entrailles. N'ayant éprouvé aucun soulagement et voyant que c'était un artifice du Juif, il lui fit ouvrir le ventre sous ses propres yeux et jeter son cadavre aux chiens. Quant à lui, la maladie amena son trépas.[2])

§ XI. Dernière catastrophe d'Ani.[3])

107. Avec l'extinction des braves et intrépides princes de l'Arménie, la puissance des Grecs dans ce pays déclina elle-même, et ils s'éloignèrent la honte sur le front. Dès-lors les Thathars, trouvant la porte ouverte, se précipitèrent sur toute l'Arménie, saccagèrent les villes, emmenèrent les populations en captivité. Dans ce temps-là subsistait le royaume des Arméniens de Cilicie, que le roi Ochin[4]) avait bien de la peine à défendre contre ses ennemis, chaque jour grandissants, tandis que les Grecs s'affaiblissaient. Sans les princes d'Arménie et leur roi de Cilicie, c'en était fait à jamais de la puissance grecque, qui s'écroula en effet après la chute de la dynastie arménienne. L'envie et la discorde entre les chrétiens excitèrent le juste courroux du ciel, qui non-seulement les châtia en les forçant de se courber sous un peuple indigne de ce nom, mais encore engloutit des cités entières dans les abîmes ouverts par d'affreux tremblements, et fit périr des myriades d'êtres humains.

108. En 1319 il y eut au pays d'Ararat un pareil tremblement, qui fit disparaître dans la terre plusieurs villes et détruisit quantité de villages. Au même temps la magni-

1) Le P. Minas a en effet publié p. 335—344 de son Histoire d'Ani, une très intéressante relation abrégée de la venue des Arméniens d'Ani à Caffa ou Théodosie, rédigée au XVII[e] s. par un certain vartabied Vrthanès. Cette relation commence à l'année 1042, époque de la première émigration, lors de l'occupation d'Ani par les Grecs.

2) Tcharmaghan, ayant perdu l'usage de la parole, fut remplacé dans son commandement, en 1241, par Batchou-Noïn, et mourut l'année suivante.

3) Pour l'intervalle de temps écoulé depuis la prise d'Ani par les Mongols, il n'existe, à ma connaissance, de sources pour l'histoire de cette ville, que les inscriptions publiées par le P. Sargis et dans le 3[e] Rapp. sur mon voyage, et en outre les monnaies frappées par Houséin le Djélaïride, jusqu'en 1375 ou 77, qui prouvent du moins que la ville ne fut point abandonnée, ainsi qu'il va être dit, en 1319.

4) Ce prince régna en Cilicie 1308—1320.



fique capitale d'Ani fut ébranlée et s'écroula entièrement: ce qui arriva, suivant l'historien Ghazar de Dchahouc, par suite surtout des malédictions du prêtre Hovhan d'Ezenga: telle est la tradition que nous ont racontée ceux d'Ani. Comme l'on ne s'était pas mis d'accord pour sauver la belle capitale de l'Arménie, la chaux et les pierres, se désagrégeant, tombèrent et se précipitèrent comme matériaux sans liaison, entraînant l'oeuvre grandiose où s'était complue une génération amie du beau et de la concorde, et que la mésintelligence ne minait pas sourdement. [1])

§ XII. Ce qui reste d'Ani et de la province de Chirac.

109. La ruine d'Ani est encore sur pied: ce qui reste de ses merveilleux remparts, de ses splendides édifices, les débris des églises remarquables et des palais, témoignent jusqu'à-présent de sa magnificence. La majeure partie du mur est saine et apparaît avec ses blocs immenses, avec ses tours et bastions; mais au milieu de la ville on ne voit que monceaux de pierres, de colonnes, provenant de grands bâtiments, et que souvent on emporte au voisinage, pour d'autres constructions. Plusieurs palais et églises sont debout, comme, P. Ex. la vaste église construite par Gagic I[er], en quartiers de marbre rouge, qui se trouve le long de l'Akhourian [2]). Le nom de ce prince est écrit sur une pierre, des croix y sont disséminées, avec l'inscription: «Sauvegarde des rois.» Des voyageurs curieux, qui y ont pénétré, ont compté jusqu'à 40 églises, seulement de celles à coupole et en marbre, sans mentionner les grands palais et autres églises à moitié ruinées. Plusieurs des portes du rempart ont leurs montants et leurs tours en marbre; dans une de celles-ci se trouve un conduit souterrain, passant sous l'Akhourian. [3])

110. En-dehors du mur est une église de jolie architecture, que l'on dit avoir été construite par un seigneur déguisé en berger, qui l'a fait bâtir à ses frais, pour témoigner

1) Tchamitch, t. III, p. 317, mentionne en effet, d'après des sources qu'il avait à sa disposition, de grands tremblements de terre qui, en cette année, se firent sentir dans les provinces d'Ararat et d'Outik. Le couvent de Makou, renfermant le tombeau de S. Thaddée, dans le canton d'Artaz, du Vaspouracan, s'écroula aussi. Enfin Ani éprouva les effets désastreux de pareilles secousses; mais aucun historien de quelque valeur n'a rien écrit à ce sujet, et l'on peut voir dans le 3[e] Rapp. sur mon voyage, p. 69, les puérilités de la tradition concernant ce fait. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la ville d'Ani, éprouvée fortement, et par les convulsions de la nature, et par l'abominable administration des Mongols. et plus tard aussi sans doute par le contrecoup des agitations de l'Asie, sous les premiers Osmanlis, sous Timour et sous ses successeurs, se dépeupla peu-à-peu, sans que nul témoignage certifie l'époque de l'abandon final. Toutefois dans l'Arm. anc. du P. Indjidj, p. 317, on trouve la mention d'un auteur, Ghazar de Dchahouc, que je crois être le catholicos de ce nom, élu en 1737, qui, dans un grand ouvrage, inconnu de moi, parle aussi de la chute d'Ani.

2) N'y aurait-il pas confusion? Au bord de la rivière se trouve l'église grecque, dont le fondateur n'est pas connu, mais qui paraît être de l'époque géorgienne. Quant à la cathédrale, oeuvre connue du roi Gagic, suivant M. Texier, Voyages, t. I, p. 149, les pierres de la façade sont en lave jaune et noire, placées sans ordre. La toiture est aussi en morceaux de lave, taillés comme les tuiles de marbre de certains temples grecs. P. 112, il dit encore que les piliers soutenant la coupole étaient en tuf volcanique tendre, mais se durcissant à l'air, employé par assises, alternativement jaunes et noires.

3) V. Arm. anc. p. 422. M. Mouravief, Груз. и Арм. t. II, p. 276, dit aussi que non loin du petit couvent de S.-Grégoire, se voit une ruine d'église masquant l'entrée d'une caverne sans issue.



de sa générosité, et en abandonna les revenus aux prêtres. Tout cela est prouvé par les inscriptions relevées grâce aux recherches personnelles de deux prêtres instruits, Ter Khatchatour et Ter Hovhan d'Edchmiadzin. Quoique à-présent, au voisinage immédiat d'Ani, il n'y ait plus ni habitants ni constructions, toutefois, à une certaine distance, on trouve des bourgs, et, en plusieurs lieux, de belles églises, ainsi que de grands couvents.

111. Dans la même zone se trouve Khochavank[1]), ou «le couvent réuni,» d'une solide et grande architecture, possédant une église du saint Illuminateur, que certains disent avoir été construite par le roi d'Arménie Hovhannès-Chahanchah, en 1030, ainsi que le prouve l'inscription d'un pilier[2]). Il y a ici une superbe salle de conseil, tout en grandes pierres, couvertes de sculptures, ornée de trois coupoles, et dont l'intérieur est divisé en trois parties: la dernière est le lieu du serment, car sous les rois Bagratides c'est ici que les grands se réunissaient pour délibérer. Un peu plus loin s'élève un haut édifice, semblable à un clocher, d'où le son des cloches appelait les conseillers à la réunion. On y voit encore les tombes royales, en forme de berceau, construites en pierres rouges et avec arcades *figurées*.

112. Hohannavank, à Carbi, fut construit, dit-on, par notre Illuminateur et par Trdat, et renferme quelques reliques de S. Jean-Baptiste. C'était, dit-on, un lieu de plaisance pour l'été. L'église a quatre portes: près de celle de l'O. est une croix, dite de l'Illuminateur, et, suivant la tradition, taillée à sa mesure. On voyait ici un manuscrit du livre des Paralipomènes royaux, avec un mémento, sans date. Au temps des Bagratides, ce couvent était extrêmement florissant. Plus tard Chahanchah et d'autres illustres princes et pontifes y firent beaucoup de constructions et lui assignèrent de riches revenus, ce dont font foi les inscriptions gravées partout sur les murailles[3]). Outre les inscriptions anciennes, on voit encore ici beaucoup de mémentos des bienfaiteurs, gravés sans date et rapportés par l'historien Zakaria[4]), qui donne les noms des supérieurs depuis saint Grégoire jusqu'à Sargis, vartabied de son époque, au nombre de quarante.

---

1) Ce couvent et le poste des Cosaques auquel il donne son nom se trouvent sur l'Arpa-Tchaï, à environ 15 verstes au N.E. d'Ani. C'est l'ancien monastère d'Horhomosivank «couvent du Grec;» v. Arm. anc. p. 429, et Sargis Dchal. t II, p. 19.

2) La plus ancienne inscription connue de ce couvent est de l'an 487—1038; Sargis, t. II, p. 19. Elle contient une donation faite par le roi Hovhannès-Chahanchah, mais non l'indication qu'il en fût fondateur. Au contraire Asolic, l: III, ch. VII, dit que le couvent fut fondé au X[e] s., sous le roi Abas, 929—951, par des religieux arméniens émigrés de Grèce, sous l'empereur Romain-le-Jeune. Il fut brûlé en 982 par l'émir arabe Ab-el-Hadj, appelé par Mouchegh, frère du roi Achot-le-Miséricordieux; v. quelques inscriptions de ce couvent dans mon 3[e] Rapp. p. 96 et suiv., et chez le P. Sargis, t. II, p. 19 sqq. Rien n'empêche toutefois que Horhomosivank, quoique remontant au X[e] s., n'ait été restauré, organisé définitivement sous le roi nommé ici dans notre texte.

3) Comme ceci ne se rapporte pas directement à Ani, je me contente de dire que l'auteur cite trois inscriptions d'Hohannavank, à Carbi, des années 1216, 1217, 1243 et 1248, et de renvoyer le lecteur à la description du P. Chahkhathounof, Descr. d'Edchm., t. II, p. 95—116, ainsi qu'à mon 3[e] Rapp. p. 71 sqq. Les principales inscriptions de ce lieu sont de la famille Mkhargrdzel, maîtresse de la contrée au commencement du XIII[e] s., et des Vatchoutants, gouvernant sous ses ordres; ibid. p. 100.

4) V. 3[e] Rapp. p. 71 le cartulaire d'Hohannavank, par le diacre Zakaria.

A quelque distance, à l'E. est Pech-Kilisa, ou les «cinq églises,» grand couvent construit sur une montagne isolée et absolument imprenable. La cathédrale est tout au faite et possède un chemin couvert, pour s'enfuir dans la montagne, qui n'offre d'issue d'aucun côté. Il y avait ici de grands édifices, bâtis avec les matériaux d'Ani. On rencontre de tous côtés des ruines sans nombre, couvertes d'inscriptions et de mémentos, qui ont été lus et mis en ordre par les prêtres ci-dessus mentionnés; § 110.[1])

§ XIII. Dispersion des habitants d'Ani.

130. Après qu'Ani et le roi Gagic eurent été livrés aux Grecs, les habitants commencèrent à émigrer d'Arménie et à se disperser dans les contrées lointaines, pour ne pas assister à la décadence de leur belle capitale. En 1060, quand la ville fut passée aux mains des étrangers, quantité de citoyens et de gens du voisinage s'entendirent pour aller en Pologne et en Moldavie; puis en 1064, lorsque la ville fut prise et saccagée par les Persans, une grande partie de la population suivit les traces de ceux qui s'étaient rendus en Moldavie et delà en Pologne; enfin au temps de la 6ᵉ occupation, en 1239, les principaux parmi ceux qui restaient passèrent dans la Tartarie et se fixèrent aux environs d'Astrakhan et d'Akh-Séraï; d'autres se dispersèrent à Sis, à Djoulpha, à Van et ailleurs.

131. Ceux qui étaient allés à Akh-Séraï eurent beaucoup à souffrir de la part des Thathars, qui les vexaient sans relâche et les chassaient; ayant donc appris que les Génois étaient maîtres de Cafa, ils envoyèrent un exprès au commandant, qui leur permit de venir en Crimée et de demeurer dans la ville, comme le raconte un ancien mémento d'Haïsmavourk, en ces termes: «Ceux qui étaient allés à Akh-Séraï y demeurèrent, non longtemps toutefois, par la permission du khan. C'était en 748—1299. En effet, étant maltraités par les Thathars, ils envoyèrent un messager au commandant génois de Crimée, résidant au château franc de Théodosie; après arrangement avec ce personnage, princes, nobles et petit-peuple sortirent d'Akh-Séraï; tous armés et livrant combat aux Thathars, ils se firent jour et arrivèrent en Crimée, où ils demeurèrent à Théodosie.»[2])

132. Lors de la dernière catastrophe d'Ani, une partie de la population se rendit dans le Vaspouracan, delà en Perse et à Astrakhan; d'autres, tout droit en Chaldée, à Hamchen[3]) et à Trébisonde, dont l'empereur Alexis leur assigna un lieu de résidence, des églises et des couvents; v. Hist. du Pont par le même P. Minas, § 127, 144. Déjà précédemment beaucoup d'Arméniens y demeuraient et, vu leur nombre, avaient leur propre évêque. En 1342 Stéfannos, évêque de Trébisonde, se rendit au concile de Sis. Pour ceux

1) Sur le couvent de Pech-Kilisa, v. Sargis Dchalal, t. II, p. 16; les inscriptions publiées là sont des années 1033 (celle où est nommé Sargis Vest), et 1239, au temps de la domination des Mkhargrdzels.

Ici notre auteur donne aussi le texte de 28 inscriptions, dont la traduction a été publiée sous le nom de Klaproth, dans le t. I de ses Mém. relat. à l'Asie, p. 272—293, qui n'ont aucun rapport direct à Ani.

2) V. le § 502 de l'ouvrage du P. Minas, où l'histoire de cette migration est racontée dans tous ses détails.

3) Ou Hamamachen, village avec citadelle, dans le mont Parkhar, non loin d'Athina et d'Eski-Trapizon; Minas, Hist. du Pont, § 144.

de Hamchen, les uns, réduits à une extrême indigence, passèrent auprès des anciens émigrés d'Ani, à Trébisonde, et se dispersèrent dans les villages; les autres, à Sourméné et à Khourchounli; le reste se fit musulman. Nous avons vu dans le Pont divers édifices construits par ceux d'Ani, lorsque en 1817 nous parcourions et visitions cette contrée avec le titre de vicaire et une commission apostolique, par ordre suprême du Saint-Synode.

133. Or la plus grande partie de ceux d'Ani se concentra en Pologne; car les émigrés arrivaient incessamment par mer en Moldavie et sur le Danube, et delà se portaient en Gallicie, en Podolie et dans les autres provinces de cette contrée. Ils y trouvaient, outre la tranquillité, une terre fertile comme l'Arménie et des moeurs non étrangères aux leurs. Nous avons rencontré là des gens hospitaliers, au coeur chaud et d'une bonne moralité.

134. En 1060 le grand-duc Dimitri, de la Russie-Rouge, possédait la Gallicie en toute indépendance. Son fils Théodore, informé de la bravoure déployée par les Arméniens contre les Grecs et les Persans, voulut les avoir comme auxiliaires et les fit amener dans son pays, afin de se faire aider d'eux dans ses guerres contre le roi de Pologne. En 1062 il les invita par un rescrit à venir lui prêter assistance, sous promesse de beaucoup de privilèges. Telles sont les paroles du rescrit, traduit alors du russe en arménien:

«Voilà ce que dit le grand-duc Théodore Dimitriévitch, aux Arméniens de Nachokhatch qui veulent se rendre ici. Qu'ils viennent me prêter assistance; je vous donnerai franchise pour trois ans, et, quand vous serez chez moi, chacun de vous habitera librement où il voudra. En 1062.»[1])

135. Ceci fut confirmé par Vladislas IV, roi de Pologne, dans un long rescrit donné aux Arméniens de Lvof, en 1641; d'où il résulte que les Arméniens étaient entrés en Pologne déjà en 1062, sur l'invitation du grand-duc Dimitri, et s'étaient fixés à Kief, résidence du grand-duc[2]). Il s'y trouve encore une église arménienne, en pierres, mais pas un seul Arménien. Plus tard, à mesure que l'Arménie et la province de Chirac souffraient davantage, l'émigration arménienne en Pologne devint plus considérable et se monta, suivant l'historien de Dchahouc[3]), à 40,000 familles. Une tradition, qu'on nous a redite, raconte que ceux d'Ani devinrent si puissants, que les Polonais effrayés en firent périr perfidement un bon nombre dans les batailles, de peur qu'il ne leur prît fantaisie de s'emparer de leurs villes.

136. Les premiers venus d'Ani allèrent à la guerre avec le grand-duc Dimitri, et méritèrent d'être loués de lui pour leur bravoure dans les combats. Ils ne revinrent plus en Arménie; plusieurs restèrent armés, obtinrent la noblesse par leurs exploits et jouirent de grandes propriétés, occupées aujourd'hui par leurs descendants. C'est surtout dans la grande Lithuanie, aujourdhui polonaise, qu'ils conservent leurs noms de famille, tels que

1) V. la note A, à la fin de cette Histoire.

2) § 214, les Arméniens, invités en 1062 par Théodore, s'établirent à Kaménets, en Podolie.

3) Ainsi que je l'ai dit précédemment, je n'ai point réussi à me procurer l'ouvrage de cet auteur, et ne le connais que par les citations du P. Minas.



Grigorovitch, Malkhazofski, Nouridjan et autres. Un Malkhazofski se distingua tellement qu'il devint le second en Pologne après le roi.

137. Toutefois le plus grand nombre se livrèrent au commerce, suivant l'impulsion de leur nature, et firent fleurir des villes entières par leur négoce. Partout ils développèrent la prospérité et furent souvent honorés de lettres de grâce royales, ainsi qu'on l'a vu. Par-là ils devinrent plus puissants et accaparèrent tout le commerce de la Pologne. Leur opulence s'accrut au point que Vladislas[1]) ayant désiré emprunter 100,000 florins à Bernardovitch, commerçant arménien, celui-ci lui demanda en quelle monnaie, d'or, d'argent ou de cuivre? Le roi, pour l'éprouver, demanda des trois métaux, qui lui furent expédiés incontinent, ce dont il fut tellement frappé, qu'il tint dès-lors notre peuple en grande considération, à cause du profit qu'il procurait au royaume,

Ceux de Lvof, comme ceux de Trébisonde, possédaient, au dire des vieillards, un livre de chronologie, écrit à Ani. Un vieillard de Stanislav m'a raconté que la maison Thodorovitch avait une lettre écrite à Ani, qui fut prise par son gendre Dzatourovitch, et que j'ai cherchée dans plusieurs villes de la Pologne, sans pouvoir la trouver.

138. En 1183 ceux d'Ani répandus en Pologne construisirent différentes églises, à Lvof, en Lithuanie, à Kaménets, à Loutsk et autres lieux. Ils reçurent par rescrits plusieurs franchises et prérogatives, établirent un tribunal et se nommèrent un chef, sous le titre de Voïth, ainsi que 12 juges chargés de décider au souverain entre Arméniens, et 40 frères administrateurs. Telles étaient leurs franchises dans toutes les villes, ainsi que nous le raconterons.[2])

Cette organisation fut confirmée à Kaménets, en 1344, à Lvof en 1356, par un rescrit du roi Casimir, ainsi que nous l'avons vu, on y faisait usage des lois du roi Bagratide Hohannès, qui furent plus tard traduites en latin et subsistent jusqu'à ce jour.

139. Ainsi les émigrés d'Ani furent très puissants et considérés; le gouvernement polonais leur témoignait beaucoup d'égards et les traitait comme nobles de premier rang. Par suite, les Arméniens restés dans la Tartarie, se trouvant pressurés par les Tartares, se formèrent en une masse et marchèrent vers la Pologne. Ils résidèrent d'abord dans la vaste plaine encore nommée Orméani[3]). Cette transmigration s'accomplit après l'an 1500, comme en font foi leurs papiers, écrits en une langue fort altérée, devenue tatare. Comme donc cette multitude compacte ne savait pas d'autre langue, les Arméniens de Pologne, suivant leur exemple, se mirent à parler et à écrire en tatar, idiome devenu celui des émigrés d'Ani. On en fit usage et dans tous les papiers des tribunaux, et à l'église, car c'est le propre de notre nation, de dédaigner le sien et de préférer l'étranger. Ils devraient, au contraire, imiter l'administration, la sagesse, le patriotisme, la piété des autres peuples, et non leurs langues et usages.

---

1) Ce prince régnait en Pologne en 1408.

2) Les §§ 162—193 de l'ouvrage du P. Minas sont en effet consacrés à l'organisation des Arméniens de Lvof.

3) Il y a aussi à Lvof la rue dite Orméantski oulitsa; § 164.

140. Nous avons trouvé des livres de mémoires judiciaires, écrits en lettres rondes, commençant au 22 février 912 — 1453, et se continuant en arménien jusqu'au 12 mars 970 — 1521, après quoi ils se poursuivent en tatar jusqu'en 1013 — 1564. A Kaménets, les recueils d'actes judiciaires et de conciliation se tenaient autrefois en tatar (§ 247); à Lvof les mémoires commencent en tatar, en 1642, puis en un mélange de latin et de polonais.

142. Par suite de ces altérations successives, la langue des gens d'Ani a fait généralement place au polonais, et très peu comprennent leur idiome national. Le clergé lit, il est vrai, en arménień, mais il accomplit la liturgie sans comprendre le sens des paroles.[1])

144. Tel était, il y a deux ou trois siècles, le sort des émigrés d'Ani; quoique ayant changé de langage, ils vivaient dans l'opulence, et avaient diverses lettres de grâce au sujet du commerce, qu'ils ont fait fleurir dans toutes les villes de Pologne, comme on le verra en son lieu. Avec le temps plusieurs des restants du peuple d'Ani se sont rendus successivement, de Perse et d'autres lieux, en Pologne, où, habitant avec des compatriotes, ils se sont mis à parler arménien; jusqu'à ce jour ils ont conservé leur langue en différents lieux, comme à Stanislav, à Disminets, à Snéiadin, à Gouder, à Horodenko, à Soutchof, à Mohilof et ailleurs.[2])

145. De même aussi ceux de Karla ou Arménopol (Haïkaghak), de Pachpalof ou Elisabethpol, de Djordjof[3]), parlent purement l'arménien; ils ont en pleine Hongrie leurs tribunaux et juges spéciaux, par lettres octroyées, où ils sont réputés avant toutes les nations, comme princes par succession non interrompue et comme marchands. Leur prononciation et la forme de leur langage ne diffèrent pas essentiellement d'avec ceux des Trébisondins, restes de leur communauté (§ 324); mais l'émission des sons et le langage usités en Hongrie sont pénibles à entendre.

146. Presque dans toutes les villes de Pologne il se trouve des conseillers royaux tirés des émigrés d'Ani, ainsi que des ecclésiastiques de grand nom et considération, dont la plupart ont pris les habitudes polonaises. Sans le siége épiscopal arménien de Lvof, ces émigrés se seraient complètement transformés; car là où se trouve un chef arménien, les usages et traditions arméniennes se conservent, et les prêtres polonais ne sont pas en état de diriger le troupeau arménien.

147. L'archevêché arménien de Lvof, fondé en 1364 (§ 176), était autrefois très étendu et s'avançait jusqu'à la Hongrie, à la Moldavie et à la Tartarie, comme le prouve une bulle sur parchemin, de l'archevêque Hovhan. Maintenant il se borne aux ouailles de la Pologne dépendant de l'Allemagne, et se divise en 16 districts, dont tous les chefs sont nommés à Lvof, par l'archevêque, et gouvernent leur pays sous sa direction.

---

1) L'auteur cite ici plusieurs actes en caractères arméniens, mais en langue tatare.

2) V. § 200—204, 249, 319 de l'Histoire d'Ani, du P. Minas.

3) V. § 324—345. Ces localités sont en Hongrie.

148. Lorsqu'en 1606 Chah-Abas, roi de Perse, emmena dans ses états la population de l'Arménie, des masses d'Arméniens s'enfuirent en Tartarie et en Pologne, et se renforcèrent des anciens émigrés. Ils construisirent de belles églises et de remarquables édifices, comme on le verra plus bas.

Mais comme dans le principe la mésintelligence les avait privés de leur douce patrie, ils eurent beau se multiplier dans les pays étrangers et chez les nations lointaines, ils ne surent pourtant jouir paisiblement des franchises qu'ils tenaient des rois de Pologne.

Ainsi, en 1795, lors de la chute de ce royaume, ceux d'Ani perdirent partout leurs franchises, tombèrent en décadence et s'appauvrirent notablement. C'est ce qu'exprime avec douleur l'historien Arakial: «Opprimés, exilés au loin dans une terre étrangère, chez un peuple d'autre origine et d'autre langage, ils s'y éteignent jour par jour, peu-à-peu, par la mort et l'anéantissement.»

Note A pour la p. 139, communiquée par M. Kunik.

Wiadomość o Ormianach w Polszcze. Lwów 1842. (Notice sur les Arméniens en Pologne. Lemberg 1842), 85 p. in-8°. La Préface est signée: X. Z. = X. Zachariasiéwicz.

La principauté de Gallicie faisait partie autrefois du grand-duché de Kief. Après la mort du dernier prince Георгій, de la maison de Rourik, qui eut lieu environ en 1337, la Gallicie fut séparée de la Russie et enfin unie à la Pologne par le roi Casimir-le-Grand.

Voici ce que M. Zachariasiéwicz dit (p. 9 et 10):

L'époque la plus ancienne de l'arrivée des Arméniens doit être celle indiquée par le document renfermant le privilége donné par Téodor Dmytrowicz, à ce qu'ils disent, en 1062. J'ai vu l'original, en langue russe, avec une copie de la traduction latine. C'est plutôt un lambeau de papier qu'un document, et il ne se compose que de quelques lignes. L'original n'avait ni date ni signature, mais dans la traduction était indiquée l'année 1062. A l'original était attaché un morceau de cire, devenue dure, mais on n'y pouvait reconnaître aucune marque.

Ce privilége s'est quelque part perdu après la mort de l'archevêque Szymonowicz et était conçu, autant que je m'en souviens, en ces termes: «Oto Kniazia Teodora Dmytrowicza Kosochackim Armenom: «Prejdili na moju ruku, dam wam wilnost na try lita;» je ne me souviens plus des autres mots. La traduction latine se rencontre en différents lieux. «Ecce magni ducis Theodori Dmytrowicz Cosachensibus Armenis: qui huc volunt venire, venite in auxilium meum, et ego dabo vobis libertatem ad tres annos, et cum fueritis apud me, ubi quis voluerit, ibit libere.»[1])

---

1) Le morceau de parchemin sur lequel ce privilége était écrit était plié de telle sorte que dans le pli les lettres étaient effacées. Le prêtre Garbaczewski croyait que la lettre effacée dans le pli était un N et lisait en

Le jésuite Krusiński[1]) cite ce privilége, tout en appellant le prince Téodor Zub Dymytrowicz, et les Arméniens *Chuschasenses*. Le prêtre Zohrab Antonianin, dans son ouvrage publié à Venise, nomme aussi ce prince Zub, et les Arméniens Nosochacènses.

Iziaslaf, un des fils de Iaroslaf Vladimirovitch, monta en 1054 sur le trône de Kief et fut vaincu en 1067 par les Polovtses. Ne voulant pas continuer la guerre, il fut chassé par les habitants de Kief. En 1068 il revint de Pologne, aidé par le roi Boleslav II. Après cela: «Изяславъ» прогна Всеслава изъ Полотьска, посади сына своего Мьстислава Полотскѣ; онъ же вскорѣ умрѣ ту, и посади въ него мѣсто брата его Святополка.

En 1060 Iziaslaf marcha avec ses frères contre les Turks (Торкы). En 1073 Iziaslaf fut obligé de s'en-aller pour la seconde fois. Il envoya un de ses fils chez le pape Grégoire VII, qui lui adressa une lettre dont voici le commencement et la fin:

«Gregorius episcopus, servus servorum Dei, Demetrio regi Ruscorum.... Data Romae, quintodecimo kalendas maii, indictione tertia-decima (1075).»

C'est par cette lettre que nous apprenons que le grand-duc Iziaslaf portait le nom chrétien ou ecclésiastique de Démétrius.

Son troisième fils, Iaropolk, est nommé pour la première fois par Nestor en 1071.

On doit supposer que ses fils avaient également des noms mondains et ecclésiastiques, bien que Nestor ne mentionne que les premiers.

Si la date du document en question était exacte, ce qui ne peut pas être démontré, faute de sources, on pourrait supposer que Téodor, comme prince apanagé, appela les Arméniens pour combattre avec leur aide les Polovtses turks. Voici un passage de la chronique de Nestor: «Въ лѣто 6569 (1061, 62) придоша Половци первое на Руськую землю воевать. Всеволодъ же (prince de Péréiaslaf du sud) изиде, противу имъ, мѣсяца февраля въ 2 день; и бившимъся имъ, побѣдиша Всеволода, и воевавше отъидоша.» Le 2 février de l'année 6569 = 2 févr. de l'année 1062 de l'ère chrétienne.

---

conséquence: «Nosochaczkim Armenom,» tout en interprétant ce nom «que les Arméniens apportèrent des croix,» et que la croix se nommant en arménien Chacz, c'est à cause de cela qu'ils furent nommés *Nosochaczy*.» Probablement aussi le prêtre Zohrab Antonianin, à Venise, voulait exprimer la même chose, en disant que les Arméniens dans ce pays-là furent nommés Chaczy.

Michalski, «provincial» de l'ordre des Pères de St. Basile, démontra, en s'appuyant sur les règles de la grammaire slavonne, que dans cet endroit-là il ne pouvait pas être écrit la lettre Nun ou Kaph; il lisait la préposition *ko*, à, et ainsi Kosochackim ad *Sochaczenses*.

M. Tadeusz Czacki se procura, par l'entremise de l'archevêque Szymonowicz, un fac-similé de ce document. «J'ai appris, dit M. Zachariasiéwicz, que Czacki vit, pendant son séjour à Lemberg, l'original, mais il ne le reconnut pas pour authentique.»

1) Prodromus ad tragicam vertentis belli persici historiam, seu relatio turcico-persicae legationis, et ex turcico latine facta, opera P. Judae Thaddaei Krusinski; secunda impressio, Leopoli, 1740.

Il est permis de remarquer ici, sans toutefois en tirer aucune conclusion, qu'il existe au S. de Varsovie, sur la Bzoura, une petite ville, dite Sochatchef.

Additions.

I.

Pendant l'impression de ce travail j'ai reçu du P. Barnaba d'Isala, bibliothécaire du couvent de S.-Lazare, à Venise, l'obligeante communication de plusieurs renseignements et de matériaux que je me fais un devoir de consigner ici.

1° Le religieux mékhithariste qui a visité les ruines d'Ani en 1846, 7, se nomme Nersès Sarkisian, et non *Nersésian*, comme je l'ai imprimé par mégarde, p. 5, tandis que dans le 3e Rapp. sur mon voyage, p. 121, on trouve son véritable nom de famille.

2° Dans l'inscription près de la porte d'Erivan, p. 11, n. 4, j'ai discuté l'orthographe d'un mot arménien, que le P. Nersès assure devoir être lu արջարավաջառ «impôt sur les bestiaux,» prélevé autrefois par les princes d'Arménie, au profit des églises: cette orthographe me paraît aussi bonne que celle que j'ai proposée.

3° Le mot քառասուն *quarantaine*, m'a souvent embarrassé dans l'explication des inscriptions. Le P. Barnaba m'apprend «qu'en Arménie tout fidèle se rendant en pélerinage à un couvent offrait en présent au prêtre quelques pièces de monnaie ou piastres et lui disait: memento mei, à la sainte messe. Ce don s'appelait *quarantaine*. Nous ignorons exactement la cause de cette dénomination; mais il paraît qu'on avait eu d'abord l'habitude de donner aux prêtres quarante piastres pour des messes, et en mourant on ordonnait de célébrer autant de messes avec cette somme, pour le soulagement du défunt.»

Or, dans les nombreuses inscriptions publiées par le P. Sargis Dchalaliants, j'ai noté toutes les sommes d'argent offertes aux églises d'Arménie pour des messes, mais je n'ai jamais rencontré le chiffre normal de quarante; ce qui ne détruit pas l'exactitude du renseignement, mais du moins ne le confirme pas.

4° A la p. 18 de ma Description d'Ani, j'ai donné la traduction d'une inscription connue par le seul texte du P. Sargis Dchalaliants, t. II, p. 14, de son Voyage dans la Grande-Arménie, où se trouve le titre singulier de *Padichah-Edats*. Le P. Nersès a copié cette inscription sur la porte du milieu de la grande muraille d'Ani. La voici, telle que le P. Barnaba me la communique.

.·. Il manque le commencement. Գ. Թուին մարդասիրին և անմահ բանին Ա͞Ճ և վ՚ն երկար կենդանութե արքայից արքային աճադիր փառշահին և աճիմաստ իշխանաց իշխանին աշխարաշէն և ՚ի Թ͞գրուն Վ̦րաց աշխարհիս որ եղև (՚ի) մայրաքաղաք Ա͞նի խասինջու, () և ՚ի տէրութ քաղաքիս աճասէր պարոնաց Գրիգոր աղին և Յովհաննէս (աղին), և յեպիսկոպոսութ տէր Յովհաննիսի ողորմածն Ա͞Ճ հայեցաւ ՚ի դժուարութի քաղաքիս և խորհուրդ բարի ծագէց ՚ի սիրտն պարոնացն Գ͞րի և Յ͞ով, որ զքաղաքս մեր նորոգել շինեցին և զամ հարկապահանջութի եբարձին զմ.... և զԹաղառ, զհեծել,

զղափիչուն, զախորթամարն և զդռնագիրն ՚ի բաժ, ( ) ՚ի թաղմն և ՚ի մուսանիս [1]), զար-
ձուցին հարկն որ յետոյ ՚ի չարաց գրածեր, զկապալն յեպիսկոպոսէն բարձին և յառա-
ջին սահմ..... il manque ainsi la fin de l'inscription.

— On voit que le mot *Edats*, si embarrassant à expliquer, manque totalement à cette copie; que j'y ai ajouté deux mots entre parenthèses, et qu'à la fin le P. Nersès donne plusieurs impôts omis par le P. Sargis, outre une ligne à la fin, qui indique des restitutions faites à l'évêque d'Ani, par Grigor et Hovhannès agha. Il me paraît, du reste, inutile de donner une nouvelle traduction, qui ne ferait point disparaître toutes les obscurités de ce texte.

5° Le P. Barnaba me fait savoir que les deux inscriptions de l'église Grecque, p. 13 de ma Description, n'en forment qu'une seule. — Comme M. Kästner les a copiées sur des feuilles à-part, il semble que, sur le mur méridional, elles soient en effet séparées par quelque obstacle architectonique, car les 25 lignes dont elles se composent sont réellement trop longues pour avoir pu tenir dans le même compartiment de la façade. En outre, la copie de M. Kästner est incomplète dans toutes les fins de lignes de la partie de gauche. Le P. Nersès a pu la lire et la copier en entier, sauf quelques mots douteux, qu'il a transcrits en lettres capitales: je vais la donner, avec ses indications, suivies d'un ?

✠

ԹՎ. ՈԿԴ

1. Ողորմութ՟ն Այ յորժամ տիրեաց (?) քաղաքիս (?) Անո Հ... [2]) և տիեզերակալ ամիր սպասալար և մանդատ-
2. ուրթուխուցէս Զաքարիայ և որդի նորա Շահանշահ ես Տիգրան ծառայ Այ որդի Ամիրատուրէնց Սուլեմա
3. յազգէն Հոնէնց վն երկար կենդանութե տանց իմոց և որդո նոցայ շինեցի զվանքս սբ Գրիգորոյ որ ՚ի հին մատ-
4. ռան (?) Աածնին կոչիւր որ էր Փարափն (?) և ( ) մացառ տեղի ակտ [3]) զոր իմ հալալ գանձով գնեցի ՚ի հէրեննտիրաց և բազում աշխատութբ
5. և գանձով պարսպեցի շուրջանակի շինեցի զեկեղեցիս յանուն սբոյն Գրիգորի և զարդարեցի բա-
6. զում զարդիւք փրկանշանաւք սբ խաչիւ ոսկիք և արծաթիք և պատկերագործ խաչերով զարդարեալ ոսկով և արծաթով
7. և ակամբք և մարգարտաւ և կանթեղաւք ոսկի և արծաթի և նշխարաւք սբոց առաքելոց մարտիւրոսաց և մասամբք Աստծընկալ և տերու-
8. նական խաչին և ամ ցեղ սպասք յոսկո և արծաթոյ և բազում զարդաւք շինեցի զամ ցեղ զընակարան վանականաց և իշխանաց և կարգե-

1) Les quatre dernières lettres de ce mot sont douteuses, et suppléées par le copiste, ainsi que les premières du mot suivant, qui sont indiquées comme dégradées.

2) Ici le P. Nersès propose Հափր, qui ne donne pas de sens.

3) Mot inintelligible.

9. ցի 'ի սմա քահանայք պատարագողք մարմնոյ և արեանն ՔՒ որ անխափան պատա֊
րագ մատչի վ՛ն արևշատութե տանց իմոց Շահնշահի և որդոց
10. իւրոց և վ՛ն թողութե մեղաց իմոց և ետու ընծայս 'ի վանքս սբ Գրիգորոյ հայրե֊
նիք զոր գնել էի գանձով և վճռամբ հայրենետիրաց և զոր
11. ես 'ի հիմնէ շինել էի զայսուիկ Գաւառոխոնեց գեղին կէսն քարկտին ե̃ դանկն մշա֊
կունեաց կէսն Կապղուցն կէսն ցամաք ծովն բոլոր Խու֊
12. զած Մահմուդ 'ի Կարուց յերկիրն ու Րնդոյ (?) 'բ̃ դանկն Խաչօրկանն և փն֊
դուկն 'ի քաղաքիս հայրենիք Րազնիսն ու Միլն 'ի մոզանի
13. Սխանապարն կուղպակնով ու կամարակապ փնդուկն ու մարագն հետ Րաղնէցն
տէր Սարգսի ախորն ու մարագն զոր գնեցի կալն և բ̃ ակն ձի֊
14. Թահանքն և ախորն ու մարագն վանիցս և դրանս վանիցս առջեւ պահէզն ու
լանջն ինչուրվլի Գլիձորի դուռն ինչվլի գետն ու գետեզե֊
15. րն պահէզն զոր գնել էի և շինել Գվնադուռն կէս ակն Ջաղաց Թարփ մի բոլոր
ու մին այլ Թարփին շաբ̃ բ̃ աւր Գլիձորին Թարփն շաբ̃
16. բ̃ 'ի Րէշկէնակապէն ինչուրվլի կարմունջն դետին կէսն իմ գնած է պայէնց խա֊
նաբարն դ̃ դանկնուդուռ կուղպակն բոլոր
17. տնէր հատէյոնց զուկակի քաղաքիս դւանաբազում կոչէր գնած այգի ա̃ յԵրեւան
այգի ա̃ յՍշական այգի ա̃ Կոշ էգի ա̃ յՍ՛րո֊
18. ւճ որ Սազոտն կոչի այգի ա̃ 'ի Սրէն այգի ա̃ 'ի ժմակին որ կաթողի հող կոչի
զայս որ ընածէ և այլ բազում գրաւկնածէր զո֊
19. ր ոչ արձանագրեցի վանացս էի տվել ու Թէ Թերքն Թափէն սակին վանացս զոր
ուրիշ իմ անդարձագրին եմ գրել և զվանքն Րեխէնց
20. կոչեցել զոր ես շինեցի և նորոգեցի ընծայաւք փարթամացուցի ամենով սբ Գրի֊
գորոյ վանացս հոգայողս
21. հոգայ զորպիսութի արդ եթէ ոք 'ի մեծաց կամ փոքունց յիմոց կամ յաւտարաց
զոր ինչ յարձանագրիս է խափանել ջանա
22. կամ թէ իրք շորթէ յարդեանցս որ 'ի սմա հաստատել է կամ զիշատակ զմեղու֊
ցել ծառայիս ԱԾ խափանէ զինչ և իցէ պ֊
23. սաճառաւք այնպիսին որոշել լինի փառացն որդոյն ԱԾ և զպատիժս Կայենի և
զՅուդայի ժառանգեսցէ 'ի գլուխ
24. իւր և յերեք սբ ժողովոյն [1]) և Թ̀ դասուց հրեշտակաց նզովեալ լինիցի և մեր մե֊
ղացն համարս տացեն առաջի ԱԾ և
25. կամարարքն և հաստատուն պահողքն աւրհնին յԱԾ ✠ ԻՂ̃ գէ

Ce texte se divise naturellement en deux parties: l'introduction ou protocole historique, jusqu'à la ligne 10e inclusivement, ainsi que la conclusion, depuis le milieu de la ligne 21e qui n'offrent presque aucune difficulté pour l'intelligence, et où la langue arménienne se montre généralement dans toute sa pureté; l'autre partie, entre les lignes 11 et 21, ou l'énumération des propriétés territoriales données à l'église, contient une foule de noms de localités complètement inconnues, qu'il est impossible de contrôler; des formules

1) Il est écrit ժողոյն.

insolites qui, probablement, ont fort embarrassé les copistes et doivent bien plus embarrasser le traducteur; enfin des incorrections de langage, comme ու pour և, les participes en ել, pour եալ, que le savant P. Nersès n'aura certainement pas admises dans sa copie sans de fortes raisons, enfin des mots comme ինչուրվի et autres, qui n'appartiennent pas au vrai langage arménien des livres.

Ces réserves faites, je traduis l'inscription:

« ✠ En 664 — 1215. Par la miséricorde de Dieu, lorsque notre ville d'Ani était au pouvoir du .. et puissant généralissime et chef des adjudants Zakaria et de son fils Chahanchah, moi Tigran, fils de Soulem des Sembatorents, de la famille des Hosents, j'ai, pour la longévité de ma maison et du fils de Zakaria, bâti ce couvent de Sourb-Grigor, autrefois nommé «Notre-Dame de la Chapelle,» dans un lieu couvert de rochers et de halliers. L'ayant acheté aux propriétaires, de mes deniers légitimes; je l'ai, à mes frais et avec de grands travaux, environné d'une enceinte; j'y ai construit cette église de Sourb-Grigor, l'ai enrichie d'ornements, de saintes croix, signes du salut, en or et en argent, d'images peintes, montées en métaux précieux, en pierreries et en perles, de flambeaux en or et en argent, de reliques des saints apôtres et martyrs, de parcelles de la croix du Seigneur, qui a reçu un Dieu; je l'ai fournie de toutes sortes d'ustensiles en or et en argent et de nombreux ornements; j'y ai bâti de nombreuses habitations pour les religieux et y ai établi des prêtres offrant le sacrifice du corps et du sang du Christ, afin que ce sacrifice soit offert sans empêchement pour la longue prospérité des membres de ma famille, de Chahanchah et de son fils, et pour la rémission de mes péchés; j'ai fait présent à ce mien monastère de Sourb-Grigor de domaines achetés des propriétaires, à mes dépens et par actes authentiques, que j'ai mis en état depuis la première pierre ..... »

Suit le détail des propriétés, villages, moulins, vignes, offertes au couvent par Tigran.

«Maintenant, si quelqu'un des grands ou des petits, des miens ou des étrangers, tente de mettre obstacle à ce qui est tracé dans cette inscription, dérobe quelque chose des sommes qui y sont constatées, ou annulle le souvenir de ce pécheur serviteur de Dieu, par quelque cause que ce soit, cet homme est exclus de la gloire du fils de Dieu; il héritera en sa personne du châtiment de Caïn et de Judas, sera excommunié par les trois saints conciles et par les neuf ordres des anges, et rendra compte de mes péchés devant Dieu; ceux qui s'y conformeront de coeur et d'effet sont bénis de Dieu. ✠ I....gh l'écrivain.»

Il est impossible de ne pas remarquer d'abord que cette inscription parle de faits antérieurs à la mort de Zakaria Mkhargrdzel, que l'on sait avoir précédé celle de la reine Thamar; car elle dit expressément que c'est au temps de Zakaria que fut fondé le monastère de Sourb-Grigor, pour la longévité de Zakaria et de Chahanchah, fils du généralissime géorgien. Ensuite le titre de «chef des adjudants,» *mandatourth ouhkoutzès*, est donné ici, pour la première fois, sous sa vraie forme géorgienne. En troisième lieu, l'édifice que M. Texier et M. Kästner nomment l'église Grecque, que M. Mouravief croit avoir été construit par Ivané, frère de Zakaria, mais dont M. Abich seul fait connaître le saint patron, en le nom-

mant «Eglise de la S[te]-Vierge,» enfin celui que le P. Sargis qualifie seulement de «couvent au bord de l'Akhourian,» cet édifice se nommait autrefois, suivant notre inscription, «Notre-Dame de la Chapelle,» et prit le nom de Sourb-Grigor, lorsque Tigran, au commencement du XIII[e] s., entreprit de le réparer et lui offrit tant de riches présents.

Ici surgit une grande difficulté chronologique, celle de savoir si le Tigran de l'an 1215 est le même que le «pieux Tigran» de l'inscription du P. Sargis, suprà, p. 15, qui fit venir de l'eau, en 1310, pour les besoins du monastère. Evidemment ce ne peut être un même personnage qui, à 95 ans de distance, ait fondé Sourb-Grigor et y ait amené une conduite d'eau, au temps de Chahanchah III. Il faut donc qu'il y ait quelque erreur dans les chiffres des dates.

Enfin on est frappé des noms, inconnus jusqu'ici en arménien, de Soulem, père de Tigran, des Sembatorents, qui serait celui de la famille de ce personnage, et de Hosents, dont cette famille paraît avoir été un rejeton. Si, comme on peut le présumer avec confiance, la copie du P. Nersès est exacte, car celle, toute imparfaite qu'elle est, de M. Kästner, n'offre rien qui la contredise, l'inscription de l'église de Sourb-Grigor est un monument de haut intérêt.

II.

Pl. XLIV. 3[e] inscription de Marmachen, v. p. 65, 66 du texte. L'importance historique de cette pièce m'a engagé à revenir sur ma décision primitive (p. 7), de ne pas la faire lithographier.

La copie de cette inscription reproduite par la lithographie est tirée de la première partie de l'Album de l'Académie; N. VII[a]. Bien qu'elle n'ait pas les apparences d'un fac-similé paléographique exact, et qu'il s'y trouve plusieurs imperfections, j'ai dû la préférer à celle ocupant les p. 5—10 de l'Album de M. Gille, qui est infiniment plus complète, et en lettres plus grosses, paraissant copiées d'après nature, mais qui ne se prête point à une reproduction. C'est cette dernière qui m'a fourni les parties de mots manquant, en plusieurs endroits, à notre copie, et que j'ai restituées. Au moyen de notre copie et de la transcription que je me suis résolu à en faire, en la complétant, on aura un texte épuré des intercalations de celui communiqué au P. Chahkhatounof, qui pourtant, j'en conviens, m'a beaucoup servi pour le déchiffrement. J'ai également profité de l'édition qui s'en trouve dans l'Histoire d'Ani, du P. Minas, p. 75, qui est plus conforme à l'original.

1. ✠ Ի ժամանակս բարեբաշտից և ճծասիրաց պատրոնաց մերոց աթաբակի Իւանէի և մանդատորթախուցէս Շահնշահի, հրամանաւ սոցին վեր․
2. ըստին նորոգումն եղև հրաշափառ տաճարի Ս̃Ա̃, մաւր լուսոյ, սբ̃ոյ կաթողիկէս Մարմաշինոյ [1]), ի ձեռն որդւոց Ապուղամրի մագիստրոսի [2]) տէր

NB. Ch. indiquera dans les notes la copie du P. Chahkhathounof, M. celle du P. Minas.

1) M. մարմարաշինայ․ Ch. մարմարոնեայ շինուածով․

2) Ch. Ի ձեռն ապուղամրի մագիստրոսի.

3. Գրիգորոյ արհիեպիսկոպոսի, և հարազատ իմոյ Խարփին [1]), Թոռանց Վահրամա,
իշխանաց իշխանին, զարմիցն և շառաւիղի [2]) սբոյն Գր-
4. գորի, շինողի 'ի հիմանց մեծաւ տենչմամբ և յուսով զսայ [3]) վասն բազմազումար քա-
հանայից, և բարգևեալ արդիւնս յոլովս, գեղ-
5. աւրայս, այգեստանս, կուղպակսն [4]) և ջաղացանի, որ և ցուցանէ իւր արձանագիրն,
միըստմիջէ, և փարթամացուցեալ [5]) ամեն-
6. այն գոիւք առ 'ի լնուլ և առաւելուլ զպետս կարևորս զիւրեանց և գեկաց, և [6]) ու-
նէր ժամանակս .... [7]) ոչ սակաւս, զի աւեր-
7. եալ էր յանօրինաց, և զվանքս գեղաթարեալ, և զկաթողիկէս բերդանման ամրա-
ցուցեալ [8]), և կայր 'ի խաւարի սգաւորութ-
8. եան, զրկեալ յամենայն գոյից, մինչև յաւուրս այսորիկ: ✠ Իսկ 'ի ՈՀԳ Թուական-
նիս հայոց քաջ և արի զաւրականն ՎԲԻ սի-
9. րելի եղբայրն իմ Խարփին, իմով կամակցութբ խորհուրդ բարի 'ի միտ արկեալ
ազատել զսա 'ի ...մուտ [9]) և զագիր մթնազգ-
10. ածութենկս հասուցանել նախկի [10]) փառաւորութե, և հանեալ արտաքս զշինականս
և եղև բնակարան [11]) սբոց քահանայից և
11. կրաւնաւորաց հաճոյացելոց Ա՟յ: [12]) Զարդարեցաք զսա սպասիւք պայծառազգստիւք
և սբութբք ոսկեղէն և արծաթեղէն և
12. հին և նոր կտակարանաւք եկեղեցականաւք, և ընձայեցաք 'ի սմայ նուէր զմեր հայ-
րենի [13]) գեղ զԱ՟զատա, ✠ և որ 'ի վանիցս հաղիս [14])

---

1) Ch. հարազատի մուխարփի.

2) M. շառաւիղաց. Ch. 'ի զարմից շարաւիղէ.

3) Ch. omet ce mot, qui est mauvais grammaticalement, et le remplace par : և բազմազումար նորա-
նոր ստացուածովք այսինքն, dont il n'existe pas vestige dans les originaux, suivi de յոլով գեղ...

4) M. կուղպականի և ջաղացանի. Ch. կուղպակս 'ի քաղաքն Ա՟նի և ջաղացս Գ որոց
արձ...... Le mot ջաղացանի, qui se lit ici et l. 13, manque au dictionnaire, mais paraît être le même que
ջաղաց, vulg. pour ջրաղաց, un moulin.

5) Ch. ajoute զվանս.

6) Ch. այլև ունէր սուրբն ժամանակս՝ ոչ... M. ժամանակ իբրև ոչ...

7) Trois lettres non déchiffrées sûrement : իբրև ?

8) Ch. ամրոց.

9) Mot incomplet, omis par Ch., lu par M. տրտմութենէ, mais qui doit être différent, à-peu-près
comme տղմուտ, boueux, car deux lettres seulement manquent.

10) Ch. յառաջին.

11) Ch. վանք.

12) Ch. aj. հուսկ հետոյ.

13) Ch. այրն և զագ...

14) Ce mot, resté inintelligible pour moi, se lit chez le P. M., mais il est omis par le P. Chakh. qui écrit ici
և նորինորոյ վանիցս ջաղացս վերաշինեցաք, ուստի...... յայսկոյս գետոյն և յայնկոյս
գետոյն յԱ՟նի որ...

13. վերաշինեցաք, և անուանի Տիրաշէն, և ՚ի այս կոյս գետոյն Ջաղացանի որ կան ՚ի կարմրջէն ՚ի վայր և վեր, զխաս [1]), զհող և
14. զոր ինչ ՚ի սկզբանէ ունէին [2]), և ՚ի քաղաքիս զմեր պապէն ՚ի հայրենիք եկեղե-
ցին զօք Ստեփաննոս, բո(լոր ա)մենայն ժողովրդ-
15. եամբ, և երկու այգի ՚ի Մարմետի, որ ՚ի նախնեաց մերոց ՚ի մեզ էր հասեալ, և միաւորեցաք զվերի վանքն մեծ վանիցս իւր ամենայն սա-
16. տացուածովք. և լեցի հրամանաւ միոյ առաջնորդի. մինչ այս առ այսչափ կատա-
րեցաւ, առժամայն գեղեցկագեղ եղբայրն իմ Խարիփ
17. մահկանացուն զոհեալ ամենայն լեզուաց մարտիրոսացաւ ՚ի պատերազմի անաւրինաց, և միայն մնացի ես Գրիգոր եղկելիս, և զրկեալ ՚ի նմանէ,
18. զմարմին նորա բերեալ, և թաղեցաք առ դրան սորա կաթողիկէիս, մերձ առ [3]) նշ-
խարս հաւուն մերոյ Վարհամ իշխանի, և փոխարէն հատուցին [4]) սպ-
19. սաւորք սորա ընդ մերոյ արդեանցս, զոր արարաք, զկաթողիկէիս զաւագ խորանին [5])
պատա(րագ)ն յանուն նահատակին ՔԻ Խարիփին կատարել յամենայն աւ-
20. ր ՚ի սկզբանէ տարոյն մինչև ցկատարումն տարւոյն, այսմ հետէ մինչ ՚ի ծագումն
ԱՅ: Որ ոք խափանէ կամ շրջել ջանայ ընչից եկ-
21. եղեցւոյս որոշեսցի ՚ի փառացն ԱՅ և զրկեսցի ՚ի մշտնջենական կենացն, կատարիչք
գրելոյ [6]) աւրհնեսցին յԱՅ և ՚ի սրբոց նորա [7]), յոգի և ՚ի մարմին [8])

1. ✠ «Au temps de nos fortunés et pieux princes, l'atabek Ivané et Chahanchah, chef des adjudants, et par leur ordre, a eu lieu la dernière
2. restauration de ce glorieux temple de Dieu, foyer de lumière, de notre cathédrale de Marmachen [9]), par les soins des fils d'Apoughamr magistros, à savoir de Ter Grigor,
3. archevêque, et de mon frère germain Khariph, petits-fils du prince des princes Varham, rejetons et reflet de S.-Grégoire.
4. *Varham* l'avait construit avec grande ferveur et confiance, depuis le fondement, pour une légion de prêtres, et lui avait fait de riches donations,
5. en villages, en vignes, boutiques et moulins, comme le fait voir en détail son inscription [10]); il l'avait enrichi

1) Ch. aj. զջուրն.

2) Ch. ունիմք.

3) Ch. առն մերոյ; du mot հաւուն, reproduit par M., il ne reste que peu de traces des 3 premières lettres. On remarquera que dans toute cette inscription le mot Vahram est écrit Varham, orthographe que je n'ai point voulu changer, bien que inusitée.

4) Ch. հատուցանէք.

5) Ch. խորան . . . . . նահատակիս վկային . . . յամենայն յամի.

6) Ch. գրոյս.

7) Ch. նորոգի.

8) M. Ch. ajoutent ամէն.

9) Et non *Marmarachen.*

10) Cette inscription est la première de Marmachen, analysée ci-dessus, p. 64, et traduite en entier dans mon 8e Rapp. p. 86.

6. de toute sorte d'objets propres à satisfaire, dans le présent et dans l'avenir, les nécessités des habitants et des hôtes, dont la jouissance se prolongea non peu de temps; après quoi *ce lieu*
7. fut ravagé par les infidèles, qui firent du monastère un village, et transformèrent la cathédrale en forteresse, de sorte qu'elle resta dans l'obscurité et dans l'affliction,
8. privée de toutes ses richesses, jusqu'à cette époque. ✠ Mais en l'année arménienne 674—(1225), le brave et intrépide général du Christ, mon
9. frère chéri Khariph conçut, avec ma coopération, le saint projet de la purger d'immondices, et, la retirant de son état humiliant
10. d'impureté, de la rétablir dans son ancienne splendeur. Il en fit sortir les paysans, et en fit la demeure des saints prêtres et de
11. religieux agréables à Dieu. Nous l'avons ornée d'ustensiles et de vêtements splendides, de vases saints, en or et en argent,
12. d'Anciens et de Nouveaux-Testaments[1]) ecclésiastiques, et lui avons fait donation de notre village patrimonial d'Azat; ✠ nous avons restauré les . . . . . du couvent,
13. ainsi que le célèbre *village* de Tirachen et les moulins situés de ce côté de la rivière, en bas et au-dessus du pont, les prairies et les terres,
14. et tout ce que le couvent possédait autrefois. Nous lui avons donné notre église patrimoniale de Sourb-Stéphanos, en ville, provenant de notre aïeul, avec toute la communauté
15. et deux vignes, à Marmet, que nous avions reçues de nos ancêtres; puis nous avons réuni le couvent Supérieur et le Grand, avec toutes leurs propriétés,
16. afin qu'ils soient sous la main d'un seul supérieur. Pendant que tout cela s'exécutait, mon charmant frère Khariph magistros, loué par toutes les langues,
17. fut martyrisé dans un combat contre les infidèles; resté seul, moi le misérable Grigor, et privé de lui,
18. je fis porter son corps à la porte de la sainte cathédrale, près des restes de notre aïeul le prince Varham. Par reconnaissance de nos sacrifices,
19. les serviteurs du couvent décidèrent que dans la chapelle principale de la cathédrale la messe serait célébrée chaque jour,
20. du commencement à la fin de l'année, dès à-présent et jusqu'à l'apparition du fils de Dieu, au nom de Khariph, martyr du Christ. Si quelqu'un s'y oppose ou tente de diminuer les biens de
21. notre église, qu'il soit écarté de la gloire de Dieu et privé de la vie éternelle. Ceux qui accomplissent ce qui est écrit ici soient bénis de Dieu et de ses saints, dans leur âme et dans leur corps.»

---

1) Il me semble manquer ici les mots «et de livres.»

APPENDICE.

Description du couvent d'Aïrivank et notice sur Mkhithar Aïrivantsi, auteur arménien du XIIIe s.[1])

Comme le présent mémoire est spécialement consacré aux monuments de l'Arménie, il me semble convenable d'y joindre la description d'un couvent célèbre et la notice sur un historien auquel il a donné son nom. Quoique l'ouvrage du vartabied Mkhithar Aïrivantsi n'aït rien de bien remarquable pour le fonds ni pour la forme, pour la pensée ni pour l'exécution, il n'en mérite pas moins quelques moments d'attention à ce double titre, que peu connu jusqu'à-présent dans la littérature arménienne, il renferme un bon nombre de détails intéressants pour les temps anciens. Que l'on se figure un homme, lecteur assidu d'ouvrages historiques, notant çà et là les faits qui l'ont frappé, avec leurs dates précises, puis groupant autour de ces faits d'autres détails du même genre, de façon seulement à s'en faire des synchronismes, sans date positive, il est vrai, mais se rattachant approximativement au fait fondamental; généralement, surtout vers la fin de son recueil, Mkhithar procède par synchronismes de 10 années: tel est le plan peu compliqué suivi par notre auteur, celui dont on trouve l'analogue, en mieux toutefois et avec plus de précision, dans les Epoques de l'Histoire universelle de Bossuet.

L'Histoire chronologique, Պատմութի̃ ժամանագրական du vartabied Mkhithar d'Aïrivank, est placée sous ce titre, tiré du manuscrit même, au N. 169 du Catalogue d'Etchmiadzin, imprimé en 1840, par ordre de l'Académie, p. 81., avec l'indication qu'elle appartient au XIIe s., mais elle n'est mentionnée ni dans le Quadro della storia letter. di Armenia, ni dans aucun livre, que je sache, relatif à l'Arménie. Pourtant le P. Indjidj, dans son Arménie ancienne, en armén., p. 268, dit: «Le célèbre hymnographe Mkhithar était de ce couvent (Aïrivank): c'est pourquoi dans les titres et dans les sommaires des hymnes on lui donne quelquefois le nom d'Aïrivanétsi.» L'Académie ayant demandé communication du livre de Mkhithar, par l'entremise de S. E. M. le baron de Hahn, sénateur, les autorités du couvent d'Etchmiadzin mirent le plus grand empressement à le faire transcrire. La copie, collationnée, qui en a été faite, en 1841, par les soins de M. Th. Kharganof, procureur du Synode arméno-grégorien, forme 82 pages in-fo., d'une écriture cursive et fort lâche, par où l'on peut juger de ce que doit être un pareil abrégé d'histoire universelle, atteignant la fin du XIIIe s. Encore faut-il retrancher plus de la moitié du total, pour les inutilités, telles qu'un tableau des degrés de parenté, et un autre, celui de la filiation des

1) Cette notice a été lue à la Conférence le 2 février 1842; je l'ai refondue et considérablement augmentée.

idées, d'après Aristote, que le copiste avoue naïvement n'avoir pas compris... etc., ainsi que pour l'histoire des patriarches antédiluviens et pour celle du peuple de Dieu, où la curiosité européenne ne trouvera guère d'aliment. Il y aura cependant quelques parties vraiment curieuses.

Disons donc d'abord quelques mots du lieu où a vécu l'auteur, puis, après un aperçu général de son plan, entrons dans les détails.

Le monastère arménien d'Aïrivank est situé à 8 verstes au N. E. de l'ancienne ville de Garhni, dans une montagne volcanique, dont le pied est baigné par la rivière Garhni-Tchaï; il fut fondé, suivant les auteurs arméniens, par S. Grégoire-l'Illuminateur, au IV° s. de notre ère[1]). Il se compose d'édifices construits sur le sol et d'excavations souterraines, formant des églises, des cellules, des salles, dont M. Dubois de Montpéreux loue beaucoup la belle exécution. Les parois de tous ces édifices sont couvertes, au dire du voyageur, d'inscriptions qu'il suppose devoir renfermer un grand nombre de renseignements, utiles pour l'histoire et remontant à la plus haute antiquité; mais il n'en a relevé qu'une[2]), et le savant évêque Chahkhathounof n'y en ajoute que trois, dans sa description, que l'on va lire. Il serait curieux de savoir ce que contient, entre autres, une inscription signalée par M. Dubois, t. III de son Voyage, p. 399, comme la plus longue de celles qu'il ait vues en Arménie.

Monastère d'Aïrivank où de Sourb-Géghard, i. e. de la Caverne ou de la Sainte-Lance.[3])

§ 573. «Le monastère d'Aïrivank est au bas et au S.O. de la montagne de Gégham, à une heure et demie environ au N.E. du bourg de Garhni, à l'entrée de la vallée du même nom, environné à l'O. et au N. par de hautes montagnes, presque baigné à l'E. par une

1) Indjidj, Armén. anc. p. 268.

2) Dubois, Voyage autour du Caucase, t. III, p. 390—398, et Atlas, 1re série, Pl. 35, vue du monastère; IIIe série, Pl. 4, plan de l'ensemble des constructions et excavations; Pl. 10, intérieur de l'une des églises, dans le rocher; Pl. 11, détails de deux chapelles.

Outre ces matériaux, je suis redevable à M. Blavatski, chef du district d'Erivan en 1848, de trois feuilles de jolis dessins d'Aïrivank, tracés par M. le capitaine Tcherniavski et représentant 1° le plan et la coupe de la 3e des églises souterraines, décrites par le P. Chahkhathounof, semblable, au dire de M. Dubois, à celle en maçonnerie; 2° le bas-relief des lions; 3° les bases et chapiteaux de plusieurs colonnes, et d'autres curieuses sculptures de cette excavation. Je n'ai pas cru devoir reproduire ces détails, d'intérêt purement architectonique.

Au reste, il y a encore d'autres églises de ce genre dans la Transcaucasie, témoins celles d'Ouphlis-Tzikhé et de Vardzia, dont personne n'a malheureusement publié les dessins, et celle signalée à Ani, Pl. XXIV de notre Atlas. M. Dubois en mentionne plusieurs dans les rochers de la Crimée méridionale. M. H. Lavoix, dans un curieux article reproduit par la Revue étrangère, t. CXV, p. 417—425, signale les nombreux couvents et cryptes du Sannin, dans le Liban, où vivaient jadis plus de 3000 cénobites, et l'ermitage de Kanoubin, creusé dans le roc, par ordre de Théodose, quand les moines du lieu l'empêchèrent de ruiner Antioche, en punition de l'outrage fait aux statues de sa femme. Enfin, en Europe même, à une lieue de Fribourg, route de Berne, il existe un ermitage, composé d'une grande église et de beaucoup de cellules, creusées dans le roc, durant l'espace de 25 ans, par un solitaire, aidé de son serviteur.

3) Chahkhathounof, Descr. d'Edchm. t. II, p. 282—291. Aïrivank est malheureusement une des localités que le savant religieux n'avait pas explorées par lui-même, et dont il donne la description d'après autrui.

petite rivière qui coule bruyamment en se brisant sur de grosses pierres et sur des quartiers de rocs. Autrefois le catholicos Jean VI, pour échapper aux persécutions de l'ostican Nasr[1]), se réfugia ici, mais n'ayant pu y trouver le repos, passa ensuite dans l'île de Sévan. Lui-même décrit sa fuite de la manière suivante: «Etant donc sorti du couvent d'Aïrik «les Cavernes,» résidence de S. Sahac, situé dans les replis du mont Gegh, au sein d'une vallée, nous marchâmes directement et arrivâmes au couvent supérieur, où étaient les étables du bétail, d'où nous passâmes dans l'ermitage de l'île de Sévan, occupé par des religieux, vivant dans la solitude.»[2])

«Ce monastère est, au témoignage des historiens, l'un des plus anciens de l'Arménie, et servit de résidence temporaire, comme il a été dit plus haut, au S. patriarche Sahac-le-Parthe. Toutefois on n'y voit d'autre trace de constructions antiques, que les fondements et quelques lambeaux épars du mur d'enceinte, les seuls débris qui aient une apparence d'ancienneté. La forme de l'enceinte est un carré, un peu aigu du côté de l'O., près duquel se dresse un grand rocher, tourné vers la partie moyenne du monastère. La muraille du N. est construite sur une roche haute et abrupte, les autres dans une situation plus basse; des deux portes qui s'y trouvent, la grande est à l'O., près et au S. du roc isolé; la petite, à l'E., débouche sur le ruisseau.

«La première église, où se fait ordinairement le service, est double et entièrement construite en pierres de taille[3]): l'intérieure, sans piliers et de bonne hauteur, porte au centre du toit une coupole pointue. Elle a deux sacristies, aux côtés du sanctuaire, avec terrasses, où l'on parvient par un escalier partant de l'autel. A l'opposite de ces sacristies, du côté de l'O., la porte occidentale de l'église est flanquée de deux petites chapelles[4]), en forme de pilier[5]), couvertes d'un toit; c'est ici, à ce qu'il semble, que priaient les princes et princesses de la race de Haïc. On y arrive par des degrés de pierre ménagés dans le mur, comme cela se voit dans certains monastères, tels que l'église de Harhidjovank[6]). Elle a aussi deux portes, à l'O. et au S.

«L'église extérieure ou vestibule[7]), attenant à la précédente et formant corps avec elle, est de plus grandes proportions et repose sur quatre piliers monolithes, dont les entrecolonnements et les arcades qui en partent, et aboutissent plus haut, sont couverts d'une belle sculpture uniforme, jusqu'au dôme sémi-circulaire, orné d'une grande fenêtre ronde. Dans le porche, aux deux côtés de la porte de l'église intérieure, sont sculptés sur des

---

1) C'était le lieutenant, à Dovin, de l'ostican Iousouf, celui que Jean catholicos nomme Nesr, vulgairement Sbouc; Hist. de Jean cath., éd. de Jérusalem, p. 241; dans la traduction de M. S.-Martin, p. 338 et *passim*, il est nommé Serpoukh, et chez l'historien Asolic, l. III, ch. 6, Sepki: il était émir de Dovin dès l'an 916. B.

2) Ed. de Jér. p. 243. B.

3) C'est celle qui se voit sur la Pl. 35, 1re série de l'Atlas de Dubois, dans l'enceinte du couvent. B.

4) Le Plan de M. Dubois, IIIe sér. Pl. 10, n'en représente qu'une; celle du N.O. paraît avoir été obstruée. B.

5) I. e. de quadrangle haut.

6) Sup. p. 79.

7) M. Dubois la nomme simplement «oratoire.» B.

piédestaux deux grandes croix de pierre. L'église a été construite en 1214, comme le rappelle une inscription, tracée par-dehors, dans le porche, sur l'arcade de la porte occidentale de l'église intérieure, et de la teneur suivante;

«Au temps de Zakaria, de race royale, de son frère germain Ivané et de leurs fils Chahanchah et Avag, sous le supérieur Barsegh, religieux, et par les soins des frères, a été construite cette magnifique cathédrale, en 663—1214.»[1])

«Le mur septentrional du porche de l'église n'est autre que le roc pur, aplani; car le côté septentrional, se confondant entièrement avec l'église, dans sa longueur de l'E. à l'O., et occupant le milieu entre le mur[2]) et l'église même, est un rocher gigantesque, double de l'église en hauteur, et ayant le grain de la pierre meulière. Ce rocher, oeuvre de la nature, forme un plateau hérissé par-dehors d'aspérités; mais à l'intérieur il est presque entièrement vide et renferme quatre églises, dont trois sont de niveau, intérieurement, avec celle qui vient d'être décrite, et la quatrième l'emporte en hauteur sur les trois autres. La première des trois indiquées, creusée aux frais du prince Prhoch Vasakian, à sa porte au milieu du porche ci-dessus, par où l'excavation a été commencée, et tire le jour par en haut. Longue d'environ quarante coudées persanes carrées, elle a son jubé, sa sainte table et son sanctuaire taillés dans le même bloc de pierre. Au N., au milieu même du sol de l'église et dans sa longueur, se voit une excavation vide, large de deux coudées. Au N. de la place occupée par le clergé sourd une eau noirâtre, non potable, s'écoulant à travers l'église et allant par le porche se jeter dans le ruisseau. Sur le mur septentrional sont sculptés deux lions affrontés, enchainés, ainsi qu'un aigle prenant son essor et tenant *une proie*[3]) des serres et du bec, en avant des deux lions. Une inscription, tracée à l'intérieur, sur le mur méridional, contient le souvenir du creusement de l'église par le prince sus-mentionné:

«Sous la domination du pieux et dévot thagadir (pose-couronne) de Géorgie Avag,

---

1) Cette inscription, dont nous avons deux copies, parfaitement identiques, est presque rédigée de façon à faire croire que le prince Zakaria Mhhargrdzel était encore vivant en 1214, ce qui m'a toujours paru très contestable; v. Bulletin de l'Acad. t. I, p. 408. La cause du doute est tout entière dans les mots, si peu précis, Ի ժամանակս «aux temps,» qui semblent impliquer la vie du personnage de qui l'on parle. Quant à Ivané et à Chahanchah, frère et fils de Zakaria, et à Avag, fils d'Ivané, il est bien certain qu'ils vivaient en 1214; mais Zakaria précéda dans la tombe la reine Thamar, et une inscription du couvent de Saghmosavank prouve péremptoirement qu'il était mort en 1215; car il y est parlé d'un édifice construit «en mémoire de l'amir-spasalar Zakaré et pour la conservation de la vie de son fils Chahanchah.» Je ne puis donc que me référer, à ce sujet, à ma notice insérée au Bullet. de l'Acad. cité plus hant. B.

2) Je crois que l'auteur indique ici ou le mur d'enceinte du couvent, պարիսպն, ou les deux murs en maçonnerie de l'église, à l'O. et à l'E. B.

3) Je crois devoir ajouter les deux mots soulignés. En effet l'aigle tient dans ses serres un animal cornu, peut-être une chèvre sauvage, et a le bec incliné vers sa proie. On peut du reste, voir le bas-relief en question sur la Pl. XI, 3e série de l'Atlas de Dubois. J'en possède moi-même un autre dessin, parfaitement semblable. D'une tête de boeuf, sculptée au centre, part un anneau, d'où sort une corde formant noeud de chaque côté, au cou de deux lions, entre lesquels se trouve l'aigle, occupant avec la chèvre l'intervalle entre deux voussoirs. La personne à qui je dois ce dessin croit y voir le symbole de trois évangélistes: le lion, le boeuf et l'aigle; je ne sais si ce n'est pas faire trop d'honneur à cette fantaisie. B.



de Chahanchah et de son fils Zakaria, moi Prhoch, fils de Vasac, descendant de Khagbac, ayant acheté[1]) des maîtres du pays le très merveilleux Aïrivank, avec la montagne, la plaine et tout ce dont il était pourvu, j'ai creusé dans le roc cette maison de Dieu, en souvenir de moi, de mes fils et de ma femme Khouthlou-Khathoun.» Tout auprès on lit, en caractères différents: «Conjointement avec les miens, j'ai fait donation pieuse du tout à la porte de Sourb-Gégbard.»[2])

«A l'E. et joignant cette église, il y en a deux autres également creusées dans le rocher, d'une forme et d'un goût charmants. Comme dans la précédente, les jubés, les degrés, les tables du saint mystère, les jours et autres dépendances, tout est taillé dans la même masse rocheuse. Les portes en sont sur le côté N. de la première section du portique en maçonnerie de l'église, au droit du pilier situé au N.E. Comme elles n'ont point de mémento de fondation, on ne sait à qui en est dû le travail, ni de quelle époque il est: peut-être sont-ce de très anciennes églises, desquelles provient le nom d'Aïrivank; car dans l'enceinte du monastère il n'existe pas d'autres constructions de ce genre, naturelles ou artificielles, qui lui aient valu une pareille dénomination; ce n'est que dans le lointain, surtout au S., au milieu de la vallée, sur les rives orientales du ruisseau, que l'on trouve en quelques endroits des excavations naturelles ou artificielles.

«La quatrième église[3]), au sein du même rocher, plus grande que les autres, en dominant les sommets, est aussi une excavation. Par la porte extérieure, à l'angle S.O. du grand rocher, on y pénètre et, ayant avancé de cinq pas, on entre dans cette église[4]). Toutes les parties de l'excavation reposent sur quatre piliers, ayant leurs piédestaux et chapiteaux, et réunis par des arcades. Entre ces piliers, là où les arches se réunissent, on a évidé en cône le centre ou support de la coupole, garnie de ses fenêtres, au niveau des coupoles des autres églises. Celle-ci est parfaitement carrée, sans jubé, mais avec une sainte table et toutes les appartenances d'une église, et le sol en est partout au même niveau.

---

1) Nulle part, que je sache, la date de cet achat n'est indiquée; mais on sait qu'en 717—1268, Prhoch embellissait la sainte lance d'une châsse d'argent «En souvenir de lui, de ses fils Papak, Amir-Hasan et Vasac, et de sa femme Khouthlou-Khathoun, enlevés à la moitié de la vie,» et en faisait cadeau «au S. Aïrivank, acheté de lui pour être sa sépulture. B.

2) Des personnages nommés dans cette inscription, malheureusement sans date, Avag était le fils de l'atabek Ivané, frère de Zakaria, mentionné dans l'inscription de l'an 1214; Chahanchah est le fils du même Zakaria, également nommé ci-dessus, mais avant son cousin Avag, et Zakaria est le fils de Chahanchah. Quant à Prhoch, dont le père Vasac fut en grand crédit auprès de l'atabek Ivané, comme c'est un personnage sans célébrité, il suffit de me référer à ce que j'ai dit de lui dans les Addit. et éclairciss. p. 321, et d'ajouter que, suivant notre Mkhithar, ayant succédé à son père, en 679 — 1221, il mourut après 739 = 1280. L'inscription dont il s'agit est, comme je le dis, sans date, mais d'abord Ivané n'y est point nommé, puis Avag est désigné comme pose-couronne: ainsi l'excavation a dû être faite au temps de la puissance d'Avag, c'est-à-dire sous le règne de Rousoudan, entre 1228 et 1247, en tout cas, pas plus tard que 1261, époque de la triste fin de Chahanchah et de son fils Zakaria. B.

3) C'est celle que M. Dubois nomme «Oratoire de Sarkis;» il en donne une vue, série 3[e], Pl. XI. B.

4) Par le dessin de M. Dubois, 3[e] série, Pl IV, on voit que cette église communique en effet avec l'extérieur par un couloir comparativemant assez large, et avec la seconde des églises souterraines par un petit conduit. B.

«Ce grand oeuvre d'excavation a été exécuté par les soins de Papak, fils du prince Prhoch, ci-dessus mentionné, et de sa femme Rhouzoukan, dont une inscription commémorative se voit autour du chapiteau du pilier N. E., de la teneur suivante:

«Avec l'assistance de Dieu, moi ... Papak[1]), fils de Prhoch, et ma compagne Erhouzoukan, nous avons creusé cet oratoire dans une excavation du rocher, en souvenir impérissable de nos âmes et de celles de nos enfants, avec nos capitaux légitimes. Cela a eu lieu sous le supérior Grigor[2]), en 737—1288.»

«Au-dessus de cette grande excavation, il y a vers le S. d'autres petites chapelles, creusées dans le même rocher, à l'intention de messes particulières, en outre, dans le grand rocher, vis-à-vis de la porte orientale du mur, il y a des excavations, du côté de l'E.

«A l'O. des églises, par-dehors et joignant la muraille, du sein même d'un grand rocher, isolé, dominant le monastère, il part un rameau de ce rocher, réuni avec lui par la base, qui est entièrement excavé et divisé en deux étages, l'inférieur et le supérieur, l'un et l'autre divisés en petites chapelles, où tout est en pierre: les saintes tables, les autels, les lieux où les moines offrent la messe, chacun de son côté. Ces chapelles sont à-peine grandes pour contenir le prêtre et quatre personnes. A l'étage supérieur on lit par-dehors la date suivante:

«La sainte Astovadzadzin[3]) a été restaurée en 705—1256.»

«Les cellules ou demeures des moines sont dans les parties E. et S. de la muraille; celle du père ou supérieur fait face à la porte S. de l'église mitoyenne, en maçonnerie, et se compose de deux étages: les unes comme les autres sont toutes en pierres taillées ou communes, assemblées à la chaux.

«Malgré la grande proximité de la rivière, on s'est préoccupé autrefois d'approvisionner d'eau le couvent, au moyen de conduits cachés, en terre glaise, aboutissant du côté du N. Cette eau, traversant la muraille, arrive dans un bassin construit en pierre, se divise en deux branches et va remplir un autre bassin, puis, passant d'abord devant la demeure de l'abbé, elle va sous la muraille, par un canal en pierre, se jeter dans un petit potager, qu'elle arrose. Mais comme ce conduit est maintenant obstrué, on fait venir l'eau de la rivière, par un canal à ciel ouvert, allant par la porte E. de l'enceinte, rejoindre l'ancien et tomber à son tour dans le petit potager.

«Ici se conservait, comme en lieu à elle consacré, la sainte lance qui a percé le flanc de notre Sauveur Jésus; c'est ce dont font foi la Géographie de Vardan, l'Histoire de Thomas de Medzob, les mémentos inscrits sur la châsse, en argent massif, offerte par le

---

1) M. Dubois, ou plutôt son collaborateur dans cette partie de son texte, t. III, p. 397, avait lu ici le nom propre insolite *Agacks*. B.

2) Dans la traduction de M. Dubois, on lit *Sargis;* une autre copie, dans le Mit. arm. N. 9 f° du Musée asiatique, donne le même nom. Je dois donc dire que dans les inscriptions arméniennes, avec abréviations et en lettres groupées, formant des monogrammes, les noms propres laissent souvent de grandes incertitudes, même pour les nationaux les plus expérimentés. B.

3) I. e. l'église de la Mère de Dieu, sans doute l'une de celles qui viennent d'être décrites. B.

prince Prhoch, ci-dessus mentionné, et divers autres témoignages écrits, relatés t. I, p. 50, sqq.[1]); mais en quel temps elle avait été déposée dans ce monastère, par quel moyen elle fut transportée d'ici dans la sainte église catholique de Vagharchapat, c'est sur cela qu'on n'a point de notions positives; on voit seulement, par les bulles des catholicos, que cette relique manifestait parfois sa puissance dans l'église patriarcale. Le catholicos Grigor X mentionne la sainte lance dans une bulle adressée aux religieux du mont Magharth, en 901—1452, en la dixième année, plus un mois et 10 jours, de son patriarcat. Il résulte donc et de l'histoire écrite et des bulles que la sainte lance se conservait autrefois ici, et parfois dans l'église patriarcale d'Edchmiadzin.

«Ce monastère a été ravagé pour la première fois par les troupes musulmanes de l'ostican Nasr, dépouillé de ses ornements, vêtements ecclésiastiques et autres propriétés, en 923[2]); les religieux, maltraités impitoyablement par les soldats, pour qu'ils découvrissent leurs trésors, moururent l'un après l'autre, dans un court intervalle de temps. On croit que le dernier pillage fut exécuté il y a environ cent ans, par les Lesguis du Caucase; car le catholicos Siméon d'Erivan[3]) mentionne dans ses écrits que le monastère Aménaphrkitch, d'Havouts-Thar, voisin de celui-ci, fut jusqu'à *notre temps* gouverné — ainsi qu'il s'exprime — par des supérieurs de la race de Grigor-Magistros, Pahlavide: ce qui prouve l'existence du couvent à cette époque.

«Ce dernier pillage fut suivi d'une restauration, en 1834; car le catholicos Ter Hovhannès[4]), ayant donné par une bulle le couvent d'Aïrivank au prêtre principal de l'église de Nakhitchévan, dans l'Ararat, celui-ci, après avoir pris la coule de vartabied, s'y rendit et entreprit de le réparer. Ce que voyant la communauté du pays, surtout les habitants de Tiflis, elle augmenta journellement ses donations. Comme donc, à l'époque du pillage, de fervents pélerins, d'Erivan et des contrées voisines, accouraient ici en foule, deux fois l'année, à l'automne et au printemps, pour invoquer la sainte lance, les indigènes, qui avaient oublié l'ancienne dénomination d'Aïrivank, ont surnommé le monastère Géghardavank, «monastère de la Lance.» La nouvelle réparation se maintint jusqu'en 1840, où un violent tremblement de terre fit écrouler les pierres vives du N. et de l'O. de la coupole; en même temps le mur oriental de l'église en maçonnerie se fendit jusqu'au bas de l'édifice, il se fit des éboulements et des fentes jusque dans le mur, dans les chambres de l'abbé et des moines, dans la maison de l'économat et ailleurs, et jusque dans l'arceau de la grande porte de l'enceinte. Un énorme rocher, se détachant de la masse, roula par en bas en bondissant et, étant tombé sur la muraille du monastère, s'enfonça dans le sol, et

1) C'est là que le P. Chahkhathounof donne l'histoire de la sainte lance et l'inscription de la châsse d'argent où elle est renfermée, à Edchmiadzin. Cette châsse est un don du prince Prhoch, en 717—1268. Le P. Thaddéos, aujourd'hui évêque, m'a donné, en 1848, une copie en toile gommée, de grandeur naturelle, de la précieuse relique dont il s'agit. B.

2) Hist. de Jean Cathol. p. 241. B.

3) Il siégeait en 1763—1780. B.

4) Ce catholicos fut élu en 1835, et eut pour successeur Nersès, en 1843.

s'y fixa. Il n'y reste plus maintenant que trois moines du monastère de Sévan, avec quelques serviteurs.

§ 574. Supérieurs du couvent, mentionnés dans les livres.

1. Ter Grigor, nommé plus haut, dans l'inscription de Papak, fils de Prhoch, en 1288.
2. Ter Hovhannès, nommé dans le mémento d'un Evangile, en 1475.
3. Ter Astovadzatour, évêque, qui alla à Ispahan, auprès de Chah-Abas, avec le catholicos Melkiseth, environ l'an 1603.
4. David, évêque, de la race du prince Prhoch, qui fut supérieur de 1635 à 1675.
5. Stéphannos, évêque, frère du précédent, savant homme, qui fut supérieur durant 4 ans et, lors du tremblement de 1679, resta dans les ruines de l'église de l'ermitage de l'apôtre Anania, à Erivan.
6. David, évêque, fils d'un frère du précédent, fut son successeur immédiat. Ils sont nommés tous deux dans le mémento d'un Aïsmavourk (Vie des Saints) de la bibliothèque du S. Echmiadzin.
7. Pétros vartabied, de Dchahouc, nommé dans le livre intitulé Dchambrh, en l'année 1153 de l'Hégyre, 1740 de J.-C.
8. Ghouncianos vartabied, mentionné dans le même *Dchambrh.*
9. Ter Hovhan, de Nakhitchévan, nommé plus haut.
10. Le moine Martiros, de Vagharchapat, l'un des trois religieux ci-dessus mentionnés.»

Quant à l'auteur de l'Histoire chronologique, il n'est pas impossible de fixer assez positivement le temps où il écrivait, au moyen des listes de souverains contenues dans son livre et des derniers événements qui y sont racontés.

En effet, Mkhithar commence par une histoire passablement étrange de l'oeuvre des six jours, ou de la création du monde, remplie de traditions fabuleuses, puisées on ne sait où, et qui se termine par dire[1]) qu'Adam sortit du Paradis un vendredi, et qu'il se retira alors dans l'île de Ceylan (Սելեան, Séléan). Après quoi il donne la liste des patriarches bibliques antédiluviens, de ceux qui forment la généalogie de J.-C., celle des apôtres, disciples...., puis celle des trois premières dynasties arméniennes, et enfin la série des rois Rhoubéniens et des catholicos d'Arménie. La dynastie des rois de Cilicie finit à l'avénement d'Héthoum II, sans dire précisément en quelle année, mais on sait que le fait eut lieu en 1289. Le dernier catholicos arménien mentionné est Constantin II, qui siégea de 1287 à 1290. Pas une seule de ces listes n'est complète ni d'accord avec celles du P. Tchamitch et de St.-Martin, soit pour le nombre, soit pour la durée des règnes. Par exemple Mkhithar compte 73 patriarches, durant 736 ans, tandis que depuis S. Grégoire jusqu'à l'époque ci-dessus énoncée il y en eut 88, siégeant 988 ans, à partir de l'an 302; fo. 11.

Les mêmes désordres se remarquent dans la liste des «princes de Géorgie,» qui finit à Wakhtang II, second successeur, d'après lui, de Dimitri-le-Dévoué ou le Décapité; mais

1) Fo. 6 V°.

son histoire se termine à la mort de ce dernier, qui nous reporte à l'an 1289, d'après les Géorgiens; jusqu'à lui Mkhithar compte 79 princes, bien que les Géorgiens, dans le même temps, comptent 65 règnes, dont 6 doubles, en tout 71 rois, les patriarches de la nation exclus. Du reste, voici cette liste, comme échantillon de l'exactitude de l'auteur.

Princes de Géorgie, fo. 11 V°.

1. Haïc et ses 7 frères,
2. Karthlos,
3. Bardos,
4. Movcan,
5. Lécan,
6. Héros,
7. Cavcas,
8. Egris,
9. Ouphlos,
10. Mdzkhitha, [1]
11. Abriton,
12. Azon; venue d'Alexandre.

Rois de Géorgie.

13. Pharhnavaz,
14. Sarmac, ou Sourmac, C.[2]
15. Mrvan,
16. Pharnadchom,
17. Arbac,
18. Artac.
19. Barton,
20. Mrvan,
21. Arbac, [3]
22. Atric, sous lequel naquit J.-C.
23, 24. Barton et Kartham,
25, 26. Azouc, Azmaïer,
27, 28. Hamazasp, Dérouc,
29. 30. Pharsman, Mihrdat,
31. Admi,
32. Hamazasp,
33. Vroïn, [4]
34. Vatché,
35. Aspagour,
36. Mihran, converti au christianisme par Nouné;
37. Bahkar,
38. Mihrdat,
39. Varza-Bakar,
40. Trdat,
41. Pharsman,
42. Mirdat,
43. Vartchil,
44. Mirdat,
45. Varza-Bakar,
46. Sourmac,
47. Dchouancher,
48. Vakhtanc, bâtit Tiflis;
49. Datché ou Vatché, C.
50. Gourgaslan, [5]
51. Pharsman ou Pharsan, C.
52. Pharsman; manque, C.
53. Bacour,
54. Karé Apraz, [6]
55. Goram,
56. Stéphanos,
57. Atrnerséh,
58. Stéphanos; manque, C.
59. Artchil et Mihr,
60. Djouancher ou Djouanber, C.
61. Achot,
62. Davith,
63. Gorgi,
64. Léon,
65. Démétré,
66. Théodose, [7]
67. Gourgen, Bagratide;
68. Ajoutez Bagarat, C.
69. Gorgi,
70. Davith,
71. Gorgi,
72. Thamar,
73. Lacha Giorgi,
74. Erhousoudan,
75. Davith-le-Petit,
76. Davith-le-Grand,
77. Démétré, mis à mort;
78. Davith,
79. Vakhtanc. [8]

---

1) I. e. Mtzkhéthos, fils de Karthlos.

2) Cette lettre indique les variantes d'un Mit. incomplet, communiqué obligeamment à l'Académie par feu Monseigneur Carabiet, évêque de Tiflis, copié en 1123—1674, par le prêtre Grigor.

3) Lis. Archac; la confusion du *b* et du *ch* est très facile à faire dans les deux écritures géorgiennes.

4) Ce nom manque entièrement aux listes géorgiennes.

5) C'est un double emploi, avec Vakhtanc, N. 48.

6) Ce doit être Kasré Amparvez ou Khosro-Parvis, roi de Perse.

7) Celui-ci et les deux précédents sont des rois d'Aphkhazie.

8) Ce nom et le précédent sont ajoutés en marge dans le Mit. C.

Il y a ici bien des omissions, quelques répétitions et même un nom formant deux règnes; une addition, au N. 33, partout des variantes d'orthographe, et même quatre NN. 63—66, de la dynastie, non Bagratide encore, d'Aphkhazie, ce qui prouve qu'au temps de notre auteur, ou l'on était mal informé, ou les Annales géorgiennes n'avaient pas encore la forme sous laquelle nous les connaissons. Enfin, si même les deux derniers NN. doivent être compris, ce dont je doute, dans la liste de Mkhithar, le règne de David VI, ne nous ferait arriver qu'à l'année 1292, d'après la chronologie de Wakhoucht.

La série des évêques géorgiens, fo. 12, ou des archevêques, d'après le Mit. C., est de 23 personnages.

1. Ter Hohan,
2. — Hacob,
3. — Hob,
4. — Eghia; après lui vient Simon, dans la liste de Wakhoucht.
5. — Hounan; Iowané, W.
6. — Grigor,
7. — Barsegh,
8. — Mouchid; Mobida, W.
9. — Mikael.[1])
10. — Pétros,
11. — Samouel,
12. — Taphédchan; Thawphétchag, W.
13. — Zimag; Tchigirman, W.
14. — Abas, catholicos.
15. Ter Elthaï; Ewlaïos, W.
16. — Curion l'impur; c'était un arhadchnord ou supérieur des Arméniens de Géorgie, celui qui consomma, au VIe s., la séparation religieuse des deux peuples; omis chez Wakhoucht.
17. — Macar,
18. — Siméon,
19. — Samouel,
20. — Bardoghiméos,
21. — Hohannès,
22. — Babilas,
23. — Thaphor; Thabor, W.

«C'est là, ajoute l'auteur, tout ce qui s'est trouvé dans les originaux.» Cependant Thabor fut intronisé sous Stéphanos II, qui régna en Géorgie sous le simple titre de mthawar, de 639 à 663, après quoi les Tableaux de Wakhoucht et les manuscrits ordinaires des Annales ne donnent plus de noms de catholicos, pendant les VIIIe, IXe et Xe s., et ne recommencent qu'au XIe s., sous David-le-Réparateur; mais on sait que le beau manuscrit khoutzouri provenant de la bibliothèque du feu tsarévitch Théimouraz mentionne dans cet intervalle cinq noms de catholicos, très authentiques, dont un, Melkisédek, a laissé une charte, datée de l'an 1020; v. Hist. de Gé. p. 302, et Hist. mod. II, 450. Ainsi les renseignements dont Mkhithar a fait usage n'étaient pas complets.

Les listes des rois et catholicos d'Aghovanie, qui viennent ensuite, pourraient peut-être nous fournir encore quelques inductions sur l'époque où écrivait Mkhithar, mais cette matière n'étant pas encore assez étudiée ni connue, il vaut mieux porter notre examen sur d'autres témoignages. Par exemple, le dernier empereur mentionné depuis Auguste, en la

1) A partir d'ici, ce sont des évêques, dans le Mit. C., des catholicos, d'après les Géorgiens.

184° olympiade (chiffre faux, du reste), est un certain Phisic l'impur, Փիսիկ պիղծն, qui ne peut être qu'Isaac-l'Ange, second du nom, dont le règne et la vie se terminèrent en 1204. Tous les souverains de race française qui lui succédèrent sont omis. Coubilaï clot la liste des souverains thathars; Martin, celle des papes; Mahmad, tué par Seldjouc, celle des conquérants tadjics; Eudoxe, celle des patriarches de Jérusalem; Mikhel, celle des patriarches d'Antioche; Proclus, d'Alexandrie; enfin Polos, de Constantinople.

Mais ce qui est plus caractéristique que toutes ces listes, aussi indigestes qu'incomplètes, c'est que l'Histoire chronologique se termine ainsi: «Arghoun extermina les partisans de Dchalaltaï [1]) et beaucoup d'autres noïns, à cause de leur révolte, et parmi eux il fit mourir l'innocent roi de Géorgie, Démétré. Léon, roi d'Arménie, étant mort, Héthoum lui succéda. Il y eut une horrible disette de vivres, pour les hommes et pour les animaux. [2])» Or on a vu précédemment á quelle date se rapportent la mort du roi Démétré II et l'avénement d'Héthoum, en Cilicie. Mkhithar est donc un écrivain de la fin du XIII° s., qui peut-être mourut dans les premières années du XIV°.

Après ces listes l'auteur donne, fo. 16, un catalogue de livres, qui est certainement très intéressant pour nous.

Livres mystérieux des Juifs.

Le livre d'Adam [3]),
— — d'Enok,
— — de Sibel (des Sibylles?),
Les 12 patriarches,
L'exaltation [4]) de Moïse,
Eldad,
Movdad,
Les Psaumes de Salomon,
Les Mystères d'Elie,
Les sept visions de Daniel.

Chez les modernes:

L'enfance de Jésus,
L'Evangile de Thomas,
La vision de Pierre,
Le Voyage de Paul,
Les lettres catholiques de Barnabé, de Jude et de Thomas;
Lettre de S. Clément sur ce sujet: «Quels sont les livres qu'il faut reconnaître?»
Les Actes et canons des apôtres,
La Vision de S. Jean,
Le Conseil de la Vierge aux apôtres,
Le livre de Denys (l'Aréopagite),
La lettre de Timothée,
Le livre de Criapos?
Les discours de Juste,
Le Prédicateur des orthodoxes,
La lettre de Barnabé.

«Tels sont, dit-il, les livres que moi et Anané nous avons écrits dans la ville du rocher, où nous avons consacré une église.» Ainsi Mkhithar avait passé une partie de sa

1) Aucune histoire ne mentionne, que je sache, cet adversaire d'Arghoun.

2) Ces faits sont placés sous les synchronismes 730—1283, 738—1291, mais se rapportent plutôt au dernier qu'au premier.

3) Cf. infrà, sous l'année 450—1003, et Journ. as. déc. 1853, le Testament d'Adam.

4) Վերացումն paraît signifier ici ou «le ravissement extatique, la vision,» ou plutôt «l'assomption, la disparition» du prophète.

carrière monastique à transcrire les ouvrages précédents, en partageant son travail, comme cela est souvent indiqué, dans les manuscrits, avec l'un de ses compagnons. La liste se continue:

Historiens depuis le commencement du monde.

Moïse, qui a parlé avec Dieu;
David le prophète,
Salomon le sage,
Samouel et Nathan,
Jéou, Azaria,
Le prophète Jérémie,
Ezdras,
Joseph ou Caïapha,[1])
Erinos,
Eusèbe,
Socrate le Grand et le Petit,
Africain,
André le sage,
Epiphane le patriarche,
Tatien.

Auteurs arméniens:

Ghéroubna,
Maribas Catina,
Zénob le Syrien,
Fauste de Byzance,
Lazar,
Nersès et Sahac,
Corioun,
Saïac,
*Khosrov,
Thomas vartabied,
Moïse de Khoren,
Lazar de Pharbe,
Eghiché vartabied,
*Chapouh Bagratide,
Sébéos (auteur du livre toujours cité sous le nom d'Héracl, i. e. histoire de l'empereur Héraclius).
Mosé d'Aghovanie,
Ghévond, le prêtre;
Oukhthanès, évêque;
Jean catholicos,
Etienne Asolic,
Aristacès de Lastiverd,
*Jean Khozierhn,
*Jean de Taron,
Matthieu d'Edesse,
Anania vartabied;
*Mkhithar, prêtre;
*Vahram Tigranakertatsi,
Jean Sarcavag;
Samouel, le prêtre, d'Ani;
Mikhael le Syrien,
Mkhithar Goch,
*Vanacan vartabied,
Vardan,
Ciracos,
et moi-même, Mkhithar vartabied.

Parmi ces auteurs, j'ai marqué d'un astérisque ceux qui ne nous sont connus que de nom ou par de faibles extraits et citations, qui se rencontrent çà et là dans divers ouvrages; on doit croire que notre Mkhithar en avait fait usage pour le sien, et qu'ils n'ont disparu que depuis le XIII[e] s.

1) Ce nom reparaît plus bas sous la forme *Caïapha*, avec l'attribut de grand-pontife; mais comme l'historien Josèphe n'est pas connu sous un tel nom, je suppose qu'il faut lire *Flavia*, et n'admettre l'attribut qu'avec réserve. B.

Je dois également mentionner ici une liste de livres, transcrite aux fos. 40 recto et verso, et 41 recto, portant cette épigraphe: «Catalogue des livres saints, vérifiés par le vartabied Sarcavag[1]) et transcrits par moi le vartabied Mkhithar l'historien...» Cette liste comprend: 1° les livres du Nouveau-Testament, et les Epitres connues de S. Clément; 2° les livres de l'Ancien-Testament, pêle-mêle avec des ouvrages arméniens et grecs, qui ne me sont pas tous connus; 3° sous le titre de Նուրբք «subtils,» quelques livres canoniques, omis au N. 2 et des traités de David, philosophe arménien, du Ve s., de Sahac et Mesrob, de S. (Jean) Mandacouni, auteur du Ve s.; la Vision d'Enok, les Testaments des patriarches; les Prières d'Aséneth (épouse de Joseph); des ouvrages de Joseph ou Caliapha, le grand-pontife[2]); de Philon; de Denys, l'Aréopagite apparemment; de S. Basile, de Proclus, de Porphyre, d'Aristote, d'Epiphane, d'Evagre; de Jean Maïragometsi, écrivain du VIIe s.; d'Ephrem, de Cyrille d'Alexandrie: le tout au nombre d'environ 104, qui me paraissent former une collection très curieuse pour l'époque, et qui mériterait bien d'être commentée par un savant plus versé que moi dans la critique biblique et dans l'histoire littéraire.

Ces préambules — non compris le dernier catalogue — et l'histoire des patriarches, qui forment la série des générations jusqu'à J.-C., le tout entremêlé de traditions fabuleuses, occupe 29 feuillets ou 58 pages, contenant peu de faits vraiment dignes de remarque. Si l'on veut se faire une idée de la chronologie adoptée par l'auteur, en voici le résumé, tel qu'il le donne avant d'entrer dans l'ère chrétienne.

		Variantes du Mit. C.	
D'Adam au déluge	2242 ans,	D'Adam à la 40e année de Japheth	1000
delà à la construction de la tour	525 —	delà à la 160e — de Noé	2000
— à Abraham	415 —	—— à la 93e — de Sérouk	3000
— à la sortie d'Egypte......	502 —	—— à la 73e — de Iobed	4000
— à la construction du temple de Salomon	480 —	—— à la 34e — d'Hacin	5000
— à la construction du temple de Zorobabel	511 —	—— à la 249e — de l'ère arménienne	6000.
— à la naissance de J.-C. Notre-Seigneur............	518 —		

en tout 5198, au lieu de 5193; légère différence, qui peut s'expliquer par une erreur de copiste, car les nombres sont en lettres arméniennes.

De J.-C. au comput arménien... 553.

1) Il s'agit peut-être ici du vartabied Jean Sarcavag, de Sanahin, computiste, mort en 1129 et conséquemment de beaucoup antérieur à Mkhithar.

2) Je soupçonne, à la manière dans laquelle est arrangée la liste, que les trois précédents livres sont attribués à ce Joseph ou Caliapha.

Par curiosité on peut comparer ces deux résultats, qui sont identiques pour placer la naissance de J.-C. en 5198, avec ceux donnés par deux manuscrits géorgiens, analysés dans le Bullet. Hist.-Philologique, t. XV, p. 177, et t. XVI, p. 362. On trouve que les Géorgiens dont il est question mettent la naissance de J.-C. en 5516 ou plutôt 5500, suivant l'ère de Jules-Africain, et 5502 ans; tandis que la chronologie d'Eusèbe[1]), adoptée par Samouel d'Ani, met cet événement en 5198, comme notre Mkhithar.

Voici maintenant quelques extraits concernant l'Arménie, et tout ce que dit notre auteur de la Géorgie. Il décrit en ces termes, fo. 21 V°, les premières possessions de Haïc:

« Bel, haut de 60 coudées, se fit adorer de tous les peuples, excepté de Haïc le brave, qui, suivi de ses frères et de 300 personnes, demeura dans le pays de Hark, en Arménie, et dispersa ses frères, de Trébisonde à Dariala et à Derbend; pour lui, il tua Nébroth d'un coup de lance et régna sur Derbend, sur le Rhan et le Moughan, sur l'Aderbadacan, sur les Mars et Medzbin, sur la Mésopotamie et Mélitène, sur Cokison et Césarée, sur Colonia et Sper, sur la Chaldée et le Karthli, sur le Souaneth et le Caucase, remplissant tout le pays compris dans ces limites. »

Plus loin, fo. 22 V°, en 3284 du monde, il donne en ces termes l'étymologie du nom de l'Arménie: «Harmaï et son fils Aram sont ceux d'après qui notre pays se nomme Armani.»[2])

Avant d'entamer l'histoire depuis J.-C., Mkhithar explique ainsi la marche et le but de son livre, fo. 29 V°: «Jusqu'à-présent, c'est en suivant la série des patriarches et des rois que j'ai formé la chaîne des faits essentiels de l'histoire, tout en l'abrégeant et disant un fait sur mille; maintenant je suis agité par mes pensées, en voulant écrire l'histoire de l'Arménie, ma patrie, mais comme nos princes ne furent pas indépendants, il faut, pour donner une forme à l'ensemble, exposer la série des monarques entre les mains desquels ils sont tombés. Comme donc, depuis leur fondateur Haïc, les Arméniens ont obéi aux Assyriens, puis aux Mars, aux Perses, aux Macédoniens, aux Arsacides, aux Persans, aux Tadjics, aux Turks, et maintenant aux Thathars, de même encore autrefois aux Romains, puis aux Grecs, il faut maintenant parler des Romains et des Perses.»

Pour ne point suivre l'auteur dans de trop vastes détails, que ne comporte point une si médiocre composition, je vais me borner à recueillir les faits relatifs à la Géorgie, qui y sont semés assez abondamment.

Sous l'an 291 de J.-C.: «Le roi Trdat règne; il tourmente saint Grégoire....; les Géorgiens sont convertis à J.-C. par Nouné; Constantin donne aux Arméniens l'emplacement du couvent de S.-Jacques, à Jérusalem, comme lieu de descente pour eux.»

---

1) Euseb. Chron. Venise, 1818, Pie. I, p. 134, et II, p. 261; les Septante donnent 5199 ou 5202. M. Dulaurier, dans ses Recherches sur la chron. arm., p. 40, met sur le compte d'Eusèbe les années mondaines 5198, 5199 et 5200.

2) V. sur ce sujet les remarques de S.-Martin, dans ses Mém. t. I, p. 259—269.



Comme le présent synchronisme s'étend jusqu'à l'année 330, c'est dans cet intervalle de 39 ans que Mkhithar place tous les faits qui s'y rapportent, et que le lecteur doit savoir classer lui-même à leurs dates précises. Toutefois je fais remarquer que l'avénement de Trdat est reculé ici de cinq ans relativement à la date fournie par Moïse de Khoren, «en la 3ᵉ année de Dioclétien (soit 286),» et qui est généralement admise. Quant à l'établissement des Arméniens à Jérusalem, sous Constantin, on sait que les Géorgiens ont une tradition analogue à celle-là, relativement à leur grand couvent de la Croix, dans la ville sainte, dont l'emplacement leur fut concédé par le même empereur.

Sous l'an 354: André (de Crète) invente l'agencement du comput et le cycle de 200 ans,» imaginé pour fixer la célébration de la Pâque. Sur le comput arménien et sur la chronologie technique, v. ici même les années 553 de J.-C., 10 de l'ère armén., 113, 534, 544: chacun de ces §§ de l'ouvrage de Mkhithar est rempli de très curieux détails.

Sous l'an 424: «Invention des lettres arméniennes par S. Mesrob;» c'est 20 ans plus tard que la date communément attribuée à ce fait.

Sous l'an 472: «Réunion à Chalcédoine de 636 évêques, à l'occasion de laquelle il parut trois soleils, et il y eut 72 signes merveilleux. Martyre des saints Vardanians, et de sainte Chouchanic. André porte à Sper la croix de Se. Nouné; Barda est construite par le roi Vatché.»

Ces synchronismes sont entièrement faux, comme chacun peut s'en convaincre à la simple inspection du premier fait, le concile de Chalcédoine ayant eu lieu en 451, sous l'empereur Marcien, le martyre des Vardanians en 450, et celui de sainte Chouchanic en l'année 458.

Sous l'an 500: «Vakhtanc, roi de Géorgie, bâtit Tiflis.» Ce synchronisme est en réalité celui de la mort de Wakhtang-Gourgaslan, qui eut lieu en 499, suivant les Géorgiens.

En 553, établissement du comput arménien. — Cette initiale, reposant sur l'adoption du système d'Eusèbe, qui place la naissance du Sauveur en l'an 2 avant l'ère chrétienne vulgaire, laisse en réalité l'usage de l'initiale 551, mais elle introduit dans la chronologie suivante certaines incertitudes qui ne permettent plus de regarder comme positives, sans discussion, les dates assignées aux faits.

En l'an 60 de l'ère arménienne commença celle des Tadjics, i. e. des musulmans; or cette année 60 correspondant, d'après Mkhithar, à 613 ou même à 611 de J.-C., on voit qu'il est en retard de 11 ans sur l'année initiale de l'Hégyre, le 16 juillet 622.

L'on trouve ici, au fo. 33 V°., tout-à-fait hors d'oeuvre, la liste des noms des signes du zodiaque et des sept astres en géorgien, avec transcription en caractères arméniens, qui est intéressante pour faire connaître le rapport des deux alphabets au XIIIᵉ s.

Le bélier . . . . . վերձի . . . . ვერძი,
le taureau . . . . կուր . . . . კურო,
les gémeaux . . տղուբի . . . . . . ტყუპი,
le cancer . . . . . կիրչղիբի . . . . . კირჩხიბი,
le lion . . . . լօմի . . . . ლომი,
la vierge : . . . . քալծուլի . . . . ქალწული,
la balance . . . . սասծուրի . . . . სასწორი,
le scorpion . . . . ղրիանկլի . . . . . ღრიანკლი,
le sagittaire . . . շուլդուսանի . . . მშჳლდოსანი,
le capricorne . . Թխիսրքայ . . . . თხისრქაჲ,
le verseau . . . . ծղլիսպքանի . წყლისმქანი, lis. წყლის საქანელი.
les poissons . . . Թեղի . . . . თევზი.

1. le soleil. . . .
2. Mars. . . . . . մաերի [1]) . . . . (მირვანი, მარიხ).
3. la lune . . . . Թուարի . . . . მთვარე.
4. ? Vénus . . . ցեցխլալի . . . . ცეცხლალი (ასპიროზი).
5. Mercure . . . սինաթլիս մումցեմելին . . სინათლის მომცემელი (ოტარიდი).
6. Saturne. . . . Թուարիպուսի . . . . მთვარი. . . სი (ზოჰალი).
7. Jupiter . . . . սինաթլիղասի . . . . სინათლი. . . სი. (მუშთარი).

La transcription arménienne des noms géorgiens du zodiaque fait toucher au doigt les inconséquences de la prononciation des lettres arméniennes, telle qu'elle est admise aujourd'hui à Constantinople et en partie dans la Transcaucasie. Au point de vue de la science, cette prononciation est fausse, ainsi que l'a déjà prouvé M. Pétermann, de Berlin, dans sa Grammatica linguae armeniacae, 1837, et comme j'apprends qu'il se propose de le démontrer *ex professo* dans un ouvrage à part. Au reste, le psaume Miserere, transcrit du géorgien en arménien à la fin du Thesaurus de Schröder, peut aussi servir de moyen de contrôle pour la concordance des deux alphabets.

Enfin, en ce qui concerne les noms des sept astres de la semaine, je ne réussis pas à les rétablir tous en géorgien ni à en donner les vrais équivalents, employés déjà dans le roman de l'Homme à la peau de tigre, § 989—994 de notre édition, parce que Mkhithar n'a point mis en regard de chaque nom la dénomination géorgienne.

Sous l'année arménienne 50—603 [2]) «Saba devint catholicos de Géorgie, sans l'autorisation du patriarche d'Antioche;» c'est un grave anachronisme, comparativement aux

1) Ce mot ne ressemble à rien de connu; les NN. 6 et 7 ne sont qu'en partie reconnaissables.

2) Il est à-peine besoin de faire remarquer que, pour la réduction des années arméniennes en années chrétiennes, je suis le système de Mkhithar, plaçant en 553 le commencement du comput national, mais cette réduction se trouvera souvent fausse dans ses résultats. Toutes les dates chrétiennes obtenues par cette réduction doivent être diminuées de deux ans.

Annales, qui font siéger Saba en 542 — 547, sous le roi Pharsman VI; Hist. de Gé. p. 202.

En 60—613, apparition de Mahomet.

«En 74 arm. — 627, les Géorgiens se séparent de la communion des Arméniens;... conversion des Huns par Israïl.» La séparation religieuse des deux peuples eut lieu définitivement en 596 de notre ère, après le concile tenu à Dovin, sous le catholicos arménien Abraham; v. Additions à l'Hist. de Gé. Add. V. Quant à la prédication d'Israïl chez les Huns, en 681, v. Mosé Caghancatovatsi, Hist. des Aghovans (trad. russe, p. 193).

«En 130 arm. — 683, les rois de Géorgie Artchil et Mihr battirent Mourwan près de la citadelle d'Anacop; le fleuve aux Sept-Sources emporta 23,000 Tadjics et 35,000 chevaux: c'est pourquoi la rivière Abachis-Dzghal est aussi nommée Tskhénis-Dzghal.» Comme le Mourwan ici nommé est bien le dernier khalife Ommiade Merwan, dont les expéditions en Géorgie eurent lieu vers l'an 735, lorsqu'il n'était encore que lieutenant de son cousin le khalife Hicham, il y a ici anachronisme flagrant. D'ailleurs, les rivières Abacha et Tékhour, en Géorgie, sont à l'O. et tout-à-fait différentes de la Tzkhénis-Tsqal: toutefois ces variantes mêmes prouvent qu'au XIII[e] s. les Annales géorgiennes n'étaient pas encore débrouillées; v. Hist. de Gé. p. 238, 246.

«En 270 arm. — 823, sous le catholicos arménien Ter Davith, le prêtre Pharsman Cacaghétsi passa des Arméniens aux Géorgiens et convertit les Dzodéens, c. à d. ceux du pays de Dzod, qui vivent maintenant en Grèce.» C'est à-peu-près tout ce qu'on sait de la tribu des Dzodk, dont la conversion avait été écrite par l'évêque Oukhthanès d'Ourha, dans la 3[e] P[ie], malheureusement perdue, de son Histoire de la séparation religieuse des Arméniens et des Géorgiens; v. Addit. V à l'Hist. de Gé., p. 124.

«En 290—843, l'émir Sadchob prit Mtzkhétha et détruisit la croix de Se. Nouné;» sur cet émir, dont le vrai nom est Sadj, v. Hist. de Gé. p. 279; mais sa venue est postérieure à la date donnée par Mkhithar.

En 334—886, Achot régna en Arménie, 34 ans après l'extinction de la dynastie des Arsacides.»

Sous ce synchronisme sont mentionnés les historiens Chapouh Bagratide, entièrement perdu, et Jean catholicos, édité à Jérusalem et à Moscou, dont la traduction en français, par M. S.-Martin, est aussi publiée. Or l'extinction des Arsacides ayant eu lieu en 428 de J.-C., et Achot Bagratide n'ayant eu le titre royal qu'en 885, on voit qu'il doit manquer ici le chiffre des centaines, pour avoir le chiffre 457, marquant l'intervalle entre les deux faits.

«En 362—915, le roi Sembat Tiézéracal bâtit la ville d'Ani, nom qui signifie *ennui*; il prit le sultan et fit raser les musulmans, comme des femmes; il prit aussi Démétré, roi des Géorgiens, et les fit marquer à la main, d'où leur vient le nom d'Aphkhaz. Il fut crucifié par Iousouph l'impur, à Dovin: par-là s'accomplit la prophétie de Moïse de Khoren: «Vous Bagratides, qui régnez à Dovin.» Après lui régna David Ardzrouni, fondateur d'Aghthamar.»

Ce § est rempli de choses singulièrement obscures. Sembat Natahac ou le Martyr, et non Tiézéracal ou le Conquérant, régna en effet de 890 à 914 et périt à Dovin; mais d'abord l'histoire ne dit point que ce soit lui qui ait construit Ani, puisque cette forteresse existait avant lui; ensuite c'est par un mauvais jeu de mots, encore est-il tiré du grec *ἀνία*, et non de l'arménien խնամ, que l'on peut dire que le nom de cette ville ait la signification que lui attribue Mkhithar. Enfin l'histoire ne dit rien de ces musulmans rasés et de ces Géorgiens marqués à la main, ձեռն խազեաց, *tzerhn khaziats*, ce qui serait l'origine prétendue du nom d'Aphkhaz; elle ne parle pas non plus, à cette époque, d'un soi-disant roi de Géorgie, Démétré, qui aurait été pris par Sembat. On ne sait donc où ces renseignements ont pu être puisés. Quant à Gagic Ardzrouni, neveu de Sembat, il fonda réellement sous le règne de ce prince le petit royaume de Vaspouracan, à l'E. du lac de Van, et remplit l'île d'Aghthamar de magnifiques constructions; v. Indjidj, Arménie anc. p. 173.

«En 380—933, le roi Abas construisit l'église cathédrale de Cars, celles de Carmndchatzor, de Capoït-Car et d'Horhomosi-Vank; il battit Ber à Cars, et ayant environné d'or son crâne, s'en fit une coupe pour boire le vin.» Sur ces faits, v. notre Addition IX, p. 171: il est question ici d'un roi des Aphkhaz qui n'est connu que par les historiens arméniens.

«En 412—964 les couvents de Haghbat et de Sanahin furent construits par la reine Khosrovanoïch.

«En 430—983, commencement du règne des Bagratides en Géorgie; Gourgen, en effet, régna dans ce pays, et son frère Sembat en Arménie. Ce dernier fortifia le rempart d'Ani et fonda la grande cathédrale, le prince Vahram construisit Marmachen; dans ce temps vécurent Mosé Caghancatovatsi, historien des Aghovans, et l'historien Oukhthanès. David couropalate prit Mandzkert, et Gabriel, fils de Dchapendar, battit Mamlan dans le pays d'Apahounik.»

Pour les faits de guerre mentionnés ici, je renvoie le lecteur à mon Addition IX, p. 181, 183, où il est parlé notamment des victoires de Gabriel, fils d'Otchopentir. Toutefois la première ligne du § serait inintelligible, si je ne disais qu'en effet, vers l'époque indiquée, le prince arménien Gourgen, frère du roi Sembat II, fonda dans le Tachir, province méridionale de la Géorgie, dont Loré était la place principale, une dynastie éphémère, connue dans l'histoire sous le noms d'Aghovans Bagratides ou de Coricians; car à chaque génération la famille Bagratide se dédoublait, pour ainsi dire, pour établir de nouvelles principautés, portant le titre fastueux de royaumes: on a de lui une monnaie.[1])

Ce que dit notre Mkhithar, presque contemporain, des deux historiens, Mosé Caghancatovatsi et Oukhthanès, détermine positivement leur époque, notamment celle du premier, qui dans le Quadro, dans les Mémoires d'Eug. Boré et chez presque tous les écrivains

1) V. Langlois, Essai de classif. des suites mon. de la Gé. p. 37.

modernes, est regardé comme un auteur du VII[e] s., tandis que le contenu de son livre démontre qu'il vécut après l'an 950.

«En 450 — 1003. L'église sans pareille de Sourb-Grigor est construite à Ani[1]); maintenant elle est détruite (հանգուցեալ). Le couvent d'Havoïthar[2]) est bâti par Géorg, prince de Keg. Alors florissaient les historiens Stéphanos Asolic et Rhestakès de Lastiverd; le P. Samouel, de Carmndchatzor, arrangea le livre indicateur des fêtes; le s. père Atom Varagétsi mit en ordre le livre Horhomagir; le P. Siméon écrivit les 151 récits de l'Adamgirk, ou Livre d'Adam[3]), à la prière de Sénékarim, roi de Vaspouracan. Le vartabied Timoth composa l'explication de la création, la reine Catramidé acheva la cathédrale d'Ani, et Sembat-Magistros bâtit le couvent de Bgnaïr.

«En 460—1013, Ibn-Khosro, roi de Perse, entre en Arménie et conquert aussi la Géorgie.» Sur ce personnage, qu'Asolic qualifie «émir de Bagdad,» v. Add. et écl. p. 252.

«En 493—1046, l'empereur Monomaque fit cesser la dynastie Bagratide (d'Arménie), qui avait fourni dix rois en 160 ans; mais il resta des princes de cette famille, en Géorgie, à Madznaberd et à Norberd, qui possédèrent plusieurs provinces et construisirent beaucoup de forts. Monomaque, après avoir pris le roi Gagic, donna une principauté à Grigor-Magistros, qui bâtit l'église de Kétcharous: il était fils de Hol-Vasac, constructeur de Bedchni, de Caïen et de Caïdzon.»

Tous ces faits sont connus; mais je dois faire observer ici que, bien que notre auteur place en 553 l'initiale du comput arménien, il paraît avoir fait souvent usage dans son Histoire de l'initiale 551, vulgairement admise. Car ici, p. e., c'est réellement en 1045 ou 46 qu'eut lieu l'abdication forcée du roi Gagic, suivie de l'occupation d'Ani par les Grecs.

«En 500—1053, le vartabied Jean de Taron écrit l'histoire des Bagratides, par ordre de Ter Pétros; — Bagrat, roi des Aphkhaz, enlève Tiflis à Dchaphar, avec l'aide de Gagic, roi de Cakheth, fils de Jean.»

Si ce Jean de Taron est celui qui fut surnommé Cozierhn, l'auteur du système chronologique, peu suivi, qui place la naissance de J.-C. en 5420 du monde, son histoire des Bagratides n'est pas connue; la liste ci-dessus, p. 163, le nomme séparément, après Jean Cozierhn, et le P. Somal, dans son Quadro della stor. lett. di Arm., p. 69, place en effet au X[e] s. un Jean de Taron, dit Gozerno, et le P. Tchamitch mentionne à la même époque un docteur des mêmes nom et titre.

L'Histoire de Géorgie, p. 317, nous apprend également que le roi Bagrat IV fit deux tentatives heureuses pour reprendre Tiflis, et fut aidé par Gagic, fils de *David*, roi Corician de Loré, que le roi de Cakheth Cuiriké III avait adopté, et qui lui succéda.

Sous l'année arm. 530—1083 «Kiouriké, roi d'Arménie (de Loré), Démétré, roi de Géorgie, et le patriarche arménien Ter Barsegh, vont auprès de Mélik-Chah et reviennent

1) V. Les Ruines d'Ani, p. 36, et Pl. XVIII.
2) Vulg. Havoutsthar.
3) V. sup. p. 162.

avec honneur.» D'après l'Histoire de Gé., p. 348, ce n'est pas Démétré, mais Giorgi II, qui se rendit auprès du sultan turk à l'époque indiquée: il doit y avoir eu ici une erreur de copiste.

Sous l'année 544—1097 «commencement du cycle de 90 ans; dix nations célébrèrent faussement la Pâque; les Franks se rendaient en orient, en troupes innombrables;» le cycle dont il est question est celui qui, revenant quatre fois dans l'espace d'un cycle pascal de 532 ans, amène les Arméniens à célébrer la Pâque, justement suivant eux, huit jours après toutes les nations chrétiennes; v. Addit. et écl. p. 280, toutes les notices qu'il a été possible de réunir sur ce sujet.

En 550—1103, Khizil prit Loré, brûla Haghbat et Sanahin.

En 560—1113, les fils de Kiouriké (rois d'Aghovanie et de Tachir) furent dépouillés de leurs domaines.

Sous 570—1123 «Davith, roi de Géorgie, ayant battu Elghazi et Mélik, prit Gag, Térounacan et Ani. Apoulsévar apporte de Klath un fer (նալ, le soi-disant croissant turk) et le place au faîte de la cathédrale d'Ani; ceux de la ville appellent Davith, roi de Géorgie, et lui ouvrent leurs portes. Le roi prend Apoulsévar et l'envoie dans le Souaneth, avec ses fils; il ôte le fer d'or de la cathédrale et le remplace par la croix. Phaltoun, fils d'Apoulsévar, vient et s'empare d'Ani. Le roi Démétré battit l'atabek Gharasengour à Norberd.»

On sait que, d'après la tradition, la famille des Charwachidzé, maîtres encore de l'Aphkhazie, tire son origine de ces princes, ici mentionnés, branche collatérale des Béni-Cheddad, seigneurs du Chirwan, en géorgien Charwacha, pour Charwan-Chah. Le reste est conforme aux récits des Annales géorgiennes, pour cette époque.

Sous 590—1143 «Démétré prit Salthouc, à la porte d'Ani; David, fils de Démétré, battit Mélik-Sultan et prit Tiflis.» A l'exception du dernier trait, qui ne répond à rien de connu, les autres faits sont mentionnés par les historiens de la Géorgie.

Sous 610—620 = 1163—1173 «le roi Giorgi prit Dovin, et anéantit dans ses états les voleurs et les brigands: la reine Thamar exalta Zakaria et Ivané.»

Sous 620—1173, 660—1213 «Thamar mourut, et son fils Giorgi devint roi; il ravagea Ardjech et Varag.»

Sous 660—1213, 670—1223 «les noïns tatars Dchapha et Saphata (Tchépé et Sabada) battirent Lacha à Cotman.» La première date est de neuf ans en arrière de la réalité.

Sous 670—1223, 690—1243 «Le prince des princes Vasac étant mort, son fils Prhoch le brave, prit le drapeau *du commandement*. Les Khiptchakhs battirent Lacha à Gantzac; Djélad-ed-din, sultan de Khorasan, vint, s'enfuyant devant les Thathars, battit Lacha et Ivané aux pays de Cotaïk et les força de s'enfuir dans la vallée de Garhni. Prhoch entra à Dovin et extermina Khorasmiens et Tadjics. Tchankz-Khan, ayant tué l'Al-

than-Khan, devint lui-même souverain de l'oulous et établit son ourdou à Ghiath. Le prince de Khorazm s'empara d'Akhlath et de plusieurs territoires.

«Rousoudan règne sur la Géorgie.

«Houkatha-Khan, ayant divisé son armée en trois parts, formant d'innombrables multitudes, au S., au N., et dans le pays mitoyen, celle du S. conquit toute l'Inde et le rivage de la mer jusqu'aux Ethiopiens ichthyophages. Celle du N., s'étant dirigée vers le haut de la mer Caspienne, où elle dévasta beaucoup de contrées, et traversa la rivière Danoub, l'empereur des Allemands s'avança contre eux et les fit reculer. Quant au corps moyen, il passa au fil de l'épée les Parthes, l'Hyrcanie, les Kouchank, les Elyméens, aujourd'hui nommés Mlhout[1]), le Khorasan, les Persans, les Mars, Aspahan, et l'Atlpatacan. Ces ravages accomplis, ils entrèrent dans l'Arménie, en Géorgie et chez les Aghovans; dans la seule année 685 — 1238[2]), ils conquirent tous les pays, villes et citadelles. Le roi de Géorgie, avec les princes de la contrée, prit la fuite, mais il descendit plus tard au secours de la place de Caïen[3]) et, s'étant rendu auprès de Dcharmaghan, conclut la paix. Cependant après avoir vu les pays d'Arménie et d'Aghovanie, qui lui plurent, l'ennemi les choisit pour le lieu de son repos: il passait la saison d'été dans les montagnes de l'Arménie, et celle de l'hiver dans la grasse et opulente plaine de Rhan, nommée Moughan.»

C'est ainsi que Mkhithar, écrivain contemporain, expose l'invasion mongole: par ce §, traduit intégralement, on peut juger de sa manière et de son exactitude.

Sous l'année 700—1253, 710—1263, «Batou, khan du N., étant mort[4]), Sartakh, qui était chrétien, lui succéda. Les deux David, rois des Géorgiens, s'enfuirent dans le Souaneth; les princes et fils de nobles furent conduits à la horde et nommés késikthank[5]). Les citadelles et églises de la Géorgie, Arménie et Albanie, furent ruinés par le Tadjic Khodjaziz.

«En 710—1263, Arghoun ruina la maison de Géorgie et fit périr Dchalal et Zakaré. Thacoudar s'enfuit dans le Souaneth; il y eut un tremblement de terre, qui causa beaucoup de mal à la Géorgie.» On sait par d'autres autorités que l'exécution des princes ici nommés eut lieu positivement en 1261, ce qui montre de nouveau que notre auteur emploie dans sa chronologie l'initiale 553; le § suivant en fournira la démonstration non moins évidente; pour les faits, v. Hist. de Gé. p. 568, 576 et suiv.

«Sous 730—1283, 738—1291, Arghoun fit périr Dchalaltaï et ses partisans, ainsi que beaucoup de noïns, pour cause de rébellion, et parmi eux l'innocent roi de Géorgie Démétré. Les princes Prhoch, de race arménienne, et Sadoun Ardzrounien, moururent.

1) Les Melhaïds ou Assassins, qui ne furent détruits qu'en 1258.

2) Plus exactement, en 1236, suivant toutes les autorités.

3) Ici il est question non du roi, mais du prince Avag, de la famille Mkhargrdzel, à qui appartenait la place de Caïen.

4) En 1256.

5) I. e. gardes-du-corps; cf. Hist. de Gé. p. 540.

Le roi Léon, d'Arménie, étant mort, Héthoum s'assit sur le trône. Il y eut une grande cherté de vivres, pour les hommes et pour les animaux.» On sait positivement que le roi Démétré fut mis à mort dans le carême de l'année 1289, véritable date de l'avénement d'Héthoum II en Cilicie, et que cette même année une famine affreuse et d'autres fléaux naturels affligèrent l'Asie occidentale.

Je n'ai encore retrouvé nulle part l'indication du massacre des partisans de Dchalaltaï ղճալալտայք, et des noïns և այլ բազում նուինանի, et me contente de faire remarquer la forme insolite grammaticale des deux mots cités, notamment du second, qui donne un pluriel tout-à-fait nouveau en arménien, semblable à celui qui est le plus usité dans la langue géorgienne

Dans ce rapide aperçu de l'oeuvre de Mkhithar, je me suis attaché à recueillir ce qui intéresse spécialement les pays objets de mes études; mais pour l'histoire générale, pour celle notamment de Byzance et de l'Asie occidentale, il y aurait beaucoup à glaner de curieux et utiles renseignements: l'ouvrage n'est pas long, il tentera peut-être quelque connaisseur de la langue arménienne, désireux d'attacher son nom à une publication neuve et intéressante.

Cette notice était entièrement rédigée, quand j'ai pu prendre connaissance d'un exemplaire du livre dont il s'agit ici, imprimé à Moscou, dans la présente année, sous le titre Մխիթարայ այրիվանեցւոյ Պատմութիւն Հայոց; «Histoire d'Arménie, par Mkhithar d'Aïrivank, éditée par M. Mkrtitch Emin, aux frais de M. Christophe Lazaref.» Notre manuscrit donne un titre plus en rapport avec le contenu du livre, qui est réellement un abrégé d'histoire universelle.

Si l'on ne peut que se féliciter de la suppression dans l'imprimé des tableaux inutiles dont j'ai signalé la présence au milieu du texte, il me paraît regrettable, cependant, que la deuxième liste d'ouvrages et d'auteurs n'ait pas paru ici; car elle a une vraie importance pour l'époque. Peut-être manquait-elle dans les manuscrits dont s'est servi l'éditeur.

M. Emin s'excuse encore, p. 22, d'avoir retranché les listes des apôtres, des évêques de Jérusalem, des patriarches d'Antioche, d'Alexandrie, d'Ephèse [1]), de Constantinople et des papes de Rome: omission qui ne me paraît pas assez justifiée par le mauvais état des manuscrits.

A la p. 42, on trouve les nombres formant la base de la chronologie d'Eusèbe, jusqu'à J.-C., différant de plusieurs de ceux que j'ai donnés sup. p. 164, d'après notre Mit., mais donnant le total juste 5198.

L'éditeur a eu, je crois, une bonne idée, en remplaçant les lettres numérales arméniennes par des chiffres arabes; mais la critique sera en droit de lui demander: 1° si c'est de son propre mouvement ou sur l'autorité de ses manuscrits qu'il a placé l'invention du

---

1) Notre Mit. ne donne pas la liste des titulaires de ce patriarcat, qui manque aussi dans l'Art de vérifier les Dates.



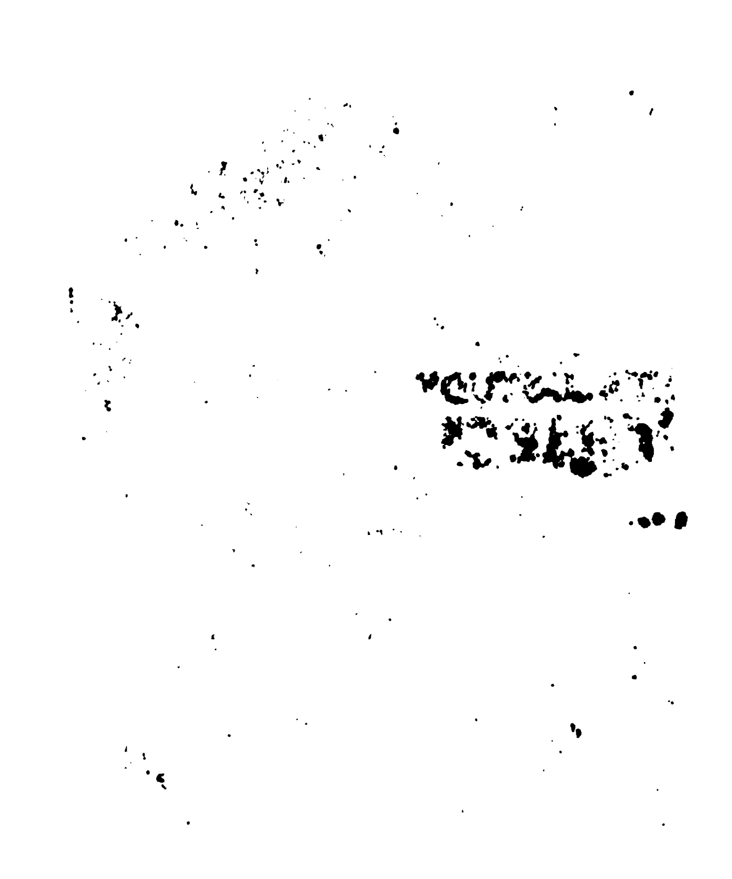
comput arménien en 552, au lieu de 553, comme dans le Mit. du Musée asiatique; 2° s'il a bien pesé les conséquences de la suppression absolue des années arméniennes dans le reste de son édition, et de leur remplacement par les années chrétiennes, obtenues au moyen de l'initiale 551, vulgairement employée.

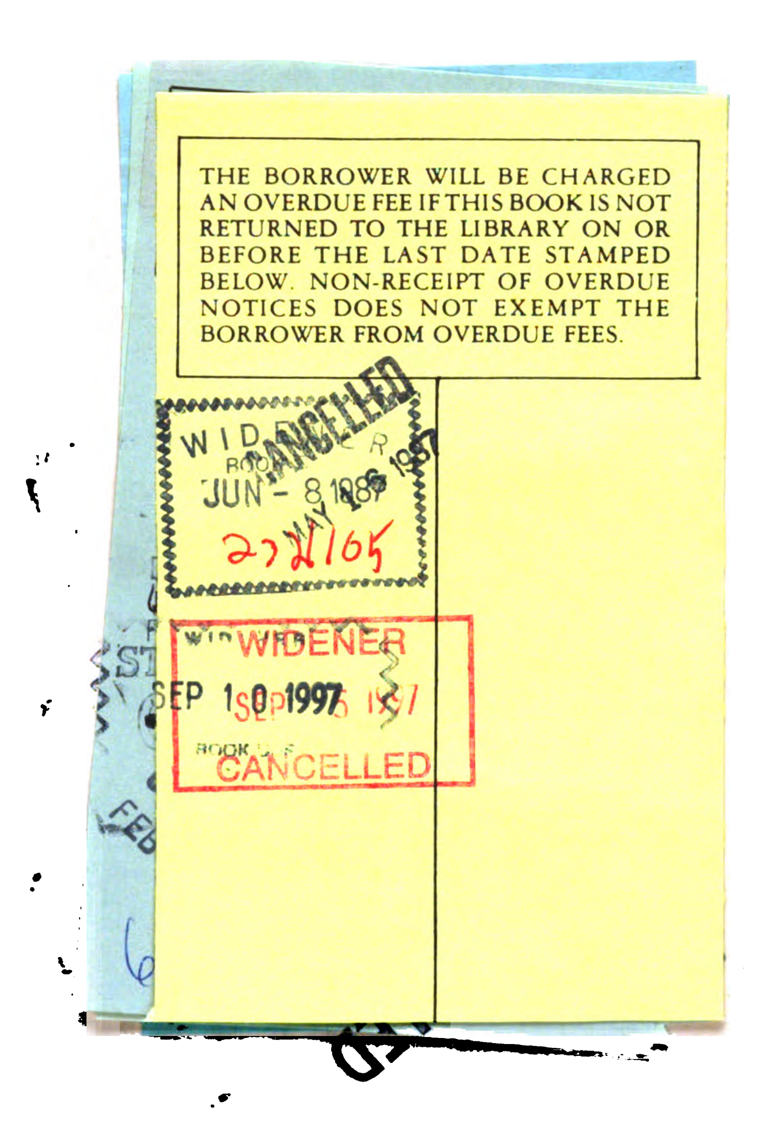
Quant aux dates mises en tête de chaque synchronisme, il m'a paru que notre Mit. n'est pas toujours d'accord avec le texte imprimé, mais cela, quoique important, peut tenir à des erreurs de copiste, et ne saurait être imputé à l'éditeur, que tous les amateurs de la littérature arménienne remercieront pour ce nouveau produit de son activité littéraire. Au reste, l'habile traducteur russe de l'Histoire de Moïse de Khoren, nous promet pour l'avenir de solides et importantes publications.

P. S. Je devrai consacrer une notice à-part à l'ouvrage du P. Ghévond Alichan, Description de la Grande Arménie, 4° Venise, 1855 (en arm.), où se trouve, p. 26—36, une courte description d'Ani, avec 8 polytypages, ouvrage qui est arrivé tout récemment au Musée asiat. de l'Académie. Sur l'aigle à deux têtes, dont il va être question, dans l'Index des Planches, v. Revue archéol. a. 1845, p. 76—85, un article de M. Longpérier; Castiglioni, Mon. Cuf. Pl. X, N. 1, 3, 5; Adleri, Coll. nova, p. 108, Pl. V, N. LXXVI, en 615—1218; LXXVII, en 617—1220; LXXVIII, en 621—1224, Hisn-Keifa, Amid, monnaies Ortokido-Eïoubides; Boeckh, corp. inscr. graec. t. IV, livrs. IV, N. 8737, monument de la l'an 6941—1433, avec un aigle à deux têtes, dans la même attitude que celui de Bidchwinta. Certaines monnaies Djoutchides, en cuivre, tout récemment parvenues au Musée asiatique de l'Académie, mais malheureusement sans date, portent le même type, différent toutefois de ceux représentés dans Мон. улуса Джучиева, Pl. XI, N. CCCLXXVII, et Pl. XIII, N. 6. L'aigle impériale à deux têtes ne paraît pas avant l'an 1345; Gatterer, Comm. Soc. Goetting. t. X, p. 241.

INDEX GÉNÉRAL DES PLANCHES.

L'aigle à deux têtes, qui se voit au-dessous de la croix N. 3, affecte précisément la même forme que celui tracé sur une monnaie en cuivre de l'Eïoubide Malek-Kamel et de l'Ortokide Nasr-ed-Din Mohammed, dans les Numism. orientalia de Marsden, N. CLVIII, de l'an 617 Hég. — 1220; mais le palais des Pahlavides est certainement bien antérieur à la monnaie en question. Au sujet de l'aigle à deux têtes, voici encore quelques renseignements qui ne manquent pas d'intérêt. Dans le bel Evangile géorg., sur parchemin, maintenant déposé à la Bibliothèque Imp. publique, on voit une miniature représentant l'évangéliste S. Jean, cheveux et barbe teints en rouge, suivant l'usage géorgien, et au-dessus de lui l'aigle à deux têtes. Sur cet Evangile, qui est du XIe ou du XIIe s., v. mon VIIIe Rapp. p. 131. Banduri, Num. imp. p. 767, donne l'écusson de Lascaris, † en 1222, où figure le même insigne. Je dois à l'obligeance de M. Stassof, outre la communication relative au Mt de Bidchwinta, l'indication suivante: M. Texier a trouvé l'aigle à deux têtes représenté sur un bas-relief, à Bazar-Keuï, sur le Kizil-Ermak, l'ancien Halys, à la frontière de la Galatie, qui est suivant lui l'ancienne ville de Ptérium; il suppose que ce bas-relief provient des Saces ou Scythes et est antérieur à Hérodote. M. Hamilton a vu une figure semblable sur un bas-relief, à six lieues de Boghaz-Keuï. Texier, Descr. de l'As.-Mineure, t. I, Pl. 72, et p. 224 du texte. M. Sévastianof a rapporté de Grèce un rideau sur lequel est tracé dans le tissu un aigle à deux têtes, ayant en bas deux monogrammes: ΑΝΔΡΟΝΙΚΟΣ ΔΕΣΠΟΤΗΣ; est ce un souvenir de l'empereur Andronic Comnène, † en 1185, ou d'Andronic Paléologue, régnant 1282—1328? c'est ce que l'on ignore. Enfin, dans les Monuments de Neufchâtel, par Dubois de Montpéreux, on voit Pl. XXVIII, dans la rosace de l'O. de la collégiale de Neufchâtel, l'aigle autrichienne, à deux têtes, que l'on croit de l'an 1512 ou 1529; v. p. 18 du texte de l'ouvrage: Mittheil. der antiquar. Gesellschaft in Zurich, V Band, 4° Zurich, 1852. Les antiquaires croient que l'emblème dont il s'agit est d'origine orientale, et qu'il a passé aux Byzantins, puis delà en occident, sans que l'on puisse préciser les dates.




THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
CANCELLED
WIDENER
SEP 10 1997
CANCELLED



